

LE GUIDE

DE

L'ÂME EN RETRAITE

PROPRIÉTÉ

LE GUIDE
DE
L'ÂME EN RETRAITE

PAR LE PÈRE JACQUES NOUET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

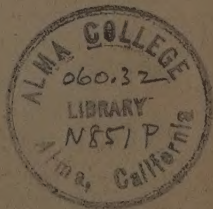
NOUVELLE ÉDITION

Revue et mise dans un ordre nouveau

PAR LE PÈRE HENRI POTTIER

DE LA MÊME COMPAGNIE.

TOME DEUXIÈME



PARIS

VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR

25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25.

1873.

30152

NANTES, IMPRIMERIE JULES GRINSARD, SUCC^r DE M. CHARPENTIER.

LE GUIDE

DE

L'ÂME EN RETRAITE

TROISIÈME RETRAITE

POUR ACQUÉRIR LA PATIENCE ET LE SUBLIME
ESPRIT DE LA CROIX.

PREMIER ENTRETIEN

DU PREMIER JOUR.

Tout homme est destiné à la Croix par la condition de sa
naissance.

« L'homme né de la femme vit peu de
jours, et il est rassasié de misères. »

JOB., 14. 1.

I. CONSIDÉRATION.

Ce n'est pas une chose qu'on puisse espérer dans la vie présente, de ne ressentir jamais aucun trouble, et de ne souffrir aucune peine d'esprit ni de corps, cela n'appartient qu'à l'état du repos éternel (1). L'homme naît pour le travail et pour la peine, comme l'oiseau pour voler. Pourquoi vous

(1) Gerson., de Imit. Christi.

troublez-vous si les choses ne vous réussissent pas comme vous voulez? Qui est celui à qui tout succède selon qu'il le veut? Ce n'est ni vous, ni moi, ni qui que ce soit sur la terre. Tout homme a sa peine et sa croix dans ce monde; nul ne vit sans affliction, fût-il roi, fût-il le plus grand de tous les hommes. Il faut renoncer à la vie, si vous refusez de souffrir (1); car il n'y a point de vie si heureuse qui soit exempte de souffrances. Le plus heureux de tous est celui qui peut souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu (2).

II. CONSIDÉRATION.

Nous sommes ici dans une vallée de misères, où moins nous pleurons, plus notre vie est déplorable. Dieu ne nous a pas chassés du paradis terrestre et relégués dans cet exil pour nous y faire un autre paradis, mais pour nous obliger au travail et à la peine. Le premier homme avait deux paradis dans l'état d'innocence, l'un dans le ciel, pour lequel il avait été créé, comme pour sa dernière fin, l'autre sur la terre, qui devait lui servir de moyen pour arriver au premier, par l'éloignement de toutes les souffrances, et par la jouissance de toutes les délices innocentes de la vie, sans aucune crainte de mort. Mais depuis sa chute nous n'avons plus que le premier; le moyen pour y arriver, c'est la croix. Il est impossible de passer de la joie à la joie, et d'aller régner avec Jésus-Christ, après avoir vécu dans les plaisirs de la terre (3). Choisissez l'un des deux, mais ne soyez pas si aveugle que de perdre l'éternité pour un moment.

III. CONSIDÉRATION.

Vous vous trompez, vous vous trompez encore une fois, si vous cherchez autre chose que de souffrir, parce que toute

(1) Gerson., l. 1, c. 22. — (2) Laur. Just., lign. vit., tract. de cont., c. 3. — (3) De Imit. Christi, l. 1, c. 24, n. 5.

cette vie mortelle est pleine de misères, et marquée de croix de toutes parts (1). Tout le temps de notre vie est comme la veille de cette grande fête de l'éternité ; or, la veille n'est pas un temps de délices, mais de pleurs (2) ; c'est un voyage de long cours. *Nous naviguons sur une mer pleine d'orages ; les vagues des tentations qui surviennent tous les jours remplissent presque tout notre vaisseau* (3). Il ne faut donc pas espérer de jouir d'un calme assuré. C'est un combat continu, où il ne faut pas chercher du repos. Un généreux athlète, dit saint Chrysostôme, ne cherche pas des bains ni des festins au lieu du combat. Faites donc état de bien combattre, et de donner même du sang s'il est besoin, sans craindre ni les travaux, ni les douleurs, ni la mort. La croix est toujours prête, elle vous attend partout ; ainsi vous n'en serez jamais exempt, ou vous souffrirez de la douleur au corps, et des peines et des inquiétudes dans l'âme. Tantôt Dieu vous laissera dans la sécheresse, tantôt vos frères vous exerceront ; et ce qui est encore plus fâcheux, vous deviendrez souvent pénible à vous-même, sans pouvoir être délivré ni soulagé de vos peines.

IV. CONSIDÉRATION.

Nous sommes tous nés et destinés aux pleurs et aux larmes durant toute la vie, dit saint Cyprien (4). C'est par là que les enfants commencent leurs jours, et la nature a voulu qu'ils témoignassent par leurs cris, les misères où ils allaient entrer, et qu'ils fussent, sans le savoir, les premiers prophètes de leurs maux. Vous ne pouvez pas éviter ces disgrâces, mais vous pouvez les mépriser ; et vous le ferez en effet, si vous pensez souvent qu'il vous en arrivera, et si vous les prévenez par votre prévoyance (5).

(1) De Imitat. Christi, l. 2, c. 12. — (2) S. Laur. Justin., in l'ign. vit., tract. de cont., c. 3. — (3) S. August., in Psal. 25. — (4) S. Cypr., l. 1, de bon. pati in præmio. — (5) Senec., epist. 107.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Faites de nécessité vertu. Si vous portez votre croix de bon cœur, elle vous portera et vous mènera à ce terme si désiré, où vos travaux finiront heureusement, mais ce ne sera pas en cette vie. Si vous ne la portez qu'à regret, vous la rendez plus pesante, et vous ne faites que vous accabler vous-même, puisqu'il faut toujours que vous la portiez. *C'est un grand mal de ne pouvoir souffrir aucun mal. Tout ce que gagne l'impatience, c'est qu'elle augmente son mal, elle perd sa récompense et mérite une nouvelle peine* (1).

2. Figurez-vous que Notre-Seigneur vous dit : Ce que vous devez nécessairement souffrir, souffrez-le plutôt pour l'amour de moi, et répondez-lui : *Nous sommes mortifiés durant tout le jour pour l'amour de vous* (2).

Que ma consolation soit que vous ne m'épargniez point en m'affligeant, et que je n'aie point d'opposition aux ordres et aux paroles du Saint des saints (3).

(1) Drexelius in hor. S. Chrysost., hom. 47 ad pop., vide et hom. 64 ad pop. — (2) Rom., 8. 36. — (3) Job., 6. 10.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU PREMIER JOUR.

Tout chrétien est consacré à la croix par la grâce
de son baptême.

« C'est à quoi vous avez été appelés ;
puisque Jésus-Christ même a souffert
pour nous, vous laissant un exemple,
afin que vous marchiez sur ses pas. »

I. PETR., 2. 21.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Ambroise (1), dit que le monde a été renouvelé par la croix, et saint Augustin assure que si elle n'est mise sur le front de ceux qu'on baptise, sur l'eau avec laquelle ils sont régénérés, et sur le sacrifice dont ils sont nourris, rien de tout cela n'est fait comme il faut (2). Pourquoi cela ? sinon pour nous apprendre que le baptême, qui nous fait chrétiens, tire sa vertu de la croix ; que c'est dans la croix que Jésus-Christ a enfanté ses élus ; que nous sommes tous enfants de douleur ; que les enfants doivent ressembler à leur père ; et qu'étant sortis de son cœur par l'ouverture de ses plaies, nous n'y rentrerons jamais que par des plaies.

II. CONSIDÉRATION.

Tertullien, dans son Apologétique, appelle les chrétiens, *religieux de la croix* (3). Cela veut dire que la religion chré-

(1) L. 1, in Job., c. 5. — (2) S. Aug., tract. 118, in c. 19 Joann. —

(3) Apol., c. 16.

tienne est fondée sur la croix ; par conséquent que les fidèles la doivent chérir et honorer , non-seulement en lui rendant hommage par un culte extérieur, mais encore en la recevant avec respect des mains de Dieu, et la portant de bon cœur pour son amour. Car, dit saint Augustin, nous ne sommes pas chrétiens pour être heureux en ce monde, selon le monde. Notre bonheur en cette vie est de souffrir pour Dieu ; notre bonheur en l'autre est de jouir de Dieu. Ne pervertissons pas cet ordre, gardons-le fidèlement pour ne point anéantir le fruit de la croix (1). Malheureux est celui qui ne souffre rien en cette vie ; on peut dire qu'il ne se connaît pas, puisqu'il n'a point éprouvé ses forces, ou que Dieu le méconnaît, puisqu'il le passe comme un lâche qui ne vaut rien pour le combat. Le propre d'un grand courage est d'être paisible et tranquille, de regarder comme d'un lieu éminent tous les plus tristes accidents bien bas au-dessous de lui, et d'être persuadé que la vertu chrétienne est au-dessus de toutes les misères humaines. Le caractère des grands hommes est de tenir toutes les afflictions des mortels sous l'empire de la grâce et sous le joug de la raison (2).

III. CONSIDÉRATION.

C'est encore le caractère du sacerdoce royal qui nous est imprimé au baptême ; ce qui a donné sujet à Tertullien (3) d'appeler les chrétiens *crucis antistites* ; les prêtres et les évêques consacrés à la croix , pour nous apprendre que comme les évêques sont les époux de l'Église, et qu'en cette qualité ils doivent l'aimer et se donner tout à elle ; de même les chrétiens doivent épouser la croix, s'y dévouer, s'y consacrer et s'y unir avec des inclinations si fortes, qu'on ne puisse les en séparer.

(1) I. Cor. 1. 17. — (2) In ejus vita, cap. 2. — (3) L. 1, ad nat., c. 12.

IV. CONSIDÉRATION.

Je ne veux point d'autre preuve pour me convaincre sur cette vérité, que les paroles de Jésus-Christ, qui nous enseigne que le chemin qui mène à la vie est étroit. Or, il est manifeste à tous, qu'on ne peut se mettre au large en marchant par un chemin étroit (1). *Ceux qui pleurent en semant, se réjouiront en recueillant. Ils pleuraient en allant, ensemençant la terre, mais ils s'en retourneront avec allégresse, portant leurs gerbes avec eux* (2). Le temps de cette vie est le temps de semer; le jour de l'éternité est destiné pour la moisson. Vous ne moissonnerez pas dans le ciel que vous n'ayez auparavant semé sur la terre; l'un et l'autre ne peut se faire en même jour, dit excellemment saint Grégoire (3).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Mon fils, vous n'êtes au monde que pour servir Dieu, et vous sauver. Si vous êtes résolu de vous donner à lui absolument, préparez-vous d'abord à la tentation, et demeurez ferme dans la justice et dans la crainte de Dieu (4). Que celui qui s'adonne au service de Dieu, sache qu'il vient au pressoir de la croix. Il sera affligé, il sera foulé, il sera pressé, non pour le faire périr dans le siècle, mais pour le faire couler dans les selliers de Dieu, dit saint Augustin (5).

2. Vous avez renoncé au monde dans votre baptême. On vous a demandé si vous renonciez à ses pompes, et on a répondu pour vous, *ab renuntio*, j'y renonce de grand cœur. Tenez donc votre parole, et dites souvent avec saint Paul : *Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde* (6).

(1) Chrys., hom. 64 ad pop. — (2) Ps. 125. — (3) S. Greg., in Ps. 3 poenit. — (4) Eccl., 2. 1. — (5) S. August., in Ps. 83. — (6) Gal. 6. 14.

TROISIÈME ENTRETEN

DU PREMIER JOUR.

Tout religieux est appelé à la croix par la grâce de sa vocation.

« Le monde est crucifié pour moi,
comme je suis crucifié pour le monde. »

GALAT., 6. 14.

I. CONSIDÉRATION.

L'état religieux est un second baptême, et par conséquent un état de mort, mais d'une mort vivante et d'une vie mourante (1). Etes-vous religieux, souvenez-vous que vous êtes dans un état de vie et de mort; que vous devez mourir à tous les plaisirs et à toutes les pompes du monde, et vivre aux souffrances et aux douleurs. Ça été la vie de Jésus-Christ, vie cachée, vie de souffrances, vie de croix et d'ignominies. Telle doit être la vôtre, car c'est à quoi vous êtes appelés, parce que Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas (2).

II. CONSIDÉRATION.

L'état religieux, dit saint Thomas, est un état de pénitence. C'est donc un état de peine et de croix; et plus vous souffrez pour l'amour de Dieu, plus vous êtes parfait en cet état; que si vous ne voulez rien souffrir, vous manquez à la

(1) Coloss., 3. 3. — (2) I. Petr., 2. 21.

grâce de votre vocation, et vous n'avez pas l'esprit de la religion. L'esprit de la religion est un esprit de componction, qui bannit toutes les fausses joies du monde, et qui chéri tout ce qui déplaît à l'amour-propre. Les maisons religieuses sont des maisons de deuil, dit saint Chrysostôme; on y pleure les péchés du peuple; on y pleure ses propres offenses; on n'y entre point pour y trouver ses aises et ses commodités, mais pour y être continuellement mortifié. C'est là proprement le caractère d'un vrai religieux, et si vous me demandez sa définition, je vous dirai avec saint Jean Climacque, que c'est un homme qui fait une continuelle violence à la nature (1). Car pour porter les livrées de Jésus-Christ, dont le religieux doit être revêtu, il faut aimer tout ce que le monde abhorre, et avoir en horreur tout ce qu'il aime. Or, pour arriver à ce haut point de perfection, il faut, comme dit saint Ignace dans ses Constitutions, pratiquer une continuelle mortification en toutes choses. C'est pourquoi l'abbé Moïse ayant prié son disciple Zacharie de dire un mot d'édification à quelques-uns de ses frères, qui désiraient apprendre quelque instruction salutaire; celui-ci, pour obéir, jetant son manteau à terre, se mit à le fouler aux pieds, et leur dit: Nul ne peut être religieux, s'il n'est foulé de la sorte (2).

- III. CONSIDÉRATION.

Enfin, l'état religieux est une espèce de martyre. On y souffre, on y meurt; on y souffre et on y meurt pour une bonne cause. Le père Balthazar Alvarez (3) avait coutume de dire que la religion *est une école de mortification, et que nous y entrons pour apprendre l'art de faire des crucifix*. Il avait pris cette pensée des pères qui appellent la vie religieuse une

(1) S. Climac. grad. 1. — (2) Rufin., l. 3, n. 86. — (3) In ejus vita, p. 634.

vie de croix, et les religieux des hommes crucifiés (1). Ce qui convient spécialement aux hommes apostoliques qui s'emploient au salut des âmes, et dont la principale gloire est de pouvoir dire avec saint Paul : *Je vous assure, mes frères, par l'honneur que je reçois de vous en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'il n'y a jour de ma vie qui ne me soit une mort et un martyre* (2).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Quand il vous arrive quelque fâcheuse disgrâce, ne vous laissez point surprendre. Dites en vous-même, je ne suis venu dans la religion que pour souffrir. Saint Paul craignant que ses disciples, qui étaient à Thessalonique, ne fussent ébranlés par les persécutions, leur écrit en ces termes : *Nous vous avons envoyé Timothée, notre frère et ministre de Dieu dans l'Évangile de Jésus-Christ, pour vous fortifier et vous encourager dans votre foi, afin que vous ne soyez point troublés par les persécutions qui nous arrivent ; car vous savez que c'est à cela que nous sommes destinés* (3). Servez-vous de cette pensée pour vous soutenir dans les rencontres. Dites en votre cœur : Voilà la fin de notre vocation, voilà notre vie. La condition de l'état apostolique est d'être sujet à une infinité de disgrâces (4).

2. Figurez-vous que Notre-Seigneur vous dit, comme autrefois au père Balthazar Alvarez : Si cette amertume manquait à la religion, qu'auriez-vous à souffrir pour moi (5) ? A cette parole rentrez en vous-même, et dites à son exemple : Si j'étais tel que je dois être, bien loin de rejeter ce fiel, je devrais le rechercher, et même désirer d'en boire de plus

(1) Theod., studia. S. Basil., const. mon., c. 25. S. Ephræm., t. 2., paræ 1. S. Chrys., hom. 56 ad popul. — (2) 1 Cor., 15, 31. — (3) 1 Thess., 1, 3, c. 3. — (4) S. Chrysost., lib. ad eos qui scandalizati sunt, c. 10. — (5) In vit. P. Balth. Alvarez, c. 40, p. 472.

amer. Si ces disgrâces et ces souffrances manquaient à la vie du juste, ce serait de même que si les épines manquaient à la couronne de Jésus-Christ, ou le brocatel à un habit précieux.

PREMIER ENTRETIEN

DU SECOND JOUR.

La croix est un remède préservatif du péché.

« Dieu nous châtie autant qu'il nous est utile, pour nous rendre capables de participer à sa sainteté. »

HEBR., 12. 10.

I. CONSIDÉRATION.

Entre tous les motifs qui nous impriment l'horreur du péché et la crainte de la justice de Dieu, celui de la croix et des souffrances de Jésus-Christ est assurément le plus puissant. Quand je considère que Dieu a précipité les anges rebelles dans les enfers pour un seul péché d'orgueil, sans avoir égard ni à leur multitude, ni à leur noblesse, ni à leur incomparable beauté, ni à leurs autres excellentes qualités, je dis avec tremblement : Oh ! que le péché est un horrible mal ! Quand je vois que le premier homme, pour avoir mangé du fruit défendu, est chassé du paradis terrestre avec toute sa postérité ; qu'il est dépouillé de la justice originelle, de l'immortalité, du droit de la gloire éternelle, et qu'ensuite tous ses descendants sont faits esclaves de Satan exposés à une infinité de maladies et de misères, et ce qui est beaucoup plus terrible, à la damnation éternelle,

saisi de frayeur, je m'écrie : O justice divine, que vous êtes redoutable ! Quand je me souviens du déluge, de l'embrassement de Sodome, des dix plaies de l'Égypte, et de tant d'autres châtimens effroyables que Dieu a exercés sur les pécheurs, je dis en soupirant : Oh ! que Dieu hait le péché, puisqu'il le punit si rigoureusement ! Mais quand je regarde Jésus-Christ agonisant sur la croix, tout couvert de plaies et de sang, non pour aucun mal qu'il ait commis, mais pour expier mes péchés, dont il s'est miséricordieusement chargé, je me perds dans l'abîme de ses souffrances, et me jetant au pied de la croix, je lui dis avec un profond sentiment de componction : Est-il possible qu'un homme ait le cœur de pécher, vous voyant en cet état ? Ah ! Seigneur, ne permettez pas que je sois du nombre de ceux *qui vous crucifient de nouveau, autant qu'il est en eux, et vous exposent à l'ignominie* (1). Eh ! que vous avez sujet de vous plaindre par le Prophète-Roi, de l'inhumanité de ces cruels meurtriers, qui ajoutent tous les jours de nouvelles plaies à celles que vous avez souffertes pour leur amour (2) !

II. CONSIDÉRATION.

Nos croix et nos souffrances ont à proportion la même vertu que celles de Jésus-Christ. Elles nous empêchent de tomber en désordre, soit en réprimant notre orgueil, soit en réveillant notre paresse, soit en nous rendant plus avisés et plus religieux observateurs des lois divines et des conseils évangéliques. Souvent même, remarque saint Chrysostôme, Dieu afflige les enfants, dont l'âge tendre et innocent n'est pas capable de discerner le bien d'avec le mal, parce qu'il prévoit qu'ils s'abandonneraient au péché, s'il ne leur en ôtait l'occasion ; voilà pourquoi il se sert des maladies, de la pauvreté,

(1) Heb., 6, 5. — (2) Ps. 68.

des infirmités du corps et de l'esprit, et des autres disgrâces de la nature, comme d'autant de chaînes pour les lier et les attacher à leur devoir (1). O bienheureuses chaînes, qui nous délivrent de la servitude du péché, et nous établissent dans la liberté des enfants de Dieu ! Ne vaut-il pas mieux être captif de l'amour de Jésus-Christ qu'esclave du démon et du péché ?

III. CONSIDÉRATION.

Vous étiez autrefois, dit saint Paul (2), éloignés de Dieu, et votre esprit, abandonné à des œuvres criminelles, vous rendait ses ennemis, mais maintenant Jésus-Christ vous a réconciliés dans son corps mortel par sa mort, pour vous rendre saints, purs et irrépréhensibles devant lui. Et dans un autre endroit (3), il a aimé son Église, et s'est livré lui-même à la croix pour elle, afin de la sanctifier après l'avoir purifiée dans le baptême de l'eau, par la parole, pour la faire paraître devant lui, pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant pure et irrépréhensible. Suivant le dessein de Jésus-Christ, saint Grégoire (4) dit que les hommes qui aspirent à la sainteté, s'observent et se conduisent avec l'assistance de Dieu si soigneusement dans toutes leurs actions, qu'on ne peut rien trouver à redire dans leur extérieur, et à l'intérieur ils tâchent de veiller avec tant d'attention sur leurs pensées, que les yeux du Juge qui lit dans les cœurs n'y puisse rien apercevoir, s'il est possible, qui soit digne de reproche. Or, il n'y a rien qui les aide tant à parvenir à ce degré d'innocence et de pureté de cœur, que la croix et la mortification continuelle, intérieure et extérieure, jointe aux souffrances de Jésus-Christ. Car elle nous dégage de l'affection déréglée des créatures, qui est la source de tous

(1) S. Chrysost., l. 1 de Provid., col. 14. — (2) Coloss., 11, 22. —

(3) Eph., 15, 26, 27. — (4) L. 11 Mor., c. 19

les vices et la cause générale de la perte de tous les réprouvés; vu qu'il est certain que nul ne périt entre les adultes que pour s'être séparé de Dieu et attaché à la créature. Ce double mal se trouve en tout péché actuel et mortel, aversion de Dieu, conversion à la créature. Or, l'affliction est un remède très-salutaire qui nous préserve de l'un et de l'autre. Elle nous oblige à nous tenir près de Dieu, de qui nous attendons le secours, et nous fait perdre le goût des choses créées, dont nous éprouvons la vanité et l'inconstance.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Représentez-vous souvent, selon le conseil de saint Ignace, Jésus-Christ attaché à la croix, comme si vous le voyiez de vos yeux. Demandez-vous à vous-même pourquoi le Créateur, dont la grandeur est infinie, a bien voulu se faire créature et s'immoler sur la croix pour vos péchés? Faites-vous ensuite des reproches, et dites en vous-même : Qu'ai-je fait pour Jésus-Christ jusqu'à présent? que ferai-je à l'avenir? que ne suis-je pas obligé de faire? Puis, vous tournant vers le crucifix, dites-lui ce que votre affection vous suggérera. Serais-je bien assez malheureux pour vous offenser, vous qui m'avez tant aimé? Puis-je me plaindre de mes maux, en vous voyant mourir pour moi sur une croix, etc.?

2. Remerciez Dieu quand il vous arrive quelque disgrâce. *Dieu m'avait donné du bien, de la santé, de l'estime, des amis, Dieu me les a ôtés, son saint nom soit béni. Je suis sûr que nulle adversité ne peut me nuire, pourvu que je ne l'offense pas.* C'est par un divin conseil que la vie des élus est sujette au trouble pendant qu'ils sont voyageurs sur la terre. La vie présente n'est qu'un chemin pour aller à notre patrie. C'est pourquoi nous y sommes souvent traversés par un secret jugement, de peur que nous n'aimions notre chemin, au

lieu d'aimer notre pays. Car il arrive souvent que les voyageurs s'amuse, quand ils trouvent quelque chose qui leur plaît dans leur chemin. C'est pourquoi Dieu fait marcher ses élus, qui viennent à lui, par un chemin fâcheux, de peur que, trouvant du plaisir dans la vie présente, comme dans un chemin agréable, ils n'aiment mieux voyager longtemps, que d'arriver bientôt au terme; et ainsi qu'en se plaisant au chemin, ils ne s'oublient de leur patrie (1).

DEUXIÈME ENTRETEN

DU SECOND JOUR.

La croix est un remède purgatif du péché.

« Je porterai la colère du Seigneur,
parce que j'ai péché contre lui. »

MICH, 7. 9.

I. CONSIDÉRATION.

L'affliction est à l'âme ce que le feu est à l'or; elle efface ses taches, elle la rend plus pure, plus belle, plus éclatante aux yeux des anges (2). Car Dieu est bon et miséricordieux, et lorsqu'on est dans l'affliction, il remet les péchés et se rend protecteur de ceux qui le cherchent en vérité (3). La patience d'un homme affligé tient quelque chose de la croix de Jésus-Christ; elle touche en même temps le cœur de l'homme et le cœur de Dieu : le cœur de l'homme par la componction, le cœur de Dieu par la compassion; et le fruit qui en provient est la réconciliation et la paix entre tous les deux.

(1) S. Grég., l. 23 Mor., c. 15. — (2) S. Chrys, Hom. 62 ad popul.
— (3) Eccl., 2, 13.

II. CONSIDÉRATION.

Les gens de bien, dit saint Isidore de Damiette, ont besoin de vrais amis ou de grands ennemis; ceux-là les retirent du vice par de bons avis, et ceux-ci, par des reproches (1). Souvent une vérité par manière de reproche guérit un défaut qui était inconnu ou négligé. C'est pourquoi Notre-Seigneur disait un jour à une grande âme, qu'elle était plus obligée à ceux qui lui faisaient du mal, qu'à ceux de qui elle recevait du bien, parce que ceux-là purifiaient son âme et la rendaient plus belle et plus agréable à ses yeux. Si un ennemi vous reproche un défaut dont vous vous sentez coupable, et que, sans lui rendre injure pour injure, vous ayez recours à la bonté de Dieu, implorant sa miséricorde avec des larmes amères, vous serez aussitôt déchargé de vos péchés, dit saint Chrysostôme. Peut-il vous arriver un plus grand bonheur? pouvez-vous trouver un remède plus facile pour abolir vos crimes? Le publicain avait passé sa vie dans les rapines et dans les exactions violentes; s'il eût été obligé à faire une pénitence régulière et proportionnée à tant de crimes, quels jeûnes, quelles veilles, quelles aumônes eussent pu satisfaire à la justice de Dieu? Et néanmoins la patience avec laquelle il souffre l'insulte que lui fait le pharisien, et l'humble confession de ses offenses, mêlée de soupirs et de regrets, le justifie devant Dieu en un moment. Voyez-vous combien ce remède est présent? il reçoit de la confusion, et à l'heure même il lave la tache de son péché, l'accusation de ses crimes en devient le pardon, et son ennemi, sans le savoir, se rend son bienfaiteur (2).

(1) Isid. Pelusiota, l. 3, ep. 280, B. Baptista Verana ordinis S. Francisci. — (2) S. Chrys., Hom. contra spect. et de David.

III. CONSIDÉRATION.

L'affliction purge et guérit toutes les puissances de l'âme; elle éclaire l'entendement et rend la vue à ceux que le péché aveugle (1). Aussi le Sage, dans l'Ecclésiastique, dit que Dieu envoie l'affliction dont il se sert pour nous corriger, comme la lumière qui nous découvre le pitoyable état de notre âme et la multitude innombrable de nos défauts. Elle redresse la volonté que la prospérité corrompt aisément par la malignité de son venin; d'où vient que saint Augustin enseigne que rien n'est plus malheureux que le bonheur des pécheurs qui nourrit et entretient l'impiété pénale et fortifie la mauvaise volonté comme un ennemi domestique ruine tout au dedans (2). Enfin elle réprime la concupiscence et fait que notre cœur, qui est tout grossier et sensuel, étant pressé et serré par la douleur, ne s'ouvre pas si facilement aux mauvaises joies qui le souillent et l'empoisonnent. D'où je conclus que le monde n'a rien de bon que le fiel, comme le poisson de Tobie qui servit de remède à son père aveugle; et par suite, que Dieu n'est jamais plus miséricordieux et charitable en notre endroit, que lorsqu'il nous châtie et qu'il nous jette dans l'affliction, comme les enfants dans la fournaise de Babylone, non pour nous y détruire, mais pour y brûler nos liens. Oh! bienheureux le serviteur à qui son maître fait la faveur de prendre le soin de le corriger, de vouloir bien lui faire sentir son courroux et ne point lui épargner les avertissements salutaires par une dissimulation de ses vices (3); d'où il tire occasion de se tromper et de se perdre.

(1) Eccl., 24, 37. — (2) S. Aug., ep. ad Marcellian. — (3) Tert., l. de pat., c. 14.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Prenez l'affliction de la main de Dieu comme une marque du soin qu'il a de vous. Nous connaissons que Dieu veille sur nous et qu'il a soin de notre salut, lorsqu'il se fâche contre nous parce que nous avons péché (1).

2. Si l'affliction vous semble longue, pensez que votre cœur n'est pas encore assez pur, qu'il tient trop à la terre, que vous tardez trop à le dégager de l'affection des créatures. Celui qui raffine l'or, ne le tire point du feu qu'il n'ait consumé tout ce qu'il y a d'impur.

3. S'il vous semble que Dieu vous laisse et qu'il n'écoute pas vos prières, corrigez vos sentiments. *Les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières* (2). Ne dites pas : S'il m'écoutait, il m'ôterait cette peine; je prie, et cependant je souffre. Considérez la conduite qu'il tient sur vous : il vous entend fort bien dans votre affliction; mais c'est le médecin de votre âme, où il reste encore quelque pourriture à retrancher; vous criez, mais il coupe encore, et il ne retire pas sa main qu'il n'ait achevé de couper. Le médecin serait cruel, s'il écoutait les cris du malade, et qu'il laissât la pourriture dans la plaie (3).

(1) Lact., l. 5 divin. inst., c. 23. — (2) Ps. 33. 16. — (3) S. Aug., in Ps. 33.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU SECOND JOUR.

Le souvenir du péché est un remède lénitif de la croix.

« J'ai péché avant d'être humilié. »

PSAL. 118. 67.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Augustin dit excellemment *qu'il faut combattre le péché par la peine, et la peine par le péché* (1). Quand nous sommes tombés en quelque faute, nous devons aussitôt nous punir nous-mêmes et prévenir la justice de Dieu, qui vengera autrement l'injure qu'il a reçue, si nous n'en prenons la vengeance par nos mains. C'est ce que saint Augustin appelle *combattre le péché par la peine*. Mais quand Dieu nous envoie quelque affliction, et qu'il nous fait sentir la pesanteur de la croix, alors nous devons nous servir de la pensée de nos péchés, pour nous résoudre à la patience, et dire avec le prophète Michée : *Je porterai la colère du Seigneur, parce que je l'ai offensé* (2). C'est ce qui s'appelle *combattre la peine par le péché*.

II. CONSIDÉRATION.

Il n'y a rien qui réveille plus tôt le souvenir du péché que le châtiment et la peine ; mais il n'y a rien aussi qui soit plus propre pour adoucir la peine que le souvenir du péché. Que la peine réveille le souvenir de nos péchés, saint Chrysos-

(1) S. Aug. — (2) Mich, 7. 9.

tôte le prouve par l'exemple des frères de Joseph, que la détention d'un d'entre eux en Egypte et la peur de quelque plus grand malheur fit rentrer en eux-mêmes et s'entre-dire : *Dieu nous punit justement, parce que nous avons péché contre notre frère, voyant l'extrême détresse de son âme, lorsqu'il nous priait de ne point lui faire de mal, sans l'écouter et sans en être touchés* (1). Voyez-vous, dit ce père, ce que fait la peine où ils se trouvent. Lorsqu'ils péchaient, ils n'avaient point de sentiment de leur crime; mais quand ils virent le danger où ils étaient de recevoir le châtimement qu'ils avaient mérité, ils commencèrent à y faire réflexion, et à sentir les reproches de leur conscience (2). Que le souvenir de nos péchés soit un remède lénitif propre pour adoucir nos peines. Saint Grégoire le dit expressément : Lorsque nous rentrons dans le secret de notre cœur, et que nous nous représentons les maux que nous avons commis, nous endurons bien mieux les injures qu'on nous fait; car le tort que nous souffrons nous semblera léger au prix de ce que nous méritons (3).

III. CONSIDÉRATION.

Tout ce que nous pouvons faire ou souffrir pour satisfaire à Dieu, n'est rien en comparaison de ce qu'il souffre de nous. Ce que Dieu endure en sa manière, lorsqu'il souffre le moindre péché sans le punir, est plus considérable que toutes les peines que nous pouvons porter pour nos crimes, quelque rigoureuses qu'elles soient. Considérez, je vous prie, quel mal c'est que le péché, qui donne de la peine à Dieu et l'oblige à servir à nos passions déréglées. Il est vrai que le péché est un souverain mal à notre égard; il remplit notre entendement de ténèbres et d'erreurs, notre mémoire de

(1) Genes., 42, 21. — (2) S. Chrys., Hom. 3 ad Antioch. — (3) S. Greg., l. 30 Mor., c. 17.

pensées criminelles, notre volonté de mauvaises habitudes et inclinations au mal, notre imagination d'extravagance, notre appétit de désordres, nos sens d'illusions, notre corps de corruption, et par-dessus tout cela il nous fait esclaves de Satan et coupables des peines éternelles de l'enfer. Mais néanmoins c'est un mal incomparablement plus grand à l'égard de Dieu ; soit parce que si Dieu pouvait souffrir ou mourir, il n'y a que le péché qui pût lui causer la mort ; soit parce que Dieu vivant en nous par la grâce, cesse d'y être lorsque nous l'offendons mortellement, et ainsi le péché lui ôte la vie qu'il a en nous ; soit parce que ce monstre choque tous ses attributs, soit absolus ou relatifs, et tend à leur destruction autant qu'il peut. Dieu est bon, le pécheur outrage sa bonté par la malice de son cœur. Dieu est partout par son immensité, le pécheur commet le mal non-seulement devant ses yeux, mais dans son sein, où toutes les créatures ont l'être, le mouvement et la vie. Dieu est tout-puissant, le pécheur qui est la faiblesse même, se bande contre sa puissance, et l'engage à lui donner son concours pour faire une action qui lui déplaît et qui le déshonore. Dieu est un être suprême dont la majesté infinie fait trembler les esprits célestes, et le pécheur, qui n'est qu'un néant, le méprise. Dieu est également juste et miséricordieux, le pécheur abuse de sa miséricorde et ne craint point sa justice. Il n'est pas moins injurieux à ses attributs relatifs. Dieu est notre père, le pécheur perd le respect devant lui comme un enfant ingrat et prodigue qui dissipe tous ses biens. Dieu est notre souverain Seigneur, à qui nous devons obéissance, le pécheur viole ses lois et se moque de ses menaces. Dieu est notre dernière fin et notre souverain bien, le pécheur lui préfère un petit intérêt, une fumée d'honneur et un plaisir d'un moment. Quelle peine, quel supplice, quelle croix peut égaler cet outrageux mépris et cette effroyable malice !

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Quand Dieu vous humilie, dites avec David : *J'ai péché, je mérite bien d'être humilié* (1). *Je rendrai méprisables ceux qui me méprisent* (2).

2. Quand Dieu vous frappe de maladie, ou qu'il vous afflige par quelque disgrâce, dites avec saint Bernard : Qu'on frappe, qu'on frappe sur moi comme sur un mauvais ouvrier, peut-être que mon châtiment me tiendra lieu de mérite; peut-être que Jésus-Christ, l'époux de l'Église, aura pitié de moi après m'avoir châtié, et que s'il ne trouve en moi aucun bien qu'il puisse récompenser, il y trouvera des misères qui lui feront compassion (3).

3. Quand quelqu'un vous a offensé, dites avec saint Chrysostôme : Ce que je souffre de mon compagnon de service, n'est rien à l'égal du tort que j'ai fait à mon maître. S'il faut se souvenir d'une injure, c'est de celle que j'ai faite, plutôt que de celle que je souffre; j'oublierai facilement celle-ci, si je me souviens de celle-là (4).

4. Enfin, quelque mal qui vous arrive, ne dites pas que c'est à tort; c'est parler comme le vulgaire, dit saint Augustin. Le juste s'accuse tout le premier et rend hommage à la justice de Dieu qui le punit, confessant qu'il le mérite. Si nous voulons nous faire justice, reconnaissons que personne n'est exempt de faute. Vous dites : Je n'ai point failli, je n'ai rien fait, et cela vous donne beaucoup d'indignation; mais la vérité est que vous ne confessez rien (5).

(1) Ps., 118. 67. — (2) 1. Reg., 2. 30. — (3) Serm. 44 in Cant. — (4) S. Chrysost., Serm. de debit. mille talent. — (5) Senec., l. 12, de ira, c. 27.

PREMIER ENTRETIEN

DU TROISIÈME JOUR.

La croix nous dispose à bien mourir. La pensée de la mort nous anime à bien souffrir.

« Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. »

HEBR., 12. 7.

I. CONSIDÉRATION.

Un saint religieux de la compagnie de Jésus, tenant le crucifix peu de temps avant sa mort, disait avec une extrême consolation de son âme : J'ai vécu avec le crucifix, je mourrai avec le crucifix (1). Oh ! qu'heureux et sage est celui qui tâche d'être tel durant sa vie, qu'il désire que Dieu le trouve à la mort (2) ! c'est-à-dire parfaitement mortifié, parfaitement mort au monde, parfaitement semblable à Jésus-Christ crucifié. Celui-là spécialement est heureux, qui porte en ce monde la peine de ses péchés, afin qu'en étant déchargé, il meure bien préparé, exempt de tache et de reproche (3). Les croix, les souffrances, les afflictions, les injures qu'on endure en silence et avec amour, disait sainte Catherine de Boulogne, sont les plus riches pierreries et les plus précieux ornements des épouses du très-magnifique et très-puissant roi Jésus-Christ, qui dit à tous ses serviteurs : Qui-conque veut parvenir à moi qui suis la source de la vérité,

(1) P. Jo. Comblet., anno 1638, obiit Hesdinii. — (2) L. 1 de Imit. Christi, c. 23, n 4. — (3) S. Chrys., Hom. 67 ad populum.

qu'il marche par la voie étroite. Le chemin est étroit, mais le terme en est heureux (1). Ce qui nous donnera un jour une grande espérance de mourir heureusement, sera le parfait mépris du monde, le fervent désir d'avancer dans la vertu, l'amour de la discipline, le travail de la pénitence, la promptitude à obéir, l'abnégation de soi-même, et la souffrance de toutes sortes de disgrâces pour l'amour de Jésus-Christ (2).

II. CONSIDÉRATION.

On ne nous demandera pas à l'heure de la mort, si nous avons été grands dans le siècle, si nous avons été savants, si nous avons acquis une grande réputation dans le monde, mais si nous avons fait un bon usage des misères de la vie, et si nous avons suivi Jésus-Christ jusqu'à la croix ; car la croix est la marque des prédestinés, qui nous distinguera des autres, si nous l'avons portée constamment durant la vie. C'est la livrée des vrais serviteurs de Jésus-Christ, que le grand Apôtre nous recommande en des termes fort considérables : *Montrons-nous, dit-il, fidèles ministres de Dieu en toutes choses. Et comment ? par une grande patience dans les afflictions, dans les nécessités pressantes, dans les maux extrêmes, dans les plaies, dans les prisons, dans les troubles, dans les travaux, dans les veilles et dans les jeûnes* (3). Et de vrai, lorsqu'il fut converti et que Notre-Seigneur l'envoya à Ananie pour apprendre ce qu'il devait faire, que lui dit ce saint homme ? Ce qu'il avait appris de la bouche de Jésus-Christ : *Je lui montrerai combien il doit souffrir pour la gloire de mon nom* (4). Il ne l'instruit pas tant de ce qu'il doit faire que de ce qu'il doit souffrir, parce que ce n'est pas tant en agissant qu'en souffrant que nous nous signalons

(1) In libello divinitus inspirato de armatura 7. — (2) L. 1. de Imitat. Christi., c. 23. — (3) 2. Cor., 6. 4. — (4) Act., 9. 16.

dans le service de Jésus-Christ ; et si vous me demandez quels sont les plus grands serviteurs de Dieu, je vous dirai sans hésiter, que ce sont ceux qui souffrent davantage pour son amour. C'est par là que saint Paul se glorifie d'être plus fidèle ministre de Jésus-Christ que les autres : *S'ils sont ministres de Jésus-Christ, je veux bien passer pour moins prudent, mais j'ose dire que je le suis encore plus qu'eux* (1). En quoi les surpassez-vous, grand apôtre ? Il ne dit point, remarque saint Chrysostôme : J'ai plus fait de miracles, j'ai plus ressuscité de morts, j'ai plus converti de peuples ; mais il dit : *J'ai plus souffert de travaux, j'ai plus enduré de prisons, j'ai plus reçu de coups, je me suis plus souvent vu tout près de la mort* (2). Voilà ce qui fait les grands serviteurs de Dieu ; voilà ce qui les assure et les console à l'heure de la mort, se voyant couverts des livrées de leur maître, et revêtus des armes de la croix ; *car Dieu châtie celui qu'il aime, et il punit tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants* (3) ; d'où saint Augustin tire cette conséquence : Si Dieu châtie tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants, sans doute il n'y reçoit pas celui qu'il ne châtie point. C'est ce qui doit nous faire craindre, si nous ne souffrons point, ou si nous souffrons peu de choses en cette vie (4).

Il est donc vrai que la croix est une excellente préparation à la mort, et que les saints pères ont raison de dire que la prospérité n'est pas le temps de mourir, mais bien plutôt l'adversité. J'ajoute que si la croix nous dispose à bien mourir, la pensée de la mort nous anime à bien souffrir ; car la mort sera la fin de nos souffrances, et le commencement de notre bonheur éternel. Et d'ailleurs, elle ne peut pas tarder longtemps, parce que la vie est courte ; par conséquent nos souffrances ne peuvent pas être longues.

(1) 2. Cor., 11. 23. — (2) II. Cor., 11. 23. — (3) Hebr., 12. 6. — (4) S. Aug., serm. 105 de temp.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Quand donc vous êtes affligé, et que vous gémissiez sous la pesanteur de la croix, souvenez-vous que la vie est courte, et qu'elle sera suivie d'une gloire immortelle qui couronnera votre patience. Pour un moment de douleur et de travail, une éternité de joie et de récompense. Que cette pensée est consolante !

2. Dites avec Job, quand vous êtes ennuyé de souffrir : Un peu de patience ; voici peut-être le dernier jour qui finira mes maux avec ma vie, j'attends la mort à toute heure, elle ne tardera pas longtemps (1). Nous changerons d'état ; voilà la consolation des saints. Si le temps ne nous est pas favorable, souffrons un moment, l'éternité sera plus heureuse.

3. Mon fils, ne négligez point la correction que le Seigneur vous fait, et ne vous laissez point de souffrir lorsqu'il vous reprend. Dieu vous traite en cela comme ses enfants ; car quel est l'enfant qui ne soit point châtié par son père ? Si vous n'êtes point châtié, tous les autres l'ayant été, vous êtes donc des bâtards, et non pas de vrais enfants, dit l'Apôtre (2).

(1) Job., 14. 14. — (2) Hebr., 12.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU TROISIÈME JOUR.

La croix prévient le jugement de Dieu, et rend hommage
à la miséricorde.

« Nous faisons tous beaucoup de fautes. »

JAC., 3. 3.

I. CONSIDÉRATION.

On s'étonne quelquefois de ce que Dieu permet que les méchants prospèrent en cette vie, et que les gens de bien sont affligés, parce qu'on prend les afflictions pour des effets de la colère et de la vengeance divine, et les prospérités pour des témoignages d'amour et de bonté. Mais les jugements de Dieu sont bien différents de ceux des hommes. La prospérité des méchants est souvent une marque d'abandon et de réprobation, au lieu que la croix des gens de bien est toujours un effet de la miséricorde divine, qui châtie ses élus pour des fins qui leur sont très-avantageuses. Saint Chrysostôme (1) en remarque douze, dont voici les principales. La première est pour prévenir la justice divine, et leur rendre leur juge favorable, lorsqu'il viendra les juger au moment de la mort ; *car nous offensoons tous Dieu en plusieurs choses*, dit saint Jacques (2). Et d'ailleurs nous savons que Dieu ne laisse rien impuni, disait le plus affligé des mortels. *En toutes mes actions j'étais dans une crainte continuelle de vous déplaire, sachant bien que vous ne pardonnez rien à celui qui pèche* (3). Sur quoi saint Grégoire dit : Dieu ne pardonne

(1) Hom. 1 ad pop. Antioch. — (2) Jac., 3, 2. — (3) Job., 9. 28.

point à celui qui pêche, parce qu'il ne laisse aucun péché sans punition ; car, ou l'homme se repentant de son péché, se punit lui-même, ou Dieu, avec l'homme, en tire la vengeance (1). Que s'il ne le fait pas en cette vie, certainement il y a sujet de craindre ; car lorsqu'il nous châtie à chaque faute que nous faisons, la peine qu'il exige de nous est fort légère, mais quand il dissimule et qu'il diffère à punir le pécheur qui demeure dans son péché, c'est qu'il le réserve pour des peines très-rigoureuses. C'est pourquoi nous avons toujours sujet de craindre, à cause de nos péchés, mais surtout lorsque nous ne souffrons rien qui soit considérable ; car si les afflictions sont nécessaires aux gens de bien, indubitablement elles le sont encore plus aux pécheurs (2).

II. CONSIDÉRATION.

La seconde fin pour laquelle Dieu afflige ses amis, est pour les tenir dans l'humilité. Ce que saint Paul (3) reconnaît en sa personne, disant que Dieu avait permis qu'il ressentît dans sa chair un aiguillon, qui est l'ange de Satan, pour lui donner des soufflets, de peur que la grandeur de ses révélations ne lui causât des sentiments trop élevés. Saint Chrysostôme (4) pense que les anges de Satan qui tourmentaient cet apôtre, étaient les infidèles qui le persécutaient sans cesse, et lui faisaient souffrir mille outrages, servant en cela de suppôts et de ministres au démon, qui les suscitait contre lui.

III. CONSIDÉRATION.

La troisième est pour purifier leur intention, et faire voir à tout le monde qu'ils ne le servent point par intérêt, mais

(1) S. Greg., l. 9. Mor., c. 17. — (2) S. Chrys., hom. 47. ad populum. — (3) 2. Cor., 12, 7. — (4) Hom. 1 ad pop. Antioch.

par amour. Est-ce pour rien que Job fait profession de craindre Dieu ? disait Satan, envieux de sa fidélité ; n'est-il pas bien récompensé de ses services ? ne l'avez-vous pas environné de votre protection avec toute sa maison et tous les biens de sa famille ? vous avez béni toutes ses actions et accru excessivement ses revenus (1). Que fit donc Dieu pour confondre ce calomniateur ? Il lui permit d'enlever tous les troupeaux de Job, d'accabler ses enfants sous les ruines de leur maison, de le dépouiller de tous ses biens, et de le jeter sur un fumier tout couvert de cruelles plaies, pour lui faire voir que ses saints ne le servent point par intérêt (2).

IV. CONSIDÉRATION.

La quatrième est pour nous faire souvenir qu'il y a une autre vie, où Dieu récompense ses serviteurs. Car il n'y a point de maître, pour peu qu'il soit raisonnable, qui ne se sente obligé à payer les ouvriers qu'il a mis en besogne ; à plus forte raison devons-nous croire que Dieu, qui est la bonté même, ne privera pas ceux qui le servent de leur salaire (3). Puis donc qu'au lieu de les récompenser en cette vie, il ne leur donne que la croix pour leur partage, certainement il faut dire qu'il leur réserve tout après la mort, et qu'il y a d'autres biens que ceux de la vie présente, dont il leur garde la jouissance dans l'éternité.

V. CONSIDÉRATION.

La cinquième est pour faire éclater son pouvoir dans la faiblesse des gens de bien, vu qu'il se sert de si faibles instruments pour faire de si grandes choses (4).

(1) Job., 1, 10. — (2) S. Chrys., hom. 1 jam citata. — (3) Ead. hom. — (4) S. Chrys., hom. 16 ad Antioch.

VI. CONSIDÉRATION.

La sixième est pour nous apprendre à juger sainement du bonheur et du malheur des hommes. Car quand vous entendez un apôtre qui dit : *Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif, la nudité, les coups, et nous n'avons point de demeure assurée* (1). Nous vivons du travail de nos mains; nous rendons des bénédictions pour des malédictions. On nous persécute, et nous le souffrons; on nous dit des injures, et nous prions; on nous traite comme des victimes des crimes publics et comme les ordures de toute la terre. Quand, dis-je, nous entendons ces choses, il faut par nécessité conclure que le vrai bonheur ne consiste pas à être riche, ni à jouir des plaisirs de la vie et des honneurs du siècle, mais à vivre saintement et à s'adonner à la vertu, au milieu même des souffrances et des persécutions continuelles.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Si vous voyez un homme de bien dans la dernière misère, ne vous scandalisez point, ne dites point qu'il est malheureux, parce qu'il a perdu tous ses biens (2). A-t-il perdu la foi, la piété, les biens de l'homme qui est véritablement riche devant Dieu? Dites plutôt que Dieu l'aime, parce qu'il le châtie comme son Fils (3). Et s'il est ami de Dieu, n'est-il pas bienheureux?

2. Si vous êtes vous-même dans l'affliction, ne vous laissez point abattre à la tristesse, ne murmurez point, ne vous plaignez point que Dieu vous traite trop rudement. Dites plutôt : *Je suis sorti nu du ventre de ma mère, je ren-*

(1) I. Cor., 4. 11. — (2) Cæsar. Arel., hom. 1. — (3) Hebr., 12. 6.

trèrai tout nu dans la terre (1). Je n'ai rien apporté dans le monde en y entrant, je n'en emporterai rien en sortant. Le Seigneur m'avait donné des biens, il me les a ôtés. Son saint nom soit béni. Je n'aurai point de compte à rendre de ce côté-là au jugement particulier.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU TROISIÈME JOUR.

La croix nous exempte du purgatoire, et nous délivre de l'enfer.

« Nourrissez-moi, Seigneur, du pain des larmes, et abreuvez-moi du calice des pleurs. » Ps. 79. 6.

I. CONSIDÉRATION.

On dit ordinairement qu'un homme est heureux qui ne doit rien, parce qu'il est exempt de deux grands maux qui tourmentent un pauvre débiteur, savoir, le soin de payer ses dettes, et la honte de ne pouvoir s'acquitter. Or, de tous les débiteurs, le plus à plaindre c'est le pécheur, qui contracte trois dettes immenses par l'offense mortelle qu'il commet ; car il s'oblige à la peine temporelle de cette vie, il s'engage à la peine temporelle du purgatoire, et il encourt souvent la peine éternelle de l'enfer. Mais la croix qu'il porte avec une patience chrétienne a cela de propre, par une spéciale prérogative, qu'elle lui donne moyen de s'acquitter de la manière de toutes la plus facile et la plus avantageuse.

(1) Job., 1. 23.

Premièrement, à l'égard de la peine temporelle, celui qui souffre avec humilité l'injure qu'on lui fait, a cet avantage, dit saint Laurent Justinien (1), qu'il s'acquitte sans rien mettre du sien, et par un trait signalé de sagesse, il fait que ses ennemis payent pour lui. Bien d'avantage, en souffrant leurs insultes et leurs persécutions, au lieu de perdre il s'enrichit; et si on en juge raisonnablement, il a plus de sujet de rendre grâces des injures qu'il reçoit, que de s'en mettre en colère, vu que par ce moyen il a droit d'espérer qu'il évitera, au jugement de Dieu, une plus grande peine, et de plus il amasse de grands trésors de mérite, qu'il met à couvert par son silence et par sa patience (2).

C'est ainsi qu'un homme patient fait voir sa sagesse en acquérant de grands biens et en les conservant. En les acquérant et en les multipliant, parce qu'il met tout à profit, jusqu'aux disgrâces qui lui arrivent, vérifiant ce que dit Job : L'or vient de l'aquilon, et nous oblige à bénir Dieu, et mêler nos louanges avec une respectueuse crainte (3). En les conservant, parce qu'en perdant peu de chose du temporel, il se maintient dans la possession des biens spirituels de la grâce et de la gloire, au lieu que l'impatience du pécheur lui fait perdre le spirituel et le temporel tout ensemble (4). En les multipliant, parce que, par une admirable alchimie, il tire le bien du mal, le gain de ses pertes, et de la malice de ses ennemis l'accroissement de ses vertus.

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, quant aux peines du purgatoire, saint Chrysostôme (5) assure que les afflictions dont Dieu se sert pour nous châtier en cette vie, diminuent beaucoup les peines de

(1) L. de Pat., c. 2. — (2) Col., 37. — (3) Job., 37. 22. — (4) Prov. 19. — (5) L. 1 de Provid.

l'autre monde, et même quelquefois nous en délivrent entièrement, ce qu'il prouve par l'exemple du Lazare qui fut accueilli des anges à l'heure de son trépas, et porté comme en triomphe dans le sein d'Abraham, parce que les peines qu'il avait souffertes durant le cours de sa vie, lui avaient servi de purgatoire. La raison est parce que la patience est une espèce de martyre. Or, il n'y a point de purgatoire après le martyre, qui est un baptême de sang, qui ôte toutes les peines dues au péché. Il n'y en a donc point après une patience héroïque parmi de longues souffrances (1). Un homme patient fait son purgatoire dès cette vie d'une manière excellente et très-utile, lorsqu'en recevant des injures, il ressent plus le mal que font les autres que celui qu'il souffre ; lorsqu'il prie volontiers pour ceux qui le choquent et lui sont contraires ; qu'il pardonne de grand cœur le tort qu'on lui fait ; qu'il est plus porté à la compassion qu'à la colère ; qu'il se fait souvent violence à lui-même, et qu'il s'efforce d'assujettir parfaitement la chair à l'esprit (2). Il vaut bien mieux maintenant purger nos péchés et retrancher nos vices, que d'attendre à les expier en l'autre monde. Mais nous nous trompons nous-mêmes par l'amour déréglé que nous avons pour notre corps. Que dévorera ce feu, sinon nos péchés ? Plus vous vous épargnez maintenant en suivant les attraits de la chair, plus vous serez puni sévèrement, et plus vous amassez de matière pour ce feu. Si vous dites que vous ne pouvez pas tant souffrir, comment pourrez-vous supporter les flammes du purgatoire ; de deux maux, il faut toujours en choisir le moindre. Oh ! si vous saviez ce que c'est que le purgatoire, et quels tourments on y souffre. Tout ce que l'on peut endurer ici-bas n'est rien en comparaison.

(1) Abbas Serenus apud Cassianum, collar. 7, c. 25. — (2) Lib. 4, de Imitat., c. 24, n. 2.

III. CONSIDÉRATION.

Mais descendez encore plus bas, et pensez sérieusement aux peines de l'enfer, vous admirerez la bonté de Dieu, qui change à votre égard cette effroyable éternité de supplices en une peine passagère qui ne dure qu'un moment ; car c'est par cette raison, disent les pères, que Dieu fait passer ses élus par le feu des afflictions, afin que le feu de l'enfer ne trouve rien à brûler après la mort (1). Dieu ne punit pas deux fois la même faute, disait le père Balthazar (2) à une dame malade, dans une lettre qu'il lui écrivait ; c'est pourquoi lorsqu'il nous afflige en cette vie, il purifie par une peine temporelle ce qu'un feu éternel devait expier, et il lave pour ainsi dire avec l'eau de rose ce qu'il eût fallu pleurer à jamais avec des larmes de sang, sans pouvoir l'effacer.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Si vous pensiez plus souvent à votre mort qu'à la longueur de votre vie, vous travailleriez sans doute avec plus d'ardeur à vous corriger (3).

2. Si votre cœur était pénétré de la pensée du purgatoire ou de l'enfer, vous souffririez volontiers les travaux et les douleurs, et vous n'appréhenderiez aucune peine. Mais parce que ces choses ne vont pas jusqu'au cœur, et que nous aimons encore ce qui flatte nos sens, nous demeurons froids et paresseux (4).

3. Souvent c'est faute de ferveur d'esprit, que ce misérable corps est, si sujet à se plaindre. Priez donc Notre-

(1) S. Gaudentius, episc. Brixie, in præfat. in suos tract. — (2) In ejus vita, c. 51, p. 592. — (3) Eccli., 7. 40. — (4) L. 1 de Imit. Christi, c. 21.

Seigneur avec une profonde humilité qu'il vous donne l'esprit de componction, et dites avec le Prophète : *Seigneur, faites-moi manger du pain des larmes, et faites-moi boire avec mesure de l'eau des pleurs* (1).

PREMIER ENTRETIEU

DU QUATRIÈME JOUR.

Le royaume de Jésus-Christ est fondé sur la Croix.

« Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. » MATTH., 28. 18.

I. CONSIDÉRATION.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est le roi des souffrances, parce qu'il a plus souffert que tous les autres. Tout ce que nous pouvons souffrir pour lui n'est rien en comparaison de ce qu'il a souffert pour nous : 1° Parce qu'il a souffert pour tous les autres : *Verè dolores nostros ipse portavit*. Il a payé pour nous, il a porté les peines qui étaient dues à nos péchés ; 2° parce qu'il a souffert en tous les autres ; 3° parce qu'il a souffert avec plus de patience et de vertu que tous les autres. Pesez ces excellentes paroles de saint Paulin : Jésus-Christ, dit ce père, souffre en tous les siens depuis la naissance des siècles, car il est le principe et la fin, caché dans la loi et révélé dans l'Évangile, toujours admirable, toujours souffrant et triomphant dans ses saints, lui qui est leur souverain Seigneur. En Abel, il est tué par son frère ; en Noé, méprisé par son fils, pèlerin en Abraham, immolé en Isaac,

(1) Ps. 79. 6:

serviteur en Jacob, vendu en la personne de Joseph, exposé et fugitif en la personne de Moïse, lapidé et scié dans les prophètes, tourmenté et persécuté par mer et par terre dans les apôtres, et mis à mort par une infinité de supplices et de croix différentes dans les martyrs. C'est donc lui qui porte encore maintenant nos faiblesses et nos maladies, parce que c'est l'homme de douleurs qui est toujours couvert de plaies pour l'amour de nous, et qui sait porter l'infirmité que nous ne pouvons ni ne savons porter sans lui (1). C'est pourquoi courons par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte; jetons les yeux sur Jésus-Christ comme sur l'auteur et le consommateur de la foi, qui, au lieu de la joie qu'il pouvait choisir, a souffert la croix en méprisant la honte et l'ignominie, et est maintenant assis à la droite du trône de Dieu. Pensez donc en vous-même à celui qui a souffert une si grande contradiction des pécheurs, afin que vous ne vous laissiez point abattre par faiblesse de courage. Aimons la patience de Dieu, aimons la patience de Jésus-Christ, rendons-lui ce qu'il nous a donné. Offrons-lui les souffrances du corps et les souffrances de l'esprit, nous qui croyons la résurrection du corps et de l'esprit (2).

II. CONSIDÉRATION.

Notre-Seigneur a rétabli son royaume et regagné l'empire des cœurs par la croix. Cet empire lui était dû par le droit de sa naissance, et par la donation de son Père, et par son propre mérite; mais il n'en a pris possession que dans la croix, et il n'a accepté la qualité de roi qu'en portant la couronne d'épines (3); couronne mystérieuse, dit l'orateur chrétien, qui représentait les pécheurs qu'il devait attirer à lui et

(1) S. Paulinus, ep. 26 ad Aprum. — (2) Tert., lib. de patient. in fine. — (3) Tert., de coron. milit., cap. 14.

en faire un peuple divin. Nous qui avons été choisis entre les épines et tirés des buissons, faisons une espèce de diadème autour du sacré chef de notre Dieu, parce que nous ayant appelés et assemblés autour de lui, nous l'environnons comme notre maître et docteur, et nous le couronnons comme le roi du monde et le souverain Seigneur de tous les vivants (1).

Il monte comme le roi, dit saint Germain, patriarche de Constantinople, sur le trône royal de la croix pour chasser le prince du monde de son empire et le mettre sous ses pieds comme un tyran, afin qu'on ne l'appelle plus le prince du monde, depuis que Jésus-Christ a été crucifié, qui dit de soi : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre* (2). Il meurt, dit saint Paul, pour la même raison, afin de régner absolument sur les vivants et sur les morts ; car bien qu'il fût sur la croix, dit saint Ambroise, il faisait néanmoins briller sa majesté royale au-dessus de la croix (3). Le titre de la croix était comme un trophée de sa victoire et de sa royauté que Pilate lui dressa, dit saint Chrysostôme ; et quoique les Juifs fissent tous leurs efforts pour l'empêcher, ils ne purent le faire changer d'avis. Malgré vous, aveugles Juifs, tous les gentils répondent : Jésus est roi des Juifs, c'est-à-dire des fidèles (4). Absolument c'est votre roi : vivant, c'est votre roi ; mourant, c'est votre roi ; ressuscitant, c'est votre roi dans le ciel, et même à son dernier avènement. Malheur à vous, c'est votre roi (5) ! « O puissance admirable de la croix ! s'écrie saint Léon (6) ; ô gloire ineffable de la passion où se trouve le tribunal du Seigneur, le jugement du monde et la puissance du crucifix. Vous avez, Seigneur, attiré tout à vous, et après avoir tendu les mains

(1) Lactantius, de vera sapientia, l. 4, c. 26. — (2) S. Ger. Patr. Const., orat in exalta crucis apud Gretseru, l. 2 de cruce. — (3) S. Ambr., l. 10, in Luc., c. 28. — (4) S. Hier., in c. 27 Matth. — (5) S. Aug., in Ps. 57. — (6) Serm. 8 de pass.

durant tout le jour à un peuple incrédule, tout l'univers, touché d'un sentiment de respect, a rendu hommage à votre majesté. »

III. CONSIDÉRATION.

Notre-Seigneur gouverne son royaume et maintient ses sujets par la croix. Jésus-Christ tient le monde de toutes parts rangé sous son empire et le régit par la croix, dit Sédulius. Toutes les lois de son royaume ne tendent qu'à décrier d'un côté les joies du monde : *Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis* ; les richesses du monde : *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram* ; les honneurs et les louanges du monde : *Væ cum benedixerint vobis omnes homines* ; et à recommander de l'autre la pauvreté : *Beati pauperes spiritu* ; les pleurs et les larmes : *Beati qui nunc fletis, quia ridebitis* ; la faim et la soif : *Beati qui nunc esuritis, quia saturabimini* ; les persécutions : *Beati qui persecutionem patiuntur* ; les mépris et les ignominies : *Beati estis cum maledixerint vobis*. Voilà quelle est la conduite que le Fils de Dieu tient sur ses sujets pour les élever à la perfection et les préparer à recevoir le sceau divin et le caractère de sa ressemblance. Dans la primitive Église, dit saint Diadoque (1), il opéra cet excellent effet par les persécutions des tyrans ; mais à présent il se sert des maladies, des tentations, des peines d'esprit et de corps comme d'un second martyre, pour imprimer dans nos âmes l'image de la beauté divine et lui donner les derniers traits. O Sauveur du monde ! vos mains étendues et percées de clous portent l'univers, portent la terre et soutiennent l'empire céleste ; notre salut est attaché à la croix où vous cachez votre force, qui relèvent et qui maintiennent toutes choses. La vie des hommes n'a point de

(1) Lib. 3, c. 30, in fin. div. piet., S. Diadoch.

meilleur appui. Il faut qu'ils souffrent avec vous, s'ils veulent régner comme vous (1).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

Sainte Gertrude demandant à Notre-Seigneur à quoi elle devait s'appliquer, il lui répondit : Je veux que vous appreniez la patience. Figurez-vous qu'il vous dit la même chose, et pour cet effet qu'il vous donne comme à elle les pratiques suivantes :

1. Pesez combien un roi aimerait son favori qui lui ressemblerait parfaitement, et par là jugez de mon affection, lorsque vous souffrez un mépris comme moi.

2. Pesez, en second lieu, le respect que toute la cour du roi porterait à ce favori qui lui serait semblable, et par là jugez de la gloire que vous recevez dans le ciel, et de l'estime qu'on fait de vous.

3. Pensez quelle consolation reçoit une personne affligée des tendresses d'un ami qui compatit à son mal, et par là jugez de la tendresse de mon cœur et des caresses que je vous ferai dans le ciel, pour les moindres peines que vous avez souffertes.

(1) Julius firmicus, lib. de mist. et err. proph. relig., c. 21.,

DEUXIÈME ENTRETEN

DU QUATRIÈME JOUR.

La plus grande gloire de Jésus-Christ est dans la croix.

« Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom ; afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père. » PHILIP., 2. 9. 10.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Paul nous apprend cette vérité, lorsqu'il dit que Jésus-Christ s'est anéanti lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et même à la mort de la croix ; et qu'en cette considération, Dieu l'a élevé à une souveraine grandeur, et lui a donné un nom qui est par-dessus tout nom, c'est-à-dire une gloire qui surpasse toute autre gloire. On demande quelle est la plus grande gloire du Fils de Dieu, qui est exprimée par ce nom qui surpasse tout autre nom ; et les saints pères répondent diversement à cette question. Saint Bernard pense que c'est la gloire d'avoir sauvé les hommes, et mérité de porter le nom de Jésus ; et Origène est du même sentiment. *Le nom de Jésus, dit-il, est un nom par-dessus tout autre nom, et parce qu'il est par-dessus tous les autres, tout genou fléchit au nom de Jésus dans le ciel, sur la terre et dans les enfers* (1). Saint Athanase dit que c'est la gloire de

(1) Origen., 1 in Josue.

régner dans les cieux, et le pouvoir de juger les vivants et les morts (1). Saint Ambroise tient que c'est la gloire de voir toutes choses sujettes à son empire, comme il les a assujetties à l'empire de son Père; car le Fils, dit-il, dompte les ennemis de son Père, et les assujettit à son empire. Il a glorifié son Père sur la terre, et le Père a donné à son Fils un nom qui est par-dessus tout nom, afin que tout genou fléchisse au nom de Jésus. Faites-y réflexion. Le Père assujettit tout à son Fils, et le Fils assujettit tout à son Père (2). Plusieurs pères assurent que c'est la gloire d'avoir été reconnu pour le Fils de Dieu par nature, et de recevoir comme vrai Dieu les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu seul. Le nom qui est par-dessus tout nom, c'est Dieu, dit saint Gaudence. *Le Père, dit saint Thomas, a donné à son Fils, comme au vrai Dieu, la gloire d'être appelé Fils de Dieu, et de l'être en effet* (3). *Le don du Père, dit saint Ambroise, c'est être le Fils. Le nom par-dessus tout nom, c'est être Dieu; car le nom de Dieu par nature, et non par une simple dénomination, est par-dessus tout autre nom* (4). Or, en quelque façon que ces savants pères prennent le nom qui fait la plus grande gloire de Jésus-Christ, ils conviennent tous en ce point, qu'il est dû à la croix qu'il a soufferte; et que bien qu'il lui fût dû par le droit de sa naissance, il a voulu le mériter par les douleurs et les ignominies de sa mort; car si l'on veut que ce soit l'adorable nom de Jésus, il a sauvé le monde par la croix; et c'est ce nom glorieux, dit saint Bernard, qui a réparé tous les opprobres de sa passion, en les couvrant des rayons d'une gloire immortelle. Si c'est la gloire d'avoir rétabli son royaume et regagné l'empire des cœurs, c'est par la croix qu'il règne sur les anges et sur les hommes, et qu'il est

(1) S. Athan., de Incarn. Christi contra Apollin. — (2) S. Ambr., l. 10, in Luc, c. 1. — (3) S. Thomas in ep. ad Phil., 22. 11. — (4) Loco citato. — Haymo in ep. ad Philip., c. 2, v. 11.

le souverain de l'univers : *Regnavit a ligno Deus*. Enfin , si c'est la gloire d'être reconnu et adoré comme vrai Dieu , il n'a reçu généralement partout cet honneur suprême qu'après la mort de la croix. Après la mort de la croix il est élevé à la gloire d'un nom qui est par-dessus tout nom ; car il est reconnu pour vrai Dieu, et il n'y a point de nom qui soit au-dessus de Dieu (1). D'où il suit évidemment que la plus grande gloire de Jésus-Christ est dans la croix, puisque c'est la croix qui manifeste avec plus d'éclat la gloire de sa divinité et de ses attributs infinis , spécialement de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté.

II. CONSIDÉRATION.

C'est elle qui fait éclater sa bonté , et comme dit Jérémie (2), c'est un effet de la miséricorde du Seigneur, de ce qu'il ne nous a pas perdus sans ressource. Tertullien (3) assure que le premier trait de la bonté de Dieu est qu'il a bien voulu être connu des hommes ; mais si nous jetons les yeux sur la croix, nous pouvons ajouter que le dernier trait de son amour est d'avoir voulu mourir pour le salut des hommes et par la main des hommes. S'il n'y a point de plus grand amour que de mourir pour ses amis, que sera-ce de mourir pour ses ennemis ? S'il est difficile de trouver qui veuille donner sa vie pour un homme juste, qui voudrait la donner pour des pécheurs ? Cet excès d'amour n'appartient qu'à Jésus-Christ. *Pourquoi est-il venu dans le monde ? pour sauver les pécheurs ; il n'y a point eu d'autre raison qui l'ait obligé d'y venir. Ce ne sont point nos mérites qui l'ont attiré, mais nos misères* (4). Ce n'est point le besoin qu'il avait de nous ; nous ne lui étions point nécessaires (5). Il n'y a que

(1) S. Hilarius, in Ps. 2. — (2) Lament., 3. — (3) Lib. 2. contra Marc., c. 3. — (4) S. Aug., serm. 8 de verbis apost. — (5) Ps. 15. 2.

l'amour qui ait pu l'engager dans les tourments qu'il a soufferts, et l'attacher à la croix. C'est pourquoi saint Chrysostôme (1) a sujet de s'écrier par admiration : « *Qu'y a-t-il qui recommande l'amour de Dieu d'une manière plus excellente que la croix de Jésus-Christ? ni le ciel, ni la mer, ni la terre, ni la création du monde, ni chose aucune ne publie si glorieusement la divine charité, que l'adorable croix. Aussi saint Paul y mettait toute sa gloire, lorsqu'il disait : A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Jésus-Christ.* »

III. CONSIDÉRATION.

C'est elle qui fait paraître sa puissance avec un avantage incomparable, soit parce qu'il a vaincu par elle toutes les puissances du monde et de l'enfer, soit parce qu'il nous a ouvert le ciel, et qu'il nous y fait entrer comme en triomphe, soit parce qu'il s'est acquis un pouvoir absolu dans l'univers. Seigneur, toute puissance vous a été donnée au ciel et sur la terre, ô grand roi des vertus ! Parce que vous vous êtes rendu obéissant à votre Père, jusqu'à la mort de la croix. C'est pour cela que votre magnificence s'est élevée par-dessus tous les cieux, et que toutes choses ont été mises sous vos pieds (2). Votre croix nous a rendu le paradis, et c'est maintenant que les anges qui sont députés pour la conduite des hommes, crient à ceux qui assistent devant le trône de la gloire de Dieu : Princes du ciel, ouvrez vos portes, afin que Jésus y entre comme un illustre vainqueur couronné de gloire, et chargé des dépouilles qu'il a remportées sur le péché et sur l'enfer, avec tous ceux qu'il a retirés de la servitude du démon (3).

(1) Hom. 2 in 2 ep. ad Timoth. — (2) Drogo, de sacram. domin. pass., hom. 2 Biblioth. — (3) S. Aug. in Ps. 35.

IV. CONSIDÉRATION.

C'est elle qui glorifie hautement sa sagesse, parce qu'il a trouvé le moyen de satisfaire également par la croix, la miséricorde et la justice, en détruisant le péché et justifiant les pécheurs; parce qu'il a confondu toute la fausse sagesse du siècle par la sage folie de la croix, et enfin parce qu'il a fait de la croix l'école de la vraie sagesse, où ce grand maître nous enseigne la science des saints, et nous trace sur son corps marqué de plaies, comme d'autant de caractères sanglants, le parfait modèle de toutes les vertus.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Ayez toujours des sentiments d'amour, de vénération et de respect pour la croix, puisque Jésus-Christ y a mis toute sa gloire et la vôtre, en vous délivrant de la honteuse servitude du démon, en vous faisant enfant de Dieu, et en vous méritant la gloire éternelle.

2. Ne laissez passer aucun jour sans lui rendre vos hommages, puisque vous êtes maintenant esclave de la croix, ayant été racheté avec le précieux sang de l'agneau, qui s'étant rendu votre caution, est devenu votre créancier et vous a fait son débiteur.

3. Surtout fréquentez souvent cette école pour y apprendre la sagesse du ciel. Apprenez-y combien le péché est horrible, et avec quel soin vous devez l'éviter, voyant avec quelle rigueur Jésus-Christ le punit sur soi, quoiqu'il soit l'innocence même, parce qu'il veut vous sauver. Apprenez-y à mépriser le monde, voyant le mépris que Jésus-Christ en a fait. Dites avec saint Paul : *Le monde m'est crucifié, et je le suis au monde* (1). Si le monde m'est crucifié,

(1) Gal., 6. 14.

dit saint Ambroise, je sais qu'il est mort, et par conséquent je ne l'aime point; je sais qu'il passe, et par conséquent je ne m'y attache point; je sais qu'il sera consommé de pourriture, et par conséquent je le fuis avec horreur comme un cadavre contagieux qui peut m'infecter et me porter grand préjudice. Apprenez-y à souffrir les humiliations, considérant un Dieu couvert d'ignominie comme le plus méchant de tous les hommes. Apprenez-y à mépriser les plaisirs et à mortifier vos sens, sachant qu'il a choisi les douleurs, au lieu d'une vie douce et tranquille dont il eût pu jouir. Apprenez-y à mépriser les richesses en le voyant tout nu sur la croix; pensez qu'il ne faut point chercher les commodités du siècle, si vous voulez vaincre le siècle. Apprenez-y à faire pénitence, à mater votre corps, à crucifier votre chair, et la percer, comme dit saint Augustin, des clous de la crainte de Dieu, de peur qu'en lui donnant trop de liberté, vous ne puissiez en porter le poids, ni l'importunité de ses révoltes; car, si vous n'en avez pas la force, certainement vous ne pouvez suivre Jésus-Christ. Comment le suivrez-vous, si vous ne lui appartenez pas? Or, ceux qui sont à lui ont crucifié leur chair avec ses convoitises déréglées. Apprenez-y à pardonner à vos ennemis, et à ne point rendre injure pour injure, mais à les aimer de tout votre cœur et prier Dieu pour eux, voyant un Dieu mourant qui vous en donne l'exemple, et qui souffre sans dire mot, avec une admirable douceur, toutes les malédictions et tous les blasphêmes qu'on vomit contre lui. Apprenez-y la miséricorde envers les pauvres, qui vous porte à les soulager dans leurs besoins, voyant un Dieu qui ne vous refuse rien, puisqu'il vous donne son sang et sa vie pour vous servir de rançon. Apprenez-y à vous retirer dans les plaies de cet aimable Sauveur, lorsque vous êtes tenté, puisqu'il ne les a reçues que pour vous servir d'asile, et qu'il les tient encore ouvertes afin que vous puissiez y entrer. Apprenez-y à être ferme dans les résolutions que vous prenez de

pratiquer la vertu, et dans tous vos exercices spirituels contre toutes les railleries ou flatteries des hommes, qui veulent vous en détourner, voyant un Dieu qui demeure dans la croix jusqu'à la mort, pour continuer l'ouvrage de votre salut sans écouter ni les railleries des Juifs ni les promesses qu'ils lui font de croire en lui, s'il descend de la croix. Apprenez à vous conformer à la volonté divine dans les afflictions qui vous arrivent, et à vous soumettre aux ordres de la Providence, voyant un Dieu percé de clous, percé d'épines, percé de plaies, qui obéit jusqu'à la mort. Apprenez-y à ne point mettre votre espérance dans les créatures, voyant un Dieu abandonné de ses disciples, et persécuté de ceux qu'il avait comblés de bienfaits. Apprenez-y à faire état de votre âme, puisqu'elle n'a point de moindre prix que celui du précieux sang de Jésus-Christ. En un mot, apprenez-y à aimer Dieu purement pour lui-même et sans aucun intérêt, en quelque état qu'il vous veuille, puisque Jésus-Christ vous a aimés tendrement, sans attendre de vous autre récompense que l'amour réciproque, par lequel vous vous rendiez digne du bonheur éternel qu'il vous a acquis par sa mort, vous souvenant que ceux que Dieu a connus par sa prescience, dit saint Paul, *il les a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût le premier né entre plusieurs frères* (1).

(1) Rom., 8.

TROISIÈME ENTRETEN.

DU QUATRIÈME JOUR.

Celui qui veut procurer la gloire de Jésus-Christ, et le faire régner dans les cœurs, doit aimer la croix.

« Agissant en toutes choses comme de fidèles ministres de Dieu, rendons-nous recommandables par une grande patience dans les maux, dans les nécessités pressantes, et dans les extrêmes afflictions. »

2. COR., 6. 4.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Chrysostôme (1) dit que la patience est le caractère des apôtres, et il ne fait en cela que suivre saint Paul, son cher maître, qui donne deux marques de son apostolat, la patience et les miracles : Les marques de mon apostolat ont paru sur vous dans toutes sortes de souffrances, dans les signes et dans les miracles (2). Il donne le premier rang à la patience, et la fait passer devant les miracles, parce qu'elle est plus efficace, parce qu'elle est plus nécessaire, parce qu'elle est plus admirable que les miracles mêmes.

II. CONSIDÉRATION.

Elle est plus efficace pour avancer la gloire de Dieu et la conversion des pécheurs. Dieu en reçoit plus d'honneur, parce que sa justice est satisfaite et glorifiée par nos souff-

(1) Hom. 25 in 2 ad Cor. — (2) 2. Cor. 12. 12.

frances, qui sont autant de réparations d'honneur, et autant de sacrifices qu'on lui présente; parce qu'en fortifiant un homme faible dans de grandes afflictions, il fait hautement éclater sa puissance; parce qu'il lui applique d'une noble façon les fruits de la croix; parce qu'il triomphe en sa personne des misères de la vie et de la fureur des démons, comme c'est en lui qu'il combat, et par conséquent l'honneur de la victoire lui est dû; parce qu'il lui est glorieux d'avoir des imitateurs qui lui aident à porter sa croix; et enfin, parce qu'il lui est honorable d'avoir des serviteurs qui soient si attachés à ses intérêts, si soumis à ses volontés, si épris de son amour, et qui se fient tellement à sa providence, qu'ils s'abandonnent volontiers à sa bonté pour souffrir tout ce qu'il lui plaira. Les pécheurs en ressentent de plus grands effets pour leur conversion. Le Fils de Dieu a fait peu de disciples par les prodigieux effets de sa puissance miraculeuse, mais il a tiré tout le monde par la vertu de sa croix. Les souffrances et les ignominies de sa mort ont eu plus de force pour toucher les cœurs, pour leur ouvrir les portes du ciel et pour fermer celles de l'enfer, que toutes les prédications et tous les miracles de sa vie. *Je suis seul jusqu'à ce que je passe*, dit-il, par le Prophète-Roi (1). C'est-à-dire, selon saint Augustin : Je suis seul, sans suite et sans compagnie; je suis seul héritier du ciel et Fils de Dieu, jusqu'à ce que je passe le torrent de Cédron, et que je sois chargé de liens, déchiré de coups de fouet et couronné d'épines, attaché à la croix, et que je meure d'une mort pleine d'opprobres et de douleurs. Le grain de froment demeure infertile, demeure seul, s'il n'est jeté dans la terre et s'il ne meurt; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Il faut donc que je souffre et que je meure, il faut que je sois enseveli dans la terre, et puis je multiplierai. J'aurai une grande suite, j'aurai plusieurs imi-

(1) Ps. 140, 20.

tateurs ; plusieurs souffriront pour la gloire de mon nom, je donnerai un grand nombre d'enfants à mon Père, et j'aurai beaucoup de frères (1). C'était la condition qu'il avait acceptée au premier moment de sa vie mortelle, et qui avait été projetée de toute éternité. S'il donne son sang et sa vie pour effacer le péché, il verra naître de sa mort une nombreuse lignée, et sa croix portera des fruits admirables (2). Grâce immortelles à ce grain mystérieux de froment, qui a bien voulu mourir afin de multiplier et de produire beaucoup de fruits. Grâce au Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui a bien daigné mourir pour nous, afin de nous rendre dignes de la vie (3). Il nous fait voir clairement par son exemple ce que saint Paul nous enseigne par ces paroles : Que pour agir avec efficace *comme de fidèles ministres de Dieu*, et pour faire régner Jésus-Christ dans les cœurs, *il faut que nous fassions paraître une grande patience dans les traverses, dans les nécessités pressantes, dans l'extrémité des maux, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles et dans les jeûnes* (4). Je sais bien qu'il ajoute ensuite, qu'il faut aussi nous rendre recommandables par la pureté, par la science, par la persévérance, par la douceur, par les dons du Saint-Esprit, par une charité sincère et par la parole de vérité ; mais enfin il conclut comme il avait commencé. *Par la grâce de Dieu, par les armes de la justice, pour combattre à droite et à gauche, parmi l'honneur et l'ignominie, parmi la mauvaise et la bonne réputation, comme des séducteurs, quoique sincères et véritables ; comme inconnus, quoique connus ; comme prêts à subir la mort, et néanmoins vivants ; comme des hommes que l'on châtie, mais qu'on ne fait pas mourir ; comme tristes et toujours contents ; comme pauvres et enri-*

(1) S. Aug. in Ps. 140, n. 10. — (2) Is., 53, 10. — (3) S. Aug. — (4) 2. Cor., 6, 4.

chissant plusieurs; comme n'ayant rien et possédant tout (1). C'est pour nous apprendre que la patience est la première et la dernière qualité d'un ouvrier évangélique, qui doit se souvenir que toute sa force est dans la croix, et que s'il veut réussir dans ses emplois, il doit prendre pour soi ce que Notre-Seigneur dit à une âme vertueuse, dans l'église de la Maison professe de la Compagnie de Jésus à Tolède, lorsqu'elle lui demandait ce qu'elle pourrait faire pour lui être plus agréable : Prends pour toi toute la peine, toute l'utilité pour le prochain, et toute la gloire pour moi. Tenons-nous à ce partage, il est bien fait, il est avantageux, il est même nécessaire pour attirer la bénédiction du ciel sur notre ministère.

III. CONSIDÉRATION.

Les affaires de Dieu sont sujettes à de grandes contradictions, et de la part des hommes, et de la part de nos ennemis invisibles. On ne les surmonte qu'avec une patience invincible, qui ne se rebute point pour les obstacles qu'elle rencontre. Ceux qui veulent porter la parole de Dieu, et traiter des affaires qui regardent les intérêts de sa gloire et le salut des hommes, doivent être fort patients, fort mortifiés, fort résolus à porter la croix et à souffrir tout pour un sujet si important (2). Sans cela un homme amoureux de lui-même manquera à beaucoup de choses nécessaires à son emploi; il refusera la peine qu'il faut prendre pour s'en acquitter dignement. Pour veiller, pour jeûner, pour souffrir le froid et le chaud, il alléguera sa santé et la faiblesse de ses forces, et sur ce prétexte, soit véritable ou faux, il fera difficulté de s'incommoder, et de retrancher quelque peu de ses aises et de ses divertissements. Il fera beaucoup d'autres choses toutes contraires à son devoir, qui ruineront tout le

(1) 2. Cor., 6. 4. — (2) Ps. 91, 16.

bien qu'il devrait procurer ; s'il ne sait réprimer sa colère, il la fera paraître en cent occasions ; s'il est si vain qu'il ne puisse souffrir un mépris, il trahira l'honneur de Dieu, pour éviter sa propre confusion, et commettra mille infidélités pour s'attirer des louanges ou pour cacher ses défauts. Enfin, s'il ne peut assujettir ses passions déréglées, comme elles ont coutume d'offusquer l'entendement, de corrompre la volonté, et de jeter le désordre dans les pensées et dans les désirs du cœur, elles découvriront bientôt ses imperfections, et lui ôteront toute l'estime qu'on avait de sa vertu. Mais ce qui est plus considérable, c'est qu'il se rendra indigne de la faveur divine et de l'abondance des grâces, dont le secours est si nécessaire pour la conversion des pécheurs et le rétablissement du royaume de Jésus-Christ. Car, dit Tertullien, Dieu est jaloux de son trésor, il le ménage et ne le donne qu'au mérite (1). Et puis, la conquête d'une âme est un bien trop précieux pour ne rien coûter à celui qui le recherche. Le cœur humain n'est pas si aisé à ouvrir. Dieu, qui en a la clef, ne la met pas en toutes sortes de mains. L'épouse dit dans les Cantiques, que pour l'ouvrir elle se leva la nuit, et que la myrrhe décollait de ses mains et de ses doigts (2) ; nous montrant par là, selon l'explication des pères, que pour ouvrir le cœur d'un pécheur à la grâce, il faut avoir la clef de la mortification à la main, et que toutes nos actions, jusqu'aux plus petites, figurées par les doigts de la main, soient trempées dans la myrrhe la plus fine et la plus exquise. Il faut renoncer à son repos, à sa propre estime, à ses intérêts, à ses inclinations et à ses volontés. Il ne faut pas même tenir aux délices de la contemplation, qu'il est souvent nécessaire de quitter, pour se donner au travail de l'action et à l'embarras de plusieurs affaires ennuyeuses. Il ne faut pas tenir au paradis, mais dire avec saint Paul : Je suis pressé de deux

(1) Tert., 1. de poenit. — (2) Cant., 5, 5.

désirs violents, de mourir pour jouir de Jésus-Christ, de vivre pour vous servir, mes frères; je quitte le premier pour accomplir le second, jugeant que je vous suis encore nécessaire. Enfin, il faut par nécessité se résoudre à supporter les défauts du prochain, si on veut le gagner, à condescendre et céder à ses humeurs, à souffrir souvent des rebuts, des mépris et des injures; à boire, sans en faire semblant, mille amertumes; autrement la proie nous échappera des mains. Eh! quelle patience ne faut-il pas avoir pour retirer une âme plongée dans le vice et dans le désordre, pour la détacher d'une mauvaise affection où elle est engagée, pour rompre les chaînes qui la tiennent malheureusement captive? Les méchants s'élèveront contre vous, et s'ils peuvent, ils vous feront ressentir les effets de leur haine. Les démons, si Dieu le permet, comme il fait quelquefois par de secrets jugements, vous feront porter les marques de leur fureur, pour se venger du déplaisir que vous leur faites en leur ravissant leur proie. L'exemple de saint Ignace qu'ils tâchèrent d'étouffer, de saint François Xavier qu'ils battirent cruellement, de sainte Thérèse qu'ils firent tomber et se rompre le bras, et de tant d'autres saints qu'ils persécutèrent à toute outrance, nous font assez voir ce que nous devons attendre de leur malice. Que s'ils ne peuvent exécuter leurs perverses desseins par eux-mêmes, ils le feront par leurs suppôts, et vous susciteront mille traverses, mille contradictions, mille outrages de la part des hommes, qui sont souvent plus à craindre que les démons. Que ne souffrit pas ce fameux anachorète Abraham (1), que son évêque tira du désert pour l'employer à la conservation d'une contrée de son diocèse, qui n'était peuplée que de païens? lui disant qu'il l'envoyait à ces infidèles pour les convertir plutôt par sa patience et par sa charité que par aucune autre voie. Il demeura parmi

(1) S. Ephrem, in vita S. Abrahami eremitæ.

eux l'espace de trois ans, souffrant avec une admirable douceur toutes sortes d'outrages sans se mettre jamais en colère, sans se plaindre, sans murmurer, sans témoigner aucune aigreur; au contraire, son amour croissait envers eux par ces excès, qui allumaient davantage le feu de son zèle, et comme autant de vents impétueux lui faisaient jeter de plus vives flammes. Car après qu'ils l'avaient outrageusement battu, traîné ignominieusement par les rues au milieu des boues, et chargé de plaies avec une furie incroyable, jusqu'à le laisser pour mort sur la place, ce saint homme, sans se soucier de ses blessures, caressait ses meurtriers, les embrassait tendrement, et tâchait de les adoucir avec des paroles amiables, les exhortant tous à penser à leur salut, traitant les vieillards comme ses pères, les hommes comme ses frères, les jeunes comme ses enfants, et déployant envers tous les tendresses d'une charité consommée. Charité qui ramollit enfin ces cœurs de rochers, étonnés de sa vertu, et les gagna tous à Jésus-Christ avec les seules armes de la croix, plus fortes, plus victorieuses, plus miraculeuses que les miracles mêmes.

IV. CONSIDÉRATION.

Car il me semble qu'il n'y a point de spectacle plus admirable, ni plus digne de Dieu, que de voir un chrétien qui donne le défi à tous les maux que les plus cruels tyrans peuvent inventer, et que les plus misérables peuvent souffrir, armé de la seule confiance qu'il a en la force de sa grâce, et animé du zèle de sa gloire. Oh ! que c'est un ravissant objet aux yeux de Dieu, qu'un chrétien qui combat avec la douleur, et qui est aux prises avec les menaces, les supplices et les tourments (1) ! A vrai dire, c'est une éclatante victoire, c'est le trophée de l'Église, c'est le triomphe le plus glorieux

(1) Minutius Félix., in Oct.

qu'elle remporte sur les démons. Le mal que nous souffrons est un trait pénétrant qui frappe l'esprit de ténèbres; il est pris dans nos chaînes, il souffre lui-même ce qu'il veut nous faire souffrir (1). C'est ce qu'il éprouva dans la personne de saint Paul, parce que plus il lui dressait de pièges, plus il multipliait ses victoires. Car il ne lui livra pas un seul combat; il lui donna des attaques de plusieurs sortes, les unes de crainte, les autres de fatigues, les autres de tristesse, de douleurs, d'ennuis, de soins, de confusions, et quelquefois de tout cela ensemble. Mais saint Paul était toujours le vainqueur; et comme un soldat qui aurait lui seul sur les bras toute les forces de l'univers, sans recevoir aucune blessure, ainsi il était au milieu des barbares, au milieu de toutes les nations, en tous les lieux du monde, et demeurerait toujours invincible. Il entrait en toutes sortes de combats, comme un athlète qui s'exerce à la lutte et à la course, comme un soldat qui va tantôt à l'assaut, tantôt à la mêlée, qui combat par mer et par terre. Il mettait le feu partout comme une flamme qui tombe sur la paille, et change en feu tout ce qu'elle trouve. Il surmontait tous les obstacles comme un torrent qui entraîne sans résistance tout ce qu'il rencontre en son chemin. Il embrassait tout l'univers d'un seul corps, et il convoquait tous les esprits d'une seule langue. Toutes les trompettes de l'armée d'Israël n'eurent pas tant de force pour abattre les murailles de Jéricho, que sa seule voix pour renverser tous les forts de Satan, et attirer à son parti tous ses adversaires, faisant des soldats de ses prisonniers de guerre, dont il se servait avec un merveilleux avantage dans ses combats. David renversa Goliath d'un coup de pierre; mais si vous comparez cet exploit avec les actions héroïques de saint Paul, ce n'est qu'un exploit d'enfant, et vous n'y verrez pas moins de différence qu'entre un ber-

(1) S. Chry., homil. 25, in 2 ep. ad Corinth.

ger et un vaillant soldat. Car cet apôtre ne vainquait pas un géant d'un coup de fronde, mais il renversa toutes les puissances de l'enfer du souffle de sa bouche. Sa voix, plus terrible que celle d'un lion rugissant, portait le feu et la frayeur dans tous les esprits, qui ne pouvaient en supporter l'éclat. Il était presque partout en même temps, comme s'il eût volé sur les ailes des vents, assistant les uns, consolant les autres, intimidant ceux-ci, encourageant ceux-là, se faisant tout à tous, et gouvernant tout le monde, comme un père de famille gouvernerait sa maison ou un pilote son vaisseau. Admirez ici avec moi le zèle et le courage de ce grand homme, qui n'est pas moins illustre par ses souffrances que par ses belles actions. Il souffrit le naufrage pour empêcher celui de l'univers. Il fut un jour et une nuit au fond de la mer, pour le tirer d'un abîme d'erreur où il était plongé; il fut accablé d'ennuis pour consoler les affligés; il fut brisé de coups pour guérir ceux que le démon avait blessés; il fut frappé de verges pour ranger les pécheurs sous le bâton pastoral de Jésus-Christ; il fut lapidé pour amollir la dureté des cœurs; il fut dans les prisons pour leur procurer la liberté; dans les voyages, pour leur montrer le chemin du ciel; dans les émotions des peuples soulevés contre lui, pour leur rendre la paix; dans les dangers, pour les mettre en assurance; dans les ardeurs d'un zèle dévorant, pour les retirer des flammes de l'enfer; dans la faim, dans la soif, dans la nudité, pour les revêtir de la grâce. Enfin, un martyr ne meurt qu'une fois, mais ce bienheureux apôtre souffrit mille morts et mille martyres; et tout ce que les saints ont enduré en plusieurs corps, il l'endura en un seul, non une fois ou un seul jour, mais tous les jours, sans repos et sans relâche jusqu'à la mort. Je meurs tous les jours, mes frères (1); chaque jour m'est un nouveau martyre, je vous en assure par

(1) I. Cor. 15. 31.

la gloire que j'ai de vous servir. Voilà un spectacle digne d'attirer les yeux d'un Dieu appliqué à son ouvrage ; un homme généreux qui combat contre la mauvaise fortune, c'est un duel digne de Dieu (1).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Le royaume de Dieu est dans vous, mais il n'est pas paisible. *Souffrez avec Jésus et pour Jésus, si vous voulez régner avec Jésus* (2).

2. *Comment Dieu couronnera-t-il votre patience, si vous n'avez rien souffert ? Si vous ne voulez rien endurer, comment serez-vous ami de Jésus-Christ ? Le Fils de Dieu a bien voulu être déshonoré et crucifié, et vous osez vous plaindre de quelque chose ? Le Fils de Dieu a eu des ennemis et des calomnieux, et vous voulez avoir tous les hommes pour amis et bien-faiteurs.*

3. *Aimez à demeurer dans ses sacrées plaies : si vous avez souvent recours à ces marques sanglantes et précieuses de son amour envers nous, vous vous sentirez merveilleusement consolé dans vos afflictions ; vous vous souciez peu du mépris des hommes, et vous souffrirez aisément toutes leurs médisances et leurs injures.*

4. *Si vous étiez entré parfaitement une fois dans l'intérieur de Jésus, et que vous eussiez un peu goûté son ardent amour, vous ne pourriez plus vous arrêter à ce qui contente ou mécontente votre amour-propre, et vous auriez de la joie d'être dans l'opprobre, parce que l'amour de Jésus fait que l'homme se méprise lui-même.*

5. Quand vous souffrez la faim, dites : *Le royaume de Dieu n'est pas dans les délices* (3). Et quand vous êtes mé-

(1) Senec., l. de provid. — (2) De Imit. Christ., l. 2, c. 2. — (3) Rom. 14. 17.

prisé : *Mon royaume n'est pas de ce monde* (1). *Tous vos troubles et vos déplaisirs viennent de ce que vous n'êtes pas encore parfaitement mort à vous-même, ni séparé de toutes les choses de la terre.*

PREMIER ENTRETIEN

DU CINQUIÈME JOUR.

La croix est le chemin royal des chrétiens pour aller à Dieu.

« Suivons cette voie nouvelle et vivante qu'il nous a le premier tracée par l'ouverture du voile, c'est-à-dire par l'ouverture de sa chair. » HEBR., 10. 20.

Nous allons tous à l'éternité, et chaque jour qui s'écoule de notre vie nous en approche. Par conséquent, il faut chaque jour en prendre le chemin, et considérer sérieusement la route que nous devons tenir de peur de nous égarer. Car, comme il s'agit d'un bien souverain, dont la perte est sans ressource, parce qu'elle est éternelle, la faute que nous y ferions serait sans excuse et sans remède. Or, la croix est le chemin de l'éternité, chemin royal, comme l'appel saint Bernard (2), soit parce que Jésus-Christ, qui est le roi des rois, nous l'a tracé, soit parce que les saints qui règnent avec lui dans la gloire l'ont suivi toute leur vie, soit parce qu'il nous conduit avec eux au royaume de Dieu, pourvu que nous ne nous en retirions point.

(1) Joan. 18. 36. — (2) Serm. 43 in Cant. Gers. de Imitat. Christi, l. 2, c. ultimo, de regia via sanctæ crucis.

I. CONSIDÉRATION.

PREMIÈRE RAISON. — *Jésus-Christ nous a tracé de son sang le chemin du ciel.*

Je dis, en premier lieu, que Jésus-Christ nous l'a tracé de son sang, et qu'il l'a marqué de ses plaies; c'est la pensée du divin Apôtre. *Il nous a frayé un chemin nouveau, un chemin de vie, par le voile du sanctuaire, c'est-à-dire son corps* (1). Il l'appelle nouveau, parce qu'avant qu'il eût souffert, le chemin du ciel était fermé, ou plutôt il n'y avait point encore de chemin pour y aller. C'est Jésus-Christ qui nous a fait un chemin de son propre corps, et qui a voulu qu'il fût percé de clous, percé d'épines, percé de lance, afin que ce chemin fût ouvert de toutes parts, et que l'on pût entrer dans la vie éternelle par autant d'avenues qu'il y a de blessures sur la chair innocente de cet agneau. Aussi, le jour de sa mort, le voile du temple qui était devant le sanctuaire fut déchiré, pour nous montrer que le ciel était ouvert, et que son humanité sainte, déchirée sur le Calvaire, était le vrai chemin. C'est ce qu'il dit un jour à son cher et fidèle ministre Henri Suso. Mon humanité est le chemin par où il faut marcher; ma passion, la porte par laquelle il faut entrer, si l'on veut acquérir ce que tu désires (2). Quand Dieu voulut tirer son peuple de l'Égypte pour le conduire dans la Terre-Sainte, il lui donna un ange pour guide, qui s'enferma dans une colonne de feu, et lui montra, de ce lieu éminent, un chemin miraculeux où jamais personne n'avait mis le pied. Mais pour nous conduire au ciel, il ne se contente pas de nous donner un de ces bienheureux esprits, il nous donne son propre Fils élevé en croix, qui est l'appui et la colonne

(1) Hebr., 10. 20.— (2) C. 2 dialogi.

du monde ; et de là ce Fils bien-aimé nous découvre un admirable chemin, un chemin royal, qui ne peut être plus ferme, puisqu'il est sur la pierre vive ; ni plus haut, puisqu'il est sur le Saint des saints. Le malheur est qu'au lieu de marcher par ce chemin avec allégresse, et d'avancer par des progrès continuels, les pécheurs le foulent sous les pieds, comme par dédain et par dépit, déshonorant la passion de Jésus-Christ par le désordre de leurs mœurs, et se déclarant ennemis de ses plaies et de sa croix. Déplorons leur aveuglement, et profitons de leur malheur. Attachons nos yeux et nos cœurs à cette colonne de flammes, qui nous montre le chemin du paradis ; respectons celui qui s'y est amoureusement attaché pour nous servir de conducteur ; suivons ses mouvements, et ne nous éloignons jamais de ses voies.

II. CONSIDÉRATION.

SECONDE RAISON. — *Tous les saints regardent les plaies de Jésus-Christ comme le chemin du ciel.*

C'est par là que tous les saints ont marché, et comme il n'y en a pas un qui ne soit sorti des plaies du Sauveur, qui est le lieu de leur naissance, de même il n'y en a pas un qui n'y retourne avec inclination, et qui n'y demeure avec une singulière révérence. Saint Macaire (1) assure que c'est la dévotion de tous les excellents chrétiens, qui ont atteint le sommet de la perfection, et que tous ceux qui méritent de s'approcher plus près de Dieu, sont consacrés à la croix de Jésus-Christ. Tertullien (2), qui voyait l'estime que les premiers chrétiens faisaient de la croix, et le respect qu'ils lui portaient, les appelle pour cet effet, *crucis religiosos*, des hommes dévoués à la croix, dont la religion et la profession

(1) Hom. 17. — (2) Apol., 16.

est d'honorer un Dieu crucifié. Saint Augustin dit que c'est l'unique voie du salut, et qu'on ne peut la quitter sans périr (1). Et dans un autre endroit, il proteste qu'il veut vivre et mourir entre les bras de son Sauveur, étendus sur la croix pour embrasser les pécheurs, et qu'il y trouve sa sûreté. Saint Bernard (2) dit que c'est le chemin royal qu'il a choisi en entrant au service de Dieu, et qu'il y trouve sa joie, ses délices, sa force et toutes les richesses du salut. Pour moi, dit-il, sachant combien j'étais dénué de mérites, j'ai tâché, dès les premiers commencements de ma conversion, de faire comme l'épouse, un bouquet de myrrhe composé des souffrances de mon Sauveur, et de le mettre sur mon cœur pour ne l'oublier jamais. Je suis persuadé que la vraie sagesse consiste à méditer ces sacrées plaies; et dans cette vue, j'y ai établi toute ma perfection, toute la plénitude de ma science, toutes les richesses du salut, tous les trésors de mes mérites. Ce sont elles qui me soutiennent dans les adversités, et qui me retiennent dans la prospérité (3). Ce sont elles qui me conduisent sûrement, tandis que je marche par ce chemin royal, à travers ces deux écueils où tant de pécheurs font naufrage. Et vous, si vous êtes sage, vous imiterez aussi la prudence de l'Épouse, et vous ne souffrirez jamais qu'on vous ôte cet aimable faisceau du plus intime de votre cœur, non pas même pour une heure, vous souvenant continuellement, et méditant sans cesse ce que le Fils de Dieu a souffert pour vous. Suivez fidèlement cet avis, marchez sans crainte par cette voie, vous n'irez pas tout seul, il y en a une infinité qui vous ont précédé, il y en viendra une infinité après vous. C'est la voie des saints, c'est le chemin des rois, c'est celui de tous les fidèles qui aspirent au royaume du ciel.

(1) S. Aug., l. Confess. 7, c. 20. Vide c. 18 ejusd. libri. — (2) In Manuali, c. 23. — (3) Serm. 43 in Cantic.

III. CONSIDÉRATION.

TROISIÈME RAISON. — *Les chrétiens ne vont au royaume du ciel, que par les plaies de Jésus-Christ.*

Le père Alphonse Esquierra, de la compagnie de Jésus, priant un jour Notre-Seigneur, dans son oraison du matin, de lui accorder cette grâce, qu'à l'heure de la mort la plaie de son sacré côté fût le chemin de son âme pour arriver à son cœur, et se plonger dans cette vive source de tout bien, il entendit cette voix du ciel, qui était comme l'entérinement de sa demande : Alphonse, j'éclairerai votre esprit, et je vous instruirai pleinement du chemin que vous devez tenir, j'arrêterai mes yeux sur vous, sans jamais détourner ma vue (1). Ce qui arriva comme il l'avait promis ; car étant près de mourir, il prit le crucifix pour adorer ses sacrées plaies ; et comme il baisait amoureusement celle du cœur, il expira avec une douceur merveilleuse, et rendit l'âme dans le sein de son Sauveur. Voulez-vous jouir de la même faveur ? voulez-vous que Notre-Seigneur vous regarde d'un œil d'amour, et qu'il vous reçoive dans son cœur au moment de votre mort, regardez souvent ses adorables plaies durant votre vie ; frappez sans cesse à la porte de son côté, qui a été blessé pour vous sur la croix, c'est la porte du ciel, c'est le chemin du paradis le plus droit, le plus court et le plus sûr. C'est le plus sûr, parce que, dit saint Léon, on ne va point à Jésus-Christ que par Jésus-Christ même (2). C'est le plus court, car le chemin et le terme n'est qu'une même chose ; Jésus-Christ est le guide qui nous mène, et le chemin par où il nous mène, et le pays où il nous mène (3). De là vient

(1) Eusebius Niorembert, in ejus vita. Fuit hoc repertum inter pia ejus adversaria post ejus obitum. — (2) S. Leo, serm. 16 de pass. —

(3) S. Aug., in Ps. 60.

qu'étant montés avec lui sur la croix, il n'y a plus qu'un pas à faire pour entrer dans le paradis. Enfin, c'est le plus droit, parce que l'amour-propre, qui est la cause de tous nos égarements, ne s'y rencontre jamais. C'est pourquoi saint François disait fort à propos dans les conférences qu'il avait avec ses religieux : « Mes frères, ayez toujours devant les yeux le chemin de la sainte croix, par lequel Notre-Seigneur nous a menés. Ceux qui sont charnels et sensuels ne l'aiment point, et s'ils y entrent quelquefois, ils en sortent bientôt, cherchant d'autres voies que leur propre esprit leur fait paraître plus sublimes ; mais en effet ce ne sont que des précipices. » Sainte Thérèse, qui avait reconnu cette erreur par sa propre expérience, ne peut assez se plaindre de certains livres qui parlent de l'oraison, et qui enseignent que toutes les images corporelles, même de Jésus-Christ crucifié, sont des obstacles à la contemplation (1). « Hé ! dit-elle, Seigneur de mon âme et mon bien, Jésus-Christ crucifié, je ne me souviens jamais de cette créance dans laquelle j'ai été, que je n'en reçoive de la peine, et qu'il ne me soit avis que j'ai commis une grande trahison contre vous, quoique ç'ait été par ignorance. O mon Seigneur ! que j'étais dans un mauvais chemin ! Il me semble que j'allais déjà sans chemin, si vous ne m'eussiez remise dans le bon, qui est d'être près de vous ; car vous voyant près de moi, j'ai possédé tout bien ; et plus bas : J'ai vu clairement que c'est par cette porte que nous devons entrer, si nous voulons que la divine Majesté nous montre de grands secrets ; tellement que vous ne devez point prendre d'autre chemin, quoique vous soyez arrivé à la cime de la contemplation. L'on marche sûrement par cette voie ; ce Seigneur est la source de tous les biens. » Heureux celui qui l'aimera véritablement, et qui l'aura toujours près de soi,

(1) Sainte Thérèse, dans sa vie, ch. 22. Voyez le Château de l'âme, demeure 6, ch. 7.

le suivant des pas de l'esprit et du cœur, et tâchant de l'imiter dans les souffrances qui lui arrivent dans la vie. Voilà le chemin de la vie, savoir, souffrir avec Jésus-Christ; voilà le chemin de la gloire, le chemin de la cité céleste, le chemin du royaume (1). C'est par là que le bon larron y est parvenu. Voulez-vous savoir combien ce chemin est court? En un jour il fut de la croix dans le paradis avec son maître. Pourquoi donc craignez-vous d'embrasser la croix, puisque c'est par elle qu'on va dans le ciel? Le salut est dans la croix, la vie est dans la croix (2). Vous trouverez dans la croix le refuge contre vos ennemis, la douceur de la grâce, la force de l'âme, la joie de l'esprit, la perfection des vertus et le plus haut comble de la sainteté. Allez où vous voudrez, cherchez tant que vous voudrez, vous ne trouverez point de voie ni plus sublime pour vous élever, ni plus sûre pour vous tenir en bas, que celle de la croix. Tous les saints ont marché par cette voie; le Fils de Dieu y a passé le premier. Comment donc osez-vous chercher une autre voie que cette voie royale, qui est la voie de la sainte croix?

(1) S. Bern., serm. 4 de dom. Palm.— (2) Gerson., de Imitat. Christi, l. 2, c. 12.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU CINQUIÈME JOUR.

Jésus-Christ invite tous les chrétiens à le suivre par le chemin royal de la croix.

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. » MATTH., 16. 24.

I. CONSIDÉRATION.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive (1). Cette sentence contient tout l'esprit du christianisme, et l'on peut dire que tous les ressorts du salut en dépendent, et qu'elle fait tous les prédestinés. C'est pourquoi il est important de l'écouter avec respect et d'en remarquer exactement toutes les circonstances, qui sont autant de puissants motifs pour nous obliger à y correspondre fidèlement. La première est la douceur des termes dans lesquels elle est conçue : *Si quelqu'un veut venir après moi* (2). Il ne dit pas : Bon gré mal gré vous me suivrez et vous porterez votre croix ; il parle d'une manière bien plus aimable et plus touchante : *Si vous voulez* ; car si vous ne le voulez, je ne vous entraînerai pas de force. Je ne contrains personne, je n'use point de violence, je laisse au pouvoir de chacun de suivre son jugement et son inclination, et d'aviser s'il veut porter sa croix pour l'amour de moi (3). Que ces paroles ont de charmes ! qu'elles

(1) Luc., 9, 23. Matth., 16, 24. Marc., 8, 34. — (2) Matth., 16, 24.—

(3) S. Chrys., hom. de adorat. crucis ; et hom. 16 in Matth.

sont propres pour gagner les cœurs ! Celui qui commande de hauteur et qui use d'un pouvoir absolu, rebute plutôt qu'il n'attire. Un discours insinuant et plein de douceur est plus puissant sur les esprits qu'un commandement impérieux et violent.

II. CONSIDÉRATION.

La seconde est son étendue, dont personne n'est exclu, s'il ne veut. Si Notre-Seigneur dispensait quelques-uns de porter la croix en le suivant, les autres auraient sujet de se plaindre ; mais, remarque saint Augustin, Notre-Seigneur dit à tous : Venez après moi, qu'il que vous soyez, hommes et femmes, maîtres et serviteurs ; si vous voulez vous sauver, il faut marcher par ce chemin (1). Il ne faut pas s'imaginer que cet avertissement regarde seulement les vierges et non pas les mariés, ou que les veuves y soient obligées et non pas celles qui ont encore leur mari, ou que les religieux y soient tenus et non pas les séculiers, ou bien enfin que les ecclésiastiques doivent y obéir et non pas les laïques ; mais toute l'Église, mais tout le corps mystique de Jésus-Christ et tous les membres qui ont chacun leur emploi qui les distingue, sont obligés d'écouter ces paroles : Si quelqu'un veut venir après moi, s'il veut être mon disciple, s'il veut assurer son salut, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive (2). Voilà la voie sûre, la voie droite, la seule voie que chacun de nous doit tenir pour se sauver.

III. CONSIDÉRATION.

Il faut qu'il se renonce lui-même (3). Le Fils de Dieu avait dit auparavant : Si quelqu'un ne renonce à tout ce qu'il pos-

(1) S. August., homil. 47 de divers. — (2) Ibidem. — (3) Matth.,

sède, il ne peut être mon disciple ; mais non content de cela, il ajoute : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même. Il est bien plus difficile de se renoncer soi-même que de renoncer à ses biens ; mais l'un et l'autre est également nécessaire. Il ne suffit pas, dit saint Grégoire, de quitter nos biens si nous ne nous quittons nous-mêmes. Que veut dire se quitter soi-même ? Un homme peut-il se quitter lui-même ? s'il se quitte, où ira-t-il en sortant hors de lui ? peut-il aller quelque part sans lui ? Qu'est-ce donc que se quitter soi-même ? C'est quitter ce que nous sommes par le péché et par les inclinations de la nature corrompue, en demeurant ce que nous sommes par la grâce et par l'esprit de Jésus-Christ. C'est vivre de telle sorte qu'on puisse dire comme saint Paul : Je ne vis plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi ; je ne suis plus un homme de la terre, mais du ciel ; je ne suis plus un homme lâche, un homme vain, un emporté, un homme adonné à ses plaisirs, attaché à ses sens ; j'ai quitté tout cela pour vivre de l'esprit de Jésus-Christ, pour être un homme mortifié, humble, soumis, obéissant, prêt à tout souffrir et à tout faire pour mon salut et pour la gloire de Dieu.

IV. CONSIDÉRATION.

Qu'il porte sa croix, et qu'il la porte tous les jours (1). Celui-là porte sa croix, dit saint Augustin, qui crucifie sa chair par des austérités volontaires, et l'esprit par la compassion des misères d'autrui (2). Celui-là, dit saint Chrysostôme (3), porte sa croix, qui s'abandonne à la justice divine comme un criminel qu'on mène au supplice et qui a toujours la mort devant les yeux ; celui-là porte sa croix, qui souffre

(1) Matth., 16. 24. — (2) S. August., homil. 76, de divers Vide et hom. 47. — (3) S. Chrysos., homil. de vener. crucis.

toutes les contradictions avec une parfaite égalité d'esprit, sans trouble, sans inquiétude, sans passion, à proportion comme Dieu, qui souffre tous les outrages des pécheurs sans perdre un seul moment de son repos. Enfin, celui-là porte sa croix, qui n'est pas seulement indifférent à tous les bons et mauvais événements de la vie, mais qui se porte plutôt au mépris qu'à l'honneur, aux calomnies qu'on invente contre lui qu'aux applaudissements et aux louanges, aux souffrances et aux douleurs qu'aux plus grandes délices, sans autre motif que d'être semblable à Jésus-Christ, quand même il n'y aurait point d'autre avantage ni pour sa perfection, ni pour le service de Dieu.

V. CONSIDÉRATION.

Qu'il me suive. Il ne dit pas : Qu'il marche devant moi, mais qu'il me suive. Ce serait témérité de vouloir le prévenir. Sénèque parle en païen, lorsqu'il dit que les hommes généreux qui souffrent avec courage les disgrâces de la fortune, surpassent Dieu en ce point, parce que Dieu est à la vérité hors des souffrances, mais pour eux ils s'élèvent au-dessus (1). Mais s'il eût connu Jésus-Christ, il eût été surpris d'un incroyable étonnement, voyant un Dieu marcher devant nous et nous tracer le chemin de la croix par son exemple. Eh ! s'il n'eût eu la bonté de nous montrer le chemin, qui eût eu le courage d'y entrer ? qui l'eût osé et qui l'eût pu ?

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. *Maître, je vous suivrai partout où vous irez* (2). Dites souvent ces paroles, offrez-vous souvent à le suivre ; mais offrez-vous sans intérêt, sans espérance et sans feintise, de peur que Notre-Seigneur ne vous dise, *que les renards ont*

(1) Senec., de Prov. — (2) Matth., 8. 19.

leur tanière, et les oiseaux du ciel leur nid, mais que le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (1).

2. Offrez-vous, en second lieu, sans délai. Ne dites point : Seigneur, je suis résolu de vous suivre, mais permettez-moi de faire les funérailles de mon père, de peur qu'il ne dise : *Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts (2).*

3. Offrez-vous enfin sans présomption, ne dites point comme saint Pierre : *Pourquoi ne puis-je pas vous suivre dès à présent (3)* ? Sans lui vous ne pouvez rien. Vous tomberez, si vous présumez de vos forces. L'orgueil est un mal caduc qui vous jettera dans le précipice, si vous ne vous appuyez sur Jésus-Christ.

TROISIÈME ENTRETIEN.

DU CINQUIÈME JOUR.

L'exemple de Jésus-Christ crucifié nous anime aux souffrances et à la croix.

« A mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'augmentent en nous, nos consolations aussi s'augmentent par Jésus-Christ. » 2. COR., 1. 5.

I. CONSIDÉRATION.

L'exemple de Jésus-Christ fait trois puissants effets dans nos cœurs, pour nous animer aux souffrances et à la croix. Il nous donne de la vigueur, de la joie et de la constance ; de la vigueur contre la pusillanimité, de la joie contre la tris-

(1) S. August., serm. 7 de verb. Dom. — (2) Luc., 9. 60. — (3) Joan., 13.

tesse, de la constance contre l'ennui. Je dis, en premier lieu, qu'il nous donne de la vigueur, parce que le désir de la gloire qui nous est naturel, pique nos courages et les rend plus généreux, surtout quand il est réveillé, fortifié et soutenu par l'impression de la grâce; or, rien n'est plus glorieux ni plus honorable à un chrétien que de souffrir pour Jésus-Christ et à l'exemple de Jésus-Christ.

Il est plus glorieux d'être captif pour Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostôme, que d'être apôtre, que d'être évangéliste; celui qui aime Jésus-Christ sait bien ce que je dis. Celui qui aime Dieu passionnément, qui brûle de son amour, sait quel est le prix et la valeur des liens; être pauvre, être esclave, être martyr pour Jésus-Christ, c'est une chose plus magnifique et plus illustre que d'être assis sur les douze sièges d'Israël, que d'avoir rang parmi les anges, que d'être un de ces glorieux esprits qui gouvernent les cieux, ou qui assistent devant le trône de Dieu. Quand nous publions le bonheur et la gloire des martyrs, nous les louons premièrement à cause de leurs blessures, et puis à cause de leurs récompenses; nous prisons et honorons premièrement leurs plaies et puis leurs couronnes (1). Pourquoi? parce que les couronnes sont le prix des plaies, et non au contraire. C'est pourquoi saint Paul ne se glorifie pas tant des biens qu'il espère dans le ciel, que des maux qu'il endure sur la terre, car c'est vraiment une très-grande faveur que d'être jugé digne de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Quand il n'y aurait point d'autre récompense que de souffrir beaucoup pour celui qu'on aime; c'est une couronne vraiment parfaite, et une récompense qui n'est pas moindre que celle de la félicité future. Ceux-là le savent, qui savent aimer Jésus-Christ ardemment, et comme il faut l'aimer (2). Science sublime, mais aussi

(1) S. Chrys., homil. 8. in ep. ad Ephes. — (2) S. Chrys., hom. 5 de anna.

rare ! car, comme disait la bienheureuse Angèle de Foligny, nous ne connaissons pas l'excellence, ni le prix et la valeur des souffrances, parce que si nous en étions bien persuadés, il s'en ferait un merveilleux pillage, et chacun voudrait les ravir à son compagnon, comme un trésor de gloire pour s'en faire honneur devant Dieu. Les anges mêmes, qui en connaissent le mérite, nous envieraient un si grand bien, s'ils étaient capables de jalousie, vu que nous tirons de nos faiblesses cet avantage incomparable de pouvoir mourir pour Jésus-Christ ; car si, dit excellemment saint Laurent Justinien, c'est le comble du bonheur d'être persécuté pour Jésus-Christ, ce n'est pas une moindre gloire d'être persécuté comme Jésus-Christ (1). Comme il est honorable à un soldat de porter les armes de son roi, de même il est glorieux à un chrétien de porter les stigmates du Sauveur. Quel honneur est-ce à l'épouse de ressembler à son époux ? Rien ne lui semble plus glorieux que de porter les opprobres de Jésus-Christ (2). Saint François Xavier disait qu'un ouvrier évangélique n'était pas à son avis fort bon soldat de Jésus-Christ, si le monde le laissait longtemps en repos sans le persécuter. C'est un mauvais signe de souffrir peu de chose, et plus mauvais encore de ne pouvoir rien souffrir (3). Il n'y a point d'Abel qui n'ait un mauvais frère comme Caïn, dit saint Grégoire (4). C'est être peu vertueux que d'avoir si peu de part à la croix de notre Maître (5) ; c'est avoir peu de part à sa faveur, c'est être sans honneur et sans crédit auprès de lui. Il n'est pas bienséant, il est honteux qu'un chrétien ne participe point aux opprobres de Jésus-Christ. Vous devez vous faire gloire d'être haï du monde, car vous faites voir par là que vous êtes membre de Jésus-

(1) S. Laur. Justin., in fascic. amo, c. 11, sub finem. — (2) Idem. de patien., c. 2. — (3) Orlandinus, 1 p. hist. societ. Jésu, l. 2, n. 105. — (4) Lib. 9. 39. — (5) Idem., l. 6, ep. 27.

Christ, et que vous vivez dans son corps. Il s'est fait semblable à vous, afin de vous faire semblable à lui. Il est véritablement dans le même corps, mais il y est d'une autre manière que vous : vous comme membre, lui comme la vie de ce corps ; mais au reste, ce chef et ce corps, ce corps et ces membres sont tellement joints ensemble en unité d'esprit et par les liens de la charité, que ce que le corps souffre, le chef le souffre aussi par communication (1). Or, que peut-on se figurer de plus honorable, que d'avoir un Dieu pour compagnon de ses souffrances ? Ne faut-il pas dire avec Salvien, que ceux qui semblent porter la croix, la portent de telle sorte, qu'ils trouvent plus de gloire dans le nom de la croix que de peine dans leur supplice (2).

II. CONSIDÉRATION.

Cette considération ne nous donne pas seulement de la force pour souffrir, mais encore de la joie pour bénir Dieu dans nos souffrances. La raison humaine ne peut comprendre cette vérité, mais la grâce la fait goûter avec plaisir. *L'ignominie de la croix est agréable à celui qui n'est point ingrat envers le crucifix.* A la vérité, c'est une couleur sombre, mais c'est la couleur de Jésus-Christ, et le vrai caractère de son esprit. Vous êtes pauvre, et votre indigence vous afflige ; c'est un mal fort sensible, mais Jésus-Christ l'a souffert : vous êtes méprisé et délaissé, c'est une croix fort pesante, mais Jésus-Christ l'a portée : cela seul suffit pour la rendre agréable, si vous aimez votre Sauveur. Un homme pusillanime vient me dire : On m'a noirci de calomnie, et vous voulez que je le souffre paisiblement ? comment pourrai-je le faire ? Assurément il vous sera très-facile, répond saint

(1) S. Laur. Just., fascic. am., c. 11 fin. — (2) Salvi., l. 3 de guber. Dei.

Chrysostôme, si vous levez les yeux vers le ciel, et que vous regardiez la beauté de ce lieu où Dieu a promis de vous recevoir, si vous souffrez d'un cœur généreux les injures qu'on vous fait; faites-le donc, je vous prie, et regardant le ciel, pensez que votre patience vous rend semblable à celui qui est assis sur les chérubins; car il a été chargé d'opprobres, et ne s'en est point senti; il a été frappé, blessé, couvert de plaies, et ne s'est point emporté contre ses ennemis; au contraire, il les a comblés d'une infinité de bienfaits, et c'est en cela qu'il a voulu que nous fussions ses imitateurs, qui est le plus grand bonheur qui puisse nous arriver, et par conséquent le plus grand sujet de joie, au sentiment de tous les saints. Les autres se moqueront, dit ce même père, de ce que je mets la véritable joie à souffrir des affronts, mais ceux qui savent que c'est le désir de Jésus-Christ, et qu'il en a fait ses délices, estiment que c'est le plus grand bonheur de la terre (1). Si quelqu'un me donnait le choix de tout le ciel ou des chaînes de saint Paul, je préférerais celles-ci; si quelqu'un m'offrait de prendre place parmi les anges, ou de demeurer avec saint Paul dans la prison, je choiserais la prison et les liens. Il n'y a rien de meilleur que de souffrir pour Jésus-Christ. Je n'estime pas saint Paul si heureux d'avoir été ravi au troisième ciel, que d'avoir été dans les fers. J'aime beaucoup mieux souffrir pour Jésus-Christ, que d'être honoré pour Jésus-Christ, c'est un honneur qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer (2). « Si l'on mettait dans la balance, disait saint Ignace, tout ce qui est créé d'un côté, et la prison de l'autre avec les chaînes et les plus grandes incommodités qu'on y puisse souffrir, toutes les créatures ensemble avec tout ce qu'elles ont de plus riche et de plus beau, n'auraient aucun poids dans mon esprit (3). » Entrez dans la pensée de ces grands saints,

(1) S. Chrysost., hom. 8. in epist. ad Eph. — (2) Ibidem. —

(3) Ribadeneira in ejus vita, l. 5, c. 10. Maff., l. 1, c. 17.

quand il se présente quelque occasion de souffrir, pensez que vous souffrez pour Jésus-Christ, et par un surcroît de bonheur, que vous souffrez avec Jésus-Christ, qu'il ne vous abandonne point, qu'il est auprès de vous pour vous consoler, et qu'il porte votre croix avec vous; vous trouverez de la douceur dans vos peines, et vous expérimenterez ce que dit l'Apôtre, *qu'à mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'accroissent et se multiplient en nous, nos consolations s'accroissent et se multiplient par Jésus-Christ* (1). J'ai recherché le Seigneur au jour de mon affliction, j'ai tendu les mains vers lui toute la nuit, et je n'ai point été trompé. Mon âme a refusé toute autre sorte de consolation. Je me suis souvenu de Dieu, et ce souvenir m'a été une vive source de joie (2). O prophète ! s'écrie saint Augustin, redites-nous encore une fois ces belles paroles, afin de les mieux entendre et de vous imiter si nous pouvons ! Qu'avez-vous cherché au jour de votre affliction ? J'ai cherché Dieu. Comment l'avez-vous cherché ? Avec mes mains. Quand l'avez-vous cherché ? Toute la nuit. Où l'avez-vous cherché ? En sa présence. Quel fruit en avez-vous retiré ? Je n'ai point été trompé, j'ai laissé les créatures, n'y trouvant rien qui pût me contenter, et je me suis souvenu de Dieu avec une singulière consolation de mon âme ; le travail de mes mains n'a pas été inutile : j'ai trouvé un grand consolateur. Quel consolateur ? Le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, le Dieu qui console les humbles, le Dieu qui nous console en toutes nos afflictions (3). Il ne dit pas qui nous dispense de la croix, mais qui nous console. Ne craignez point qu'il s'éloigne ou qu'il vous oublie, il est fort près de vous, il vous regarde, il vous assiste : non une fois, mais toujours ; non dans une occasion, mais en toutes.

(1) 2. Cor., 1, 5. — (2) Psal. 76. — (3) 11. Cor., 1, 4.

III. CONSIDÉRATION.

Il ne se contente pas de vous donner de la force et de la joie dans vos souffrances, il vous donne encore la persévérance jusqu'à la fin ; car il ne nous console pas une fois pour nous laisser l'autre, il fait toujours de même. C'est pourquoi l'Apôtre ne dit pas qu'il nous a consolés, mais qu'il nous console, parce que son secours est toujours présent, et il ajoute qu'il nous console en tout temps, non en une ou deux occasions, mais en toutes (1).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

Quand vous êtes dans l'affliction, ne craignez point que Jésus-Christ vous délaisse. Dieu est auprès des affligés, il aide ceux qui combattent, parce que c'est lui qui les engage au combat (2). Dites-lui donc avec confiance : *Je ne craindrai point les maux qui m'arrivent, parce que vous êtes avec moi* (3).

2. Quand vous sentez que votre courage s'ébranle, pensez à ce que Jésus-Christ a souffert pour vous, et vous animant par son exemple, vous n'aurez pas plus tôt réclamé son assistance, qu'il vous fera sentir les effets de sa miséricorde (4).

3. Pesez ce que l'Écriture dit de Joseph (5).

(1) S. Chrys., hom. 2 in epist. ad Cor. 1. — S. Aug., in Psal. 90, et serm. 105, de temp. — (2) Ps. 33, 19. — (3) Ps. 22, 4. — (4) Psal. 93. — (5) Sapien., 10.

PREMIER ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

La croix est l'étendard des prédestinés.

« Ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés. » Rom., 8. 30.

Honorez aujourd'hui la croix comme l'étendard des prédestinés; c'est le nom que les pères lui donnent et que l'Eglise, dans ses hymnes, a rendu célèbre : *Vexilla regis prodeunt*. Saint Jérôme assure que la croix n'est pas un supplice, mais un triomphe (1). Origène l'appelle un étendard immortel, dont la seule vue fait trembler nos ennemis invisibles (2). Prudence dit que c'est le trophée de la passion, l'enseigne victorieuse que les fidèles font éclater sur leur front. Le bienheureux Pierre Damien l'appelle l'*étendard du salut*, ajoutant qu'il n'y a pas une page dans l'Écriture qui ne respire la croix, et qui ne la regarde comme la source et le principe de tout le bonheur des hommes (3). Nos ennemis mêmes sont contraints de l'avouer; et ceux qui ont autrefois combattu l'honneur des images, n'ont osé refuser leurs éloges à la croix. Voici les paroles que la vérité a tirées de leur bouche : La croix, disent-ils, est l'enseigne de notre roi, que nos légions regardent incessamment. C'est la bannière de notre empereur, que nos troupes suivent dans les batailles. La croix de Notre-Seigneur est le drapeau sous lequel nous devons aller au combat, afin d'attaquer plus courageu-

(1) Citatur à Gretsero, l. 1 de sancta cruce, c. 40. — (2) Origines, homil. 8 in diversis. — (3) S. Petrus Damianus, serm. de inventu crucis.

sement nos ennemis ; c'est avec cet étendard que l'ancien ennemi a été vaincu ; c'est avec ces armes que Satan a été défait (1). Entrant dans ce sentiment si juste et si raisonnable, regardez la croix comme l'étendard de la milice chrétienne sous lequel vous devez vous ranger, sous lequel vous devez marcher, sous lequel vous devez combattre, vaincre et triompher, si vous voulez parvenir au royaume du ciel (2).

I. CONSIDÉRATION.

Nous devons nous ranger sous l'étendard de la croix.

Je dis, en premier lieu, que c'est l'étendard sous lequel vous devez vous ranger, parce que c'est à la croix que nous sommes tous appelés, comme nous avons déjà dit. *Ceux que Dieu a prédestinés, il les a appelés* (3). A quoi les a-t-il appelés ? à la croix. Souffrir en faisant le bien, c'est un don de Dieu ; c'est une grâce, dit le prince des apôtres, parce que c'est à cela que vous êtes appelés ; car *Jésus-Christ a souffert le premier pour nous, vous donnant exemple, pour vous obliger à le suivre et marcher sur ses vestiges* (4). Notre vocation est en quelque façon double, selon les théologiens ; nous sommes appelés premièrement aux souffrances, et puis à la gloire ; à celles-là comme au moyen, à celle-ci comme à la fin. *Prenez mon joug sur vous ; voilà notre première vocation qui nous appelle à la croix. Et vous trouverez le repos de vos âmes ; voilà la seconde qui nous appelle au repos.*

Aussi est-ce par la vertu de la croix que Jésus-Christ a ramené tous les élus qui étaient épars çà et là ; c'est sous ce drapeau qu'il les a ralliés, c'est à la vue de cet étendard qu'ils se sont rangés sous sa conduite. Le prophète Isaïe

(1) L. 2, c. 28. — (2) S. Aug., l. 4, symbol. ad catech., c. 5. —

(3) Rom. 8. 30. — (4) I Petr., 2. 21.

l'avait prédit longtemps auparavant : *Il lèvera l'étendard par toutes les nations du monde, il ralliera tous les fuyards d'Israël, et il ramassera des quatre parties de l'univers ceux de Juda, qui étaient dispersés de tous côtés* (1). Quel est ce victorieux étendard qui doit réunir tous les peuples sous l'empire de Jésus-Christ, sinon la croix dont la figure, dit saint Jérôme, représente les quatre parties du monde (2). Et l'auteur des divins offices : La croix couchée par terre regarde les quatre coins du monde, pour nous montrer que Jésus-Christ, par sa passion, a attiré toutes les parties de l'univers (3). Aussi est-ce pour cela qu'il est mort, afin de rassembler les enfants de Dieu, qui étaient dissipés sous le drapeau de la croix (4). Il est monté sur la palme, dit un ancien auteur, et il en a cueilli les fruits ; il a étendu ses bras jusqu'aux extrémités de la terre, pour enlever ses élus et les incorporer à lui ; ce médiateur pacifique entre Dieu et les hommes étant entre le ciel et la terre, a attiré tout à lui. Tous les prédestinés se sont ralliés sous ce bel arbre de vie qui était au milieu du paradis (5). O force admirable de la croix ! qu'y a-t-il de plus étonnant que la dispersion des élus dans toutes les contrées de la terre ? l'un est caché dans le Brésil, parmi un nombre prodigieux d'infidèles ; l'autre, parmi les Tartares et les Scythes ; l'autre, dans les îles du Japon ; l'autre dans les bois de la nouvelle France, parmi des peuples barbares. O sagesse adorable de mon Dieu, comment avez-vous ainsi dissipé votre troupeau ? qui pourrait ramasser tant de brebis égarées de tous côtés ? Il n'y avait que votre Fils qui fût capable de le faire ; vous lui avez réservé cet honneur, vous lui avez laissé ce glorieux emploi dont il s'est si heureusement acquitté, qu'il n'en a pas perdu une seule. Je vous ai exaucé au temps que j'avais or-

(1) Is., 5. 25. — (2) S. Hier., in c. 5 Marci. — (3) Albin., de div. officiis in officio parasceves. — (4) Joan., 11. — (5) Drogo de sacramento dom. Passionis.

donné, et je vous ai assisté d'un puissant secours au jour du salut ; je vous ai choisi et réservé pour conclure l'alliance que je veux faire avec mon peuple, pour recueillir les débris de mon État, et recouvrer mon héritage qui est tout dissipé, pour dire aux captifs : Sortez de vos prisons, et à ceux qui sont dans les ténèbres : Quittez vos cachots et venez jouir de la lumière du soleil qui vous éclaire (1). Voilà sa commission, voilà l'ordre qu'il a reçu de son Père ; comment l'a-t-il exécuté ? comment a-t-il ramassé son troupeau ? O merveille de la miséricorde divine ! ce bon pasteur a livré son âme pour ses ouailles, il a donné son sang pour elles, il les a rachetées, sauvées et ramenées au bercail par la vertu de la croix (2). O mon âme ! rangez-vous sous ce drapeau, si vous voulez être du nombre et jouir du bénéfice de sa mort. C'est sous l'enseigne de la croix que vous devez vous ranger, et c'est sous la croix que vous devez marcher.

II. CONSIDÉRATION.

Nous devons marcher sous l'étendard de la croix.

Nous allons à la conquête du ciel ; le chemin que nous tenons est plein de périls, nos ennemis invisibles nous y dressent tous les jours cent pièges et font tous leurs efforts pour nous surprendre. Il n'est pas sûr de nous écarter de la croix. Celui qui passe par un chemin dangereux se couvre des armes du prince pour se garantir des voleurs. Étant donc obligés de tenir une route si difficile, qui est néanmoins le chemin royal par où nous devons suivre notre chef, nous ne pouvons être en sûreté sans ses armes, c'est-à-dire sans l'étendard de la croix (3). C'est pourquoi saint Cyrille, con-

(1) Is., 49. 8. — (2) Photius apud Œcumenium in 2 Ephes. —

(3) Hugo Caren, in c. 14. Lucæ hæc habet.

seillant aux chrétiens de commencer toutes leurs actions par le signe de la croix, dit qu'il n'y a point de plus sûre garde que celle-ci ; que c'est une grâce singulière de Dieu, qu'il donne gratuitement en faveur des pauvres, et sans travail en faveur des faibles ; que c'est la terreur du démon qui a été vaincu par la croix. « Montrez-lui, dit-il (1), cette enseigne, et soyez en assurance ; quand il la voit, il se souvient du crucifix, et à l'heure même il prend la fuite. » Dites-lui avec l'Église : Voici la croix du Seigneur, fuyez, troupes ennemies. « Sachez que le seul signe de la croix vous fera prospérer et réussir en toutes choses. Celui, dit saint Ambroise, qui commence par cet adorable signe à semer et cultiver son champ, recueillera le fruit de la vie éternelle et bienheureuse ; celui qui commence par là ses voyages, arrivera au ciel heureusement (2). » Marchez donc constamment sous les auspices de la croix ; et s'il faut venir au combat avec vos ennemis, ne craignez point de perdre la victoire, si vous ne perdez premièrement le souvenir de Jésus-Christ crucifié. Armez-vous de ses plaies, de ses souffrances, de sa mort, liez-vous à sa croix : c'est sous cette enseigne qu'il faut combattre, vaincre et triompher.

III. CONSIDÉRATION.

Nous devons combattre, vaincre et triompher sous les auspices de la croix.

Saint Ambroise dit que les saints qui sont bien expérimentés au fait de la milice spirituelle, ne vont jamais au combat que *sous ce signe salutaire*. Une âme bien aguerrie sait de qui elle doit se servir pour achever la bataille, de quelles armes elle doit les munir, et sous quels drapeaux il faut les conduire ; elle ne se sert point des aigles ni des dragons pour

(1) S. Cyrill. Hieros, Catech. 13. — (2) S. Ambr., Serm. 43.

ses enseignes. Elle va au combat sous le nom de Jésus et sous l'étendard de sa croix. Cet étendard lui donne de la force et du courage. Ce signe la rend fidèle à son roi; rien ne peut ébranler sa constance, rien ne peut corrompre sa foi (1). En effet, quiconque est armé de la croix, ne doit point craindre le combat, ni douter de la victoire et du triomphe. La croix, dit saint Jean Damascène, est son bouclier, ses armes et son trophée tout ensemble (2). Il ne doit point craindre le combat, parce qu'il est impénétrable à tous les traits de la mort et de l'enfer (3). Eusèbe (4) assure que celui qui portait la bannière de l'empereur Constantin, où l'on voyait le signe de la croix, n'était jamais blessé des ennemis, mais que son enseigne lui servait de bouclier qui recevait tous les traits. Et nous lisons dans l'histoire d'Espagne, qu'en cette fameuse bataille que les chrétiens donnèrent contre les Maures, celui qui portait la croix devant Roderic, évêque de Tolède, passa deux fois à travers des troupes ennemies, sans être atteint d'un seul trait, quoiqu'on tirât sur lui de toutes parts, et que le bâton de la croix fût percé de plusieurs flèches. Si telle est la vertu de la croix contre tous les dangers qui menacent la vie du corps, que sera-ce des périls qui attaquent celle de l'âme? Ne devons-nous pas en bannir la crainte, si nous portons fidèlement cet étendard; et bien loin d'appréhender le succès du combat, n'avons-nous pas sujet de tenir la victoire indubitable? Saint Chrysologue, considérant la fuite de cette légion de démons que le Fils de Dieu chassa du corps d'un possédé, s'écrie avec admiration : Faut-il une légion de démons pour tourmenter un seul homme, dénué d'armes et de force? Que fussent devenus ces esprits lâches et ténébreux, si dès lors ils eussent vu la bannière de la croix? Courage, chrétien, va

(1) S. Ambr., l. 2 de Abarh., c. 7. — (2) S. Damasc., l. 4, orth. fidei, c. 12. — (3) S. Cypr., serm. de Nativ. — (4) Eusebius, l. 2 de vita Constant, c. 9.

sans aucune crainte au combat, si cette troupe si nombreuse redoute un homme qui est sans armes, ne doute point qu'elle ne s'enfuie quand elle le verra et le sentira armé (1). L'empereur Léon remarque que les soldats chrétiens allant au combat, avaient coutume de crier, *crucis victoria*, victoire de la croix, et dans le cinquième concile de Constantinople, l'acclamation commune des pères assemblés après la condamnation des hérétiques, fut, *crux vicit*, la croix a vaincu (2). C'est la pensée que nous devons prendre dans toutes nos tentations, et quelque difficulté qui se présente, le souvenir de la croix doit nous remplir d'espérance. C'est elle qui a vaincu les démons, qui a détruit la tyrannie du monde, qui a mis en fuite tous les ennemis de notre salut, *crux vicit*. C'est elle qui a rendu les martyrs victorieux de la puissance des tyrans, qui a triomphé dans les vierges de toutes les délices de la terre, qui a confondu par des pêcheurs toute la sagesse du siècle, *crux vicit*. C'est elle qui a arraché les pêcheurs de l'esclavage du péché, et qui a introduit cette armée triomphante des publicains et des pénitents par une sainte et religieuse pénitence dans le royaume des cieux, *crux vicit*. C'est elle qui vous rendra participant de leur victoire et de leur triomphe, si vous avez le courage de les suivre. La croix, dit saint Chrysostôme, est la clef du ciel; la croix de Jésus-Christ a ouvert le paradis. N'est-il pas dit que le royaume des cieux souffre violence, et que ceux qui font de généreux efforts sur eux-mêmes l'emportent? Je dis bien plus, celui qui est dans la croix emporte le ciel sans effort. Entre le ciel et la croix il n'y a point de milieu. Après la croix suit aussitôt le paradis (3).

(1) S. Chrysol., serm. 17. — (2) Act. 1. — (3) S. Chrysost., homil. de divite.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

Il faut recevoir la croix foi, avec respect, action de grâces, et avec la résolution d'en faire un bon usage pour la gloire de Dieu.

« Il ne s'attrista point contre Dieu, parce que Dieu l'affligeait en le privant de la vue. Mais il demeura ferme dans la crainte de Dieu, lui rendant grâce tous les jours de sa vie. » TEB., 2. 13.

I. CONSIDÉRATION.

Au premier aspect de la croix, la nature a coutume de se troubler, parce que n'agissant que par instinct, et non pas par les lumières de la raison ni de la foi, elle ne s'occupe qu'à la recherche d'un bien sensible qui lui est propre, sans s'élever plus haut, et par une suite nécessaire, elle refuit avec horreur le mal sensible qui lui est contraire. C'est pourquoi il est important d'abord que la croix se présente, d'ouvrir les yeux de la foi, et de la regarder comme un effet de la divine Providence, sans laquelle il ne peut nous arriver aucun mal. *Je suis le Seigneur qui forme la lumière et qui crée les ténèbres, qui fais la paix et qui crée le mal. C'est moi qui fais tout cela, comme souverain Seigneur (1). Est-il arrivé aucun mal dans la cité, que le Seigneur n'ait pas fait (2)?* Non, dit saint Augustin, il ne se fait que par ses ordres. Ce que les fous s'imaginent arriver fortuitement, sans que Dieu s'en

(1) Isa., 45, 7. — (2) Amos, 3, 6.

mêle, ne se fait que par la disposition de la divine Providence (1). Sachez, dit ce même père, que tout ce qui arrive contre notre volonté, n'arrive que par la volonté de Dieu, par sa providence, par son ordre, par son autorité, et par la disposition de ses lois ; que si nous ne voyons pas pourquoi certaines choses se font, donnons cela à sa providence, qu'elles ne se font pas sans raison (2). L'amour-propre s'en choquera, mais il ne faut pas s'en mettre en peine ; la nature en sera effrayée, mais il faut la soutenir et la rassurer. La raison humaine y contredira et tâchera de s'en défendre ; mais il faut la soumettre à la foi, et lui dire avec fermeté : *Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ?*

II. CONSIDÉRATION.

Cette pensée étant bien conçue dans la lumière de Dieu, et appuyée sur sa parole qui est infaillible, il faut prendre la croix de sa main avec un grand respect, soit pour la révérence que nous devons à tout ce qui vient de sa part, soit pour l'union que nos souffrances ont avec celles de Jésus-Christ. Car si nous avons une vénération toute particulière pour la croix, à laquelle il a été attaché, nous devons sans doute porter un grand respect aux nôtres, parce qu'elles en sont des dépendances et comme des rejetons de ce bel arbre. S'il a divinisé les souffrances en sa personne, les rendant dignes du culte de latrie, il a aussi sanctifié les nôtres, les rendant dignes d'une gloire immortelle. D'ailleurs, c'est un sentiment commun fondé sur les principes de la religion, que nous devons respecter la Majesté divine en tout lieu, mais particulièrement dans les lieux où il se plaît et qui lui sont consacrés, ou qu'il daigne signaler par des marques plus éclatantes de sa présence, pour y être honoré. Or, il n'y a

(1) S. August., in Ps. 9. — (2) Idem. in Ps. 140.

point de lieu sur la terre où Dieu se plaise davantage, où il soit plus présent, où il soit plus honoré que dans la croix et dans les souffrances de ses amis. Le Saint-Esprit y est avec tous ses dons, comme dans un lieu d'assurance et de repos (1). Le Fils y est, comme il se trouva autrefois dans la prison avec Joseph, et dans la fournaise de Babylone avec les trois enfants d'Israël; et qu'y a-t-il de plus glorieux dans nos souffrances que d'avoir un Dieu pour compagnon, qui se trouve dans le danger avec nous (2)? Le père y est comme dans le buisson ardent, tout éclatant de gloire et tout brûlant d'amour au milieu des épines. Il faut donc s'en approcher comme Moïse avec respect, et nous défaire de nos affections terrestres, parce que c'est un lieu saint qui demande de nous une profonde révérence. Il faut imiter la bienheureuse Madeleine, illustre vierge japonaise, âgée de vingt ans, qui fut brûlée pour la foi dans la ville d'Arima, en l'année 1613, et qui prit, au milieu des flammes, des charbons ardents dans ses deux mains, les mettant sur sa tête par respect et par révérence; après quoi elle rendit à Dieu son esprit victorieux tout embrasé du feu de son amour (3).

III. CONSIDÉRATION.

Le respect et l'honneur que nous devons à la croix que Jésus-Christ nous présente, doit être accompagné d'une amoureuse reconnaissance du bien et de l'honneur qu'il nous fait, de vouloir tirer de la gloire de nos souffrances, et par le même moyen de nous purifier en effaçant toutes les taches qui souillent la beauté de notre âme. Heureux le serviteur que son maître prend le soin de corriger, auquel il daigne faire sentir sa colère, et qu'il ne trompe point en dissimulant

(1) 1 Petr., 4, 14. — (2) S. Ambr., l. de Joseph., c. 5. — S. Greg. Nazianz., orat. 2 de pace. — (3) Livre 2 des triomphes chrétiens des martyrs du Japon, c. 15.

ses vices (1). Plus heureux encore de ce qu'il lui donne occasion de le glorifier et de lui rendre des preuves de sa fidélité. Lorsqu'on déchirait saint Romain avec des ongles de fer, et qu'on exerçait sur son corps des cruautés inouïes, il disait au tyran : Je vous rends grâces de ce que vous m'ouvrez de plus éloquentes bouches, pour publier les grandeurs de Jésus-Christ; car autant qu'il y a de plaies sur moi, ce sont autant de bouches qui le louent et le bénissent (2). Si ce généreux martyr se sentait obligé à son tyran du mal qu'il lui faisait souffrir avec la dernière inhumanité, combien sommes-nous plus obligés à Jésus-Christ du bien qu'il nous procure avec un excès d'amour, en nous faisant souffrir pour son honneur? Certes, s'il y a chose au monde dont nous devons rendre grâces à Notre-Seigneur, comme l'Apôtre nous le recommande, c'est particulièrement de la croix, c'est-à-dire des afflictions qu'il nous envoie, parce qu'alors notre reconnaissance lui plaît davantage et nous est plus utile. « Vous est-il arrivé quelque mal, dit saint Chrysostôme, il ne sera plus mal si vous voulez. Bénissez Dieu, et vous changerez ce mal en un grand bien; dites comme Job : Le nom du Seigneur soit béni à jamais, et vous aurez la même récompense que lui (3). » C'est ainsi que vous devez en user, si vous voulez contenter Dieu et vous distinguer des pécheurs. Quand Dieu châtie le monde par des calamités publiques, les gens de bien, dit saint Augustin (4), rendent grâces à Dieu, ainsi que des vaisseaux sacrés; mais les superbes, les voluptueux et les avares n'ont dans la bouche que des blasphèmes et des murmures, disant : Seigneur, qu'avons-nous fait pour souffrir de si grands maux? Et ne dites point qu'il est difficile de remercier Dieu de ce qu'il nous jette dans la dernière misère, car si vous avez un peu d'amour pour lui, la pratique vous en

(1) Tert., l. de pat. — (2) In Actis, 9 augusti. — (3) S. Chrys., hom. 64 ad Antioch., et hom. 68. — (4) Ser. 111 de temp.

sera facile, et vous tiendra lieu d'une très-douce consolation. Les saints ne l'ont point trouvée difficile, et l'on peut dire de tous ce que la sainte Ecriture dit de Tobie, *qu'il ne se fâcha point contre Dieu de ce qu'il l'avait rendu aveugle, mais il demeura dans la crainte du Seigneur avec une constance immuable, rendant grâces à Dieu tous les jours de sa vie* (1). Voilà ce que Dieu demande de vous, voilà le caractère des prédestinés et la pratique continuelle des saints, qui ont suivi en cela l'exemple de Jésus-Christ, qui doit vous servir de règle.

IV. CONSIDÉRATION.

Mais pour rendre votre reconnaissance plus parfaite, en recevant la croix de sa main comme un bienfait, il faut en même temps former une sainte résolution d'en faire un bon usage pour votre salut et pour sa gloire. Vous accomplirez en cela les desseins qu'il a eus sur vous de toute éternité, unissant si inséparablement son honneur et son service à votre félicité, que l'un ne peut être sans l'autre ; car c'est une maxime constante parmi les théologiens, qu'il appartient à celui qui règle et ordonne la fin, de préparer aussi les moyens pour y arriver. Or, les moyens les plus propres pour atteindre au salut et procurer la gloire de Dieu, sont les diverses afflictions dont cette vie est traversée ; par conséquent il faut les prendre dans cet esprit, et tenir à grande gloire de souffrir quelque chose pour Dieu, et d'avancer son honneur à nos dépens ; car si Notre-Seigneur faisait tant d'état de mourir pour nous qui sommes si misérables, qu'il appelait sa gloire, non d'être assis sur le trône de son Père et adoré des anges, mais d'être cloué à la croix, accablé de douleurs et couvert d'infamie pour l'amour de nous, quel état devons-nous faire d'endurer quelque chose pour lui ?

(1) Tobia, 2, 13.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Quand donc Dieu vous offrira quelque occasion de souffrir ou par maladie, ou par disgrâce, ou par quelque peine d'esprit, pensez que c'est à dessein que vous puissiez le glorifier par votre patience et par la tranquillité de votre âme. Considérez qu'il vous met dans l'affliction comme un parfum sur le feu, afin de répandre une douce odeur de vertu, qui édifie votre prochain, et lui donne sujet de bénir le Père céleste, qui est l'auteur de votre patience.

2. Lorsque les apôtres virent Notre-Seigneur qui marchait sur les eaux durant la tempête, et venait les secourir, au lieu de prendre courage, ils furent troublés, le prenant pour un fantôme qui les effraya; mais il leur dit pour les assurer : Ne craignez point, c'est moi. Prenez ces paroles pour vous, et vous fiant à sa bonté, marchez courageusement avec lui sur les eaux. Dites avec saint Jean : *Dominus est*, c'est le Seigneur qui me visite. Toutes les afflictions du corps et de l'esprit, et même la perte de la vie ne doivent point entrer en considération, quand il s'agit du bon plaisir de Dieu, qui veut en être honoré : *Dominus est*, il est le maître. Nous ne faisons point de difficulté d'ôter la vie aux animaux pour notre nourriture, ni de les charger de pesants fardeaux, ou de les faire souffrir pour notre service, parce qu'ils ne sont que pour cela; si nous disposons si librement de leur vie et de leur mort pour nos usages, il est juste que Dieu ait autant de pouvoir sur nous, pour en disposer selon sa sainte volonté : *Dominus est*.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

Nous devons porter la croix avec courage, allégresse
et persévérance.

« Je suis comblé de joie parmi toutes
mes souffrances. » 2. Cor., 7. 4.

I. CONSIDÉRATION.

Lorsque saint Polycarpe, évêque de Smyrne, fut conduit dans l'amphithéâtre pour y être brûlé, on entendit distinctement une voix du ciel qui lui dit : Soyez fort, Polycarpe, et montrez en ce combat la grandeur de votre courage (1). Ce que ce vénérable vieillard, âgé de plus de quatre-vingt-six ans, exécuta parfaitement ; et par une merveille qui surprit tous les assistants, le feu respectant son corps, au lieu de lui nuire, prit autour de lui la figure d'une belle voûte et jeta une très-agréable odeur comme celle de l'encens ; si bien que les païens furent contraints d'employer le fer pour le faire mourir. S'il vous arrive quelque affliction qui vous soit sensible et qui vous semble difficile à porter, figurez-vous que Notre-Seigneur veut faire de vous un spectacle digne des yeux du ciel et de la terre, et prenant pour vous ce qu'il dit à ce grand saint : Soyez fort et généreux, et tâchez de rendre votre souffrance odoriférante à la gloire de la Majesté divine, par la force de votre courage.

Considérez que l'impatience qui se plaint de la pesanteur

(1) Surius, 26 januar.

de la croix, ne la rend pas plus légère, mais au contraire plus fâcheuse et plus pesante ; et que si vous ne portez patiemment la croix de Jésus-Christ, vous porterez malgré vous celle du démon sans aucun fruit. Les autres croix ne me servent de rien, il n'y a que la croix de Jésus-Christ qui me profite et qui me soit véritablement utile (1). Le mauvais larron en fut-il mieux pour avoir insulté à Jésus-Christ, et blasphémé contre lui ? En ajoutant un crime à sa misère, il se rendit doublement malheureux, et se perdit pour jamais par son impatience, au lieu qu'il pouvait, s'il eût voulu, rendre la croix, qu'il avait méritée par ses forfaits, très-salutaire, comme fit son compagnon qui changea son supplice en un martyre, vérifiant ce que dit Salomon : *L'homme vraiment patient montre qu'il est sage dans sa conduite ; celui qui est impatient fait paraître sa folie* (2). Gardez-vous donc de murmurer, ou de vous impatienter et vous fâcher contre le mal que vous souffrez (3). Car la croix dont vous vous plaignez, pourrait vous dire ce que Moïse et Aaron disaient aux Israélites : *Que sommes-nous, nous autres, contre qui vous faites tant de murmures ? Ce n'est pas contre nous que vous murmurez, mais contre le Seigneur* (4). Souvenez-vous que Dieu est votre Seigneur et votre Père, et qu'en cette qualité vous devez imiter sa patience, dit saint Cyprien, parce qu'il est juste que les serviteurs obéissent, et il n'est pas bienséant que les enfants dégénèrent de la vertu de leur Père (5). Les justes ont toujours pratiqué cette vertu, dit le même père, et il n'y a rien qui les distingue mieux d'avec les pécheurs que cette marque, savoir, que les pécheurs murmurent et blasphèment dans les adversités, mais la souffrance au regard des justes est une épreuve de leur vertu.

La patience est un fruit du Saint-Esprit et une marque de

(1) S. Ambr., in c. 9 Lucæ. — (2) Prov., 14. — (3) Sap., 1. —

(4) Exod., 18. — (5) S. Cypr., de pat.

sa présence. Si vous n'avez pas le fruit, c'est un signe que l'arbre qui le produit n'est pas à vous. Ne perdez pas l'un, si vous craignez de perdre l'autre ; car, dit Tertullien, là où Dieu est, la patience y est de compagnie (1). Et par conséquent, lorsque le Saint-Esprit descend dans nos âmes, cette vertu le suit toujours et ne s'en sépare jamais ; car c'est un esprit d'amour dont le propre est de répandre la charité dans nos cœurs, comme la lumière se répand dans le monde à la présence du soleil. Or, il n'y a point de charité sans patience. La charité, dit cet Africain, est le grand mystère de la foi et le trésor du nom chrétien, que l'Apôtre nous recommande de toute la force du Saint-Esprit ; mais où est-ce qu'on l'apprend, sinon dans l'école de la patience ? La charité est magnanime, c'est ainsi qu'elle s'arme de patience ; la charité est bienfaisante, et la patience ne fait mal à personne ; la charité n'est point jalouse, c'est une des propriétés de la patience ; la charité n'est point insolente, elle tire sa modestie de la patience ; la charité ne cherche point son intérêt, elle s'oublie de ses droits pour être utile au prochain ; elle n'est point colère, qu'est-ce donc qu'elle aurait pu laisser à l'impatience ? Elle souffre tout, dit saint Paul, elle endure tout, et pourquoi ? sans doute parce qu'elle est patiente, et c'est pour cela qu'elle ne finira jamais (2).

II. CONSIDÉRATION.

Cette étroite liaison qui est entre la patience et la charité, vous fera porter la croix, non-seulement avec courage, mais encore avec allégresse, si vous la regardez comme il faut, c'est-à-dire, si vous avez égard, non à la tristesse qu'elle semble causer d'abord qu'on la reçoit, mais aux fruits qu'elle fait recueillir dans une grande paix à ceux qu'elle exerce.

(1) Tert. de pat. — (2) Tertull. loco citato.

Vous posséderez vos âmes par votre patience (1). Qu'est-ce à dire posséder son âme, sinon, comme saint Grégoire l'explique, mener une vie entièrement parfaite et tenir sous l'empire de la vertu tous les mouvements de son âme. Celui-là donc possède son âme, qui a la patience; parce qu'il tire de la force contre toutes les adversités, de ce qui lui donne un pouvoir sur soi en se surmontant soi-même (2). La vertu de patience, dit saint Cyprien, a une grande étendue, c'est une source féconde de gloire qui se répand par plusieurs veines; et de toutes nos actions, il n'y en a pas une qui puisse arriver au point de sa perfection, si elle n'en tire sa fermeté et sa vigueur (3).

C'est elle qui nous rend recommandables devant Dieu, c'est elle qui nous maintient dans son service; elle modère la colère et réprime l'incontinence de la langue; elle gouverne l'esprit, elle conserve la paix, elle garde la discipline, elle maintient l'intégrité dans les vierges, la chasteté dans les veuves, la charité dans les personnes mariées; elle nous rend humbles dans la prospérité, généreux dans l'adversité, doux envers ceux qui nous outragent, indulgents envers ceux qui pèchent, rigoureux envers nous-mêmes pour punir nos offenses; elle surmonte les tentations, elle souffre les persécutions, elle consomme les martyres, elle affermit les fondements de notre foi, elle relève notre espérance, elle conduit nos pas, afin que nous puissions suivre le chemin que Jésus-Christ nous a marqué par ses souffrances; elle fait que nous persévérons dans la dignité des enfants de Dieu, en imitant la patience de notre Père.

Enfin, pour dire tout en un mot, « c'est le bien de Jésus-Christ, comme l'impatience, au contraire, est le mal du démon; et comme celui dans lequel Jésus-Christ a établi sa demeure

(1) Luc., 21. 19.— (2) S. Greg., l. 5, Mor., c. 14. — (3) S. Cypr., de patient.

est patient, de même celui dont le démon possède l'âme, et la remplit de sa malice, est toujours dans l'impatience (1). » Ce que la patience bâtit pour parvenir à la gloire, l'impatience le détruit, et comme la patience est essentiellement en Dieu, de même l'impatience est née avec l'esprit de ténèbres. Le cœur du démon est le lieu de sa naissance (2); elle y prit son origine dès le point de sa révolte, lorsqu'il se souleva contre Dieu, ne pouvant souffrir qu'il eût fait l'homme le maître de l'univers. « Car s'il eût eu de la patience, il ne s'en fut point attristé : et s'il ne s'en fût point attristé, il n'eût point envié le bonheur de l'homme. Si bien qu'il le trompa, parce qu'il en était jaloux; il en fut jaloux parce qu'il s'attrista de son bien; et il s'en attrista, parce qu'il n'eut pas assez de patience pour le souffrir. L'impatience est donc la source fatale qui se répand dans tous les vices. Il faut lui imputer tous les crimes. Le mal n'est autre chose que l'impatience du bien. L'homme n'est impudique, que parce qu'il ne peut souffrir la continence; ni méchant, que parce qu'il ne peut souffrir la probité; ni impie, que parce qu'il ne peut souffrir la piété; ni inquiet, que parce qu'il ne peut souffrir le repos. »

Considérez donc sérieusement d'un côté les fruits de la patience, et de l'autre les dangereux effets du vice contraire, et dans cette vue portez votre croix avec allégresse. Car si Dieu aime celui qui lui donne avec joie ce qu'il demande, certainement il aime aussi celui qui souffre avec allégresse le mal qu'il lui envoie. *Ne pleurez point, ne vous affligez point, ne soyez point triste*, disait le prophète Esdras, *car la joie du Seigneur est votre force* (3). Il n'y a point de plus fortes armes que la joie selon Dieu (4). Comme celui qui la possède ne peut être vaincu par aucun trouble d'esprit, de même celui

(1) De S. Cypr., loco citato. — (2) Ibidem. — (3) 2 Esdræ, 8. —

(4) S. Chrysost., hom. 1, in Corinth.

qui ne l'a pas est bientôt renversé et abattu, la moindre difficulté lui fait peur. Le moyen, me direz-vous, de se réjouir au milieu des supplices et des tourments? Et moi je demande le moyen de se réjouir hors de là. Quelle joie peut avoir un grand cœur, qui n'a rien fait ni souffert dont il puisse tirer de la gloire? Plus vous me montrez de dangers, d'afflictions, de souffrances et de croix, plus vous m'ouvrez de sources de joie. « Chose admirable, dit saint Chrysostôme, non-seulement la tristesse, mais encore la joie du monde nous porte un extrême préjudice; et tout au contraire, non-seulement la joie spirituelle des enfants de Dieu, mais encore leur tristesse est un trésor inestimable de toutes sortes de biens (1). » Voyez comme saint Paul en parle. *Toute correction, dit-il, semble sur l'heure être un sujet de tristesse, et non de joie;* il ne dit pas que *c'est un sujet de tristesse*, mais *qu'il semble que c'est un sujet de tristesse*; parce que la croix est en effet un sujet de joie plutôt que de tristesse, ou pour mieux dire, c'est un sujet de tristesse qui donne bien de la joie. Elle crucifie les sens à la vérité, mais elle glorifie l'esprit, qui trouve plus de satisfaction et de repos dans les souffrances, que les mondains n'en trouvent dans leurs délices. Ayez un peu d'amour pour Jésus-Christ crucifié, vous éprouverez ce que je dis, et vous comprendrez la vérité de ces paroles de l'Apôtre : Il n'y a rien que nous n'ayons souffert; ce n'a été que combats au dehors et que frayeurs au dedans (2). *Et toutefois je suis comblé de joie parmi toutes nos souffrances* (3).

III. CONSIDÉRATION.

Cette joie vient de la consolation divine, qui soutient l'esprit, et lui donne une admirable vigueur, qui change la

(1) S. Chrysost., hom. 18 ad pop. Antioch. — (2) 2 Cor., 7. —

(3) Ibidem.

nature des croix, en nous les rendant aimables, et cet amour fait que nous les portons sans tristesse et sans ennui. Je dis sans ennui, parce qu'il serait inutile de porter la croix pour un temps, si la continue venait à nous lasser. La couronne n'est point donnée à ceux qui commencent ; c'est la persévérance qui l'emporte. Les Juifs disaient à Jésus-Christ : *Descends de la croix, si tu es Fils de Dieu* (1) ; mais ce fut par cette raison, dit saint Chrysostôme, qu'il n'en descendit pas, parce qu'il était Fils de Dieu. Et vous devez l'imiter, si vous voulez être du nombre des enfants, et avoir part à l'héritage.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Faites donc état de porter la croix jusqu'à la mort. Votre amour-propre vous dira souvent : *Descends de la croix*. Vos amis vous en prieront, et vous diront que vous prenez trop sur vous. Vos ennemis vous insulteront, et vous diront : *Où est ton Dieu ? son Dieu ne le sauvera pas* (2) ; mais répondez-leur avec Tobie : Ne parlez pas ainsi, parce que nous sommes enfants des saints, et nous attendons cette heureuse vie, que Dieu donnera à ceux qui persévèrent immuablement dans son service, et ne violent jamais la fidélité qu'ils lui doivent (3).

2. Vous pouvez demander à Dieu qu'il ne vous induise point dans la tentation, et vous défier de vos forces ; mais vous ne devez pas craindre que son secours vous manque ; si vous succombez à la tentation, ce sera toujours votre faute. Dites-lui donc avec David : *Seigneur, vous êtes mon protecteur, vous êtes ma gloire, vous me faites marcher la tête levée. Je ne craindrai point les millions d'hommes qui m'environnent. Levez-vous, Seigneur, sauvez-moi, mon Dieu* (4).

(1) Matth., 27. 40. — (2) Ps. 3. 3. — (3) S. Chrys., hom. de cruce et latrone. — (4) Ps. 3. 4.

3. Ne lui demandez point absolument qu'il vous délivre de vos afflictions, mais qu'il vous donne la grâce d'accomplir ses saintes volontés. Vous ne deviendrez jamais fort en fuyant la croix, mais plutôt en la portant; vous ne la rendrez pas moins pesante en vous plaignant et murmurant, mais plutôt en la prenant de la main de Dieu avec respect, et la portant avec courage.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

DU SIXIÈME JOUR.

Il faut laisser à Dieu le choix de nos croix, et être prêts à tout souffrir, quoi que ce soit, et de quelque part qu'il vienne.

« Que ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu, persévérant dans les bonnes œuvres, remettent leurs âmes entre les mains de celui qui en est le Créateur, et qui leur sera fidèle. »

I. PETR., 4. 19.

I. CONSIDÉRATION.

Dans cette grande diversité de croix qui se trouvent dans le monde, et qui exercent notre patience, les unes, dit saint Grégoire, viennent de Dieu, les autres de l'ennemi du genre humain, les autres du prochain, les autres de nous-mêmes. Mais enfin, de quelque part qu'elles viennent, il faut toujours être prêt à les porter, parce que c'est toujours Dieu qui les permet ou qui les ordonne (1). Si c'est Dieu qui les ordonne

(1) S. Greg., hom. 25 in Evang.

lui-même, et qui les envoie directement, soit pour punir nos offenses, soit pour éprouver notre vertu, nous avons une obligation toute particulière de soumettre notre volonté à la sienne, et de pratiquer ce que dit saint Pierre : *Que ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu, remettent leurs âmes entre les mains de leur Créateur, qui leur sera fidèle* (1); qu'ils se donnent à lui, qu'ils lui laissent le choix de leurs croix, afin qu'il en dispose absolument, et qu'ils ne pensent qu'à bien faire et à le servir parfaitement; car, dit Tertullien, de qui sommes-nous plus obligés d'endurer, que de Dieu (2)? Il nous fait trop d'honneur de prendre soin de nous et de nous corriger.

II. CONSIDÉRATION.

S'il permet que l'ennemi commun nous attaque, c'est un bon signe, dit saint Chrysostôme, les voleurs ne s'attachent pas à la paille ni au foin, mais à l'or et à l'argent, et les démons ne persécutent que ceux qui s'adonnent aux choses spirituelles. Il tend ses pièges plus fréquents où il y a de la vertu; son envie s'attache aux œuvres de miséricorde (3). Cet esprit malin, dit saint Augustin, ne persécute que les gens de bien; car pour les méchants, pour les voluptueux et les orgueilleux, il ne les inquiète point, car ce sont ses amis, dit ce père; ils font tout ce qu'il veut, ils ne lui résistent jamais. Bien loin de les persécuter, c'est par eux qu'il persécute les autres (4). Il faut donc se résoudre à soutenir courageusement ses assauts, si nous voulons suivre le parti de la vertu, et nous animer au combat par l'espérance de la victoire qui ne peut nous manquer, si nous ne manquons à la grâce, et si nous ne voulons être vaincus.

(1) 1 Petr., 4 in fine. — (2) Tert., l. de pat. — (3) S. Chrys., hom. 1. ad Antioch. — (4) S. Aug., serm. 25 de temp.

III. CONSIDÉRATION.

Que si Dieu permet que les hommes contribuent à nos souffrances, nous ne devons point le trouver étrange, puisqu'il a bien permis qu'ils fissent mourir son Fils. Notre croix n'en sera pas moins bonne, pour venir de la main des méchants; leur malice ne diminuera rien du mérite ni de la gloire de notre patience. Les Juifs chargèrent le Sauveur du monde du fardeau de la croix, elle n'en fut pas moins salutaire à tout le monde; elle sanctifia même plusieurs de ceux qui en étaient les auteurs. Jésus-Christ en fit l'autel de la miséricorde, sur lequel il offrit son sacrifice, en priant pour ceux qui l'y avaient attaché. Faites-en de même quand le prochain vous offense; priez pour sa conversion, ne le regardez pas comme votre ennemi, mais comme votre frère, comme membre d'un même corps, dans lequel vous êtes étroitement lié. Si votre patience ne le touche, elle en édifiera plusieurs autres. Lorsque saint Paul fut jeté dans l'île de Malte par la violence de la tempête, et qu'en mettant quelques sarments dans le feu, une vipère qui en sortit à cause de la chaleur, le mordit à la main, les barbares qui le virent, crurent d'abord que c'était un méchant homme que la vengeance divine poursuivait; mais après avoir attendu longtemps, voyant que sa main n'enflait point, et qu'ayant secoué cette bête dans le feu il n'en avait reçu aucun mal, ils changèrent de sentiment et dirent que c'était un Dieu. Vous ne ferez pas une moindre merveille, si ayant été piqué d'une langue médisante, vous n'en êtes point ému ni enflé de colère; mais si vous vous contentez de secouer doucement la calomnie, et de jeter cette vipère dans le feu de l'amour divin. Ceux qui avaient été mal informés auparavant, voyant votre modestie, changeront le soupçon ou la mauvaise opinion qu'ils avaient conçue de vous en admiration et en

louanges, et donneront la gloire à Dieu. L'injure et la calomnie sont comme le feu de la fournaise de Babylone, qui épargna les trois enfants qu'on y avait jetés, et ne brûla que les bourreaux qui l'avaient allumé. Elles ne nuisent point à celui qui les souffre vertueusement, mais à celui qui les fait. En matière de persécution, c'est vaincre qu'être vaincu, et c'est être vaincu qu'être vainqueur; car celui qui vous outrage a pour but de vous faire du déplaisir. Si donc vous ne vous en ressentez point, il perd le fruit de son crime; le déplaisir qu'il voulait vous faire retombe sur lui; la gloire et le mérite de votre souffrance vous demeurent. Il ne faut donc pas rechercher partout la victoire; car celui qui offense semble vaincre l'offensé, mais la victoire qu'il remporte lui est pernicieuse. Au contraire, si celui qui est offensé le souffre courageusement, quoiqu'il semble vaincu, il s'acquiert par là une riche et éclatante couronne (1). Il est donc souvent plus avantageux d'être vaincu que d'être vainqueur; et cette sorte de victoire est la plus excellente de toutes; car soit qu'un ennemi vous vole ou vous frappe, ou se montre envieux de votre bien, celui qui le souffre sans l'attaquer est un admirable vainqueur (2). Tel était celui qui disait : *On nous fait tous les jours souffrir la mort pour l'amour de vous, Seigneur, on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie; mais parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux, en vue de celui qui nous a aimés* (3). Entrons dans les sentiments de ce grand apôtre.

IV. CONSIDÉRATION.

Cette vue ne nous portera pas seulement à souffrir de toutes sortes de personnes, mais encore à nous souffrir nous-

(1) S. Chrysost., hom. 85 in Matth. — Tertull., l. de patient. — (2) S. Chrys., hom. 85 in Matth. Vide et hom. 2 in Antioch. — (3) Rom., 8.

mêmes; car il arrive souvent que nous sommes à charge à nous-mêmes, et que nous avons peine à nous supporter. *J'ai péché, ô le protecteur des hommes! que ferai-je pour vous apaiser? pourquoi permettez-vous que je ressente tant d'opposition à vos volontés, et que je ne puisse me souffrir moi-même* (1). Voilà trois grandes croix que nous trouvons dans nous-mêmes : le péché dont le reproche intérieur est un terrible tourment à qui a un peu de foi et d'amour, la répugnance que nous sentons au bien, et la pente que nous avons au mal, par la corruption de la nature, par le dérèglement de nos passions et par le poids de nos mauvaises habitudes. La pesanteur de ce fardeau est si grande, qu'elle fait gémir les saints; et si nous n'avions l'exemple de Jésus-Christ, joint au secours des grâces qu'il nous a méritées, les forces nous manqueraient, et nous y succomberions infailliblement; mais il a bien voulu se charger de notre croix pour nous la rendre supportable, et il l'a trouvée lui-même si pesante, qu'il en sua jusqu'au sang sur la montagne des Oliviers, tant il fit d'effort sur lui pour vaincre la répugnance naturelle qu'il avait à la croix, et pour s'abandonner à toutes les souffrances qu'il plaisait à son Père de lui ordonner. Puissant exemple qui nous apprend à ne point donner de bornes à notre patience, mais à nous résigner totalement au bon plaisir de Dieu, en lui laissant le choix de nos croix, et ne nous réservant rien que la résolution de les porter de grand cœur, sans nous étonner ni de leur grandeur ni de leur longueur, nous souvenant que tout ce qu'on peut endurer est peu de chose au prix de la récompense, que tout le temps de la vie est moins qu'un jour comparé à l'éternité, et qu'après avoir souffert ce peu de temps, le Dieu de toute grâce qui nous appelle en Jésus-Christ à son éternelle gloire, nous perfectionnera, nous affermira et nous fortifiera. A lui

(1) Job., 8.

soient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il (1).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

C'est ici où plusieurs manquent dans leur pratique ; les uns ne veulent rien souffrir, les autres ne veulent souffrir que ce qu'il leur plaît, les autres que pour un temps ; les uns se plaignent de la longueur de leurs maux, les autres de la grandeur, les autres de la nouveauté : tâchez d'éviter tous ces écueils.

1. Faites état, en premier lieu, qu'il n'y a personne qui ne porte sa croix en ce monde, et par conséquent que vous n'en serez pas exempt non plus que les autres. Cette vie qui passe, dit saint Augustin, n'est qu'une croix, ou bien ce n'est pas un voyage ; ou vous aimez peu votre patrie, ou cette vie est pour vous un exil et une croix (2). Si vous ne voulez rien souffrir, vous ne voulez pas être chrétien ni disciple de Jésus-Christ. Tous ceux qui ont le bonheur de le suivre portent leur croix ; oseriez-vous bien vous trouver devant lui sans la porter ? Si vous ne voulez rien souffrir, vous renoncez à la piété et à la vertu. Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés. Si donc vous ne souffrez rien pour Jésus-Christ, prenez garde que vous n'avez pas encore commencé à vivre dans la piété et dans l'esprit de Jésus-Christ (3). Enfin, si vous ne voulez rien souffrir, vous renoncez à Jésus-Christ même, vous n'êtes point de ses amis, vous n'êtes point de ses élus, vous ne lui appartenez point. *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés* (4) ; mais quand vous seriez assez malheureux pour renoncer à Jésus-Christ, vous ne seriez pas pour cela exempt de la croix.

(1) I. Petr., 5, 10. — (2) S. Aug. in Ps., 137. — (3) S. Aug. in Ps., 55. — (4) Galat. 5.

« Faites tout ce qu'il vous plaira pour réussir en toutes choses selon vos désirs et vos pensées, vous vous trouverez néanmoins réduit à souffrir toujours quelque chose, ou volontairement ou malgré vous. Car ou vous souffrirez de la douleur dans le corps, ou des peines et des inquiétudes dans l'âme ; tantôt Dieu vous laissera dans la sécheresse, tantôt vos frères vous exerceront, et ce qui est encore plus fâcheux, vous deviendrez souvent pénible à vous-même, sans pouvoir être ni délivré ni soulagé de vos peines par aucun remède, et vous serez obligé de les souffrir, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous en tirer (1). »

2. *Préparez-vous donc comme un bon et fidèle serviteur à porter constamment la croix de Jésus-Christ, votre maître, qui a bien voulu être crucifié pour l'amour de vous (2). Ne dites point que le mal que vous souffrez est excessif ; que jamais personne n'a rien souffert de semblable ; qu'il est au-dessus de tout ce qu'on peut s'imaginer. Car, dit le Sage : Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Vous ne souffrez rien dont on ne puisse vous donner plusieurs exemples, soit pour la perte de vos biens, soit pour la rigueur et la violence de vos maladies. Si vous ne pouvez porter la perte d'un fils qu'une mort naturelle vous ravit, que feriez-vous, dit saint Cyprien, si vous étiez obligé de faire le sacrifice d'Abraham (3) ? Si vous regrettez inconsolablement la ruine de votre fortune et de vos biens, comment diriez-vous avec les saints ? Le Seigneur me les avait donnés, il me les a ôtés, son saint nom soit béni. Je suis entré tout nu dans le monde, j'en sortirai tout nu. Que tout le siècle périsse pour moi, pourvu que je conserve la patience (4). Enfin, si vous murmurez dans les maladies et dans les douleurs du corps, comment diriez-vous avec les martyrs que les brasiers et les charbons ardents ne vous semblent que des fleurs ?*

(1) De Im. Christi, l. 2, cap. ult. — (2) Ibid. — (3) S. Cypr., lib. de mortalit. — (4) S. Chrys., hom. de tolerant.

3. Peut-être que ce n'est pas la rigueur du mal qui vous abat, mais que sa longueur vous lasse et met votre patience à bout. Eh ! qu'il paraît bien que vous n'avez pas encore mesuré l'éternité ; votre vie ne vous semblerait qu'un instant, mille ans ne vous passeraient que pour un jour fort court. Voulez-vous porter courageusement votre croix jusqu'à la fin, donnez-lui les justes dimensions qu'elle doit avoir selon Dieu, faites que la charité en prenne la largeur ; la persévérance, la longueur ; l'humilité, la profondeur ; la droite intention, la hauteur, et alors vous la trouverez fort courte et fort légère. Si donc le signal vous est donné, si le jour du combat est venu, combattez généreusement, combattez constamment, sachant que le Seigneur est présent et qu'il vous regarde, que c'est par la confession de son nom que l'on parvient à sa gloire, et qu'il n'est pas seulement présent pour regarder ses serviteurs, mais qu'il lutte avec eux, mais qu'il entre dans la lice, et que dans nos combats il donne la couronne et la reçoit tout ensemble (1).

PREMIER ENTRETIEN

DU SEPTIÈME JOUR.

Un chrétien ne doit point rougir de suivre Jésus-Christ crucifié
et de marcher sous l'étendard de la croix.

« Pour moi, à Dieu ne plaise que je me
glorifie en autre chose qu'en la croix de
Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

GAL., 6. 14.

Considérez aujourd'hui que le premier devoir du chrétien, s'il veut être disciple de Jésus-Christ, est de mépriser le mé-

(1) S. Cypr., ep. 9 ad martis et conf.

pris, et de n'être point honteux de porter, à l'exemple de son maître, l'ignominie de la croix (1). C'est la première leçon que l'on enseignait autrefois aux catéchumènes avant de les admettre au baptême. On commençait, dit saint Augustin, à les instruire par le signe de la croix que l'on faisait sur leur front, qui est le siège de la pudeur, pour leur apprendre à ne point rougir du nom chrétien, ni de la profession qu'ils faisaient de suivre Jésus-Christ crucifié. C'était comme leur première conception, selon la pensée de ce grand saint, parce que l'Eglise commençait par là à les former dans son sein avant de les enfanter par le baptême (2). C'était la marque de leur foi, qu'ils portaient sur la plus haute et la plus éminente partie de leur corps; et quand on leur demandait s'ils croyaient en Jésus-Christ, en répondant qu'oui, ils formaient aussitôt le signe de la croix sur leur front, pour montrer qu'étant disciples d'un Dieu crucifié, ils n'avaient point de honte de s'humilier comme lui, de souffrir les opprobres comme lui, et de mourir même comme lui, s'il était nécessaire, entre les bras de la croix (3). Voilà quelle doit être la disposition d'un chrétien qui veut parfaitement accomplir tous les devoirs de sa condition. Il ne doit point tenir à déshonneur de vivre comme le Fils de Dieu, puisque c'est en cela que consiste l'essence du christianisme, et s'il donne lieu à cette honte criminelle, il est indigne du nom qu'il porte; il ne mérite pas d'être mis au rang des fidèles, il n'en a pas l'esprit.

I. CONSIDÉRATION.

C'est déshonorer le christianisme que de rougir de la croix.

Car premièrement, c'est faire outrage à la religion, et déshonorer la sainteté qu'elle professe, vu qu'il n'y a per-

(1) S. Hier., ep. ad Pamm. — (2) S. August., l. 2 de symbol. catech., c. 1. — (3) S. Aug., tract. 11 in Joann.

sonne qui cache la condition qu'il a embrassée, sinon ceux qui exercent des métiers infâmes que les lois défendent et que la justice punit. A-t-on jamais vu un soldat tenir à déshonneur de porter l'épée, un juge de rendre justice, un magistrat d'exercer sa charge? Les artisans même font leur métier, si vil qu'il soit, à la vue de tout le monde, sans rougir, sans se cacher, sans se dérober aux yeux des hommes; et un chrétien rougira de montrer ce qu'il est, et de faire les fonctions et les exercices propres de son état? L'honneur est dû à la vertu, le déshonneur est la peine du péché. Est-ce donc un crime d'être chrétien, de pardonner les injures, de visiter les hôpitaux, de communier souvent, de faire pénitence, de participer aux sacrements qui sont les sources de la grâce? Lorsque la religion chrétienne était un objet de scandale aux Juifs et de mépris aux infidèles, les martyrs se faisaient gloire de souffrir la persécution des tyrans, et de porter sur leur corps les marques de leur créance empreintes avec le fer et le feu; et cet invincible courage avec lequel ils faisaient profession du christianisme, était le plus glorieux témoignage de leur innocence et la plus visible preuve de la bonté de leur cause. Voici comme en parle Tertullien : La nature, dit ce fort esprit, attache la crainte et la honte au péché, comme des marques publiques de son infamie; il n'appartient qu'aux méchants de rougir et de craindre le reproche de leur mauvaise conduite. Ont-ils commis quelque crime, ils font ce qu'ils peuvent pour le cacher? sont-ils découverts, ils tremblent jusqu'à la moelle des os? sont-ils poursuivis, ils cherchent des lieux de retraite pour se sauver? sont-ils pris et accusés, ils nient tout avec opiniâtreté? sont-ils appliqués à la torture, à peine peut-on, par la force des tourments, tirer de leur bouche la confession de leurs crimes; et lorsqu'ils se voient convaincus et condamnés sans ressource, ne pouvant plus désavouer le mal qu'ils ont fait ni en souffrir la honte, ils s'en déchargent

sur le destin et sur les astres (1)! Mais un chrétien fait-il rien de semblable? Il ne rougit point de l'être, il ne s'en repent point. Si on le lui reproche, il s'en glorifie; si on l'accuse, il ne s'en défend point; si on l'interroge, il le confesse franchement; si on le condamne, il remercie ses juges (2). Quel est donc cet étrange mal qui n'en a point les qualités? ni crainte, ni honte, ni difficulté de confesser ce qu'il est, ni le regret de l'être, ni les plaintes de ce qu'on lui fait souffrir? quelle sorte de mal est ceci, dont le coupable se réjouit, dont la dénonciation est le comble de ses désirs, dont le reproche est sa gloire, le châtiment sa félicité et son bonheur? C'est ainsi que ces grands courages triomphaient de la mauvaise honte, et se faisaient gloire, d'être esclaves de Jésus-Christ, lorsque la croix était encore un signe de contradiction, lorsque le nom chrétien était une infamie publique, la profession un crime d'état, la vie un scandale, la doctrine une folie, la mort un sacrifice d'expiation. Et maintenant que la religion est en honneur, que l'Église, qui est plus belle que la lune, a presque formé son croissant par le cercle de l'univers, que la croix est le plus superbe ornement des rois, et qu'elle paraît sur leur front plus éclatante que toutes les pierreries de leur diadème (3), ceux qui font état de la porter ont honte d'en avoir les marques; et par un étrange désordre, depuis que la grâce de Jésus-Christ a changé ses persécuteurs en chrétiens, la corruption des mœurs change aujourd'hui les chrétiens en persécuteurs et en tyrans, qui décrient la vertu et qui font des actions de piété un sujet de scandale comme les Juifs, et de mépris comme les gentils. N'est-ce pas déshonorer la religion, et dire ouvertement que ses maximes sont mauvaises, puisqu'elles apportent de la honte à ceux qui les suivent? Quand je vois un chrétien fuir la vue des hommes quand il

(1) Tert., c. 1 Apolog. — (2) Ibidem. — (3) S. Aug., in Ps. 73.

se confesse ou qu'il approche des sacrements, n'ai-je pas raison de demander quel bien c'est que la pénitence que l'on ne fait qu'en cachette, la piété qu'on n'exerce qu'en secret, la sainteté qu'on n'ose professer devant le monde, de peur d'en recevoir de la confusion?

II. CONSIDÉRATION.

C'est faire injure à Jésus-Christ que de rougir de la croix.

Que si ce procédé est injurieux à la religion, il ne l'est pas moins à Jésus-Christ qui l'a établie, dont la personne serait peu considérable, s'il fallait rougir lorsqu'il est question de le servir. Car, dit Salvien, en quelle vénération peut être parmi les chrétiens le nom de Jésus-Christ, si le service qu'on lui rend est une tache d'infamie, si on se rit des actions de vertu qu'il inspire à ses serviteurs, et si l'on est en quelque façon contraint d'être méchant de peur d'être méprisé, de prostituer sa conscience de peur de perdre l'estime du monde (1), et de demeurer dans le vice pour ne point vivre dans l'opprobre? quelque bas et ravalé que semblent à notre orgueil les services qu'il exige de nous, c'est trop d'honneur de faire ce qu'il désire; les actions les plus petites en elles-mêmes, au point qu'elles sont éclairées de ses regards et marquées du sceau de son approbation, sont pleines de sagesse et tout éclatantes de gloire. Pourquoi donc en rougir, comme si elles étaient indignes d'un homme d'honneur et messéantes à un homme sage? N'est-il pas insupportable qu'un homme, de quelque condition qu'il soit, refuse de faire pour Dieu ce que Dieu a fait pour un homme? L'humilité de Jésus-Christ n'est pas une chose si vile, que les riches la doivent mépriser, ou que les nobles, si grands

(1) Salvi., l. 4 de guber. Dei.

qu'ils soient, doivent en rougir. Il n'y a point de fortune sur la terre si éminente qui puisse tenir à déshonneur ce que Dieu, prenant la forme de son esclave, n'a point jugé indigne de sa grandeur (1). Car puisque lui qui est le Roi des rois, devant qui tous les monarques sont plus petits que des atomes, s'est abaissé jusque-là, et quoiqu'il y eût une distance infinie entre sa grandeur et le néant, il est néanmoins descendu jusqu'au fond; certes nous pouvons bien le faire, nous qui ne sommes rien et qui touchons presque à la bassesse même. Le chemin pour y arriver n'est pas si long, qu'il doive nous étonner; et si après un tel exemple nous y avons encore de la répugnance, notre vanité est tout à fait inexcusable, vu principalement que Jésus-Christ faisant les choses basses et abjectes, leur a ôté toute la confusion qui y était attachée. Il a rendu la pauvreté précieuse; il a ennobli tout ce qu'il touchait par son usage; il a relevé les humiliations et les opprobres, et leur a communiqué un certain rayon de grandeur, comme le soleil dore et illumine de ses rayons tout ce qu'il touche jusqu'à la boue. Si bien que comme les saints, qui ne sont grands que par sa faveur, sanctifient et consacrent tout ce qu'ils portent, jusqu'aux cilices dont ils se sont revêtus, et leur impriment une vénération si particulière, qu'on en fait, après leur avoir servi, des reliques sacrées qu'on baise avec honneur et qu'on garde avec révérence; de même depuis que le Fils de Dieu a porté la croix avec tous ses apanages, ce n'est plus un instrument d'ignominie, mais un ornement de gloire, et les humiliations ne sont plus des bassesses, elles sont devenues des grandeurs et des actions honorables et glorieuses.

(1) S. Leo., ser. 2 de resurrect.

III. CONSIDÉRATION.

Celui qui rougit de suivre Jésus-Christ crucifié préfère l'estime du monde et des fous au jugement de Dieu et des anges.

Vous me direz que nonobstant toutes ces considérations on en juge tout autrement, et que si vous voulez suivre les exemples du Fils de Dieu, et faire profession publique d'imiter ses vertus et de marcher sur ses vestiges, on en fera des risées et on se moquera de vous. Qui le fera? dites-le-moi, je vous prie. Nous sommes exposés aux yeux du monde comme un spectacle que les hommes et les anges considèrent (1). Nous n'avons point entre toutes les créatures d'autres témoins de nos déportements ni d'autres spectateurs de nos actions. Qui des uns ou des autres se rira de votre piété? seront-ce les anges? certainement ils admireront votre courage et donneront mille applaudissements à votre vertu. Seront-ce les hommes? s'ils sont sages, ils en jugeront comme les anges; s'ils sont fous, pourquoi faites-vous état de leur jugement, puisque c'est une espèce d'ignominie d'être dans l'estime des fous? Mais quand toutes les créatures vous tiendraient pour un esprit faible, le seriez-vous pour cela? Le témoignage de votre conscience doit vous suffire; et Dieu, qui sonde le fond des cœurs, est le seul juge duquel dépend toute la gloire que vous espérez dans l'éternité. Est-il possible que vous ayez la foi et que vous croyiez fermement qu'il y a un Dieu qui vous regarde, vous qui êtes esclave de la vue des hommes (2)? Considérez ce que font les anges que Dieu commet à la garde des hommes. Le moindre d'entre eux serait capable de gouver-

(1) 1. Cor. 4. 9. — (2) Joann., 5.

ner tous les royaumes du monde; et néanmoins, bien loin de refuser la tutelle d'une aussi vile créature que vous êtes, ils se font gloire de s'en charger, et c'est pour eux un très-doux emploi de s'attacher inséparablement à la conduite d'un pauvre barbare, d'un esclave, du dernier de tous les hommes pendant tout le cours de sa vie. Pourquoi? seulement pour contenter Dieu, parce qu'ils mettent toute leur gloire à le servir. Or, c'est le même maître que vous servez, et vous avez cet avantage sur eux qu'il ne vous commande rien que ce qu'il a fait le premier pour vous en adoucir la peine. Si donc il appelle sa gloire ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert pour vous, n'est-il pas indigne que vous estimiez vil ce que vous faites et ce que vous souffrez pour un si bon maître? Ceux qui vivent selon la monde, n'ont point de honte de faire et de souffrir, même au préjudice de leur salut, ce que le monde fait ou endure; pourquoi ceux qui vivent selon l'esprit de Jésus-Christ auront-ils honte de faire ce qu'il a fait ou de souffrir ce qu'il a souffert, sachant, comme ils n'en peuvent douter, qu'il s'agit en cela de leur salut éternel?

IV. CONSIDÉRATION.

Celui qui rougit de suivre Jésus-Christ crucifié mérite que Jésus-Christ le désavoue avec infamie au jour du jugement.

En effet, qui ne sait ce que dit le Fils de Dieu dans l'Évangile, qu'au jour du jugement il aura honte de reconnaître en la présence des anges ceux qui ont eu honte de le servir en la présence des hommes. Ceux qui plaident pour la défense de leurs biens ou de leur vie, ne se soucient guère des opinions du barreau; mais ils tremblent en attendant la sentence de leurs juges. Ceux qui combattent aux yeux du prince, ne songent pas à plaire aux yeux du peuple; ils n'ont dans l'esprit que celui qui est l'arbitre de leur combat et qui

peut leur donner la couronne. Combien plus devons-nous craindre le jugement de Dieu, qui sera sans doute contraire à celui du monde, et condamnera de folie tous ceux qui, par de vains respects, se seront éloignés de la croix. C'est par cette raison qu'il a établi ce jour redoutable, soit pour confondre ces esclaves de l'opinion humaine, soit afin de rendre l'estime à ceux qui, sans se soucier de plaire ou de déplaire aux hommes, souffrent avec courage tous leurs mépris et leurs railleries pour s'attacher aux intérêts de Jésus-Christ ; car, comme la honte est due aux premiers, la gloire appartient à ceux-ci, et toutefois nous voyons que les méchants la leur ravissent, et qu'au lieu de la rendre à la vertu, ils en font un sacrifice au péché, tirant vanité de leur libertinage et de leur hardiesse à mal faire. Le pécheur s'abandonne aux désirs de la convoitise et il en reçoit des louanges, on applaudit à ses méchancetés (1), au lieu que la simplicité du juste est exposée à la risée (2). Il est donc juste que Dieu arrache ce larcin des mains du pécheur et qu'il rende l'honneur aux gens de bien, afin qu'ayant pris part à la confusion de la croix, ils participent à sa gloire et soient revêtus de son éclat. Hélas ! quel sera pour lors le repentir des ennemis de Jésus-Christ, lorsqu'ils le verront paraître avec tant de majesté, et que ceux qu'ils ont eus à mépris s'élèveront de la terre, brillants comme des soleils, pour aller au devant de leur aimable Sauveur et se ranger comme de généreux soldats autour de sa bannière ? Que diront-ils au monde dont ils ont préféré le jugement à celui de Dieu par une criminelle complaisance ? que diront-ils à leur juge, à qui ils ont tourné le dos ? en seront-ils quittes pour dire : J'eusse bien souhaité de vous obéir, mais la honte m'a retenu, j'ai eu peur de déplaire ; à qui ? à cet impie, à cet infâme et à ce réprouvé comme moi, dont le respect m'a empêché de vous suivre.

(1) Ps. 9, 24, vel. 10 secundum Heb., v. 3. — (2) Job., 12. 9.

Seigneur, celui qui cherche les louanges des hommes lorsque vous le blâmez, ne sera point protégé des hommes lorsque vous le jugerez, ni garanti de la peine lorsque vous le condamnerez (1). Il vous a méprisé, vous le mépriserez aussi; il s'est moqué de vos serviteurs, vous vous moquerez de lui à votre tour; il a eu honte de votre croix, vous aurez honte de lui (2). Pensez à ceci, vous qui êtes si sensible au mépris des hommes. Vous êtes raisonnable ou vous le devez être, et la raison veut que la vertu soit en honneur; pourquoi la combattez-vous? Votre conscience vous dit qu'il est glorieux de rendre à Dieu l'honneur qu'il mérite; pourquoi le trahissez-vous par un vain respect? Jésus-Christ est votre juge et l'arbitre de votre bonheur éternel; pourquoi lui préférez-vous le jugement d'un pécheur? Changez de sentiment, et au lieu de rougir de la croix de votre Sauveur, soyez honteux de lui être si dissemblable, et de mener une vie si contraire à celle qu'il a menée ici-bas pour vous servir de modèle.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU SEPTIÈME JOUR.

ous devons tenir à grande gloire de faire ce que Jésus-Christ a fait, et de souffrir ce qu'il a souffert.

« Il y a une grande gloire à suivre le Seigneur. » *ECCLII., 23. 38.*

Considérez aujourd'hui que ce n'est pas assez de ne point agir en suivant la croix de Jésus-Christ, mais qu'il faut

(1) S. Aug., 10 Confess., c. 36. — (2) Ps. 2. 4.

s'en glorifier et tenir à honneur de faire ce qu'il a fait et de souffrir ce qu'il a souffert, quelque vil et abject qu'il paraisse aux yeux des hommes.

I. CONSIDÉRATION.

IL EST GLORIEUX DE SUIVRE NOTRE-SEIGNEUR A LA CROIX.

PREMIÈRE RAISON. — *Suivre la croix, c'est aller à l'éternité par le chemin royal.*

C'est un grand honneur de suivre son roi (1) et de l'accompagner partout où il va, surtout dans ses conquêtes et dans la pompe de son triomphe; mais il est encore plus glorieux de suivre Dieu à la conquête du ciel. Il a ouvert le premier la voie évangélique, afin, dit saint Ambroise, de nous apprendre le chemin de la piété et de la vertu. Si nous jeûnons, il a pratiqué le jeûne avant nous; si nous souffrons pour sa gloire les injures et les mépris, il les a endurés le premier pour notre salut; il a baissé ses épaules sous les fouets, il a prêté la joue aux soufflets, il est monté sur la croix pour nous apprendre que la mort même n'est point redoutable à ceux qui le suivent. De là vient qu'il dit à saint Pierre après avoir fait toutes ces choses : *Suivez-moi, faites ce que vous m'avez vu faire.* Et c'est ainsi que ce grand saint acheva glorieusement sa course, parce qu'il avait fidèlement suivi Jésus-Christ (2). Si donc nous aspirons à l'éternité bienheureuse, qui est le comble de la gloire, tenons à honneur de suivre un si excellent guide, estimons-nous heureux d'avoir un si noble chef, et soyons persuadés qu'il n'y a point d'actions dans la vie d'un Dieu dont l'imitation ne nous soit très-honorable. Les ennemis de la croix, disait saint Grégoire de Nazianze, me reprochent ma pau-

(1) Eccli., 23. 38 — (2) S. Ambr., in psal. 118, Conc. 5.

vreté; je veux bien qu'ils sachent qu'elle ne me rend pas seulement glorieux, mais orgueilleux, parce qu'en m'appelant pauvre, ils témoignent que je marche sur les pas de mon maître, qui étant riche s'est fait pauvre pour notre amour. Certes, s'il était permis d'être ambitieux et orgueilleux, je ne vois rien qui mérite de nous donner de l'orgueil ou de piquer notre ambition que l'honneur de faire ce que Jésus-Christ a fait, et d'être, pour ainsi dire, le compagnon de ses travaux.

II. CONSIDÉRATION.

SECONDE RAISON. — *Porter la croix, c'est tenir la place de Jésus-Christ sur la terre.*

Car, outre que c'est aller à l'éternité par le chemin royal, comme nous venons de dire, c'est en quelque façon tenir la place de Jésus et représenter sa personne sur la terre. Or, qu'y a-t-il de plus glorieux que d'être semblable à Jésus-Christ, de faire l'office du Verbe incarné et de paraître comme lui un Dieu conversant dans une chair mortelle avec l'étonnement de l'univers (1)? On croit faire honneur à un chef d'armée quand on dit que c'est un Mars ou un César; mais combien plus grande est la gloire d'un chrétien qui vit de telle sorte qu'on peut dire que c'est un autre Jésus-Christ, que ses actions sont des actions du Verbe incarné, qu'à l'ouïr parler on dirait que c'est la sagesse éternelle qui parle par sa bouche, et quand on le voit prier, converser, traiter avec le prochain, qu'on s'imagine voir Jésus-Christ conversant parmi les hommes! *Philippe*, disait-il à un de ses disciples, *qui me voit, voit mon Père* (2); parce que, dit saint Athanase, tout ainsi que la figure du sceau royal est imprimée sur la cire, de même la figure et le caractère de la divinité, qui est in-

(1) Cl. Alex., 7 str. — (2) Joah., 14. 9.

visible, sont imprimés dans son humanité qui tombe sous la connaissance des sens (1). Je dis de même d'un chrétien qui marche sous l'étendard de la croix. Qui le voit, peut dire qu'il voit Jésus-Christ vivant en terre, parce que bien qu'il soit monté dans le ciel et qu'il réside dans le Saint-Sacrement d'une manière spirituelle et invisible, il demeure néanmoins comme visible dans les saints qui sont ses images. Comme donc toute la gloire du Verbe incarné est d'être l'image de son Père, de même toute la gloire d'un chrétien est d'être l'image du Verbe, en quoi consiste toute la sainteté de cette vie et la félicité de l'autre. Dieu nous élève à la gloire par quatre degrés : il appelle, il justifie, il sanctifie, il glorifie ; mais le dernier terme de notre élévation est la parfaite ressemblance de son Fils. On ne peut monter plus haut, et l'orgueil même ne peut se proposer une fin plus noble, autrement Satan, qui est le prince des orgueilleux, eût voulu passer outre, si cette fin, dit un père, n'eût été infinie (2). Cette glorieuse ressemblance fut son écueil, parce qu'il y aspira par des moyens illégitimes ; mais c'est le port des âmes humbles qui tiennent à grand honneur de le suivre dans les abaissements de la croix, d'être méprisées et humiliées, parce que Jésus-Christ a choisi l'humiliation et le mépris ; d'être mises en oubli, parce qu'il a été inconnu du monde ; de se mettre sous les pieds de toutes les créatures, parce qu'il s'est mis aux pieds de Judas ; de souffrir toutes sortes d'injures et de supplices, parce qu'il s'est rassasié, comme dit l'Écriture, d'opprobres et de cruelles ignominies.

(1) S. Athan., lib. de Incarn. — (2) Abbas Fraconius, l. 1 de gratia Christi.

III. CONSIDÉRATION.

TROISIÈME RAISON. — *Nos souffrances sont des reliques et des morceaux de la croix de Jésus-Christ.*

C'est dans cette vue que nous devons infiniment priser les actions d'humilité, de patience et de douceur qui tendent à l'anéantissement de notre orgueil, parce que ce sont des appartenances du Verbe incarné. Nous devons les regarder comme des reliques sacrées, comme des morceaux de sa croix qu'il a consacrés et sanctifiés par son attouchement. Ne voyez-vous pas que notre chair, qui n'est qu'un peu de poussière, a été si fort ennoblie par l'union et la proximité du Verbe, qu'elle reçoit aujourd'hui les adorations et les hommages de toutes les créatures ? Jugez-en à proportion de la croix, des peines, des ignominies que Jésus-Christ a souffertes, de la prière, des jeûnes et des autres actions qu'il a pratiquées, et sachez qu'il les a tellement ennoblies, et s'il m'est permis de le dire, déifiées en sa personne, qu'il n'y a rien de si glorieux que de souffrir celles-là et de pratiquer celles-ci à son exemple. L'homme charnel qui ne se gouverne que par le sens, n'entre point dans ces sentiments, parce qu'il n'a pas assez de lumière ; mais si un séraphin paraissait parmi nous en forme humaine, s'il allait dans les hôpitaux, s'il descendait dans les cachots pour consoler les prisonniers, s'il s'approchait des autels pour honorer les divins mystères, pensez-vous que cet excellent esprit eût honte d'être vu, ou qu'il appréhendât les discours et les jugements des hommes ? Ne s'estimerait-il pas trop honoré de suivre l'exemple du Roi des rois ? et s'il se trouvait des hommes assez insolents pour s'en moquer, n'aurait-il pas pitié de leur folie ? Oh ! que les saints jugent bien autrement que nous du point d'honneur ! Les pharisiens croyaient faire un insigne affront à cet heu-

reux aveugle qui voulait leur ouvrir les yeux pour leur faire voir la sainteté et le pouvoir du Fils de Dieu, de qui il avait reçu la vue; ils croyaient, dis-je, le couvrir de honte, lui disant, par une espèce de malédiction, qu'il le prît pour maître, puisqu'il en faisait tant d'état, et qu'il se rendit son disciple (1). Mais au lieu de le déshonorer, ils lui faisaient le plus grand honneur qu'une créature puisse recevoir. Oh! que cette malédiction, dit saint Augustin, lui était honorable! oh! qu'elle est aimable à tous ceux qui connaissent le mérite de la croix! O Seigneur! que cette malédiction tombe sur nous (2)! Accordez-nous cette grâce de participer aux ignominies de votre Fils; car nous sommes assurés que vous bénirez ceux que le monde charge de semblables malédiction (3).

IV. CONSIDÉRATION.

QUATRIÈME RAISON. — *Le Verbe incarné s'est fait gloire de souffrir pour nous, que devons-nous faire pour lui.*

Hé! qui n'aimerait cette confusion, se souvenant que Jésus-Christ s'est fait gloire d'être, dit l'Apôtre, l'objet de la malédiction des hommes, pour nous délivrer de la malédiction de Dieu (4)? Si le Verbe incarné tient à honneur de souffrir pour des pécheurs, s'il se glorifie de la croix, s'il en fait des triomphes comme de la chose du monde la plus honorable, pourquoi ne nous ferons-nous pas aussi gloire d'être humiliés et méprisés pour le service de notre maître, nous qui sommes ses esclaves? Faut-il s'étonner que les saints triomphent au milieu des souffrances, et que saint Paul défende à son cœur, qui était si généreux, de se glorifier d'aucune chose, sinon de la croix de Jésus-Christ (5)? Il pouvait, dit saint Augus-

(1) Joan., 9. — (2) S. Aug., tract. 44 in Joan. — (3) Ps. 108. 28. — (4) Gal., 3. 12. — (5) Gal., 6.

in, se glorifier dans la sagesse de son maître et se vanter d'être le disciple du plus éclairé de tous les hommes ; il ne se fût pas trompé. Il pouvait se glorifier en sa grandeur et en son pouvoir, sans faire tort à la vérité ; mais il ne s'arrête point à ces magnifiques titres qui pouvaient apparemment lui donner plus d'éclat, il s'attache à la croix qui est l'instrument de sa mort ; où les sages du monde ont coutume de rougir, cet apôtre trouve une seconde source d'honneur et un trésor inestimable de gloire. *Que celui, dit-il, qui veut se donner de l'estime, ne se glorifie qu'en son maître* (1). De quel maître parle-t-il ? de Jésus-Christ crucifié. Toute la maesté et la grandeur du Fils de Dieu sont dans l'humilité de la croix, son pouvoir dans sa faiblesse, la vie même dans la mort. Si vous prétendez à celle-là, ne méprisez pas celle-ci ; n'en soyez point honteux, portez-la glorieusement devant le monde, c'est pour cela qu'on vous l'a mise sur le front, qui est le lieu où la honte fait de plus fortes impressions (2). Et partant, s'il arrive qu'en suivant votre divin Sauveur, et imitant les actions de sa vie, vous en receviez du mépris, rendez-lui de très-humbles actions de grâces d'une faveur si signalée, et dites avec une sainte allégresse ces belles paroles de saint Jérôme : Je remercie mon Dieu de m'avoir jugé digne du mépris et de la haine des hommes (3). Regardez ses souffrances, ainsi que faisait saint Laurent, comme la porte du ciel que Jésus-Christ vous ouvre pour vous donner entrée à la gloire des bienheureux ; tenez pour certain que celui qui ne craint point de perdre l'honneur pour le service de Dieu, ne doit point craindre la perte de son salut. Si je ne rougis point de suivre mon maître, mon salut est en assurance, dit Tertullien (4). Il y a engagé sa parole, lorsqu'il

(1) I. Cor., 1. 31. — (2) S. Aug., serm. 20 de verbis Apost. Vide eundem in ps. 141, et ps. 54, et Conc. 2 in ps. 30, et de Hieron. ad etam. de instit. filiæ. — (3) S. Hieron, ep. 1 Asenam. — (4) Tert., de carne Christi, c. 5.

a déclaré bienheureux celui qui ne se scandalise point de sa croix (1). Nous sommes chrétiens, dit saint Augustin, et en cette qualité nous appartenons à Jésus-Christ, nous portons sa marque sur le front et nous n'en rougissons point, parce que nous la portons encore au cœur. Quelle est la marque de Jésus-Christ ? son humilité. Les mages l'ont reconnu par l'étoile; et ce signe qui le faisait connaître était tout à fait admirable et divin. Néanmoins il n'a pas voulu que cette étoile parût sur le front de ses disciples, mais la croix. Il a voulu tirer sa gloire de son humiliation, et relever les humbles par où il s'est lui-même abaissé (2). Lions-nous donc à la croix et mettons toute notre sagesse et notre gloire à suivre Jésus-Christ crucifié, à moins que cela nous ne ferois jamais rien de considérable pour Dieu ni pour notre salut. Les respects humains nous seront un éternel obstacle, et le vent de la vanité nous fera plier comme des roseaux au gré de l'opinion des hommes. C'est pourquoi gravons bien avant cette vérité dans notre cœur, qu'il n'y a rien de bas dans les humiliations que le Fils de Dieu a embrassées; faisons-nous une large ouverture aux actions héroïques; laissons les mondains se traîner sur la terre et descendre dans les enfers avec leur folle sagesse, et qu'ils ne nous empêchent point d'aspirer à l'éternité par la folie de la croix. Que ces prudents du siècle, dit saint Paulin, se glorifient de leur sagesse et de leur félicité imaginaire, je me contente de ma pauvreté, et je me fais gloire de suivre la simplicité de l'Évangile, qui est plus glorieuse que toute la sagesse des hommes.

(1) Luc., 7. 23. — (2) S. Aug., tract. 3 in Joan.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU SEPTIÈME JOUR.

Il est honteux à un chrétien de s'éloigner des exemples de Jésus-Christ crucifié, et de fuir la croix.

« Que celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur. »

I. Cor., 1. 31.

Considérez aujourd'hui combien il est honteux à un disciple de Jésus-Christ de fuir l'ignominie de la croix. Quelle honte, dit Richard de Saint-Victor, de rougir de la pauvreté et de l'humilité ! n'est-ce pas un reproche honteux d'avoir honte de pratiquer ce que le maître céleste n'a pas eu honte de venir nous enseigner, et de quitter le ciel pour cet effet (1) ? Certes, Tertullien avait raison de dire qu'il ne trouvait rien qui fût capable de le faire rougir, sinon la mauvaise honte et la fuite des humiliations de Jésus-Christ, pour qui le mépris de la confusion nous rend saintement insolents, heureusement fous (2).

I. CONSIDÉRATION.

C'est être lâche et faible d'esprit que de dépendre de l'opinion des hommes.

Car, premièrement, n'est-ce pas une grande lâcheté de se rendre esclave de l'opinion des hommes et de faire dépendre

(1) Richard. à S. Vict. in lib. patriarch. in Dina. — (2) Tert., l. de carne Christi, c. 5.

de leurs jugements, qui sont si volages et si injustes, le bonheur et le repos de notre vie? Que diriez-vous de la faiblesse d'un malade qui craindrait tous ceux qui l'approchent, et les amis qui le visitent, et les domestiques qui le servent, et les médecins qui le traitent? Ne jugeriez-vous pas qu'il est aussi malade d'esprit que de corps? Tel est celui qui est sujet à ces vains respects? il se blesse de tout, il craint ceux qui sont plus que lui, il craint ceux qui lui sont égaux, il dépend même de ses sujets, il se met en peine de plaire à tous sans se soucier autrement de déplaire à Dieu. Il dit bien à la vérité qu'il faut le contenter, mais qu'il est contraint de s'accommoder au monde et de suivre le torrent qui l'entraîne comme par force, ne voyant pas que ces lâches complaisances ne sont que des marques honteuses de la faiblesse de son esprit, qui attire sur lui le mépris des anges et de Dieu même. Car qu'y a-t-il de plus méprisable, de plus bas, et de plus indigne d'un bon courage, que de se rendre ainsi dépendant de toutes sortes de personnes, de n'oser faire un pas ni proférer une parole, ni disposer d'une pensée, quoiqu'il n'y ait rien de plus libre, sans consulter le jugement des hommes qui sont aussi faibles et malades que lui? Si un homme était réduit à cet état que les yeux de tous ceux qui le regardent pussent le rendre malade, le noircir, le blanchir, le blesser, l'affliger, et enfin faire sur son corps toutes les impressions qu'ils voudraient, n'auriez-vous pas pitié de sa faiblesse et ne l'estimeriez-vous pas bien malheureux? Plus faible et malheureux est celui qui ne vit que par opinion et qui reçoit toutes les impressions que le monde veut faire sur son esprit, puisqu'il ne faut qu'un ris, une parole, un regard pour le rendre méchant et le porter à toutes sortes de péchés; et qu'il ne s'excuse pas sur la violence qu'on lui fait, il n'y a que sa lâcheté qui fortifie la tyrannie du monde; et s'il se plaint de la contrainte qu'il souffre, il publie ouvertement sa faiblesse, mais il ne l'excuse

pas. Quand on bat une place de cent pièces de canon, elle peut dire qu'on l'attaque avec violence; mais si l'ennemi ne la battait que de reproches, d'injures, de menaces et de mépris, et que les assiégés, perdant cœur au vent d'une parole, abandonnassent la défense, ne seraient-ils pas ridicules de dire qu'ils ont été pressés de se rendre et qu'ils n'ont pu résister à la force? Vous pouvez triompher de tous les respects humains, en regardant ceux qui attaquent votre vertu d'un œil de mépris et d'un visage ferme; et pour une parole de raillerie vous trahissez le parti de Jésus-Christ; de quel prétexte pouvez-vous couvrir cette lâcheté? n'êtes-vous point honteux de vous rendre sans combat à ses ennemis? ne rougissez-vous point de votre faiblesse, de votre trahison et de votre infidélité?

II. CONSIDÉRATION.

C'est être déserteur et trahir le parti de Jésus-Christ et de la vertu, que d'être esclave de l'opinion des hommes.

Car vous devez vous persuader que Jésus-Christ vous a choisi pour porter ses intérêts et donner cours à ses maximes; en prenant la défense de la vertu contre les pernicieuses coutumes du monde. Si vous manquez à ce devoir qui vous est si glorieux, vous n'êtes pas seulement un lâche, mais un déserteur. Vous voyez dans ce siècle corrompu que le vice règne avec impunité, et qu'il n'a plus de honte de se montrer et de faire paraître sa laideur. La vanité des hommes et des femmes est excessive; l'impureté règne absolument sur les corps et sur les âmes; les blasphêmes sont aussi fréquents que les paroles; le mépris de la religion passe pour force d'esprit; la dissolution, l'impiété, le libertinage ont levé le masque, on ne s'en cache plus. En un mot, la vie des chrétiens est aujourd'hui l'opprobre de Jésus-Christ et la

honte du christianisme (1). C'est donc à vous à vous opposer à ces désordres et à soutenir l'honneur de votre maître, si vous ne voulez passer pour un transfuge. Il n'est pas temps de cacher votre vertu, il faut qu'elle paraisse pour faire rougir le vice, et que l'éclat de vos actions éblouisse les yeux des insolents. S'ils se moquent de votre dévotion, moquez-vous de leur impiété et de leur folie; ne les craignez point, dit Notre-Seigneur par le prophète Ezéchiel, ne vous effrayez point de leurs discours; je sais que leur cœur est endurci et qu'ils ont perdu toute honte; mais je vous donnerai plus de résolution et de constance qu'ils n'ont d'effronterie et d'insolence; vous les verrez d'un regard fixe et d'un visage assuré, et votre front plus dur que le diamant et plus ferme que le roc, sera capable de confondre leur orgueil et leur impudence par une sainte hardiesse. Ne les appréhendez donc point, et que leur visage morguant ne vous fasse point de peur (2). La honte est louable dans le mal, mais elle est reprehensible dans le bien; et comme c'est sagesse de rougir du vice, c'est une marque de folie d'avoir honte de la vertu (3). Il faut qu'un chrétien, dit saint Augustin, témoigne une généreuse fierté, et pour ainsi dire une sainte effronterie, quand il se trouve parmi des hommes à qui Jésus-Christ ne plaît pas, et qui font insulte à ceux qui l'imitent et qui embrassent les humiliations de la croix. C'est alors qu'il doit armer son front contre leurs insolentes railleries, et se couvrir d'une sainte liberté contre les traits de leur langue envenimée; il n'y a que les vipères qui cachent sous la langue la figure de la croix, et il n'y a que les enfants illégitimes qui soient honteux de porter en public les marques de Jésus-Christ crucifié, et de se déclarer pour son parti. Gardez-vous donc de commettre cette faute; bannissez cette honte criminelle; montrez que vous ne savez ce que

(1) Salvianus. — (2) Ezech., 9. — (3) S. Greg., hom. 10 in Ezech.

c'est que de rougir au sujet de la croix. Faites paraître sur votre visage une fermeté invincible, que craignez-vous ayant armé votre front du signe de la croix (1)?

III. CONSIDÉRATION.

Il est honteux étant le plus fort de se laisser vaincre par de faibles ennemis.

Bien loin de craindre les reproches des gens du monde, faites-les vous-même rougir. Ce n'est pas assez de n'être pas vaincu, il faut les vaincre et les gagner, s'il est possible, à votre maître. *Noli vinci à malo, sed vince in bono malum*, dit saint Paul. Vous êtes le plus fort, vous n'avez à combattre que des âmes souillées de vices déjà battues par les remords de leur conscience. Vous avez pour vous toutes les vertus qui vous environnent, vous avez le témoignage intérieur de votre conscience, la grâce et l'assistance de Dieu qui favorise vos desseins. Étant si fort et eux si faibles, ne serait-ce pas une honte extrême de prendre la fuite et de leur céder la victoire, pouvant sans peine la ravir de leurs mains? *Noli vinci à malo, sed vince in bono malum*. Ah! ne vous donnez pas vous-même en proie aux méchants, pouvant les vaincre avec tant de facilité et de gloire. S'ils veulent vous attirer à eux, tirez-les à vous, ou plutôt gagnez-les à Jésus-Christ. Ayez pour le moins autant de courage à les porter à la vertu, qu'ils ont d'insolence pour vous solliciter au mal. S'ils vous parlent des vanités du monde, entretenez-les de l'importance de leur salut, et au lieu qu'ils tâchent de vous pervertir, peut-être que vous les convertirez. Saint Bernard n'attira-t-il pas au désert tant de gentilshommes qui étaient venus à dessein de le détourner du service de Dieu? et saint Thomas

(1) S. Aug., in Ps. 68.

ne gagna-t-il pas sa propre sœur qui pensait le détourner, par la douceur de ses discours, de la profession religieuse qu'il voulait embrasser? Et ne dites pas qu'il n'y a rien à gagner avec ceux qui vous persécutent par leurs insolentes risées. S'ils espèrent de vous perdre et de vous corrompre, pourquoi désespérez-vous de leur conversion et de leur salut? souffrez pour quelque temps leur moquerie avec humilité; votre constance changera leur mépris en admiration. Ils révèreront votre vertu après l'avoir éprouvée; et comme ils se jouent de la faiblesse de ceux qui se laissent vaincre par leurs persuasions, ils concevront de l'estime et du respect pour vous, lorsqu'ils verront la généreuse résistance que vous leur faites. Que s'ils ne profitent pas de votre exemple, s'ils continuent à vous importuner, traitez-les comme ils méritent; moquez-vous de leur folie, ou plutôt ayez compassion de leur aveuglement. Il est juste, dit saint Paulin, de leur donner le change, et que l'odeur de leur mauvais exemple nous soit plus odieuse que la mort, de peur qu'ils ne nous empêchent de répandre partout l'odeur des vertus et de la sainteté de Jésus-Christ. De quoi peuvent-ils se plaindre, si l'odeur de leur vie nous est insupportable, puisque la nôtre leur est une odeur mortelle. Notre retenue les fâche, et leur libertinage nous offense; notre modestie les rebute, et leur impudence nous est intolérable; notre dévotion leur est à charge, et leur impiété nous est en horreur. Qui de nous a plus de raison, qui juge mieux du véritable honneur? Y a-t-il de la honte à vivre en homme de bien et suivre l'exemple de Jésus-Christ, ou plutôt n'est-il pas honteux et infâme de s'en éloigner comme ils font, et mener une vie qui est si contraire à la sienne? Si le portrait d'un roi était capable de raison, oserait-il se montrer, sachant qu'il est mal fait et qu'il ne lui rapporte pas? Une dame d'honneur n'étant pas vêtue selon sa qualité, oserait-elle paraître dans les compagnies? Un acteur

qui ne joue que par divertissement, pourrait-il sans rougir faire le personnage d'un prince, n'ayant la mine ni le geste que d'un valet? Quel est donc l'opprobre et l'infamie d'un chrétien, qui étant l'image vivante de Jésus-Christ, ne porte pas un seul trait de ses vertus? Comment peut-il paraître dans le monde, étant si contrefait, si disgrâcié, dans une nudité si honteuse et une posture si messéante à ceux qui ont l'honneur d'être enfants de Dieu? En vérité, s'il avait quelque sentiment de la noblesse de son âme, ne tomberait-il pas dans la confusion de se voir réduit à la dernière bassesse?

PREMIER ENTRETEN

DU HUITIÈME JOUR.

La croix est la plus visible et la plus éclatante marque de l'amour que Dieu nous porte.

« Le Seigneur châtie celui qu'il aime. »

HEBR., 12. 6.

I. CONSIDÉRATION.

Pour vous convaincre de cette vérité qui est pleine de consolation, appuyez-vous premièrement sur la parole de Dieu qui vous en assure. *Je reprends et châtie ceux que j'aime* (1). *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a fallu passer par l'épreuve de la tentation*, disait l'ange Raphaël à Tobie (2). *Quem diligit Dominus corripit*, dit le Sage (3), et saint Paul après lui : *Le Seigneur châtie celui qu'il aime* (4).

(1) Apoc., 3. 19. — (2) Tob., 12. 13. — (3) Prov., 3. — (4) Hebr.,

De quel amour ? Amour de père qui nous traite comme ses enfants.

II. CONSIDÉRATION.

Quand Dieu vous frappe rudement et qu'il vous envoie de très-sensibles afflictions, bien loin de croire que ce sont des marques de sa haine et de sa colère, assurez-vous qu'il vous aime, puisqu'il agit en père qui aime ses enfants. Car, dit l'Apôtre, *il châtie tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants* (1). La bienheureuse Angèle de Foligny (2), demandant un jour à Notre-Seigneur qui étaient ceux qu'il mettait au rang de ses enfants, il lui répondit que c'étaient ceux qui tâchaient de lui plaire par l'imitation de sa croix et par une amoureuse pratique de la pauvreté, du mépris et des souffrances ; que c'étaient ceux qui mangeaient à sa table, qui étaient plus près de lui, qui étaient servis de la même viande que lui, et qu'il permettait souvent, par une faveur spéciale, qu'il leur arrivât de grandes afflictions, parce qu'il les aimait davantage, de quoi ils étaient fort reconnaissants ; et quoiqu'ils ressentissent quelquefois de grandes amertumes, elles leur semblaient douces à cause de l'amour, de la grâce, de l'honneur et de la valeur qu'ils y trouvaient. Une autre sainte disait à ce même sujet et dans les mêmes sentiments : « O mon Dieu ! si vous me révéliez tous les secrets de votre cœur très-sacré, si vous me montriez tous les jours en vision les hiérarchies des anges, et si tous les jours je ressuscitais les morts, je ne prendrais pas cela pour une marque infailible de votre amour en mon endroit ; mais quand vous me ferez la grâce de faire du bien à ceux qui me font du mal, et de parler en bonne part de ceux qui médisent de moi et me condamnent injustement ; alors, ô Père éternel, je croirai par là, comme par un signe infailible, que je suis

(1) Heb , 12. 6. — (2) In ejus vitâ.

votre fille (1). » Elle avait raison de le dire et d'en être persuadée ; car *le Seigneur corrige celui qu'il aime, comme un père aime son fils dont il fait ses plus chères délices* (2). Il n'y a rien qui soit plus au goût de Dieu que le courage d'un homme vraiment patient, qui prend de sa main les croix les plus pesantes comme des faveurs avec une amoureuse reconnaissance. Sainte Gertrude (3), priant pour une personne vertueuse qui était fort affligée, Notre-Seigneur lui apparut, et lui dit : « Cette âme pour laquelle tu me pries est comme un beau lis que je prends plaisir de porter dans la main ; ce sont mes délices, c'est mon souverain contentement de demeurer dans un cœur pur et chaste comme le sien. C'est une rose dont l'odeur m'est infiniment agréable ; sa patience dans les adversités, jointe à une sincère et cordiale action de grâce, est un très-doux parfum, et ses amoureux soupirs font une admirable harmonie qui ravit les esprits bienheureux, et qui me plaît si fort, que parfois lorsque les pécheurs m'offensent, je me retire dans cette âme pour y trouver du repos ; je presse son cœur, je lui fais sentir de la douleur ; et l'humilité, la patience, la dévotion avec laquelle elle la porte en l'union de mes plaies, apaise ma colère, et m'oblige à pardonner aux criminels pour l'amour que je lui porte. »

III. CONSIDÉRATION.

La véritable marque de cet amour que Notre-Seigneur a pour ses enfants, lorsqu'il les éprouve par de grandes souffrances, est le bien qu'il leur veut et qu'il leur procure par là, savoir, un très-pur amour en cette vie, dit saint Laurent Justinien, et une éclatante couronne dans le ciel. La sagesse

(1) B. Baptista Verana chr. S. Francisci., to. 2, l. 7, c. 26. —

(2) Prov., 3. — (3) Lib. 4, c. 4, insinu div. piet.

divine a coutume d'éprouver ses dons et de frapper de verges ceux qu'elle rend illustres en leur donnant son amour. Je châtie ceux que j'aime, dit la sagesse. La charité n'est jamais sans l'exercice de la patience; elle combat avec toutes les forces spirituelles de l'âme; et la souffrance montre ce qu'elle est (1). Pour la couronne du ciel, ce même père assure qu'il n'y a point de marque plus certaine de la prédestination que la croix. L'affliction est à l'égard des justes un signe de l'amour que Dieu leur porte, un présage de leur future béatitude et une marque éclatante de leur prédestination (2). Saint Chrysostôme dit que la croix est l'école où l'on instruit les prédestinés pour les disposer et préparer pour le ciel (3), et sainte Catherine de Boulogne assure que c'est le chemin par lequel Dieu fait marcher de bonne heure ceux qu'il aime d'un amour paternel, pour les faire héritiers des biens de son Fils (4).

IV. CONSIDÉRATION.

Concluez donc, avec saint Laurent Justinien, que la raison et l'exemple de saints, surtout celui du Verbe incarné, confirment cette vérité, que plus le juste est chéri de Dieu, plus il est affligé, et tirez de là les pratiques et les résolutions suivantes (5).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Mettez en pratique ce que le père Balthazar Alvarez écrit à une personne de qualité qui était fort affligée : Que celui qui aime Dieu, et qui est persuadé par le mouvement

(1) Vide S. Laur. Just., l. de casto connub., c. 18. — (2) De cast. conn., cap. 6. — (3) S. Chrys., hom. 10 in ep ad Rom. Vide P. Alvaris vitam., c. 51 — (4) S. Catharina Bononiensis in libell. de armis spiritualibus armatura, § 7. — (5) S. Laur. Just. de casto connub., c. 18.

de cet amour, que Dieu lui envoie les afflictions pour exciter et enflammer sa charité, n'a pas besoin d'autres considérations pour les aimer et avoir de la vénération pour elles. Il les reçoit toutes comme des faveurs, comme des messagers célestes, comme des charbons ardents, comme des rayons éclatants de la bienveillance divine, et comme des flèches d'amour capables d'attendrir son cœur, quelque dur qu'il soit.

2. Si la croix ne vous fait croître dans l'amour de Dieu, pleurez vos péchés qui vous mettent le bandeau sur les yeux et vous empêchent de voir votre bonheur et les grands desseins que Dieu a sur vous. Vous serez toujours flottant jusqu'à ce que vous les connaissiez ; Dieu vous fera toujours sentir quelque amertume et versera toujours quelque goutte de fiel dans votre cœur, jusqu'à ce que vous aimiez la croix et que vous l'ayez en grande estime comme la chose du monde la plus précieuse.

3. Vous avez un besoin tout particulier de deux vertus, dit le cardinal Pierre Damien, de la charité et de la patience ; par la charité le Fils de Dieu est descendu jusqu'à notre bassesse, et par la patience il a élevé notre nature jusqu'à la gloire de son Père (1).

(1) Petrus Damiani, serm. 3. Vide serm. 47.

DEUXIÈME ENTRETIEU

DU HUITIÈME JOUR.

La croix est la plus certaine et la plus éclatante marque de
de notre amour envers Dieu.

« Réjouissez-vous de ce que vous participez aux souffrances de Jésus-Christ, afin que vous soyez aussi comblés de joie dans la manifestation de sa gloire. »

I. PETR., 4. 14.

Saint Chrysostôme dit avec raison *qu'il n'y a rien qui nous apporte plus de gloire et de confiance que d'être aimés de Dieu et de l'aimer réciproquement comme notre Dieu* (1). Mais il faut ajouter que celui qui n'est pas prêt de porter sa croix et de souffrir tout, se tenant soumis à toutes les dispositions que son bien-aimé fera de lui, n'est pas digne d'être appelé ami de Dieu. Le véritable ami doit embrasser de grand cœur les choses les plus fâcheuses et les plus amères pour celui qu'il aime, et ne se détourner point de lui, pour quelque accident contraire qui lui arrive (2). Voilà la plus certaine et la plus éclatante marque de notre amour envers Dieu, selon le sentiment commun des saints pères.

I. CONSIDÉRATION.

L'adversité, dit saint Chrysostôme, est la pierre de touche de l'amour. On connaît le cœur d'un ami dans les rencontres

(1) S. Chrys., hom. 64 ad pop. — (2) De Imitat. Christi, l. 3, c. 5, n. 8.

dangereuses ; son affection paraît dans les peines qu'il endure, et sa charité dans la mort (1).

II. CONSIDÉRATION.

Les justes, dit saint Grégoire (2), cachent leurs vertus durant leur prospérité et s'enveloppent dans le mépris d'eux-mêmes ; mais quand ils sont persécutés des hommes ou que Dieu les met à l'épreuve des maladies, de la pauvreté et des misères de la vie, alors ils déploient tous les dons du ciel qu'ils tenaient renfermés, et comme l'encens dans le feu, ils exhalent les plus douces odeurs de la sainteté chrétienne. Ils sont en cela semblables aux étoiles du firmament qui ne paraissent que durant la nuit, et se cachent durant le jour. Leurs vertus ne sont jamais plus éclatantes que lorsqu'elles sont environnées de souffrances, de travaux et de contradictions. L'amour divin surtout jette pour lors un merveilleux éclat ; et jamais il ne fait mieux paraître sa force et son ardeur que quand il est plus rudement attaqué. Notre-Seigneur disait un jour à sainte Gertrude : *Quiconque s'offre à moi sincèrement et franchement pour souffrir tout ce qu'il me plaira, peut se glorifier qu'il languit d'amour, et me le faire savoir, tandis qu'il est dans la souffrance et qu'il y persévère pour l'amour de moi.* Et comme elle lui demandait de quoi lui pouvait servir ce message, il lui répondit : *J'en fais les délices de ma divinité, l'honneur de mon humanité, le plaisir de mes yeux, et le charme harmonieux de mes oreilles* (3). D'où il vient que Notre-Seigneur se plaît tant dans les souffrances de ses amis ? c'est que comme il les aime beaucoup, son plaisir est d'être réciproquement aimé, et il n'en tire point de preuves plus assurées que les peines qu'ils souffrent

(1) S. Chrys., hom. 6 de Pass. Dom. — (2) Præf. in Mor. — (3) Insin. div. piet., lit. 3, c. 55.

tamment pour son service. Vous ne pouvez donner à Jésus-Christ des marques d'un plus grand amour que la patience, disait saint Jean Columbin à quelques âmes qu'il avait converties (1).

III. CONSIDÉRATION.

Il y a une alliance si étroite, disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, entre l'amour de la divine charité et la parfaite patience, qu'on ne peut pas les séparer. C'est pourquoi quand une âme se résout et se dispose à m'aimer, elle doit en même temps choisir la croix et se résoudre à endurer toutes sortes de peines pour l'amour de moi, de quelque part qu'elles viennent et de quelque manière que je les lui donne, parce que la patience ne s'éprouve que par les peines (2). Cette grande sainte apprit encore une si importante vérité de la bouche du Père éternel, qui lui dit ces paroles remarquables qu'elle a couchées dans ses Dialogues. Le mouvement de la vraie charité, qui est dans l'âme, n'est autre qu'une patience invincible qui est un signe évident, et qui fait voir très-clairement qu'elle est en moi et que je suis en elle par le moyen de la grâce. La vision que sainte Gertrude raconte sur ce sujet mérite une considération particulière. Offrant un jour à Notre-Seigneur, dans une courte prière, toutes les peines du corps et de l'esprit qu'elle souffrait, et toutes les consolations spirituelles et corporelles dont elle était privée, Notre-Seigneur lui apparut, tenant dans ses deux mains deux anneaux enrichis de deux pierres précieuses qui marquaient le prix de ces deux choses qu'elle lui avait présentées, ce qui lui donna occasion de réitérer plusieurs fois la même prière; et quelque temps après, lorsqu'elle la récitait, elle sentit que Notre-Seigneur lui appliqua à l'œil gauche l'anneau qu'il tenait de la même main, et qui marquait les peines qu'elle lui avait

(1) In vita B. Joann. Columb. — (2) In dial, c. 5.

offertes. Et depuis ce temps-là elle sentit des douleurs dans cette partie dont elle ne pût jamais être parfaitement délivrée; d'où elle apprit que comme l'anneau se donne aux épouses, de même les souffrances du corps et de l'esprit sont des marques de l'élection divine, et comme l'anneau avec lequel Dieu épouse l'âme (1). Si bien qu'elle peut dire ces paroles : Jésus-Christ m'a prise pour son épouse avec son anneau. Et si elle en est reconnaissante, si elle le bénit dans ses afflictions, si elle les reçoit comme des faveurs avec action de grâces, elle peut ajouter, et il m'a parée d'une belle couronne comme son épouse, parce que la gratitude dans les souffrances est une éclatante couronne de gloire incomparablement plus précieuse que l'or et les pierreries.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Remerciez Dieu dans vos afflictions, dites avec Job : *Que le nom du Seigneur soit béni*; ou avec saint Laurent : Je vous rends grâces, Seigneur, de m'avoir jugé digne d'entrer par la porte des souffrances, par où vous êtes entré dans votre royaume.

2. Tenez-vous plus honoré de souffrir pour Jésus-Christ que s'il vous avait donné la plus belle couronne de l'univers, et dites avec saint Paul : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

3. Dites avec le Prophète-Roi : *Je bénirai Dieu en tout temps, sa louange sera toujours dans ma bouche.* Ne prenez pas le temps de l'affliction comme un mauvais temps, mais plutôt comme le meilleur temps de votre vie.

(1) S. Gertrud., lib. 8, c. 2 insin. de piet.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU HUITIÈME JOUR.

Tout le bonheur d'un chrétien, soit dans le temps ou dans l'éternité, est dans la croix.

« Vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous chargeront d'injures, qu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi ils diront faussement toute sorte de mal contre vous. »

MATTH., 5. 11.

I. CONSIDÉRATION.

La croix porte deux sortes de fruits, les uns dans le temps, les autres dans l'éternité; les uns font tout le bonheur de l'autre vie, les autres font tout le bonheur de la vie présente. Pour cueillir les uns et les autres, servez-vous des vérités suivantes, et gravez-les si avant dans votre cœur, qu'on ne puisse jamais les effacer.

1. *Vérité.* Toute la joie d'un chrétien est dans la croix. Mes frères, dit l'apôtre saint Jacques, mettez toute votre joie à souffrir les diverses tentations qui vous arriveront (1); persuadez-vous que c'est la vraie joie d'un chrétien, *la souveraine joie, la joie unique*; car la vraie joie naît de la possession du vrai bien. Or, tous les vrais biens sont dans la croix. *Le salut est dans la croix, la vie dans la croix, le refuge contre nos ennemis dans la croix, la douceur de la grâce, la force de l'âme, la joie de l'esprit, la vertu consommée, et la parfaite sainteté dans la croix* (2).

(1) Jacob, 1. 2. — (2) L. 2, c. ultimo de Imit. Christi.

La souveraine joie naît de la possession du souverain bien. Or, le souverain bien de cette vie est de souffrir pour Dieu ; c'est un bien qui surpasse tout ce qu'on peut se figurer de bon en cette vie. *Allez où vous voudrez, cherchez tant que vous voudrez, vous ne trouverez point de voie, ni plus excellente pour vous élever en haut, ni plus sûre pour vous tenir en bas hors du péril de tomber, que celle de la croix (1).* S'il y avait un état plus avantageux pour le salut des hommes que celui de la souffrance, Jésus-Christ nous l'aurait appris par ses paroles et par son exemple (2). Il n'y a donc rien dont un chrétien doive tant se réjouir que de la croix (3) ; il en doit être plus content que de la possession de toutes les grandeurs, de toutes les richesses, de toutes les sciences et de tous les autres biens de cette vie. Bien davantage, non-seulement ce doit être sa plus grande joie, mais encore son unique joie, *parce qu'il ne peut trouver ni le salut de son âme, ni l'espérance de la vie éternelle que dans la croix (4).* Ainsi tout consiste à aimer la croix et à y mourir. Il n'y a point d'autre voie pour aller à la vie, et pour acquérir la paix intérieure et véritable, que celle de la croix et de la mortification continue (5). Mourir pour Jésus-Christ, c'est l'unique voie pour gagner la palme de la victoire. Il n'y a point d'autre voie pour acquérir la véritable gloire, ni d'autre moyen pour obtenir la couronne. C'est l'unique voie pour gagner cette belle palme, dont les fruits sont si doux, dont l'ombre nous concilie un si agréable repos, et dont les branches servent d'un si riche ornement à nos triomphes. Enfin, c'est l'unique voie pour rendre à Dieu l'honneur suprême que nous lui devons, pour donner à Jésus-Christ des témoignages d'une souveraine reconnaissance qu'il exige de nous, et pour faire une pleine et entière satisfaction de nos péchés (6).

(1) Ibidem, n. 3. — (2) Ibid., n. 5. — (3) Ibid., n. 14. — (4) Ibidem, n. 12. — (5) Ibid., n. 3. — (6) P. Vincent. Caraffa, de marty., c. 4.

Préparez-vous donc, comme un bon et fidèle serviteur de Jésus-Christ, à porter avec joie la croix de votre maître, qui a bien voulu être crucifié pour l'amour de vous. Remettez-lui toutes les consolations que vous espérez, afin qu'il en use comme il lui plaira ; mais pour vous, résolvez-vous à souffrir les afflictions, et prenez-les pour de très-grandes consolations (1).

Quand vous serez venu à ce point de perfection, que la souffrance vous soit douce, et que vous la goûtiez pour l'amour de Jésus-Christ, alors croyez que vous êtes vraiment heureux, parce que vous avez trouvé le paradis sur la terre (2).

Voilà peut-être ce qui nous manque, savoir, que nous ne goûtons pas, et nous ne sommes pas bien aises d'être foulés, pressés, méprisés, pour faire couler le vin de la consolation et de la joie que nous désirons. Souvenons-nous de ce que Notre-Seigneur a dit : *J'ai foulé seul dans le pressoir*. Qui refusera maintenant d'être mis à la presse, voyant Jésus-Christ foulé dans le pressoir (3) ?

II. CONSIDÉRATION.

2. *Vérité*. Toute la gloire, la noblesse et la grandeur d'un chrétien est dans la croix. Nous avons deux belles sources de gloire, dit saint Paul, *nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu, et non-seulement en cette espérance, mais nous nous glorifions encore dans les afflictions* (4). La raison fondamentale est que toute la gloire d'un chrétien est d'être semblable à Jésus-Christ. Or, les afflictions, les croix, les souffrances que nous portons par vertu et par l'esprit de Dieu sont les livrées de notre maître, ce sont

(1) Lib. 2 de Imit. Christi, capite ultimo, n. 10. — (2) Ibid. n. 11. —

(3) S. Franciscus Borgia, epist. ad Soc. Aquit. — (4) Rom., 5. 2.

des participations de sa croix; ce sont comme autant d'étincelles de ce grand feu; des rayons de ce soleil, des ruisseaux de cette source, des branches de cet arbre de vie. Comme donc la croix de Jésus-Christ a réparé toute la gloire de Dieu et tout l'honneur du genre humain, les nôtres ont le même avantage à proportion, selon ce qu'elles tiennent de la sienne, c'est-à-dire, selon que nous souffrons dans le même esprit que lui et pour les mêmes fins; car il a divinisé tous nos maux; il a rendu, par le mérite de sa mort, les mépris glorieux, les souffrances douces et la pauvreté précieuse (1).

Ajoutez à cela que toutes nos croix étant unies à celles de Jésus-Christ, sont les semences de la vraie gloire que nous espérons posséder dans le ciel. Les afflictions de cette vie, dit saint Grégoire de Nysse, sont comme les fleurs qui devancent les fruits de la gloire; et le sang que nous versons est une onction royale qui nous consacre à l'immortalité. Puisqu'il est glorieux à un soldat de pouvoir montrer les cicatrices des plaies qu'il a reçues dans les combats, et qui sont les marques de sa valeur, les martyrs, au jour du jugement, n'auront point de plus superbes ornements que celles qu'ils ont souffertes pour le service de Jésus-Christ. Et dès à présent quel honneur ne rendons-nous pas à leurs chaînes et aux autres marques de leurs tourments? Saint Paul en faisait plus d'état que de tous les empires, et l'illustre martyr saint Babylas voulut être enterré avec les siennes, qui lui étaient si chères, qu'il ne pouvait même s'en séparer après sa mort. Dieu même, pour faire voir l'estime qu'il en fait, et pour accroître la vénération des peuples par les merveilles qu'il opère, s'en sert comme d'organes de sa toute-puissance pour chasser les démons, pour guérir les malades et pour ressusciter les morts, témoignant par là, et l'amour qu'il leur porte, et celui qu'ils ont pour lui en donnant leur vie

(1) S. Chrysost., hom. 47 ad populum.

pour son honneur. Or, la patience des gens de bien dans les longues afflictions de cette vie, est une espèce de martyre, qui dispute de la gloire et du mérite avec la vertu des martyrs. Il y a cette différence, que mourir de la main d'un persécuteur, c'est un martyre qui éclate au dehors et paraît dans son effet ; mais souffrir des opprobres, et aimer ses ennemis, c'est un martyre secret qui demeure dans le cœur, dit saint Grégoire (1), mais pourtant il ne cède guère au premier. Heureux celui qui étant tous les jours chargé de malédictions et d'opprobres, se fait violence pour en étouffer le ressentiment ; il méritera une gloire pareille à celle des anges et des martyrs (2).

III. CONSIDÉRATION.

3. *Vérité.* Toutes les richesses d'un chrétien sont dans la croix. Les vraies richesses du christianisme sont les vertus et les biens de l'esprit, que la rouille ne consume point, et que la mort ne peut ravir. Or, il est certain que Dieu a caché dans la croix le trésor de toutes les vertus, de tous les mérites des saints, de tous les biens de la grâce et de tous les biens de la gloire (3). Le père Cosme Stella, religieux de la Compagnie de Jésus, savant et vertueux, étant près de rendre l'esprit dans le collège de Milan, en l'année 1588, fut prié par son supérieur et par tous ceux qui assistaient à sa mort, de leur dire quel chemin lui semblait le plus court pour arriver à la perfection, et ayant plusieurs fois tâché par humilité de s'en excuser ; enfin, pressé par l'instance qu'on lui faisait, il recueillit le peu de force qui lui restait pour leur dire que c'était le chemin de la croix, le chemin de la mor-

(1) S. Greg., hom. 35 in Evang. — (2) S. Joan. Clim., gr. 4. —

(3) S. Laur. Just., de cast. connub., c. 5. — S. Zeno Veronensis, serm. de patient. — Antiochus, homil. 78.

ification, le chemin de l'institut de la Compagnie (1), et il expira doucement après avoir prononcé ces paroles. Il ne fit en cela que suivre le sentiment de saint Ignace, qui donna la même réponse au père Natal, à cause de quoi le père Balthazar Alvarez avait coutume de dire *que se mortifier et embrasser la croix avec ferveur, c'était aller par la diligence au sommet de la perfection, et qu'il n'y avait point de chemin plus court pour y parvenir*. Ce n'est pas seulement le plus court chemin de la perfection, et le plus excellent moyen pour acquérir en peu de temps un grand trésor de vertus et de mérites, c'est l'unique, parce qu'il n'y a point de vertu solide qui ne soit de difficile conquête, à cause de son objet, qui est toujours accompagné de quelque difficulté. C'est pourquoi la bienheureuse Angèle de Foligny avait raison de dire que la mortification est à l'âme ce que la pluie du ciel est à la terre, qu'elle la rend féconde en toutes sortes de vertus (2). Le bois de la croix, dit saint Bernard, produit toujours la vie, et toujours il fait couler le baume des grâces spirituelles. Ce n'est point un arbre sauvage, c'est un arbre de vie pour ceux qui l'embrassent; c'est un arbre fertile, qui porte des fruits salutaires; autrement comment occuperait-il la terre du Seigneur? cette terre, dis-je, très-précieuse, où il s'est attaché avec des clous qui lui servent de racines. Certes, s'il n'eût surpassé tous les autres en excellence et en bonté, jamais il n'eût été planté dans ce jardin, jamais il n'eût occupé cette vigne (3).

(1) Ann. 1588. Refert pater Nic. Lancicius, opus. de quatuor viis ad perfectionem. Lib. 3 vit., c. 10. — (2) S. Chrys., hom. 4 ad pop. — (3) S. Ber., serm. primo de S. Andr.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Lorsqu'il vous arrive quelque humiliation, dites avec saint Paul : *Je me glorifierai avec plaisir dans mes faiblesses, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi. C'est par cette raison que je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités où je suis, dans les persécutions, dans les afflictions pressantes que je souffre pour Jésus-Christ* (1); car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.

2. Quand vous souffrez quelque douleur ou quelque chagrin, faites-en le sujet de votre joie, et dites, selon le conseil de saint Jacques : *Toute ma joie est de n'en avoir point* (2). Pourquoi ? *Sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience, et que la patience rend ses œuvres parfaites, afin que vous soyez parfaits et accomplis en toutes manières et que rien ne vous manque.*

3. Faites-vous un trésor des croix et des mortifications qui vous arrivent, et cachez-le sous le silence, de peur qu'on ne vous l'enlève. « Ne le méprisez pas, c'est un petit grain en apparence, dit saint Bernard, mais il produit un fruit considérable. Vous le trouverez peut-être insipide, peut-être amer, peut-être piquant comme un grain de moutarde. Ne considérons point ce que l'on y trouve, c'est-à-dire le mal temporel qui passe, mais le bien qui ne s'y trouve pas, et qui est un bien éternel. Goûtons par avance les prémices de la gloire, glorifions-nous dans l'espérance de la gloire du grand Dieu, et pour parler plus clairement, dans la souffrance; car on y trouve l'espérance de la gloire, ou plutôt la gloire même est dans la souffrance, comme l'espérance du fruitier même est dans la semence. C'est ainsi que le royaume des cieux est

(1) 2 Cor., 12. 9. — (2) Ep. Jac., c. 1, 11, 2.

ans nous, comme un riche trésor dans un vaisseau d'argile; mais il y est caché, et bienheureux est celui qui le découvre (1). La gloire, mes frères, est cachée dans la croix, l'éternité dans ce moment de souffrance, le poids éternel d'un bien incompréhensible dans cette légère peine. Hâtons-nous d'acheter le champ et le trésor qui y est caché (2). Le propre d'un chrétien est d'aimer la souffrance, pour acheter toute la grâce de Dieu, dit Tertullien (3).

(1) S. Bern., serm. 17, in Ps. 90. — (2) Ibidem. — (3) Tert., Apolog., c. 20.

QUATRIÈME RETRAITE

POUR ACQUÉRIR LE PUR AMOUR DE DIEU ET DE
JÉSUS-CHRIST, SON FILS UNIQUE.

PREMIER ENTRETIEN

DU PREMIER JOUR.

Première maxime fondamentale : nous sommes tous créés
pour aimer Dieu.

« L'amour est l'accomplissement de
la loi. » THOM., 13. 10.

I. CONSIDÉRATION.

Toutes choses tendent naturellement à la fin pour laquelle elles sont créées, parce que c'est le centre de leurs mouvements et de leurs inclinations, où elles trouvent leurs perfections et leur repos. Or, l'homme est créé pour aimer Dieu; il faut donc qu'il aspire sans cesse à son amour, comme toutes les créatures vont sans cesse à leur centre et à leur fin. « Nous qui voyageons dans cette vaste solitude de la vie présente, dit saint Laurent-Justinien, nous ne devons pas ignorer le lieu où nous allons; car c'est une grande imprudence de cheminer toujours, sans prévoir où l'on veut aller.

C'est le propre des bêtes, d'agir sans raison et ne suivre que l'instinct et le mouvement des sens ; mais l'homme ne doit pas se gouverner de la sorte. (1) » Il doit avant toutes choses se proposer l'amour divin comme son centre, et graver au fond de son cœur cette maxime fondamentale, qui est le premier principe de sa conduite, qu'il n'est au monde que pour aimer Dieu. L'avez-vous fait jusqu'ici ? y avez-vous sérieusement pensé ? Regrettez la faute que vous y avez faite. Tâchez d'entrer dans cette importante vérité, et pesez les raisons suivantes pour vous convaincre.

II. CONSIDÉRATION.

La fin de l'homme, dit saint Thomas, est d'être uni à Dieu, parce que c'est en cela que consistent sa béatitude et sa perfection. Qui fait cette union ? L'amour divin ; car le propre de celui qui aime est de sortir de lui-même pour se porter vers son objet, et de s'y lier de toutes ses forces pour en prendre toutes les qualités. D'où il suit que l'amour divin nous comble de richesses, remplit notre âme de joie et nous élève à une noblesse et dignité admirables, parce qu'en nous unissant à Dieu il nous transforme en lui et nous fait comme des dieux, selon cette excellente pensée de saint Augustin : Chacun est tel qu'est son amour. Voyez, je vous prie, quel est le vôtre. Aimez-vous la terre ? vous ne serez que de la terre ; aimez-vous Dieu ? que vous dirai-je, vous serez Dieu ; je n'aurais pas l'assurance de le dire de mon chef, mais écoutons les Écritures : « *J'ai dit que vous êtes des dieux et les enfants du Très-Haut* (2). » Jugez à quel point de bonheur nous a élevés le pur amour ; Dieu est infiniment bon, infiniment grand, infiniment saint, infiniment heureux

(1) S. Laur. Justinian., l. de hum., c. 14. — (2) S. Aug., tract., 2, in epist. 1. Joann.

et content; donc si je l'aime, je participerai à son honneur, à sa sainteté, à sa grandeur, à sa bonté, et plus je l'aimerai, plus j'aurai de part à ses perfections, parce que les degrés de ma transformation suivent les degrés de mon amour.

III. CONSIDÉRATION.

Dieu est notre original, et en cette considération notre emploi, notre but, notre fin est de le représenter. Si le portrait d'un prince avait du sens, dit le cardinal Bellarmin, il n'aurait point de plus grand désir ni de plus doux emploi que de regarder son original, de se former entièrement sur lui et de lui devenir parfaitement semblable. O âme chrétienne! Dieu est votre original, et dans cette vue votre but doit être d'exprimer dans vos mœurs la sainteté de ce modèle (1); car l'homme, dit saint Grégoire de Nysse, a été créé pour être une figure vivante de la sainteté divine et suprême (2). Or, l'amour divin est le plus excellent ouvrier qui puisse achever cet ouvrage, soit parce qu'il nous donne une plus grande idée et une plus haute estime des perfections divines, soit parce qu'il nous porte avec plus d'ardeur à lui complaire en tout, et à lui donner des marques de notre affection, entre lesquelles celle de l'imitation est la plus certaine; soit parce qu'il nous fait trouver plus de douceur et de plaisir à renoncer à nos propres inclinations, à nos sentiments, à nos pensées et à nos façons de faire pour prendre les siennes; soit enfin parce qu'il nous inspire un désir plus efficace de gagner son amitié et d'attirer ses regards et ses complaisances sur nous, en nous rendant ses imitateurs. Si donc nous voulons arriver à cette fin pour laquelle nous sommes créés, le principal emploi de notre

(1) Bellarminus de ascens. ment., gr. 1. — (2) S. Greg. Nyss, orat. de infant. qui præmat. eripitur.

vie doit être l'amour divin; parce que, dit un philosophe platonicien, celui qui aimera Dieu d'un véritable amour, le trouvera certainement, et par ce moyen il se retrouvera lui-même en Dieu, parce qu'il retournera à son original, sur lequel il a été créé, où il se reformera de nouveau et prendra ce qui lui manque pour être parfait, en demeurant toujours uni par amour à son idée (1). Hors de là il sera toujours imparfait, toujours misérable et plus vil que le néant. Quiconque d'entre nous est séparé de Dieu ici-bas, n'est point un vrai homme, parce qu'il n'est pas uni à son idée sur laquelle il a été formé, ce n'est qu'un demi-homme, ce n'est rien du tout (2); *car, selon l'Apôtre, quand je parlerais comme un ange, quand je prédirais l'avenir comme un prophète, quand je donnerais tous mes biens aux pauvres, et ma vie même comme un martyr, si je n'ai la charité je ne suis rien* (3).

IV. CONSIDÉRATION.

Dieu est notre souverain Seigneur, de qui nous tenons l'être et la vie. La fin de l'homme, dit saint Ignace (4), *est de le louer, de le respecter, de le servir, et par ce moyen de se sauver*. Or, le salut de l'homme, son repos et sa félicité consistent dans l'amour de jouissance, la principale gloire de Dieu dans l'amour de révérence et d'estime, sa louange dans l'amour de complaisance et de reconnaissance, et son service dans l'amour d'obéissance et de conformité à son bon plaisir. Mes frères, dit Hugues de Saint-Victor, ce que l'on appelle servir Dieu est compris et déclaré en peu de paroles fort agréables; car enfin servir Dieu, c'est proprement aimer Dieu. Celui qui ne l'aime point, ne le sert point, et tout au contraire quiconque l'aime le sert; qui l'aime peu,

(1) Mart. Fecinus in conv. Plat., c. 21, or. 6. — (2) Ibidem. —

(3) I. Cor., 13, 1. — (4) Lib. Exercit.

le sert peu; qui l'aime bien, le sert bien; qui l'aime parfaitement, le sert parfaitement (1). La raison est parce que servir Dieu, c'est faire ce qu'il nous commande; or, tout ce qu'il nous commande et tout ce qu'il désire de nous est ramassé et compris dans la charité (2); car tout ce qu'il nous prescrit par ses lois, comme sage législateur, ne tend qu'à nous rendre heureux et vertueux, et c'est l'amour qui fait l'un et l'autre. Par conséquent, dit saint Thomas, il faut que la loi divine ait pour sa fin la charité (3). La charité est la fin des commandements, qui ne nous ont été donnés que pour faire exécuter plus parfaitement celui de l'amour.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Concluons donc avec saint Bernard, et prenant une forte résolution de nous adonner désormais à la pratique de l'amour divin, disons avec lui : Je suis sans doute infiniment obligé à aimer Dieu, puisque c'est de lui que je tiens l'être, la vie et le bon sens. Certainement, mon Seigneur Jésus, celui qui refuse de vivre pour vous est digne de mort, car il abuse de la vie et des lumières que vous lui avez données pour vous aimer.

2. Seigneur, vous m'avez fait pour vous aimer, et mon cœur ne sera jamais content qu'il ne soit uni à vous comme au centre de son repos.

3. Écoutons avec attention Notre-Seigneur qui nous commande de l'aimer, et pesons les paroles dont il se sert pour nous y obliger : *Que demande encore à présent le Seigneur ton Dieu, sinon que tu le craignes, et que tu marches dans ses voies, et que tu l'aimes et le serves de tout ton cœur et de toute ton âme, afin qu'il te comble de biens* (4).

(1) Hugo, à S. Vict., serm. 88. — (2) Rom., 13. — (3) S. Thom., l. 3 contra gent., c. 116. — (4) Deut., 10, 12.

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, et tu mettras ce commandement que je te donne au milieu de ton cœur, tu le publieras aux autres et tu le méditeras sans cesse, soit que tu sois assis dans ta maison ou que tu fasses voyage, soit que tu te couches ou que tu te lèves (1).

Aime donc le Seigneur ton Dieu, et garde ses commandements (2).

4. Demandons-lui la grâce qui nous est nécessaire pour accomplir ce grand précepte de l'amour. Donnez-moi ce que vous me commandez. Je vous rends grâce du commandement que vous m'avez fait de vous aimer. Prenez l'empire sur mon cœur et faites-lui faire ce qui vous est le plus agréable. Faites que j'accomplisse ponctuellement jusqu'aux moindres circonstances de ce très-doux précepte que vous m'avez donné. Ayez pitié de moi, Seigneur, et faites-moi cette miséricorde que je vous aime, et que je fasse ce que vous désirez, vous qui avez dit : *Je suis le Seigneur ton Dieu, tout-puissant et miséricordieux à l'infini envers ceux qui gardent mes préceptes (3).*

(1) Deut., 6, 5. — (2) Deut., 10, 1. — (3) Exod., 20, 6. Deut., 5, 10.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU PREMIER JOUR.

Seconde maxime fondamentale : tout ce qui est dans le monde a été créé pour me servir à acquérir l'amour divin.

« Tout est à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses futures : tout est à vous. »

I. Cor., 3. 22.

I. CONSIDÉRATION.

Toutes les choses créées qui sont sur la terre ont été faites pour l'homme, afin qu'elles l'aident à poursuivre la fin de sa création, dit saint Ignace; par conséquent ce sont autant de moyens pour acquérir l'amour de Dieu, qui est ma fin. Elles m'y portent et m'y conduisent par des adresses certaines, si je les suis fidèlement et sans résistance.

Premièrement, elles m'apprennent à garder inviolablement ses lois, par un amour effectif, que Notre-Seigneur nous recommande si souvent dans l'Évangile. *Si vous m'aimez, dit-il, gardez mes commandements. Celui qui a reçu mes commandements et qui les garde, est celui qui m'aime. Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai gardé aussi les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour. De quelque côté que je me tourne, il n'y a rien dans le ciel ni sur la terre qui ne me porte par son exemple à faire ce que Dieu m'or-*

donne, et à garder ses lois avec une fidélité inviolable. *Les jours, Seigneur, se suivent continuellement par votre ordre, parce que toutes les créatures vous servent et vous obéissent* (1). Les cieux et la terre sont toujours prêts à exécuter vos volontés. *Votre parole subsistera éternellement dans le ciel* (2). Vous commandez au soleil de nous éclairer durant le jour, et aux étoiles durant la nuit; et ces globes lumineux ne manquent jamais à se lever à point nommé, pour faire ce que vous leur commandez. *Votre vérité passe de siècle en siècle. Vous avez affermi la terre sur son centre, et elle y demeure toujours constamment* (3). Cette admirable obéissance ne devrait-elle pas nous faire rougir de notre infidélité, nous qui sommes obligés par tant de titres à aimer Dieu, et qui lui soumettons néanmoins avec tant de peine nos rebelles volontés. Et quoi! mon âme, aurons-nous moins pour Dieu de sentiment d'amour et de respect, que les créatures même insensibles; tout obéit au Créateur, serai-je seul dans la rébellion et dans le désordre?

II. CONSIDÉRATION.

Secondement, toutes les créatures m'apprennent par l'utilité que j'en reçois, à aimer Dieu d'un amour affectif. Je les trouve toutes à mon réveil, qui se présentent pour me servir et pour exiger en même temps le libre tribut d'une amoureuse reconnaissance que je dois seul à Dieu pour tout l'univers. Si la terre me porte sur son sein et me nourrit de la douceur de ses fruits, c'est son amour qui la cultive, et il en est le jardinier à qui j'en suis redevable. Si l'air me rafraîchit et me donne la vie, c'est son amour plutôt que l'air que je respire. Si le feu me donne sa chaleur et le ciel ses influences favorables, c'est pour accomplir le commande-

(1) Ps. 148. — (2) Ps. 148. 89. — (3) Ps. 148. 90.

ment que son amour leur en a fait. Que sont les éléments et tous les corps célestes, sinon des brasiers ardents qu'il allume autour de moi pour faire fondre la glace de mon cœur? Que sont les astres du firmament, sinon de riches présents que son amour a tirés de ses trésors pour m'en gratifier? Et enfin que sont toutes les choses qu'il a créées, sinon des voix de l'amour, qui me disent sans cesse : Prends ce que je te donne, rends-moi ce que tu dois, et garde-toi de m'offenser par ton ingratitude. Lorsque Jacob s'en allait en Egypte pour voir son fils Joseph que Dieu avait comblé d'honneur et de gloire, il fut saisi d'une sainte frayeur, que lui causèrent les merveilleux ressorts de la divine providence sur sa famille et sur sa personne; ce profond étonnement fut si grand, que Dieu lui apparut pour le rassurer, et lui dit avec une excessive bonté : *Ne crains point, Jacob, descends dans l'Egypte en toute assurance* (1); car je serai avec toi, et ma faveur t'accompagnera partout. Mais je vous prie, dites-moi, que craignait ce saint vieillard? Il appréhendait d'être ingrat, dit saint Chrysostôme, après avoir reçu de si signalés bienfaits; voilà la crainte des saints qui aiment Dieu sincèrement. Plus il leur fait de faveurs, plus ils croissent dans son amour, et plus leur amour s'augmente, plus ils craignent d'être ingrats et de faire un mauvais usage de ses biens.

III. CONSIDÉRATION.

Troisièmement, toutes les créatures nous convient par la montre de leur beauté, à aimer Dieu d'un amour de complaisance et d'estime; car ce sont autant de fidèles miroirs qui me le représentent dans sa grandeur. Je ne puis ouvrir les yeux que je ne vois de tous côtés mille portraits de ses perfections, la lumière des cieux, la clarté du soleil, la bril-

(1) Gen. 46. 3.

lante splendeur des planètes et des étoiles, le cours des eaux, la variété des fleurs, le nombre et la disposition de tous ces beaux ouvrages qui partent de ses divines mains, me montrent l'excellence de l'ouvrier qui les a produits; et si la passion ou l'amour-propre ne m'offusquait la vue, je le verais partout, et sa bonté serait le premier objet qui attirerait mes regards, et gagnerait toutes les affections de mon cœur. Eh! quelle doit être la puissance qui a tiré du néant d'aussi rares pièces que celle qui composent cette admirable machine de l'univers! quelle la sagesse qui les a arrangées, et qui en a ajusté tous les ressorts? quelle la bonté qui les gouverne et les ordonne toutes pour mon salut? *Oh! que les ouvrages de Dieu sont grands; ils sont accomplis de tout point selon ses volontés* (1)! O Seigneur! que votre nom est admirable dans toute l'étendue de la terre! Je vous louerai de tout mon cœur, « ô mon Dieu! en qui sont toutes choses; père de la vérité, père de la sagesse, père de la vie véritable et souveraine, père de la béatitude, père du bon et du beau, père de la lumière intellectuelle. O Dieu! qui êtes la vérité, en qui, de qui et par qui tout ce qui est véritable est véritable. Dieu qui êtes la sagesse même, en qui, de qui et par qui sont sages tous ceux qui sont sages et de bon sens. Dieu qui êtes la vraie et souveraine vie, en qui, de qui et par qui vit tout ce qui est vraiment et souverainement vivant. Dieu qui êtes la béatitude, en qui, de qui et par qui tout ce qui est bienheureux est en possession de la félicité. Dieu qui êtes la même bonté et la même beauté, en qui, de qui et par qui est beau et bon tout ce qui l'est. Dieu qui êtes la lumière intellectuelle, en qui, de qui et par qui luit intellectuellement tout ce qui a quelque lumière intellectuelle. Dieu au-dessus duquel, hors duquel et sans lequel rien ne subsiste. Dieu qui tenez tout sous vous, en vous et avec vous (2); » je crois

(1) Ps. 110. — (2) S. Aug., in Solil. ceu de cognitione Dei et animæ, c. 1.

d'une ferme foi, avec un profond respect et une complaisance extrême que vous êtes souverainement beau, souverainement bon, souverainement saint. « Vous êtes invisible et voyant tout, immuable et changeant tout, toujours en action et toujours en repos. Vous êtes grand sans quantité, et par là grand sans mesure ; vous êtes bon sans qualité, et par là vous êtes vraiment et souverainement bon, et nul n'est bon sinon vous, dont les volontés sont des effets, et le vouloir est le pouvoir. Vous avez créé toutes choses de rien, vous les avez faites par votre seul bon plaisir, vous possédez toutes vos créatures sans en avoir besoin, vous les gouvernez sans peine, vous les régissez sans ennui, et rien ne trouble votre gouvernement, ni dans le ciel ni dans la terre, ni même dans les abîmes (1). »

IV. CONSIDÉRATION.

En dernier lieu, toutes les créatures nous portent à l'amour divin, non moins par la vue de leurs défauts que de leurs perfections, non moins en nous châtiant qu'en nous servant, non moins par le mal que par le bien qu'elles nous font. Leurs défauts nous en donnent du dégoût ; le mal qu'elles nous font nous en donne de l'aversion ; l'un et l'autre nous en détachent, et nous obligent à recourir vers Dieu qui est un bien sans défaut, qui seul doit être l'objet de notre amour. En effet si nous consultons notre propre expérience, nous trouverons que notre cœur cherche en vain un lieu de repos dans la créature, parce qu'elle nous chasse avec injure sitôt que nous pensons nous y attacher, comme si elle nous disait, en nous tançant et menaçant : Pourquoi, misérable, t'approches-tu de moi ? Je ne suis pas ce que tu penses ; si tu cherches le bien, ne t'amuse pas à l'apparence, je ne suis

(1) S. Aug., *Medit.*, c. 29.

que vanité, que mensonge, que poison qui te donnera la mort. Malheur à l'âme téméraire qui espère en quittant Dieu trouver quelque chose qui puisse la satisfaire (1). Va où tu voudras, tourne-toi de tous côtés, épanche-toi sur les biens périssables, sur l'honneur, sur les richesses, sur les délices de l'esprit et du corps et sur tout ce que tu crois pouvoir te contenter, tu verras que partout il y a des épines, et que Dieu seul est le centre de ton repos.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Pourquoi t'égares-tu, chétif homme, dans la foule des créatures, en cherchant avec tant d'empressement les biens de ton âme et de ton corps ? aime un seul bien qui enferme tous les biens, et cela suffit (2). Arrête tous les désirs et tous les mouvements de ton cœur en ton Dieu, cherche en lui seul toute ta gloire et tout ton contentement, et tiens pour certain que tu l'y trouveras infailliblement.

2. Regrettez vos égarements, et dites avec saint Augustin (3) : Exaucez-moi, Seigneur, qui êtes mon père, mon roi, mon salut, ma lumière, ma vie ; écoutez-moi, Seigneur, à votre manière secrète qui est connue à peu de personnes. Je vous aime absolument tout seul, je ne veux que vous, je ne cherche que vous. Guérissez mon aveuglement, ouvrez mes yeux et bannissez la folie de mon esprit, afin que je vous connaisse. Recevez, ô Père très-débonnaire, votre esclave fugitif, qui est assez puni d'avoir servi vos ennemis que vous tenez sous vos pieds, et d'avoir été abusé et séduit par les mensonges et par les tromperies du monde. Recevez-moi maintenant que je le fuis, et que je retourne vers vous, dans le dessein de ne servir et de n'aimer dorénavant que vous.

(1) S. Aug., l. 6 Confess., c. 16. — (2) S. Ans., c. 25 prosolog. —

(3) Lib. 1 Solil., c. 1.

Je supplie seulement votre très-excellente clémence de me convertir à vous parfaitement, et de faire en sorte que rien ne s'oppose à mon retour vers vous, mais que je devienne par votre grâce, pur, magnanime, juste, prudent et parfait amateur et possesseur de votre sagesse (1).

3. Considérez, je vous prie, quelle est notre folie. Pendant que nous vivons dans cette obscure prison du corps, nous sommes plus capables d'aimer Dieu que de le connaître ou d'en parler dignement, et en l'aimant nous en retirons plus de profit, nous travaillons moins et nous lui rendons plus de service ; et toutefois nous aimons mieux chercher toujours ce que nous ne trouvons jamais ici-bas par la spéculation, que de le posséder par l'amour. Désabusons-nous une bonne fois, et faisons une forte résolution de nous employer plus désormais à aimer Dieu qu'à le connaître, ou pour mieux dire à ne vouloir le connaître que pour l'aimer.

TROISIÈME ENTRETEN

DU PREMIER JOUR.

Troisième maxime fondamentale : Notre progrès dans l'amour divin dépend du bon usage des moyens.

« Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » Rom., 8. 28.

I. CONSIDÉRATION.

Tout ce qui retarde notre progrès dans l'amour de Dieu, c'est que nous ne faisons pas un bon usage des moyens qu'il

(1) Lib. 1 Solil., c. 1.

nous a donnés pour y arriver. La principale faute que nous commettons, est que nous y attachons notre cœur sans passer outre et sans les rapporter à la fin. Au lieu d'en user, dit saint Augustin, nous voulons en jouir, et par un étrange désordre nous faisons des moyens la fin de nos recherches, et de la fin même un moyen pour y arriver. Ce dérèglement est injurieux à Dieu, parce qu'étant le souverain bien, il est indigne de lui préférer un bien aussi vil et méprisable qu'est la créature, qui ne mérite d'être aimée que pour lui, comme elle n'a rien de bon ni d'aimable que de lui. Ce qui trompe et séduit malheureusement notre cœur, est que nous ne nous arrêtons qu'à l'apparence et à l'attrait extérieur des créatures, sans en pénétrer le fond. Nous en jugeons par les sens et par l'opinion des hommes, au lieu de suivre les lumières de la raison et de la foi; de là vient que nous n'aimons que ce qui flatte notre amour-propre, et nous avons une extrême aversion de tout ce qui lui est contraire. Nous recherchons avec empressement les honneurs, les richesses, les commodités et les plaisirs de la vie, qui ruinent souvent, ou pour le moins affaiblissent en nous l'amour divin; et nous craignons et fuyons avec horreur les mépris, la pauvreté, les incommodités, les afflictions, les maladies et les douleurs qui seraient des moyens très-propres pour augmenter la charité, si nous savions en user.

II. CONSIDÉRATION.

Le remède à ce mal est de nous établir dans une forte résolution de croître incessamment dans l'amour de Dieu, qui est notre fin, notre perfection, notre béatitude en cette vie, et dans une parfaite indifférence pour toutes les choses créées, ne les regardant jamais que comme des moyens pour nous porter à Dieu, ne les aimant qu'autant qu'elles peuvent nous servir pour cette fin, et ne les fuyant qu'autant

qu'elles peuvent nous en détourner. Pour le faire avec perfection, et tirer avantage de toutes choses pour aimer Dieu plus purement, soyez absolument convaincu et persuadé de cette vérité indubitable, que tout ce qui arrive dans le monde à la réserve du péché, est arrêté, ordonné et envoyé de Dieu pour sa plus grande gloire et pour notre plus grand bien. De sorte qu'il n'y a rien dans le monde qui ne vous soit, si vous voulez, une occasion favorable de le glorifier, un excellent moyen de vous sauver, un instrument propre pour acquérir son saint amour, et un lien très-fort pour vous unir intimement à lui et à son Fils Notre Seigneur. La raison est parce que comme Dieu ne peut agir pour une autre fin que pour lui-même et pour sa gloire qui est inséparable de notre salut, à cause que l'un et l'autre consistent dans sa connaissance et dans son amour, il faut nécessairement qu'il ait donné à toutes les choses qui sont ou qui se font dans l'univers, une bonté relative à cette fin, et qu'il y ait mis une grâce secrète, une vertu cachée pour le glorifier et pour vous sauver tout ensemble, c'est-à-dire pour le connaître, pour l'aimer et vous unir étroitement à lui. Le tout est que vous en fassiez un bon usage, parce qu'il vous a laissé la liberté d'en bien ou mal user, et par conséquent de vous rendre heureux ou misérable, selon le bon ou le mauvais usage que vous en ferez.

III. CONSIDÉRATION.

De ce principe solide, il suit que vous devez être toute votre vie dans un dégagement parfait de toutes choses, sans trouble, sans inquiétude, avec un grand repos d'esprit et une égalité inaltérable, parce que tout ce qui peut arriver, bien loin de vous nuire, vous donnera le moyen d'honorer Dieu hautement, de vous attacher à lui et de monter à un sublime degré d'union.

De plus, vous devez par la même raison bannir également de votre cœur tout désir et toute crainte, et attendre tous les événements de la main de Dieu dans une tranquillité inviolable, puisque tout peut vous être très-avantageux, si vous savez vous en prévaloir, et que tout ce que vous pourriez désirer, ne vous serait pas meilleur que ce que vous regardez avec indifférence, ni ce que vous pourriez craindre ne vous nuirait pas plus que ce que vous désirez avec affection.

Bien d'avantage, tout ce qui vous donne naturellement de la crainte, comme la perte des biens, des amis et des honneurs, et choses semblables qui paraissent redoutables, parce qu'elles viennent, ce semble, avec un visage d'ennemi, tout cela, dis-je, vous sera un moyen plus propre et plus puissant pour glorifier Dieu, et pour vous perfectionner dans son amour, parce que vous lui donnerez plus de marques de votre estime et de votre zèle pour son service dans les choses qui vous sont fâcheuses, que dans les plus agréables, et vous détruirez davantage votre amour-propre, qui est la source de tous les vices qui empêchent votre union avec Dieu.

IV. CONSIDÉRATION.

Ayant mis votre cœur en liberté par un entier détachement de toutes les créatures, bannissant tout autre dessein et toute autre pensée, appliquez tous vos soins à faire un excellent usage de tout ce qui se présente à chaque heure, soit à pratiquer ou à souffrir, à poursuivre ou à fuir et rejeter, le regardant comme un moyen très-propre pour vous unir à Dieu, qui sait mieux que vous par quelle chose il veut être honoré, servi et aimé, et qui a disposé celle-ci à l'heure présente et non pas une autre, pour recevoir de vous l'honneur qu'il en prétend, et vous attirer plus près de lui. Prenez-la donc de sa main, sans considérer si elle est contraire

à la nature corrompue, avec une ferme foi qu'elle est ordonnée et envoyée de Dieu pour votre bien, avec un amoureux acquiescement et une humble soumission à ses adorables volontés, avec une haute estime, agrément et louange de ses conduites, avec un profond respect, avec action de grâces, avec confiance en sa bonté, et enfin avec joie, vous assurant que le progrès que vous ferez dans son amour et dans son service, par le bon usage de cette chose, sera d'autant plus grand que vous pratiquerez avec plus de perfection les actes de ces vertus, et que vous fermerez les yeux à tout ce qui touche l'amour-propre, pour ne les ouvrir qu'à ce qui regarde uniquement Dieu.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Dites souvent : *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt* (1). Je me livre, je m'abandonne à vous, pour le corps et pour l'âme, pour la santé et pour la maladie, pour l'honneur et pour le mépris, pour les richesses et pour la pauvreté, pour la joie et pour la tristesse, pour la vie et pour la mort, pour le temps et pour l'éternité, et généralement pour tout, sans aucune réserve, avec un plein pouvoir de disposer de moi comme il vous plaira.

2. A chaque occasion qui se présente, dites avec les sentiments que nous vous avons marqués : *Le nom du Seigneur, soit béni* (2), et recevez de sa main tout ce qui vous arrive, de quelque côté et de quelque manière qu'il vienne, sans avoir égard aux créatures qui y ont part.

3. Regardez tout ce qui se passe dans le monde du même œil que Dieu le regarde, approuvant tout ce qu'il veut, sans y trouver rien à redire; dites parfois durant le jour : *Oui, mon Dieu et mon Père, j'ai de la joie que toutes les choses se*

(1) Ps. 56. 8. — (2) Job., 1. 21.

passent comme elles font, parce que c'est votre bon plaisir (1). Que maintenant il pleuve, que la neige tombe, qu'il y ait du froid et des tempêtes, que les maladies règnent, je le veux et l'approuve, ainsi que vous le voulez et l'approuvez.

4. Souvenez-vous que toute la gloire que vous pouvez rendre à Dieu consiste dans l'exécution de sa volonté, quoi qu'il veuille et demande de vous; car sa volonté est absolument déterminée, par une nécessité immuable, à tendre en toutes choses à l'avancement de sa gloire, et par conséquent faire une chose si petite qu'elle soit, et en quitter une autre, quelque éclatante qu'elle paraisse, c'est également sa gloire, lorsqu'il le veut et vous l'ordonne ainsi. Ne regardez donc pas si ce que vous faites est considérable en soi, mais seulement si Dieu le veut.

5. Persuadez-vous que par cet important exercice vous monterez sûrement au plus haut point de l'amour divin, mais que vous n'y monterez pas tout d'un coup et qu'il y a des degrés par lesquels il faut s'y élever. Jamais personne n'a pu monter d'un seul pas tous les degrés de l'échelle (2). Personne, dit saint Bernard, ne devient parfait tout d'un coup. On n'arrive pas au haut de l'échelle en volant, mais en montant (3). Quiconque veut arriver au faite de la perfection, doit dresser dans son cœur des degrés spirituels par lesquels il puisse monter, et s'avancant de vertu en vertu posséder en partie celui qui le possède parfaitement (4).

6. Mais si vous voulez réussir dans cette ascension mystique, faites état de monter sans cesse jusqu'à la fin de votre vie, sans vous arrêter jamais; car, dit saint Laurent Justinien, l'amour vrai ne se contente pas d'un degré, il tâche de monter toujours plus haut et de faire de continuels progrès dans la perfection. Et ce désir ardent de son avancement

(1) Matth., 11. 26. — (2) Joann. Clim., gr. 25. — (3) S. Bern., serm. 1 de S. Andr. — (4) S. Laur. Just. in præm. de grad. perfect.

spirituel fait qu'il estime peu les vertus qu'il a acquises, au prix de ce qu'il voudrait en avoir (1). Ne tenez donc jamais ce discours qui est dans la bouche de plusieurs : Je me contente d'une vie commune, il me suffit de faire mon salut, comme font la plupart des hommes qui ne sont pas tout à fait méchants. Je ne prétends point aux mérites des apôtres, je ne prends point le vol si haut; ce m'est assez si je puis tenir le chemin le plus aisé, le plus battu et aplani (2). Ce n'est pas le langage des vrais serviteurs de Dieu, ce n'est pas le sentiment des saints qui nous ont frayé le chemin; leur maxime constante était de marcher à grands pas vers l'éternité, sans perdre un seul moment du temps, et, dit saint Grégoire de Nazianze, ils ne mettaient point de bornes à leur avancement et à leur déification (3).

PREMIER ENTRETIEN

DU DEUXIÈME JOUR.

Connaître Dieu.

« Vous connaître, ô mon Dieu, c'est la parfaite justice, et comprendre votre équité et votre force, c'est la source de l'immortalité. » *SAP., 15. 3.*

I. CONSIDÉRATION.

Ce degré est le premier et le plus nécessaire de tous dans l'échelle de l'amour divin.

Premièrement, parce que qui connaît Dieu parfaitement,

(1) S. Laur. Just., de casto connub., cap. 2. — (2) Gerson., 3 p., tract. de myst. pract. indust. 4. — (3) S. Greg. Naz., orat. 2 in Julian.

se défait aussitôt de tous les vices. La claire vue de Dieu rend tous les bienheureux impeccables; et nous nous éloignons du péché durant cette vie mortelle, à proportion que nous croissons dans la connaissance de Dieu. O mon Dieu! ô mon Seigneur! ô le Dieu de mon cœur! oh! si les hommes vous connaissaient, ils ne vous offenseraient jamais, mais ils brûleraient de votre amour, disait saint Ignace ravi en extase, élevé en l'air et environné de lumières dans les premières ferveurs de sa conversion.

Secondement, parce que cette haute idée et cette estime de Dieu faciliterait la conquête de toutes les vertus, qui sont les vraies richesses de l'homme; c'est le Saint-Esprit qui parle par le prophète Isaïe, et qui parle de la science de Dieu : *La science et la sagesse sont les richesses du salut* (1). C'est ainsi qu'un saint abbé l'explique dans les conférences de Cassien, lorsqu'il dit que les richesses de notre salut consistent dans la vraie sagesse et dans la science de Dieu (2). Et saint Jérôme le dit encore plus intelligiblement : La connaissance d'un Dieu nous met en possession de toutes les vertus.

En troisième lieu, parce que cette parfaite connaissance nous porterait bientôt au comble de la sainteté et de l'union avec Dieu; car comme la lumière du soleil attire les yeux qui sont sains, aussi la connaissance de Dieu, dit saint Maxime, attire à elle sans violence tous les cœurs qui sont purs par le moyen de l'amour (3). C'est pourquoi saint Paul écrivant aux Colossiens, leur dit ces belles paroles : *Nous ne cessons point de prier pour vous et de demander à Dieu qu'il vous remplisse de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, afin que vous vous conduisiez d'une manière digne de Dieu, tâchant de lui plaire en toutes*

(1) Isa , 33. 6. — (2) Abbas Chæræmon apud Cass., coll. 11. c. 13.
— (3) S. Max., cant. 1 de carit., 32.

choses, portant des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres, et croissant en la connaissance de Dieu, et qu'ainsi vous soyez entièrement remplis de force (1).

En dernier lieu, cette haute idée de la grandeur de Dieu nous conduirait sûrement au port de la béatitude ; car d'où vient la perte déplorable de tant de pécheurs qui tombent tous les jours dans les abîmes, sinon de ce qu'ils ne connaissent point Dieu ; Dieu, dis-je avec saint Augustin, que personne ne perd s'il n'est malheureusement trompé. *Père juste, le monde ne vous connaît point (2)*, c'est un aveugle qui conduit des aveugles ; ceux qui suivent ses maximes marchent dans les ténèbres et tournent le dos à la lumière, ils ne vous connaissent point et ne veulent pas vous connaître. Vous leur jetez de temps en temps quelque rayon de votre connaissance, mais il ne pénètre pas, il ne fait que passer comme un éclair qui leur fait fermer les yeux. Ah ! s'ils vous connaissaient ! ah ! s'ils savaient ce que vous êtes et ce que vous leur serez dans toute l'éternité ! ils changeraient bientôt de vie et sortiraient promptement du chemin de la perdition ; mais parce qu'ils ne s'y appliquent pas et ne veulent pas y penser sérieusement, ils s'abandonnent sans retenue à toutes sortes de vices, qui les précipitent enfin dans la damnation éternelle (3).

II. ° CONSIDÉRATION.

Tout ce qui est en Dieu est souverainement grand et mérite que tous les esprits s'occupent à le connaître et à l'admirer. Mais il y a certains attributs dont la connaissance vous est plus nécessaire. C'est pourquoi vous devez les méditer souvent et tâcher d'en augmenter tous les jours l'estime, selon le conseil de saint Paul (4). En voici douze sur lesquels

(1) Ad Collos. 1, 9 et 10. — (2) Joan., 17. 25. — (3) Job., 4. 20. — (4) Coloss., 1. 10.

vous devez fonder tout l'édifice de votre perfection, et pour cet effet il faut vous étudier à les connaître, et tâcher d'en former une excellente idée, qui demeure profondément gravée dans votre cœur.

1. La majesté de Dieu, dont la connaissance doit vous imprimer un profond respect, une grande crainte de lui déplaire et un soin particulier de tout ce qui regarde le culte divin, comme l'oraison, l'office, le sacrifice de la messe, l'examen, la lecture spirituelle et autres exercices de piété, auxquels vous devez apporter une plus grande application qu'à tous les emplois qui paraissent au dehors, autrement vous n'en avez pas une assez haute estime et vous ne savez pas ce que Dieu mérite. Celui qui connaît Dieu, doit l'adorer avec la révérence requise, et s'il y manque, il ne le connaît pas (1).

2. La bonté de Dieu, qui le rend infiniment aimable par-dessus toutes choses, parce qu'il est la source de tous les biens, dit saint Augustin, et qu'il les surpasse tous avec une éminence incomparable.

3. La libéralité de Dieu, qui se répand avec profusion sur toutes les créatures, mais principalement sur les humbles et sur ceux qui tâchent de faire valoir les talents qu'il leur départ : d'où vous devez tirer une généreuse confiance et un désir ardent d'acquérir beaucoup de mérites et d'amasser de riches trésors dans le ciel, quelque peine et quelque abjection qu'ils doivent vous coûter.

4. La pureté et impeccabilité de Dieu, qui ne peut souffrir aucune attache, et par conséquent qui vous oblige à une grande pureté, soit d'esprit, qui est le trône de Dieu, soit de corps, qui est le temple du Saint-Esprit.

5. La sainteté de Dieu, qui est la source et le modèle de toutes les vertus et de tout ce qui est saint dans le monde,

(1) S. Antonius abbas., 6 ep. ad Assenoitas.

par conséquent qui vous oblige à faire un grand état de ce qui regarde votre sanctification, comme les sacrements, la vocation religieuse, etc., et à vous porter à la plus haute sainteté afin d'être semblable à ce divin prototype, qui vous dit incessamment au fond du cœur : *Soyez saint, parce que je suis saint* (1).

6. L'immensité de Dieu, qui le rend présent à toutes choses et vous oblige en cette considération à une grande modestie intérieure et extérieure, en public et en particulier, en tout temps et en tout lieu.

7. La toute-puissance de Dieu, qui concourt à l'action de toutes les créatures, et dont vous n'êtes que l'instrument; par conséquent, vous ne devez jamais prévenir le mouvement de sa grâce, beaucoup moins lui résister, mais suivre exactement la conduite de son esprit, afin de ne rien faire qui ne soit digne d'un si excellent ouvrier, qui fait tout parfaitement bien quand on le laisse faire.

8. La providence de Dieu, qui ne manque jamais à personne, et qui vous conduira sûrement au port du salut éternel, pourvu que vous ne renversiez point l'ordre des moyens que sa sagesse infinie vous a préparés de toute éternité.

9. La volonté de Dieu, qui dispose de toutes choses si saintement, qu'elle ne peut rien vouloir qui ne soit juste; si amoureusement, qu'elle n'ordonne rien qui ne soit pour notre bien; si absolument, que rien ne se fait dans le monde que par son ordre ou par sa permission. D'où il suit que vous devez vous y conformer, et prendre tout de sa main avec un abandon plein de confiance et d'amour.

10. La patience de Dieu, qui souffre tous les crimes et les désordres que les hommes commettent contre lui, et sa clémence qui les pardonne. Vous devez donc, à son exemple, souffrir avec douceur tout ce qui vous arrive de la part du

(1) Marc., 7. 37.

prochain, compatir à ses misères, supporter ses imperfections avec une charité et une patience invincibles, et oublier tout le mal qu'il vous fait, sans qu'il vous en reste aucune aigreur ni amertume dans le cœur.

11. La justice de Dieu, qui ne laisse rien impuni, mais qui n'est jamais plus contente que lorsque nous nous châtions par nos mains, et que nous empêchons par notre pénitence qu'il ne venge lui-même le tort que nous faisons à son honneur.

12. Enfin la béatitude de Dieu, et les richesses immenses qu'il promet à ceux qui le servent ; puissant motif pour vous porter à toutes sortes de bonnes œuvres, qui a donné sujet à sainte Thérèse (1) de dire que plus l'on connaît Dieu, plus on ressent de facilité à travailler pour son service. Voilà ce que vous devez principalement savoir de Dieu, et cette connaissance est un fonds et un trésor immense d'où vous tirerez tout ce qui vous est nécessaire, comme Notre-Seigneur l'enseigna un jour à sainte Catherine de Sienne. « Vous trouverez dans cette connaissance, lui dit-il, de quoi satisfaire à tous vos besoins (2). L'amour suit aussitôt après la connaissance de ma bonté, et tâche de suivre la vérité connue et de s'en revêtir. L'âme qui en est éclairée s'embrace d'une ardeur ineffable, accompagnée d'une peine continuelle qui ne l'afflige ni ne la dessèche point, mais au contraire qui l'engraisse ; car celui qui connaît ma vérité et ses propres péchés, ses ingratitudes et l'aveuglement du prochain, ressent une peine intolérable, et sa douleur est un effet de son amour ; car s'il ne m'aimait il ne la souffrirait pas. Sitôt qu'il a connu ma bonté, il l'aime ardemment, *sans milieu et avec milieu : sans milieu* de sa personne et de son propre intérêt ; *avec milieu* de la vertu dont l'amour divin lui fait concevoir le désir, parce qu'il voit bien qu'il ne me serait pas agréable s'il n'avait conçu de la haine pour le vice et de l'amour pour

(1) Livre de ses Fondations, ch. 3. — (2) Ex dial., c. 1 et 4, 5 et 7.

la vertu. Or, après qu'il l'a conçu par le motif de mon amour, aussitôt il le produit envers le prochain, autrement il ne serait pas vrai qu'il l'eût conçu dans lui-même; mais comme il m'aime d'un véritable amour, aussi il sert vraiment au prochain. Il ne peut se faire autrement, car l'amour qu'il me porte et qu'il porte au prochain n'est qu'une même chose. Autant il a d'amour pour moi, autant il en a pour lui, parce que son amour sort de moi pour aller au prochain. Voilà le milieu que j'ai établi, afin que vous exerciez la vertu et que vous m'en donniez des preuves; car ne pouvant m'apporter aucun profit, vous devez être utile au prochain; c'est la marque qui fait voir que vous me possédez par la grâce qui est dans votre âme. De là vient qu'aussitôt que vous et mes serviteurs aurez connu ma vérité, vous devez vous résoudre à souffrir jusqu'à la mort beaucoup d'afflictions, d'injures, de reproches et d'outrages, tant de paroles que d'effets pour la gloire de mon nom. Et par là vous satisferez pour vos péchés et pour ceux de mes serviteurs, à proportion qu'ils y seront disposés, en souffrant ses peines par charité. » De cette doctrine céleste de Jésus-Christ, il est aisé de conclure avec saint Clément d'Alexandrie, qu'il n'y a que celui qui connaît Dieu qui soit véritablement pieux et religieux, et qui serve Dieu excellemment et sans reproche dans les choses humaines (1).

III. CONSIDÉRATION.

Le Verbe incarné est la porte par laquelle il faut entrer dans ces hautes et sublimes connaissances. Étudiez-vous donc à connaître ses perfections humaines, si vous voulez connaître les divines.

Cette connaissance vous est absolument nécessaire, parce que, dit saint Grégoire, personne n'a jamais possédé la grâce d'adoption, sinon celui qui l'a reçue par la connais-

(1) Clemens Alex., l. 6^e Strom., c. 4 et 6.

sance du Fils unique. C'est pourquoi, continue ce même père, il est juste que les enfants de Dieu fassent reluire dans leur vie et dans leurs discours celui qui les éclaire, afin qu'ils soient eux-mêmes la lumière du monde; car quand on allume un flambeau durant la nuit, on voit premièrement le flambeau avant que de voir les choses qu'il nous découvre. C'est pourquoi si nous voulons voir ce que le Verbe incarné nous manifeste, il faut premièrement ouvrir les yeux au flambeau qui nous illumine (1).

Au reste, la difficulté de le connaître ne doit point vous rebuter; car il n'y a point d'objet plus doux à l'esprit humain ni plus proportionné à la faiblesse de notre vue. Les esprits bienheureux en font leurs délices. Quelle merveille, dit l'abbé Guerrie, si ce qui réjouit ces sublimes intelligences, me plaît (2)! Entrez ici dans les sentiments de saint Anselme, qui sont pleins de tendresse. « O bon Jésus, dit-il (3), que vous êtes doux au cœur de ceux qui pensent à vous et qui vous aiment! Je ne sais et ne puis comprendre pourquoi mon cœur vous trouve plus doux en ce que vous êtes homme qu'en ce que vous êtes Verbe, en ce que vous êtes petit qu'en ce que vous êtes grand; car il est plus doux à ma mémoire de vous voir dans le temps, prendre naissance d'une mère vierge, que de vous voir naître avant tous les siècles du sein de votre Père, parmi la splendeur des saints; plus doux de vous voir anéanti sous la forme d'un esclave, que de vous voir dans la forme d'un Dieu; plus doux de vous voir mourir dans la croix au milieu des Juifs, que de vous voir régner dans le ciel au-dessus de tous les anges; plus doux de vous voir assujetti parmi toutes les créatures, que de vous voir élevé sur toutes les créatures;

(1) S. Greg. 23 Mor., c. 1. — (2) Abb. Guarricus., homil. 2. de Annunt. — (3) S. Ansel., l. 1 Medit. in oct., n. 2. — Vide Rich. Victor., l. 2 de Emm., c. 24, et S. Greg., 15 Mor., c. 9.

plus doux de vous voir souffrir en homme, que de vous voir agir en Dieu ; et enfin plus doux de vous voir comme rédempteur de ceux qui devaient périr, que de vous voir comme créateur de ceux qui n'étaient rien avant que vous les eussiez tirés du néant. »

Quand cette connaissance serait plus difficile à acquérir qu'elle n'est, son utilité devrait vous faire surmonter toutes vos répugnances pour en recueillir les fruits ; car, dit l'abbé Gueric, je ne vois rien qui puisse plus doucement et plus efficacement former et régler nos mœurs que la considération du Verbe incarné, lorsque nous y pensons avec de vifs sentiments de foi et de piété. Qu'est-ce qui peut nous exciter davantage à aimer Dieu que la bonté avec laquelle il nous a prévenus, se faisant homme pour l'amour de l'homme ? Qui peut mieux entretenir et fomentier la charité du prochain, que la vue de son image et de sa nature dans l'humanité d'un Dieu ? Peut-on se proposer un plus puissant exemple d'humilité que l'anéantissement d'un Dieu qui s'abaisse jusqu'à prendre la forme d'un esclave, et qui se ravale même au-dessous des esclaves ? Y a-t-il rien qui nous rende la chasteté plus recommandable, que d'avoir produit le Sauveur ? rien qui nous montre mieux le mérite de la foi, que de dire que c'est par la foi que la Vierge a conçu un Dieu, et qu'elle a mérité l'accomplissement de toutes les promesses qui lui avaient été faites ? En un mot, pour vous faire voir que la conception du Verbe incarné n'est pas seulement un objet mystérieux et plein de merveilles, mais encore utile pour les mœurs, il est constant que ce qui est un mystère pour votre rédemption, est aussi un exemple pour votre imitation ; en sorte que vous rendez inutile à votre égard la grâce du mystère, si vous n'exprimez dans vos mœurs la vertu dont il vous a donné l'exemple (1).

(1) Abbas Guara., serm. 2 de Annunt.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Formez-vous une excellente idée des perfections divines et humaines de Jésus-Christ, par des actes fréquents d'une vive foi, par les dons d'intelligence et de sagesse, et par une sérieuse, profonde et amoureuse méditation. Portez, le plus souvent que vous pourrez, les yeux de votre esprit sur cet adorable objet, demeurez-y fortement appliqué ; conservez-le chèrement dans votre mémoire comme un chef-d'œuvre de beauté et de bonté, afin que votre âme s'embellisse des rayons de sa lumière, qu'elle en devienne tout éclatante, et qu'elle s'enrichisse de ses vertus, comme l'œil s'enrichit de la vue des plus belles couleurs (1).

O mon Sauveur ! le moyen d'acquérir une sainteté parfaite et consommée, est de vous connaître, et la racine de l'immortalité est de savoir que vous êtes le Tout-Puissant et le Saint des saints (2).

2. Mettez tout le bonheur de votre vie dans cette connaissance. O Père céleste ! abîme de grandeur, de puissance, de sagesse, de bonté, de pureté, de sainteté, d'immensité, d'éternité, de justice, de miséricorde, de béatitude, de tout être et de tout bien, *la vie éternelle consiste à vous connaître seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé (3).*

3. Méprisez toutes les autres connaissances, qui ne sont pas subordonnées à celles-ci. Mon Sauveur, toutes les connaissances dont j'ai fait autrefois tant d'état, me semblent inutiles et méprisables en comparaison de la vôtre. Je les regarde maintenant comme une perte au prix de cette haute science de mon Seigneur Jésus-Christ (4). Je suis convaincu que c'est perdre le temps de s'y amuser, et un grand empêchement à l'esprit, si l'on n'y prend garde.

(1) S. Amb, epist. ad Irenæum. — (2) Sap., 15. — (3) Joann., 7. — (4) Phil., 3.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU SECOND JOUR.

Avoir des sentiments dignes de Dieu.

« Le Seigneur est plein de clémence et de compassion; il est lent à s'irriter, et prodigue de miséricorde. »

PSAL. 144. 8.

I. CONSIDÉRATION.

Celui qui aspire à l'amour divin, doit avoir des sentiments de Dieu très-élevés, très-doux et très-saints, dit saint Bonaventure (1).

1. Il doit avoir des sentiments de Dieu très-élevés, admirant et louant sa puissance souveraine qui a produit toutes les créatures, et qui les porte dans ses mains, sa sagesse infinie qui les conduit et les ordonne, sa justice inviolable qui juge tout et ne laisse rien sans châtiment ou sans récompense. *O Seigneur! les filles de Juda ont été ravies de joie, à cause de vos jugements, parce que vous êtes le très-haut et souverain Seigneur, qui réglez sur toute la terre, vous êtes infiniment élevé au-dessus de tous les dieux* (2).

2. Il doit avoir des sentiments de Dieu très-doux, admirant, aimant et bénissant sa miséricorde souverainement condescendante dans l'incarnation, compatissante dans sa passion, magnifique dans la mission du Saint-Esprit, qui est le doux hôte des cœurs, et dans l'institution des sacrements qui sont

(1) Ex sancto Bonavent., opusculo de regimine animæ ad Blancham S. Ludovici filiam et Hisp. reginam. — (2) Ps. 96. 9. 10.

les canaux de la grâce, et dans la donation qu'il fait de lui-même sous les espèces de l'Eucharistie, qui est la source de tous les biens. *O Seigneur! vous êtes prompt à faire du bien et tendre à pardonner les fautes; vous êtes patient dans vos injures, et magnifique dans vos faveurs. Vous êtes doux envers tous, Seigneur, et les effets de votre miséricorde surpassent tous vos autres ouvrages* (1).

3. Il doit avoir des sentiments de Dieu très-saints, admirant et louant avec les séraphins son ineffable sainteté, reconnaissant qu'il est trois fois saint : premièrement, dans lui-même, parce qu'il est impossible qu'il aime ou qu'il approuve rien qui ne soit bon ; secondement, dans la conduite des hommes, parce qu'il est l'auteur de tout le bien qu'ils font, et qu'il redresse tous les désordres qu'ils commettent dans le monde ; en troisième lieu, dans tous ses ouvrages, parce qu'il fait bien toutes choses (2).

II. CONSIDÉRATION.

Ensuite de ces trois sentiments, offrez à Dieu un cœur humble et soumis à cause de son éminence suprême, un cœur dévôt et reconnaissant à cause de sa bonté, un cœur pur et innocent à cause de sa sainteté (3).

1. Dieu étant infiniment grand, vous devez avoir pour lui un cœur humble et soumis, lui portant intérieurement un profond respect, lui rendant extérieurement une parfaite obéissance en toutes vos actions et le glorifiant de toutes les manières possibles, soit par vos paroles, soit par toutes les marques d'honneur dont vous pourrez vous aviser, selon ces paroles de saint Paul : *Quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu* (4).

(1) Ps. 144. 8. — (2) Ps. 144, 47. — (3) S. Bonav. loco citato. —

(4) 1. Cor., 10. 11.

2. Dieu étant infiniment bon, vous devez avoir un cœur tendre et reconnaissant envers lui ; recourant à lui en tous vos besoins avec confiance, goûtant ses dons et ses faveurs et lui en rendant de continuelles actions de grâce ; en sorte que votre âme s'élève incessamment à Dieu dans la solitude, comme une fumée de parfum composé d'encens et de myrrhe.

3. Dieu étant infiniment saint, vous devez avoir un grand soin de la pureté de votre cœur, et faire en sorte que nulle impression du plaisir sensuel ne le souille, ni par le sentiment, ni par le consentement, ni même par la simple pensée, et que nulle affection terrestre n'y fasse couler son venin, afin qu'étant exempt de tout péché, vous puissiez dire avec le Prophète-Roi : *Que mon cœur devienne pur en gardant vos commandements, afin que je ne sois point confondu* (1).

III. CONSIDÉRATION.

Lorsque vous ne sentez pas cette disposition dans votre intérieur, il faut réparer ce défaut, tâchant de recouvrer l'humilité de cœur par la crainte, la dévotion par le désir, et l'innocence par la douleur (2).

1. Craignez donc premièrement les jugements de Dieu, dont les pensées sont des abîmes, craignez que votre pénitence n'étant pas sincère, ne vous ait pas encore rendu agréable à Dieu, craignez de lui déplaire à l'avenir, craignez surtout d'être séparé de lui à jamais, toujours privé de lumière, toujours tourmenté du feu, toujours rongé du ver qui pique sans cesse et ne meurt jamais.

2. En second lieu, affligez-vous d'avoir détruit et anéanti le bien divin dans votre âme, d'avoir été contraire à Jésus-Christ qui a été attaché à la croix pour votre salut, d'avoir

(1) Ps. 118. 80. — (2) S. Bonav., loco citato.

méprisé la majesté de Dieu en violant ses lois, d'avoir déshonoré son nom, méconnu sa vérité, offensé sa bonté, affaibli, défiguré et dérégé l'univers, et enfin abusé de tous les dons, de toutes les grâces, de toutes les miséricordes, de toutes les promesses de votre créateur. Pleurez donc la mort de votre âme, comme l'on pleure la mort d'un fils unique; ne donnez point de trêve à votre douleur, bannissez le sommeil et faites couler jour et nuit des torrents de larmes, jusqu'à ce que vous ayez effacé toutes les taches de votre cœur.

3. Enfin, élevez-vous à Dieu par de fervents désirs, considérant avec quelle patience il vous a supporté, avec quelle longanimité il vous a attendu, avec quelle miséricorde il vous a attiré à la pénitence, vous donnant amoureusement le pardon de vos péchés, vous communiquant sa grâce et vous promettant une couronne immortelle, pourvu que vous lui soyez fidèle et que vous perséviez en son service jusqu'à la mort.

Désirez donc ardemment de plaire à Dieu par l'infusion du Saint-Esprit; désirez de vous transformer en Dieu par l'imitation de Jésus-Christ; désirez de posséder Dieu par la claire vue du Père des lumières, afin de pouvoir dire avec David : *Mon âme a une soif ardente de jouir de Dieu; quand irai-je paraître devant la face de Dieu* (1)?

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Tenez-vous toujours dans un profond respect devant Dieu en quelque lieu que vous soyez, mais surtout lorsque vous allez à la prière; concevez une haute estime de sa grandeur, et dites avec admiration : *C'est ici notre Dieu, on ne fera point d'état d'aucun autre, quand on l'aura connu* (2).

(1) Ps. 41. 3. — (2) Baruch., 3.

O Seigneur Dieu, dont la force est infinie et la grandeur sans bornes et sans mesure, qui est semblable à vous (1)? Quelle excellence, quelle beauté, quelle puissance oserait s'égaliser à la vôtre? Le Seigneur est élevé au-dessus de toutes les nations; sa gloire est élevée par-dessus les cieux (2).

2. Lorsque vous êtes affligé ou tenté de défiance, concevez de doux sentiments de la bonté de Dieu. Écoutez ces paroles du Sage : *Fiez-vous en Dieu, il réparera toutes vos pertes, rentrez dans ses voies et mettez votre espérance en lui (3).* Vous qui craignez Dieu, attendez sa miséricorde, et ne vous écartez point de lui de peur de tomber. Vous qui craignez Dieu, espérez en lui, et sa miséricorde viendra vous combler de joie et de consolation. *Seigneur, vous êtes bon et doux; vous êtes plein de miséricorde envers tous ceux qui vous invoquent (4).*

3. Lorsque vous êtes ou trop dissipé, ou trop lâche et tiède dans vos dévotions, ou que vous approchant de la sainte table, vous ne sentez pas assez de révérence et de pureté de cœur, figurez-vous que Dieu vous dit : *Soyez saint, parce que je suis saint. Exaltez le Seigneur notre Dieu, et adorez-le sur sa montagne sainte; car le Seigneur notre Dieu est saint (5).* Qui montera sur la montagne du Seigneur, ou qui sera digne de se présenter devant lui dans son sanctuaire? *Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur (6).*

(1) Ps. 88. 9. — (2) Ps. 112. — (3) Eccl., 2. — (4) Ps. 85. — (5) Ps. 98. 10. — (6) Ps. 23.

TROISIÈME ENTRETEN

DU SECOND JOUR.

Mépriser tout ce qui n'est point Dieu.

« Je regarde toutes choses comme des ordures, afin que je gagne Jésus-Christ. »
 PHILIP., 3. 8.

I. CONSIDÉRATION.

Jésus nous a mérité la grâce : 1. de vaincre le monde. Ne craignez point le monde, c'est un ennemi vaincu. Je l'ai désarmé, je lui ai ôté toutes ses forces.

2. De mépriser le monde. *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il est assez malheureux pour perdre son âme (1) ? Je me suis privé de toutes choses pour l'amour de Jésus-Christ, et je les regarde comme des ordures, afin que je gagne Jésus-Christ (2).*

3. D'oublier le monde. *Oubliez votre nation et la maison de votre père, et le roi des cœurs sera épris d'amour pour la beauté de votre âme, parce qu'il est le Seigneur votre Dieu (3).*

4. D'ignorer le monde. *Je n'ai point fait état de savoir autre chose parmi vous, que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié (4). Glorieuse ignorance, heureux oubli, généreux mépris, que je ne dois espérer qu'après avoir vaincu le monde par le pur amour de Jésus-Christ.*

(1) Matth., 16. 26. — (2) Philip., 3. 8. — (3) Ps. 44. — (4) I Corinth., 2. 2.

II. CONSIDÉRATION.

Pour obtenir cette victoire, détruisez l'erreur commune des hommes, qui du monde qui n'est rien font leur tout, et traitent Dieu qui est tout comme si c'était un néant. Le monde n'est rien en lui-même, le monde n'est rien pour vous. Pesez cette importante vérité.

1. Le monde n'est rien en lui-même, il est sorti du néant, et si Dieu ne le soutenait par sa puissance, il retournerait dans le néant; que peut-il donc être pour vous? *Que ceux qui usent du monde, soient comme n'en usant point; car la figure du monde passe, et pour moi je désire de vous voir dégagés de soins et d'inquiétudes (1).*

2. Le monde n'est rien pour vous quant à l'être, car c'est Dieu qui vous le donne, c'est Dieu qui vous le conserve, c'est Dieu qui peut vous l'ôter; et véritablement vous méritez de le perdre, si vous ne l'employez pour son service. Certainement, mon Seigneur, celui qui ne veut pas vivre pour vous, mérite de mourir, et même il est en effet déjà mort; car ayant reçu de vous la raison qui le fait être ce qu'il est, s'il ne l'emploie à vous servir, il perd le jugement, il n'est plus raisonnable, toute sa sagesse n'est que folie; il dégénère donc de la noblesse de son être, et quiconque pense être quelque chose sans vous, n'est qu'un néant, qui cesse de tenir rang parmi les êtres.

3. Le monde n'est rien pour vous quant au bien-être, car c'est Dieu qui vous donne la sainteté et la vertu. L'amour du monde souille la beauté de votre âme; *car il est tout corrompu et son fond n'est que malice (2).* Plus vous vous éloignez de ses maximes, pour vous régler par les maximes

(1) I Cor., 7. — (2) I Joan., 5. 19.

du ciel et par les raisons éternelles, plus vous serez saint et vertueux, disait saint Louis de Gonzague (1).

4. Le monde n'est rien pour vous quant à l'action et aux succès de vos emplois ; car toute votre force vient de Dieu, tous vos talents sont des bienfaits de sa main, et si sa faveur vous manque, s'il ne bénit vos desseins, c'est en vain que vous travaillez, tous vos efforts seront inutiles et sans fruit. *Sans moi, dit-il, vous ne pouvez rien faire* (2). Il n'excepte rien. Quand vous auriez pour vous toutes les forces et toutes les puissances du monde, si Dieu n'agit de concert avec vous, vous ne pouvez pas faire la moindre chose, et quand tout vous serait contraire, si Dieu est pour vous, rien ne vous est impossible (3).

5. Enfin le monde n'est rien pour vous quant au repos et à la paix de votre âme ; car Dieu est votre béatitude, tout ce qui est dans le monde ne peut remplir la capacité de votre cœur. Votre malheur est que vous ne pensez pas sérieusement à ces vérités ; vous oubliez Dieu et vous ne songez qu'aux choses du monde, votre cœur est vide de Dieu, plein des vanités du siècle ; de là vient que vous êtes toujours dans le trouble, parce que vous n'êtes jamais dans votre centre, ou si vous avez quelque moment de joie, elle est si courte, si superficielle, si frivole, si indigne d'un grand courage qu'elle ne sert qu'à augmenter votre insatisfaction et à vous rendre plus malheureux. O Seigneur ! que jamais cette pensée n'entre dans le cœur de votre serviteur, qui publie vos miséricordes, que toutes sortes de joies soient capables de me rendre heureux, car il y a une certaine joie qui ne se donne pas aux impies, mais à ceux qui vous servent sans intérêt et par pur amour, dont vous êtes vous-même la joie, et c'est en cela que consiste la vie bienheureuse, de se réjouir en vous, de vous et pour vous ; c'est là la vie bienheu-

(1) L. 2 vitæ ejus, c. 5. — (2) Joan., 15. 5. — (3) Philip., 4, 13.

reuse, il n'y en point d'autre (1). Quand est-ce, Seigneur, que j'aurai le bonheur d'en jouir ? lorsque j'aurai fait sortir le monde de mon cœur, et que vous l'aurez rempli. Lorsque je me serai entièrement uni à vous, je serai pour jamais exempt de douleurs et de travaux, et ma vie sera vraiment vivante, parce qu'elle sera toute remplie de vous (2). Mais maintenant, parce que c'est vous qui soutenez celui que vous remplissez, je suis à charge à moi-même, à cause que je ne suis pas entièrement rempli de vous.

III. CONSIDÉRATION.

Reconnaissez votre vanité avec celle du monde. Vous ne pensez qu'à vous-même, au lieu que vous ne devriez penser qu'à contenter Dieu et à le chercher en toutes choses. Ainsi vous prenez la place de Dieu, et vous vous mettez où il devrait être. De là vient que vous tombez en beaucoup de fautes, parce que vous ne vous appuyez que sur vous-même. Travaillez donc à vous détruire dans votre souvenir, en ne pensant qu'à Dieu et oubliant tout ce qui vous regarde ; dans vos entretiens, en ne parlant que des choses divines et éternelles ; dans vos emplois, en n'agissant que pour les intérêts de Dieu et par l'esprit de Dieu.

IV. CONSIDÉRATION.

Si vous aviez le cœur pur, vous ne priseriez que Dieu, vous ne cherchiez que Dieu, vous ne verriez que Dieu en toutes choses, et vous le trouveriez en tout lieu, et avec lui tout votre bien.

Dieu est un miroir qui représente le monde dans l'éternité. Le monde est un miroir qui représente Dieu dans le temps.

(1) S. Aug., 10 conf., c. 22. — (2) Ibidem, l. 10, c. 28.

Jésus-Christ est un miroir qui réunit le monde à Dieu et le temps à l'éternité. Pensez à cela, et apprenez : 1. que vous ne devez regarder que Dieu dans le monde, autrement il vous trompera. Les créatures sont des pièges aux esprits faibles où l'esprit malin les attire par l'appât d'un petit gain, d'un plaisir sensuel ou d'une fumée d'honneur. Ces bagages ont un certain charme qui ensorcelle nos sens, lorsqu'on n'en regarde que la surface, et, par une déplorable illusion (1), elles nous font mépriser les choses qui méritent de l'estime, et estimer ce qui n'est digne que de mépris, ensuite de quoi, la convoitise s'échauffe et l'ardeur d'une passion déréglée nous emporte sans résistance et nous précipite dans un abîme de malheurs.

2. Que vous ne devez regarder le monde qu'en Dieu, autrement il vous empoisonnera et vous causera la mort. Tout est bon et sans venin à ceux qui ont le cœur pur et qui regardent les choses dans l'ordre et dans les desseins de Dieu (2); mais ceux qui ne les regardent qu'avec les yeux de la chair et ne les rapportent qu'à leur intérêt, les souillent par le mauvais usage qu'ils en font, et changent les meilleures en un poison mortel à leur égard (3).

3. Que vous ne pouvez regarder comme il faut ni Dieu ni le monde, que par le moyen de Jésus-Christ. C'est par lui que Dieu est rentré dans le monde; c'est par lui que le monde est rentré en Dieu; c'est en lui que Dieu et le monde se sont réconciliés. O miroir sans tache ! soyez toujours devant mes yeux ; montrez-moi dans le monde les grandeurs de Dieu ; découvrez-moi en Dieu les vanités du monde ; faites-moi voir en vous-même comment je dois accorder les affaires du monde avec celles de Dieu.

(1) Sap. 4. 12. — (2) Ad Tit., 1. 15. — (3) Eccl., 39. 31.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

Pour parvenir à ce degré, exercez souvent les quatre actes qui suivent.

1. Élévation au-dessus de tout ce qui est créé par un généreux mépris. *N'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde*, ce n'est que vanité (1). Saint Nicolas Tolentin entendant ces paroles saintes de la bouche d'un fameux prédicateur de l'ordre de Saint-Augustin, en fut tellement touché, qu'il résolut à l'instant de quitter les vanités du siècle pour servir Dieu dans la religion, ce qu'il exécuta à la fin du sermon : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité*, hormis aimer Dieu et servir lui seul (2).

2. Fidélité dans l'usage des créatures, mettant tout à profit pour la gloire de Dieu. *Serviteur fidèle, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup. Entrez dans la joie de votre Seigneur* (3). Tout peut me servir si je suis fidèle, tout peut me nuire si je ne le suis pas.

3. Indifférence dans le choix, embrassant également tout ce qui nous porte également à Dieu. Seigneur, faites-nous la grâce de mépriser pour votre amour toutes les prospérités dont le monde nous flatte, et de ne craindre point toutes les adversités dont il nous menace (4).

4. Discretion dans l'estime qu'on en fait, ne les prisant que ce qu'elles valent, c'est-à-dire, autant qu'elles nous portent à Dieu, et ne les fuyant qu'autant qu'elles nous en éloignent. *Tout m'est permis, mais tout ne m'est pas expédient*. (5). Prenez, dit saint Augustin, ce qui vous conduit au ciel, qui est votre pays et le lieu de votre éternelle demeure.

(1) Voyez le premier chapitre du livre premier de l'Imitation de Jésus-Christ. — (2) Eccl., 1. 2. — (3) Matth., 21. 25. — (4) 2 Cor., 6. 8. — (5) 1 Cor., 6. 12.

PREMIER ENTRETEN

DU TROISIÈME JOUR.

Pleurer l'offense de Dieu.

« Le sacrifice que Dieu demande est une âme brisée de douleurs : vous ne dédaignerez pas, mon Dieu, un cœur contrit et humilié. » Ps. 50. 18.

I. CONSIDÉRATION.

L'amour divin se plaît aux larmes, il y naît et s'y conserve comme dans son élément ; apprenez donc à en faire un bon usage, et considérez, en premier lieu, que vos larmes doivent être pures et sans mélange d'aucun intérêt temporel. Vous ne devriez pleurer que l'offense de Dieu, ni donner vos larmes qu'à son amour.

1. Parce qu'elles sont inutiles pour toute autre chose temporelle. Toutes les larmes qui ne regardent point le royaume des cieux sont stériles et ne produisent aucun fruit. C'est en vain qu'on pleure pour des pertes ou des inconvénients temporels ; toutes les larmes que ces motifs nous arrachent sont inutiles, il ne faut pleurer que le péché commis ou la perte du paradis (1). Si vous pleurez la mort d'un ami, vos larmes ne le ressusciteront pas ; mais si vous pleurez la mort de votre âme, vous lui rendrez aussitôt la vie. Si vous pleurez la perte d'un bien périssable, vous ne la réparerez pas ; mais si vous pleurez la perte du ciel, vous rentrerez infailliblement dans tous vos droits.

(1) P. Cellens., l. de Panib.

2. D'ailleurs, quand vos larmes pourraient être utiles à vos intérêts temporels, elles sont trop précieuses pour être employées à des choses si viles. Un chrétien qui est fait pour jouir de Dieu, ne doit point s'affliger ni pour la pauvreté, ni pour les maladies, ni pour les mépris, ni pour toutes les disgrâces du monde. Tout cela n'est pas digne de larmes, dit saint Chrysostôme, il ne doit pleurer que le péché (1). Ezéchias pleura à la nouvelle de sa mort, David à la révolte de son fils Absalon, qui l'obligea de prendre la fuite; mais l'un et l'autre regardaient leur disgrâce comme un effet de leur péché; encore se cachaient-ils le visage, de peur qu'on ne s'aperçût de leur faiblesse. Ne pleurons, dit ce même père, que l'offense de Dieu; pour tout le reste, soit maladie, soit calomnies, soit persécutions, soit enfin tout ce qui peut arriver de fâcheux dans la vie, portons-le avec un courage invincible.

3. Nos larmes sont les premiers fruits de la vie, que nous commençons par les pleurs : Dieu qui se réserve les prémices en toutes choses, veut qu'on lui en fasse un sacrifice; c'est un tribut qui n'est dû qu'à lui seul. Un esprit affligé est un sacrifice qui vous est dû, ô mon Dieu; vous ne mépriserez point un cœur percé de douleur et de regret (2). Bien loin de le rejeter, vous le regardez d'un œil favorable, et c'est ma consolation dans l'extrême regret que j'ai de vous avoir offensé, que vous voyiez mes larmes et que mes gémissements ne vous soient point inconnus; vous les ramassez avec soin et vous en faites comme un trésor que vous conservez chèrement. Vous les écrivez dans le livre de vie, et vous en tenez un compte exact; il n'en tombe pas une seule dans la poussière, elles montent toutes vers vous, pour fléchir votre bonté et m'obtenir miséricorde.

4. Si cela est véritable, nous aurions grand tort de perdre

(1) S. Chrysost., homil. 12 in epist. ad Coloss. — (2) Ps. 50. 18.

le fruit d'une chose si précieuse, et d'employer inutilement ce qui peut être pour nous la semence d'une éternité glorieuse. A la vérité, je ne voudrais pas blâmer ceux qui s'adressent à Dieu, pour lui demander avec beaucoup de larmes leurs besoins temporels. La mère du jeune Tobie pleurait inconsolablement l'absence de son fils, et la mère de Samuel en demandait un à Dieu au pied du tabernacle avec beaucoup de soupirs. Je ne voudrais pas les condamner pour cela, mais, dit saint Grégoire, si une mère s'abandonne ainsi à la douleur en cherchant son fils, que doit faire une âme qui cherche Dieu, et qui brûle du désir de le trouver (1) ?

II. CONSIDÉRATION.

Vos larmes doivent être abondantes, et si vous avez de la douleur d'avoir offensé une souveraine bonté, vous devez dire avec saint Jérôme : Quand je serais tout fondu en pleurs, et que je ne verserais pas seulement des gouttes de larmes, mais des fleuves et des torrents, ce ne serait pas encore assez (2).

1. La terre de votre cœur est toute couverte de crimes, vous avez multiplié vos péchés presque à l'infini, ne faut-il pas un déluge pour les noyer ? Je dis un déluge de larmes ; car les larmes sont le déluge du péché et l'expiation du monde, dit saint Grégoire de Nazianze (3).

2. Vous avez perdu le paradis par les désordres de votre vie, vous ne le regagnerez que par vos larmes. Ce sont les larmes qui font le paradis ou qui le trouvent. Comment ? Comme un torrent qui renverse tout ce qu'il rencontre en son chemin, et qui va d'une course rapide jusqu'au trône de la miséricorde de Dieu (4). Combien en faut-il pour monter

(1) S. Greg., hom. 11 in Ezech — S. Aug., in Med., c. 36 — (2) S. Hier., in c. 9 Jeremiæ. — (3) S. Greg. Naz., orat. 3. — (4) Hugo Card. in c. 9 Jer.

jusque-là, et rompre tous les obstacles que le nombre prodigieux de vos péchés y apporte?

3. Vous avez mérité les peines de l'enfer, et si Dieu vous les a remises par sa bonté, il vous reste encore à payer celles du purgatoire, ne faut-il pas beaucoup pleurer pour éteindre les brasiers que la justice divine y allume? Eh! « qui donnera à mes yeux une fontaine de larme, dit saint Bernard, pour prévenir par mes pleurs ces pleurs et ces grincements de dents, et le poids de ces chaînes qui pressent, qui serrent, qui brûlent et qui consomment les pécheurs dans les enfers? O mère infortunée, pourquoi m'avez-vous mis au monde pour être un enfant de douleur, un enfant d'amertume, d'indignations et de regrets éternels (1)? »

4. Quand vous n'auriez rien à craindre du côté de la justice de Dieu, et que vous seriez assuré d'avoir apaisé sa colère, le seul souvenir de lui avoir déplu, et la bonté avec laquelle il vous a pardonné, ne sont-ce pas des motifs assez puissants pour vous obliger à verser des larmes en abondance, soit pour satisfaire à son désir, soit pour lui donner des témoignages de votre amour? Vous dites que vous voulez lui plaire; vous ne pouvez mieux le faire qu'en pleurant le déplaisir que vous lui avez donné. Vous protestez que vous voulez l'aimer; l'amour douloureux lui plaît plus en cette vie que l'amour complaisant et jouissant; on connaît mieux Dieu ici-bas par voie de négation que par affirmation; on l'aime mieux en renonçant au péché, et le détruisant par la douleur, qu'en produisant beaucoup d'actes d'affection, de tendresse et de désir de le servir. Vous voudriez souffrir mille martyres pour son amour; « l'exercice de la douleur, dit sainte Magdeleine de Pazzi (2), est une espèce de martyre, qui rend les âmes semblables à Jésus-Christ pleurant nos péchés sur la croix, et qui les fait patir avec lui, et

(1) S. Bern., serm. 16 in Cant. — (2) 4 Part. vitæ ejus, c. 29.

prendre part à ses souffrances. Nous ne sommes en ce monde que pour nous purifier, et par conséquent le temps de cette vie est le temps de pleurer et de souffrir pour Dieu plutôt que de jouir de Dieu. C'est pourquoi la douleur de l'amour lui plaît plus que la douceur. » Aussi fut-ce la première leçon que Notre-Seigneur fit à cette grande sainte, lorsqu'elle commença à entrer dans les ravissements et dans les extases, lui disant « qu'elle devait toujours gémir désormais comme une tourterelle, et lui compatir de ce qu'il était si peu aimé et si peu connu de ses créatures. »

5. Tous les saints qui ont plus aimé Jésus-Christ, ont suivi ce conseil salutaire. Ils ont tous versé beaucoup de larmes, parce qu'ils avaient beaucoup de sentiment des plus légères offenses. « Les prédestinés, dit saint Grégoire, ne se pardonnent rien, afin d'apaiser leur juge, de qui ils espèrent obtenir le pardon (1). » Ils ont beaucoup pleuré, parce qu'ils avaient beaucoup de ferveur. « Plus quelqu'un est saint et rempli de bons désirs, il doit, dit saint Augustin, accompagner sa prière d'une pluie plus abondante de larmes (2). »

Ils ont beaucoup pleuré, parce qu'ils avaient beaucoup de zèle pour le salut du prochain. Je n'ai point cessé ni jour ni nuit durant trois ans d'avertir avec larmes chacun de vous, disait saint Paul. Quelle source d'eau vive est comparable à des larmes si précieuses? Celle du paradis terrestre qui arrosait toute la terre n'en approche pas; car ces larmes arrosaient le ciel et la terre et les enfers, dit excellemment saint Chrysostôme (3). Enfin ils ont beaucoup pleuré, parce qu'ils avaient beaucoup d'amour. Arsénus s'était tellement desséché à force de pleurer, que les sourcils lui étaient pelés. Saint François en perdit presque la vue, mais il ne plaignait

(1) Lib. 11 Mor., c. 17. — (2) S. Aug., de Civ. D., c. 11. — (3) Hom. 12 in ep. ad Coloss.

pas beaucoup cette perte, parce qu'il disait que son esprit se nourrissait de ses larmes. Et saint Jérôme écrivant à Eustochium, dit qu'il passait tous les jours en pleurs et en soupirs, et qu'après beaucoup de larmes, ayant les yeux attachés au ciel, il lui semblait être parmi les chœurs des anges, et chanter avec de doux transports ce cantique d'amour : *Nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums* (1).

III. CONSIDÉRATION.

Vos larmes doivent être continuelles; c'est votre pain de tous les jours, vous ne pouvez vous en passer sans danger de mourir, ou d'affaiblir les forces spirituelles de votre âme.

1. Tous les jours vous tombez en plusieurs imperfections, et votre vie n'est qu'une suite de fautes presque aussi fréquentes que les moments. Vous devez donc recourir à tout moment aux larmes de la pénitence, pour laver les taches de votre conscience, de peur qu'elles n'offensent les yeux de Dieu, devant lequel vous devez vous présenter.

2. Tous les jours vous devez cultiver votre âme et travailler à votre avancement spirituel; vous devez procurer que cette pluie du ciel tombe tous les jours sur la terre de votre cœur, afin de la rendre fertile, et faire croître vos vertus. « Arrosez sans cesse, dit saint Ephrem, ces belles plantes de vos larmes, afin qu'elles croissent et portent de jour en jour de meilleurs fruits (2). »

3. Tous les jours vous devez être prêt à paraître devant Dieu, et vous ne savez en quel état vous êtes. Tâchez donc d'effacer vos péchés par vos larmes, afin que vous ne soyez pas surpris. *Faites couler vos larmes comme un torrent le jour et la nuit, ne vous donnez point de repos, et faites que*

(1) Cant. 1. 3. — (2) S. Ephræm., serm. de Jud. et compunctione.

la prunelle de vos yeux parle sans cesse à votre juge pour fléchir sa miséricorde (1).

4. Un cœur qui ne peut pleurer n'est pas seulement dur, il est encore nécessairement impur (2). Si les tentations se glissent tous les jours, même dans un cœur qui nage dans les pleurs, que feront-elles dans un cœur sec et stérile? Si les vers et la pourriture se forment dans l'âme, nonobstant l'abondance de ses larmes, que sera-ce si jamais il n'y tombe une goutte de pluie? Si l'ennui et le dégoût font quelquefois sécher la rosée de la grâce, que ne feront-ils point dans un cœur où cette rosée ne vient jamais (3)?

Ne dites pas qu'il faudrait donc toujours être triste; tant s'en faut, dit saint Basile, il n'y a rien de plus doux que les larmes d'une vraie contrition, parce qu'elles viennent d'amour, et le Saint-Esprit en est l'auteur. Voulez-vous être consolé? Notre-Seigneur a promis la consolation à ceux qui pleurent; leurs larmes, dit saint Ephrem, sont comme une espèce d'usure qui fait croître leur béatitude, c'est un déluge sacré, dont les eaux les élèvent vers le ciel, à mesure qu'elles s'enflent (4). Ne pensez pas, dit saint Chrysostôme (5), que ce soit une énigme; l'expérience vous fera connaître que leur douceur est capable de vous ôter le sentiment de toutes les disgrâces de cette vie. J'estime les yeux de saint Paul bienheureux, d'avoir vu Jésus-Christ dès cette vie, mais je les estime plus heureux d'avoir pleuré pour l'amour de Jésus-Christ.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Si vous voulez savoir ce que vous devez pleurer, regardez ce que les saints ont pleuré, et ce que Jésus-Christ

(1) Thren., 2. 18 — (2) S. Bern., serm. de nimia fallacia præsevitiæ. — (3) Petrus Cellens., c. 12 de Panib. — (4) S. Ephræm., orat. de Jud. et Compunct. — (5) S. Chrys., hom. 15 in Matth., et hom. 12 in ep. ad Coloss.

a pleuré lui-même lorsqu'il était sur la terre. Pleurez votre aveuglement, et regrettez d'avoir si longtemps vécu dans l'ignorance volontaire de ce que vous deviez à Dieu (1).

2. Pleurez votre folie d'avoir préféré un moment à l'éternité, et un néant à la source de tous les biens (2).

3. Pleurez votre ingratitude envers un père si débonnaire.

4. Pleurez votre malice d'avoir offensé sans sujet une bonté infinie (3).

5. Pleurez les plaies mortelles de votre âme. Seigneur, je suis malade, j'appelle le médecin; je suis aveugle, je vais à la lumière; je suis dans l'ombre de la mort, je soupire après la vie. O Jésus! vous êtes mon médecin, ma lumière, ma vie; ayez pitié de moi (4).

6. Si vous ne sentez point votre cœur touché de componction, adressez-vous à Notre-Seigneur, et dites-lui avec saint Augustin : « O roi de gloire, maître de toutes les vertus, » qui nous avez appris à pleurer par vos paroles et par votre exemple, je vous prie par vos précieuses larmes et par toutes vos miséricordes; accordez-moi cette grâce que je pleure et regrette toute ma vie de vous avoir offensé; car je sais que c'est un don qui ne vient que de vous; donnez-moi donc le don des larmes, par votre Saint-Esprit, qui attendrit les cœurs endurcis des pécheurs, comme vous l'avez donné à nos pères, dont je veux suivre les pas, afin que je pleure toute ma vie, comme ils ont pleuré jour et nuit. O très-doux et très-aimable Seigneur, donnez-moi pour signe évident de votre amour une source inépuisable de larmes, où je lave sans cesse la victime de mon cœur, que je vous offre en holocauste, afin que mes pleurs soient tout ensemble des témoignages de votre amour et du mien, qu'elles montrent

(1) S. Aug., Soliloq. 32 et 33. — (2) Ps. 68. — (3) Lib. 6 Confes., c. 16. — (4) Ps. 6 — S. Aug., Solil., c. 2. — Médit., c. 36.

et qu'elles publient combien mon âme vous aime, puisqu'elle ne peut retenir ses larmes , pour la douceur qu'elle sent de votre amour, et pour le sentiment qu'elle a de vos miséricordes et de vos bienfaits.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU TROISIÈME JOUR.

N'attrister point l'esprit de Dieu.

« N'attristez point le Saint-Esprit de Dieu, dont vous avez été marqués, comme d'un sceau. » . . . EPHES., 4. 30.

I. CONSIDÉRATION.

Celui qui aime Dieu purement est ennemi de tout péché, parce que, si léger qu'il soit, il attriste le Saint-Esprit, qui est l'auteur du pur amour. Ce n'est pas que le Saint-Esprit puisse perdre la joie intérieure qui lui est essentielle, mais c'est que le péché lui déplaît infiniment, il le hait et ne peut le souffrir, parce qu'il choque toutes ses inclinations, et que s'il était capable de recevoir de l'ennui, la douleur qu'il lui causerait, serait suffisante pour troubler sa béatitude, et même pour le détruire absolument ; car premièrement comme il est tout amour, il est aussi fort délicat et fort sensible au mépris et à l'injure qu'on lui fait. L'amour a deux effets qui semblent contraires. Quelquefois il fait que nous souffrons volontiers le mal que nous font nos amis, quand nous savons qu'ils le font sans y penser, ou même pour nous procurer un plus grand bien. Ainsi David reçut amoureuxment les afflictions que Dieu lui envoya en punition de son péché, et saint

Loup fit ouvrir les portes de la ville de Troyes au roi Attila, qui s'appelait le fléau de Dieu, disant qu'il serait toujours bien reçu venant d'une si bonne main. Mais quand on nous offense par mépris, nous nous en ressentons extrêmement, et le déplaisir que nous en recevons est d'autant plus sensible, que notre amour est plus ardent. Or, le Saint-Esprit est un amour infini, un amour éternel qui sort pour ainsi dire de son centre, pour se répandre par une admirable extase, sur des créatures qui n'ont rien d'aimable que le bien qu'il leur fait. Qui peut donc concevoir combien il est délicat et sensible au mépris qu'on fait de lui en l'offensant? O bonté infinie, qui ayant un objet souverainement aimable dans le ciel, daigne s'abaisser jusqu'à la poussière pour aimer une vile créature qui ne lui fait que du mal! O malice des hommes, qui ne le payent que d'ingratitude, et ne lui rendent que du mépris pour l'amour et l'estime dont il les prévient!

II. CONSIDÉRATION.

Ce qui aggrave l'indignité de ce mépris, c'est que nous avons la hardiesse de lui faire insulte jusque dans son sanctuaire. David ayant appris qu'un des enfants de Saül avait été assassiné dans sa propre maison, trouva cette circonstance si horrible, qu'il protesta qu'on ne pouvait punir assez rigoureusement les auteurs d'une action si lâche et si cruelle. Or, notre âme est le domicile du Saint-Esprit, qui répand la charité dans nos cœurs et qui demeure dans nous comme dans sa propre maison. Nous sommes, dit Tertullien, le temple de Dieu, et nous avons reçu l'onction du Saint-Esprit, qui nous sanctifie par sa présence et qui commet la garde de ce saint lieu à la pudicité (1). N'a-t-il donc pas sujet de s'offenser, lorsque nous le profanons, et que nous y

(1) Tertull.

perdons le respect? Les plaintes qu'il en fait ne sont-elles pas trop justes? Quelle raison a eue cet ingrat que je tenais pour mon ami, de commettre tant de crimes et de me faire tant d'injures dans ma maison? O l'ami du monde le plus parfait, qui ayant une demeure éternelle dans le sein du Père et du Fils, veut bien descendre dans nos cœurs pour y faire son séjour! O dureté des pécheurs, qui traitent indignement un si doux hôte, et ne craignent point de le fâcher!

III. CONSIDÉRATION.

Le déplaisir qu'il reçoit du péché que nous commettons contre lui en sa présence, passe encore plus avant, car il s'oppose à toutes ses inclinations et lie les mains à sa bonté. comme sanctificateur il voudrait nous faire avancer dans la perfection, et le péché retarde notre progrès dans la vertu; comme don il voudrait nous enrichir de ses grâces, et le péché en fait tarir la source; comme feu il voudrait nous enflammer dans l'amour, et le péché refroidit notre dévotion et diminue notre ferveur; enfin, comme la joie par essence il voudrait consoler l'âme dans laquelle il habite, et le péché la jette dans le trouble et dans la tristesse; car c'est un des plus malheureux effets du péché véniel de nous priver des consolations divines, et d'empêcher le Saint-Esprit de faire luire ces doux rayons de la lumière céleste qui comblent nos cœurs de saintes et innocentes délices. Nous en avons un grand exemple dans la personne d'Elie, qu'une crainte humaine porta jusqu'à cet excès de tristesse de souhaiter sa mort et de se lasser de vivre (1). Ajoutez à cela que celui qui pèche, passe en quelque façon de l'état d'innocence, qui est un état paisible et tranquille, à celui de la pénitence, qui est un état de douleurs et de regrets; et puis il n'y a point

(1) 3. Reg., c. 19. 4.

de péché qui ne soit capable de nous fermer la porte du ciel pour un temps, et ensuite la source des délices éternelles dont les bienheureux jouissent, sans parler des peines affligeantes du purgatoire et des sensibles regrets que les plus grands amis de Dieu y souffrent pour de légères fautes qu'ils n'ont pas expiées durant leur vie. Or, qui ne voit que ce n'est pas un petit mal d'attrister ainsi le Saint-Esprit, et de changer cette source de joie en une source de douleur, d'ennui, de tristesse et de chagrin, qui est souvent la cause de plusieurs défauts considérables, et un acheminement à l'entière rupture entre Dieu et l'âme par le péché mortel?

IV. CONSIDÉRATION.

C'est ici le dernier outrage qu'on fait au Saint-Esprit, qui est le lien de l'âme avec le Verbe, comme dans la très-sainte Trinité, il est le lien très-étroit et indissoluble du Verbe avec le Père éternel (1); car étant l'amour personnel, dont le propre est d'unir les cœurs et les affections, il n'a point de plus doux emploi dans la créature, que de l'unir d'un lien très-parfait avec son créateur; je dis très-parfait, parce qu'il s'unit à la substance de l'âme par le moyen de la grâce sanctifiante, et à ses puissances par voie de lumière et d'amour. Or, quoique le péché véniel étant seul ne rompe jamais ce lien, néanmoins il est certain qu'il dispose l'âme à la rupture, et qu'il est aisé de passer imperceptiblement du péché véniel au mortel; car, dit saint Thomas, ils sont voisins l'un de l'autre, il n'y a pas grand chemin à faire, et il est aisé de passer les bornes qui les séparent. On a même quelquefois de la peine à les distinguer, tant ils sont semblables en nature, n'y ayant de différence que du plus au moins, soit

(1) S. Bern., serm. 3 de Pentecost.

parce qu'il y a moins d'avertance, ou moins de consentement dans la volonté, ou moins de mal dans l'objet.

D'ailleurs, comme les grâces actuelles qui portent l'âme au bien et la retirent du mal, vont croissant peu à peu, à mesure qu'on en fait bon usage, de même Dieu les retire peu à peu quand on en abuse; et quoique la grâce sanctifiante et la charité habituelle qui l'accompagne, ne se perdent point par parties, mais tout à la fois, et qu'ainsi le péché véniel ne les diminue point, néanmoins il diminue la ferveur de la charité actuelle, au défaut de laquelle il est aisé de succomber à la tentation et de tomber dans le péché mortel. De là vient que les démons qui tentent les âmes et leur tendent des pièges, commencent d'ordinaire par de légères fautes, pour affaiblir peu à peu leurs forces et leur ôter insensiblement l'horreur qu'elles ont du mal, puis les remords, puis la crainte du châtiment, et enfin la honte et la pudeur de mal faire, qui sont comme les remparts de l'innocence. Ce qui a fait dire à saint Bernard ces paroles remarquables : « La mauvaise obstination d'un homme qui pèche sans crainte et sans remords, fait que dans les moindres commandements il commet des fautes qui ne sont pas légères; et ce qui n'est de soi qu'une assez petite tache d'une simple transgression, devient un crime notable de rébellion à son égard (1); » comment cela? en deux manières qui méritent qu'on y fasse une réflexion particulière.

La première est que négligeant les péchés véniels pour satisfaire à son inclination déréglée, sa passion l'aveugle tellement, que, pour la contenter en de petites choses, il se laisse aller à des fautes notables, comme Esaü qui vendit son droit d'aînesse pour une soupe de lentilles, et ces Israélites qui quittaient Dieu pour un peu de farine et pour un morceau de pain (2). Et c'est en ce sens que saint Augustin enseigne

(1) S. Bern., de præcep. et dispens. — (2) Ezech., 13.

qu'il n'y a point de péché véniel qui ne devienne mortel quand on s'y plaît (1).

La seconde est que s'accoutumant au péché véniel sans écouter les reproches de sa conscience, souvent il en vient jusque-là que, sous prétexte de n'être point scrupuleux, il prend pour des offenses vénielles des péchés qui sont effectivement mortels. Comme, au contraire, dès que quelqu'un commence à réveiller sa ferveur, et à ouvrir les yeux à la lumière du Saint-Esprit, nous voyons que les péchés qu'il estimait légers, lui paraissent atroces et lui donnent de la crainte et de l'horreur (2).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Il y a des péchés véniels de fragilité dont il est difficile de s'exempter; et de cette nature sont ces petites lâchetés et négligences que nous apportons au service de Dieu, ces vanités subreptices, ces légères impatiences et promptitudes, ces désirs trop actifs et empressés, ces menues délicatesses au traitement du corps, ces petits mouvements d'envie, ces légers soupçons et ces secrètes recherches de l'amour-propre, dont le grand nombre oblige les plus saints d'offrir tous les jours aux autels le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ pour leurs péchés innombrables. Cette sorte de fautes doit vous humilier et vous donner occasion de vous confondre devant Dieu, et de lui dire souvent avec une amoureuse confiance : *Seigneur, j'espère que vous oublierez mes péchés par votre grande miséricorde, car ils sont en grand nombre; ou bien : Mon Seigneur Jésus, souffrez mes ingratitude et mes infirmités. Seigneur, si vous avez égard à nos péchés, qui pourra soutenir le poids de votre justice (3)? Espérez en Dieu, car je lui confesserai encore mes misères et ses*

(1) S. Aug., apud Gratianum, dist. 25, c. 3. — (2) S. Isid., l. 2 sent., c. 20. — (3) Ps. 129.

miséricordes (1); car il est l'auteur de mon salut, il est mon Dieu; le Seigneur est miséricordieux, et il a donné un prix plus que suffisant pour effacer tous nos péchés (2).

2. Il y a des péchés véniels d'attache, d'habitude, de volonté résolue, de consentement arrêté et entretenu, que l'on fait passer pour petits et qui ne laissent pas de porter grand préjudice. Par exemple, se plaire à railler et à médire quoiqu'en choses légères; nourrir de petites envies, et rabâtrer par ce motif quelque chose de l'estime de ceux qu'on n'aime pas; compter pour rien deux ou trois heures perdues en des vanités et des complaisances trop lâches; prendre de mauvaises humeurs contre des domestiques pour de faibles sujets, et les faire éclater sur les premiers venus; flotter incessamment dans des évagations impertinentes durant la prière; user de dissimulations, de feintes et de déguisements, et donner un faux visage à toutes ses actions, avoir ordinairement à la bouche toute autre chose que ce qu'on a dans le cœur; aimer la bonne chère; entretenir des amitiés et des familiarités dangereuses, sous quelque prétexte que ce soit. Tels et semblables défauts doivent vous donner de l'horreur, et vous faire craindre les jugements de Dieu, si vous y êtes sujet, car ils attristent le Saint-Esprit et vous privent des consolations divines, dont la perte est souvent suivie de celle de la grâce. Pensez donc sérieusement à vous en défaire, et recourez promptement à la miséricorde du Père éternel, le priant de ne pas vous éloigner de sa présence et de ne pas vous ôter son Saint-Esprit.

(1) Ps. 42. — (2) Ps. 429.

TROISIÈME ENTRETIEN.

DU TROISIÈME JOUR.

S'éloigner tous les jours de plus en plus de tout ce qui déplaît à Dieu.

« Jésus-Christ vous a réconciliés dans son corps mortel par sa mort, pour vous rendre saints, purs et irrépréhensibles devant lui. » COLLOSS., 1. 22.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Ignace établit cette excellente maxime dans ses exercices, qu'il est raisonnable de diminuer de jour en jour le nombre de ses fautes (1). Entrez dans ce sentiment, et tâchez de vous convaincre parfaitement sur ce point, dont la pratique est de la dernière importance pour la perfection. Faites état premièrement que tous les péchés, quels qu'ils soient, sont les ennemis de Jésus-Christ. Tous les péchés sont mes ennemis, dit-il lui-même à sainte Brigitte; je suis venu au monde pour les détruire, et quiconque s'abstient de ce qui est illicite, est vraiment un de mes soldats qui combat sous mes enseignes (2). De fait, le propre d'un soldat également fidèle et vaillant est de détruire les ennemis de son prince, et d'en diminuer le nombre autant qu'il peut. Si donc vous voulez que le Fils de Dieu vous retienne dans sa milice, qu'il vous considère et qu'il vous y donne de l'emploi, vous ne devez point épargner ses ennemis, vous ne devez

(1) Exercit., spir. addit. 4, exam. particul. — (2) Lib. 1 Revelat., c. 6 et 38.

point leur accorder de trêve, beaucoup moins être d'intelligence et entretenir avec eux un lâche et infâme commerce; il les faut tous exterminer, et vous persuader qu'un vrai soldat de Jésus-Christ ne doit vivre que pour avancer la gloire de Dieu et faire la guerre aux vices, en diminuant toujours le nombre. C'est l'instruction que la bienheureuse Vierge donna à sainte Brigitte, et que tous ceux qui tendent à l'amour divin doivent soigneusement observer.

II. CONSIDÉRATION.

Les péchés véniels ne sont pas seulement les ennemis de Jésus-Christ, ce sont aussi les nôtres qui nous détruiront nous-mêmes si nous ne les prévenons. Oh ! si nous avions la conscience aussi tendre et délicate que les saints, pour ressentir les plaies dont ils blessent nos âmes, nous serions bien plus soigneux de nous défendre de leurs plus légères atteintes ! Autant de fois qu'une âme pèche, autant de fois elle est blessée, dit Origène (1). Oh ! si nous pouvions voir les plaies intérieures que nous recevons à chaque péché que nous commettons, qui n'en serait effrayé ? L'âme est blessée par les péchés de la langue, elle est blessée par les pensées, elle est blessée par les mouvements impurs de la convoitise. Que si nous pouvions voir tout ce désordre et toutes les plaies de notre âme, il est certain que nous résisterions au péché jusqu'à souffrir la mort plutôt que d'y consentir. Et ne dites pas que les plaies des péchés véniels ne sont pas des plaies mortelles, car elles peuvent le devenir, non pas en elles-mêmes, mais dans leurs dangereuses suites; et comme un accident peut servir de disposition à la forme substantielle, aussi un péché véniel, dit saint Thomas, peut disposer au

(1) Origènes, hom. 8 in Num.

mortel (1). La raison que saint Denis en apporte est considérable : Le mal n'étant qu'un éloignement, une privation du bien, va toujours penchant et tombant de mal en mal par son propre poids et par sa propre faiblesse (2). La volonté s'attachant par complaisance à un petit mal, s'affaiblit peu à peu et se laisse aisément aller au plus grand. Dieu même le permet ainsi par un juste jugement pour punir notre négligence ; et, dit saint Isidore dans ses Sentences, ceux qui négligent de châtier et corriger leurs petits défauts, tombent en de grands crimes par un jugement de Dieu, qui les abandonne à leur malice. Il y a un certain commerce entre les vices aussi bien qu'entre les vertus, qui fait qu'ils se lient ensemble par un enchaînement de malice, qui est l'ouvrage du démon tendant à la perte des âmes (3). Ce n'est pas la première chute dans un péché véniel qui nous perd et nous entraîne dans le péché mortel, c'est la rechute fréquente, la première ne fait que commencer notre ruine, mais la multitude achève enfin de nous perdre. Il ne faut pas seulement en considérer la qualité qui est toujours maligne, quoiqu'elle ne soit pas mortelle, mais il faut encore plus en craindre le nombre. Et saint Grégoire avait raison de dire que ceux qui ne font point état de leurs fautes en les pesant, parce qu'elles leur semblent légères, doivent les appréhender en les comptant (4) ; car la multitude des actes vicieux produit une mauvaise habitude qui fortifie la concupiscence et augmente la pente que nous avons au mal, à laquelle il est difficile de résister, et c'est par cette raison que saint Augustin assure que plusieurs péchés véniels peuvent causer la mort de l'âme aussi bien qu'un péché mortel, non qu'ils lui ôtent effectivement la vie, mais parce qu'ils lui ôtent la force, et qu'à me-

(1) S. Thom., 1, 2, q. 88, a. 3 ad 2, et in corp. ar. — (2) S. Dyon., c. 4 de divinis nom. — (3) S. Laur. Just., l. de vita solit., c. 4. — (4) S. Greg., 3 par. past., c. 34.

sure qu'ils croissent il en survient de mortels qui mettent le comble à sa ruine et la plongent dans l'abîme (1).

III. CONSIDÉRATION.

Mais quand la juste appréhension de ce malheur ne nous obligerait pas à diminuer le nombre de nos fautes, et à nous éloigner tous les jours de plus en plus de tout ce qui peut offenser Dieu, l'empêchement que les péchés véniels mettent à notre perfection ne devrait-il pas absolument nous y porter? La perfection n'est pas un devoir de simple bienséance, mais de précepte, nul ne peut se dispenser d'y aspirer s'il veut être disciple de Jésus-Christ et participer à ses mérites; car, dit saint Paul, « *Jésus-Christ nous a réconciliés dans son corps passible par sa mort, pour nous rendre saints, purs et irrépréhensibles devant lui* (2). » Et lui-même ne nous dit-il pas : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*. Voilà le modèle sur lequel tout chrétien doit se former, voilà le terme où il doit aller, personne ne peut s'en exempter, beaucoup moins le religieux qui doit s'élever, dit saint Grégoire de Naziane (3), au-dessus de toutes les choses visibles, et dont la vie doit être un miroir très-clair de la divinité, qui devienne tous les jours plus parfait. Or, il est certain qu'il ne peut s'avancer dans la vertu, qu'à proportion qu'il s'éloigne du mal; car, dit saint Bernard, « la vertu ne peut croître avec les vices, par conséquent il faut empêcher ceux-là de croître, afin de faire fleurir celle-ci (4). » Autant que vous vous éloignerez des uns, autant vous vous appro-

(1) S. Aug., tract. 12 in Jo., et l. 50 Homil., homil. 42. Vide Serm. 88 de temp. ubi hæc habet : Crescentibus minutis peccatis adduntur etiam crimina, et cumulum faciunt et demergunt. Et c. 11 de dec. chord. In quotidianis peccatis timenda est ruina multitudinis etsi non magnitudinis; quoniam non levia sunt, quia plura. — (2) Ad Coloss., c. 1, 22. — (3) In Apol. de fug. sua. — (4) Serm. 18 in Cant.

cherez de l'autre (1); et comme disait saint François Xavier, tel qu'est le retranchement du mal, tel est l'accroissement des dons du ciel (2). C'est pourquoi saint Thomas enseigne que bien qu'un homme ne puisse, quelque saint qu'il soit, éviter tous les péchés véniels ensemble, néanmoins il doit avoir un dessein de se préparer à en diminuer le nombre, autrement il serait en danger de déchoir, en quittant le désir d'avancer dans la perfection, ou d'ôter les empêchements de son profit spirituel, qui sont les péchés véniels (3). Tous les saints ont été dans ce sentiment, et même saint Cyprien, ou plutôt l'auteur des œuvres cardinales, n'a pas fait difficulté de dire que celui qui pèche avec vue et de propos délibéré, n'aime point Jésus-Christ et ne lui appartient point. Celui qui ne vous aime point, Seigneur, n'est point des vôtres ni du nombre de ceux qui vous appartiennent, et celui qui vous offense de propos délibéré ne vous aime point (4). Je n'oserais pas aller si avant, mais j'ose bien dire avec saint Laurent Justilien que celui qui pèche à son escient, et qui offense Dieu avec advertance, ne l'aime pas assez, et qu'il ne mérite pas d'être admis au rang de ses plus intimes amis. C'est une chose indigne et hors de raison, dit ce père, qu'une âme qui pèche volontairement et qui ne connaît pas sa laideté, soit unie au Verbe divin et à l'époux céleste (5). Elle doit plutôt craindre que Dieu ne l'abandonne, et ne permette que l'esprit de ténèbres prenne l'empire de son cœur dont elle a si peu de soin, et qu'elle souille d'une si honteuse tache; mais quand sa bonté ne le permettrait pas, n'est-ce pas un malheur assez déplorable de perdre sa familiarité, et d'être

(1) Euseb. Emiss. — (2) Tursell. in vita S. Franc. Xaver. — (3) 2 p., q. 87, a. 1. — (4) Autor, oper. card. Christi de Baptis. — (5) Ira dictum fuit à divina Justinia B. Briggittæ, l. 8 Revel., c. 48, et l. 4 Revel., c. 125. Christus eidem dixit: Omnis qui scienter peccat, et ex industria contra Deum nisi præcedente magna contritione, incurrit iudicium Dei.

privée des faveurs et des grâces qu'il fait à ceux qui craignent de lui déplaire.

IV. CONSIDÉRATION.

Cette considération a toujours eu plus de force sur l'esprit des saints, que la crainte de tous les châtimens, et je ne crois pas qu'il s'en trouve un seul qui ne ressente en soi ce que disait la bienheureuse Claire de Monte-Falco, qu'elle eût mieux aimé souffrir toutes sortes de tourmens et être coupée en mille pièces, que de commettre un péché véniel avec vue, ou de tomber volontairement en quelque imperfection qui pût l'empêcher d'aimer Dieu un seul moment. L'on sait aussi ce que disait sainte Catherine de Gênes, que si elle eût été plongée dans une mer de flammes, et que pour en sortir elle eût dû rencontrer sur le bord l'ombre seule du péché, elle n'en fût jamais sortie. Vous me direz que cela n'empêche pas qu'ils ne tombent en des péchés véniels, et qu'il n'y a personne qui en soit exempt.

Je réponds premièrement que c'est ce qui leur cause une douleur incroyable de se voir sujets à offenser Dieu; que si par sa bonté il ne leur cachait les fautes qu'ils commettent, l'horreur qu'ils concevraient à la première vue d'une si monstrueuse difformité, serait capable, dit sainte Catherine de Gênes, de réduire leur corps en poussière et d'anéantir leur âme, si elle n'était immortelle; que c'est pour cela que la vie leur est à charge et qu'ils soupirent après la mort, pour être affranchis de cette misère, et enfin qu'une des plus grandes consolations qu'ils aient en mourant, est de pouvoir dire comme ce saint religieux de la Compagnie de Jésus (1) : *Grâces à Dieu, je ne pécherai plus.*

Je réponds, en selon lieu, qu'à mesure qu'ils avancent dans l'amour de Dieu, ils péchent plus rarement; et un sa-

(1) Le P. Merlan, ainsi qu'il est rapporté dans son éloge.

vant interprète expliquant ce texte de saint Jean : « *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous;* » j'avoue, notwithstanding cela, que plus un homme fait de progrès dans les vertus chrétiennes et dans la charité, il est sujet à moins de fautes, que celles qu'il commet sont plus légères et qu'il y tombe plus rarement, comme on peut le recueillir des paroles de saint Jérôme et de saint Augustin (1).

Le cardinal Jacques de Vitry assure, dans la vie de sainte Marie d'Oegnies, que cette sainte veillait avec tant de soin à la garde de son cœur, qu'à peine pouvait-elle remarquer dans son intérieur une seule pensée moins réglée qui lui fût survenue en l'espace de quinze jours. Le prophète Jérôme Platus, l'un des témoins qui sont rapportés dans le procès de la béatification du bienheureux Louis de Gonzague, assure que dans une confession générale de six mois que lui fit ce saint religieux, il ne remarqua pas un seul péché véniel. Celui qui confessa saint François Xavier, l'espace de six mois, tandis qu'il fut à Méliapor, lui rend le même témoignage qui se trouve dans le procès de sa canonisation. Le père Annibal Vital, étant juridiquement interrogé par celui qui faisait le procès de la canonisation du père Bernardin Réalin, par l'ordre du siège apostolique, assura par serment que dans les confessions que lui avait faites ce saint homme l'espace de quinze ans avant sa mort, il n'avait reconnu aucun péché de propos délibéré. Le père Nicolas Lancicius, dans un traité qu'il a fait des voies de la perfection, assure sagement qu'il a connu plusieurs personnes dans la Compagnie de Jésus et dans les autres maisons religieuses, dont il avait entendu les confessions durant plusieurs années, et cependant

(1) P. Benedictus Justinian., in 1, c. ep. 1 Joann. — Vide S. Hier., l. 2 contra Jovin, et l. 3 contra Pelagium. S. Aug., in fine epist. 95 et l. 2 de peccat. merit, c. 6 et l. de nat. et grat., c. 6, 2.

à peine avait-il pu y trouver un péché véniel en toute une année. Heureux état, qui met une âme dans une sainte impuissance d'offenser Dieu, et qui lui fait dire à l'exemple du chaste Joseph : *Comment puis-je commettre ce mal et pécher contre mon Dieu* (1)? ou bien avec saint Paul : *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ?* ou bien enfin avec l'épouse : *Je me suis dépouillée de mes vieilles habitudes, comment les pourrai-je reprendre* (2)? Voyez, je vous prie, comme elle parle, dit saint Ambroise; elle s'est tellement dé faite de ses mauvaises coutumes et de ses inclinations terrestres et vicieuses, qu'elle ne sait, quand elle voudrait, comment elle pourrait s'y engager de nouveau (3). Admirable sentiment qui doit faire rougir ceux qui, pour couvrir leur lâcheté, disent qu'il est impossible qu'un homme puisse s'empêcher de tomber souvent dans le péché (4). Ce n'est pas ainsi que parle le bien-aimé disciple : *Celui qui est né de Dieu ne pèche point et ne peut pas pécher* (5). Ce n'est pas le langage des saints qui aspirent au pur amour de Dieu. « Si nous désirons monter jusqu'à l'union avec Dieu, il faut regarder, dit saint Denis, sa très-divine vie selon la chair, et retourner à son exemple par une admirable impeccabilité à un état déiforme, qui soit sans tache et sans macule (6). » Il faut imiter ces saints anachorètes dont parle Ruffin, dans la vie des pères, qui avaient une si grande horreur du péché véniel, *qu'il leur était impossible de proférer une parole oiseuse*. Enfin il faut monter à l'amour des vertus avec une si parfaite ardeur d'esprit, que nous transformant, pour ainsi dire, dans le désir du bien, nous retenions immuablement ce qui est bon, autant que la nature humaine en est capable (7).

(1) Genes., 39, 9. — (2) Cant., 5. — (3) S. Amb., l. 3 de Virgin. — (4) S. Amb., in c. 1 Lucæ. — (5) 1 Joann., 3, 9. — (6) C. 3 Eccl. Hier. — (7) Abbas Chærcœnum apud Cassianum, coll. 11, c. 8, in fin.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Fuir l'ombre du péché. C'est le propre des bonnes âmes de se reconnaître coupables en des choses où il n'y a point de fautes, tant elles craignent de déplaire à Dieu, dont les yeux sont si purs, qu'ils ne peuvent voir la moindre tache dans nos âmes (1).

2. Fuir les plus légères fautes, comme si elles étaient les plus grandes, à l'exemple de sainte Paule, qui regrettait ses légères offenses avec tant de sentiment, qu'on eût cru qu'elle avait commis de grands crimes (2). C'est ainsi que font les âmes parfaites, elles pleurent les moindres péchés, comme s'ils étaient les plus énormes (3). Saint Grégoire de Nazianze met entre les marques de notre avancement spirituel, de ne dire jamais quand on a failli : « Qu'en arrivera-t-il ? nous avons failli, une autre fois nous ferons mieux. »

3. Se relever promptement de sa chute. Si le péché entre dans votre âme, qu'il n'y soit pas comme domestique, mais comme un étranger qui ne fait que passer (4). Le Saint-Esprit ne souffre pas qu'il demeure la moindre paille dans le cœur qu'il occupe comme son domicile, mais il la consume aussitôt avec le feu d'une très-subtile circonscription, cet esprit plein de douceur et d'amour (5). C'est pourquoi s'il arrive que nous tombions parfois comme des hommes fragiles, ayons soin de nous relever promptement par la pénitence, et de pleurer notre faute en la présence de la divine bonté ; car Dieu voyant la sincérité, l'humilité et la contrition de notre cœur, nous tendra la main et nous fera miséricorde.

(1) Habac., 1, 13. — (2) S. Hier., ep. 87 ad Eustoc. — (3) S. Isidorus, l. 2 sept., c. 1. — (4) S. Chry., hom. 11 in 1 Corinth. — (5) S. Bern., serm. 1 de Spiritu sancto.

4. Prendre à tâche de nous défaire de quelque vice, et ne désister point de le combattre que nous ne l'ayons tout-à-fait détruit. Si chaque année nous déracinions seulement un vice de notre âme, nous deviendrions bientôt parfaits (1). Mais nous éprouvons souvent tout le contraire, et nous trouvons que nous étions meilleurs au commencement de notre conversion, qu'après plusieurs années que nous avons fait profession d'une vie sainte. Le désir de notre avancement devrait croître de jour en jour, mais maintenant on croit avoir beaucoup fait d'avoir conservé une partie de sa première ferveur.

5. Avoir un zèle également doux et ardent pour éloigner les autres du péché et leur en imprimer de l'horreur. Il faut que ce zèle soit ardent, afin de mériter cet éloge vraiment digne d'un homme apostolique. « Il vous est glorieux de vous éloigner de la contagion des vices, mais il vous est encore plus honorable d'en retirer vos frères (2). » Il faut qu'il soit doux; car, dit saint Grégoire, la vraie justice est accompagnée de compassion et de tendresse, la fausse est mêlée d'indignation (3). Or, la charité parfaite et la parfaite justice ne sont qu'une même chose. Voilà pourquoi la charité, dit saint Chrysostôme, couvre les vices de ceux qu'elle embrasse avec ses ailes dorées.

(1) L. 4 de l'imit. de J.-C., c. 44. — (2) Plinius in panegy. Trajan.
— (3) Homil. 34 in Evang.

PREMIER ENTRETEN

DU QUATRIÈME JOUR.

Satisfaire à la justice de Dieu.

« Rendez-moi ce que vous me devez. »
MATTH. 18. 28.

I. CONSIDÉRATION.

L'amour divin n'attend point à l'autre vie pour satisfaire à la justice de Dieu, il tâche de faire pénitence de bonne heure, et de se mettre en état d'aller jouir du souverain bien aussitôt après la mort, en sorte qu'il ne lui reste plus rien à payer qui puisse retarder son bonheur. Persuadez-vous bien cette grande vérité, qu'il vaut beaucoup mieux faire son purgatoire en cette vie qu'en l'autre, et que c'est un pitoyable aveuglement de négliger l'exercice de la pénitence tandis qu'elle peut être méritoire.

1. Il y a deux maux dans le péché, la coulpe et la peine. L'obligation à la peine est une dette plus fâcheuse qu'on ne pense, qu'il faut payer tôt ou tard à la justice de Dieu. Comment pouvez-vous dormir en repos étant chargé d'un si lourd fardeau, dont vous pouvez bientôt, si vous voulez, vous décharger, et plus vous le ferez promptement, plus vous y aurez d'avantage et de facilité?

2. La dette que vous avez contractée par vos péchés est un lien qui vous retient encore en quelque façon sous l'esclavage du démon, et jusqu'à ce que vous en soyez défait, vous ne verrez jamais Dieu. Pourquoi pouvant le rompre, ne le faites-vous pas promptement? pourquoi voulez-vous

demeurer dans la prison, puisqu'il ne tient qu'à vous d'en sortir? Ne rougissez-vous point de porter si longtemps les marques d'une si honteuse servitude, pouvant jouir bientôt, si vous voulez, de la liberté des enfants de Dieu?

3. La peine qui vous reste à payer pour expier vos offenses, est une honteuse cicatrice qui demeure dans l'âme, bien que la plaie soit guérie, et qui la rend si difforme, que Dieu ne saurait en souffrir la laidéur même dans ses plus grands amis; il emploie un feu semblable à celui de l'enfer pour l'effacer, ne vaudrait-il pas mieux y employer vous-même le feu du divin amour, sans lui donner le déplaisir de vous traiter un jour avec tant de sévérité et de rigueur?

4. Quelle injure faites-vous au Fils de Dieu, qui vous a préparé un bain de son sang, pour laver les taches de votre âme, et néanmoins vous négligez de vous en servir? Quel sujet lui donnez-vous de vous reconnaître pour sien devant son Père, lorsque vous serez présenté devant son tribunal, et que vous paraîtrez couvert de taches et chargé de chaînes comme un esclave?

5. Souvenez-vous que vous êtes comme un chancre sur le visage de son Église, et que vous défigurez sa beauté dont il a été si jaloux, qu'il a souffert la mort pour la rendre toute pure, sans tache et sans macule.

6. Pesez sérieusement la perte que vous faites en négligeant de faire pénitence. Un jeûne que vous feriez, un acte de mortification que vous pratiqueriez, un soupir, une larme vous serait doublement utile, et pour accroître vos mérites dans le ciel, et pour abréger le temps de votre purgatoire. Estimez-vous donc que ce soit une petite perte, que celle d'un degré de gloire, ou d'une heure de jouissance que les saints voudraient avoir achetée avec la perte de mille vies? Oh! que vous êtes aveugle, si vous avez ce sentiment! oh! que vous avez peu de foi et moins encore d'amour?

II. CONSIDÉRATION.

Il n'y a que trois lieux où l'on peut faire pénitence, la terre, le purgatoire et l'enfer. Si donc vous ne la faites pendant que vous êtes sur la terre, vous la ferez indubitablement dans le purgatoire ou dans l'enfer. Dans l'enfer, hélas! qui le voudrait? O pénitence infructueuse! où l'on paiera toujours et on ne s'acquittera jamais, où l'on souffrira sans cesse et jamais on n'apaisera la colère de Dieu; où après un million d'années sa justice viendra dire aux réprouvés : *Paye ce que tu dois* (1), comme s'ils n'avaient encore rien fait, et redoublant ces tristes paroles à chaque moment de l'éternité, elle les trouvera toujours insolvables. Vous voudriez peut-être que la miséricorde de Dieu se contentât du purgatoire à votre égard, et vous ne vous mettriez guère en peine de satisfaire en cette vie à sa justice, pour prévenir ses vengeances et vous délivrer des peines qu'elle vous prépare dans ces flammes dévorantes. Oh! que vous savez peu ce que c'est que le purgatoire, si vous avez ce sentiment! Les plus grands saints (2) tremblent quand ils y pensent, et si vous en demandez la raison à saint Grégoire, il vous répondra que c'est parce que ce feu d'expiation, quoiqu'il ne soit pas éternel, est néanmoins plus intolérable que toutes les afflictions de cette vie (3). Saint Césaire est dans la même pensée. Saint Anselme et saint Thomas passent plus avant, et disent que la moindre peine du purgatoire est plus grande que tout ce qu'on peut se figurer de plus pénible et de plus affligeant en cette vie. De là vient le soin qu'ils ont eu de faire pénitence durant leur vie, et d'implorer les prières de

(1) Matth., 18. 28. — (2) S. Ansel. in Elucidat. S. Cæsar. Arel., homil. 8. S. Ansel. in 1 Cor. 3. S. Thom., opus. 63, c. 2. — (3) S. Greg., in Ps. 3 Pœnit.

leurs amis, ne se fiant pas ni au mérite de leurs bonnes œuvres, ni à la rigueur des peines volontaires qu'ils s'imposaient pour cet effet. Saint Ephrem conjura ses frères en mourant, qu'au lieu des odeurs dont ils avaient coutume de parfumer les corps, ils employassent de continuelles prières pour le soulagement de son âme. Saint Louis chargea Philippe son fils, par son testament, de faire prier Dieu par tout son royaume pour le repos de son âme. Sainte Monique recommanda à son fils saint Augustin (1) de se souvenir d'elle après sa mort au sacrifice de la messe. Saint Augustin lui-même priait instamment Notre-Seigneur de ne point l'épargner en cette vie, afin qu'il n'eût point besoin d'expier ses péchés par le feu du purgatoire. Saint Charles Borromée fit faire son tombeau avant sa mort, avec cette épitaphe : « Charles, cardinal de saint Praxède et archevêque de Milan, se recommandant aux fréquentes prières de son clergé et de son peuple et du sexe dévot, a choisi son monument en ce lieu. » Et le cardinal Bellarmin écrivant au père Nicolas Lancicius, jésuite, trois mois avant de mourir, comme s'il eût pressenti son trépas, lui parle en ces termes qui marquent la piété de ce grand homme : Si vous m'aimez, imprétez-moi de Dieu deux choses, savoir une heureuse mort et un purgatoire qui soit court (2).

III. CONSIDÉRATION.

Imitez ces grands hommes, non-seulement dans leur humilité, mais encore dans leur ferveur, et apprenez à vous acquitter soigneusement de vos dettes par tous les moyens dont ils se sont servis pour s'affranchir des peines de l'autre vie.

1. Le premier est le fervent usage de la divine Eucharistie

(1) L. 9 Conf., c. ult. — (2) Testatur P. Lancicius, opusc. 6 de octidu. Recollect., c. 10.

et du sacrifice de la messe; je dis fervent, parce que saint Thomas (1) enseigne que la communion ne remet pas de soi la peine des péchés, mais seulement en excitant la ferveur de la dévotion, et que le sacrifice de la messe qui a cette vertu de lui-même de remettre ou diminuer la peine temporelle, ne le fait néanmoins que selon le degré de ferveur et de dévotion avec laquelle il est offert.

2. Le second est la pureté d'intention dans toutes nos actions et la fidélité à les rapporter toutes à la gloire de Dieu. Sainte Magdeleine de Pazzi exhortait pour cet effet ses religieuses à faire tout par pur amour et à offrir à Dieu jusqu'aux plus petites actions, jusqu'à un clin d'œil, par le seul motif de lui plaire et de le glorifier, parce que ceux qui se conduisent de la sorte, vont droit au ciel sans passer par le purgatoire. Et il me semble qu'on puisse expliquer en ce sens ce que dit saint Grégoire : Que nous n'aurons point besoin de sacrifice d'expiation après la mort, si nous nous sommes immolés à Dieu comme des victimes durant la vie (2); car c'est en effet un sacrifice perpétuel que la vie d'un homme qui ne fait point sa propre volonté, qui ne se cherche point lui-même, qui est dans une parfaite indifférence à faire et à souffrir, à prendre et à laisser tout ce que Dieu veut et tout ce qu'on lui ordonne de sa part. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit un jour à sainte Brigitte : Celui qui me résigne sa volonté comme à son Dieu, aura le ciel sans peine (3).

3. Le troisième est la ferveur dans la pratique des bonnes œuvres. Si nous savions ménager les actions de notre vie, il n'y en a point de si petite que Dieu ne prît volontiers en paiement de nos péchés, si elle était faite avec ferveur, et qui ne nous valût encore avec cela un degré de gloire dans le ciel d'un prix inestimable. Je sais que quelques-uns pen-

(1) 2 part, q. 79, a. 5 et 7, et q. 72, a. 6. — (2) S. Greg., l. 4 Dial., c. ultimo. — (3) L. 5 Revel., art. 4.

sent qu'on ne satisfait à la peine qui est due au péché que par des œuvres pénales; mais l'opinion contraire est plus conforme au concile de Trente et à la doctrine des pères, qui ne comptent pas seulement l'oraison, le jeûne et l'aumône entre les œuvres satisfactoires, mais encore toutes les bonnes actions qui se font par le motif de charité et qui sont méritoires de la vie éternelle (1); car, dit saint Ambroise, *la charité* qui vole avec des ailes de feu dans le cœur des justes, brûle tout ce qui est matériel et terrestre, éprouve tout ce qui est pur et sans mélange, et perfectionne avec son feu tout ce qu'elle touche (2).

4. Le quatrième est la diligence et l'assiduité dans le travail et dans l'emploi. Saint Bernard voyant un bon religieux qui travaillait avec ferveur durant la moisson, lui dit par un instinct du Saint-Esprit : « Courage, mon frère, faites bien ce que vous faites; vous n'aurez point d'autre purgatoire après la mort (3). » Que doit-on penser de ceux qui travaillent dans les missions à la moisson des âmes? Nous apprenons des lettres annuelles de la province d'Aragon de la compagnie de Jésus (4), que le père Michel des Fontaines, natif de la ville de Valence, étant missionnaire dans les Indes, où il travailla fervemment l'espace de vingt ans, faisant ses courses et voyages à pied à l'âge de soixante ans, se trouva un jour fatigué du chemin, et qu'ayant été contraint de se coucher à terre à cause de sa lassitude, Notre-Dame lui apparut et le consola, l'assurant qu'en récompense de ses

(1) S. Thomas in 4 dist. 45, q. 2, a. 3 ad 1, sic ait : Ista tria ponuntur quasi præcipua. Mortuorum subsidia quamvis quæcumque alia bona opera, quæ ex caritate fiunt pro defunctis, eis valere credenda sint. Et Vasquez : Omne opus hoc ipso quod bonum est, et meritorium vitæ æternæ, habet aliquam rationem satisfactionis ut omnes scholastici fatentur. V. 1, 2, disp. 70, c. 2, n. 9. — (2) S. Ambr., l. de Isaac, c. 8. — (3) Anno 1606. — (4) Thomas Cantipratanus. l. 2, Apum, c. 5.

travaux, il ne souffrirait point le feu du purgatoire après la mort.

5. Le cinquième est la patience dans les souffrances, ou l'exercice de quelque héroïque vertu que saint Grégoire met au rang du martyre, rapportant pour cet effet l'exemple d'un saint religieux de son temps, nommé Étienne (1), qui fut porté par les anges dans le ciel aussitôt après son heureux trépas, en récompense de sa patience héroïque à souffrir les injures, qu'il avait portée jusqu'à ce point de tenir pour ses plus chers amis ceux qui lui faisaient les plus grands outrages, de compter pour un grand gain tout le tort qu'on lui faisait, de coucher le bienfait sur l'injure, et d'appeler ceux qui lui étaient contraires, ses aides favorables dont il tirait plus de secours. Sur quoi saint Grégoire s'écrie : Voilà, mes très-chers frères, à quel comble de gloire et de récompense l'exercice de la patience a élevé ce saint homme ! A qui croirons-nous qu'il ait été associé, sinon aux martyrs, lui qu'on sait, par la déposition des témoins oculaires, avoir été visiblement accueilli à son trépas par les esprits bienheureux (2) ?

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Prenez à tâche durant votre vie de purifier votre cœur et votre amour de telle sorte que vous soyez en état, à la sortie de ce monde, d'entrer dans le ciel sans passer par le purgatoire. Le silence et la solitude peuvent beaucoup y contribuer, en effaçant les péchés de la langue et du cœur. « Nous nous purifions par le silence, dit saint Bernard, des péchés que nous avons commis par l'incontinence de notre

(1) Vide Bellar, l. 4 de 7. verbis Domini. c. 13, et l. 2, c. 10. —

(2) S. Greg., h. n. 35 in Evang., ubi et hoc habet : Mori à persequente, martyrium in aperto opere est. Ferre verò contumelias, odientem diligere, martyrium est in occulta cogitatione. Et hom. 40 in Evang.. Mala Lazari purgavit ignis inopie.

langue (1). » La bienheureuse Marie d'Oegnief apprit par révélation qu'elle serait exempte du purgatoire pour avoir observé un profond silence depuis la fête de la Sainte-Croix jusqu'à Pâques. La contrition et l'humble confession de vos défauts y serviront aussi notablement. J'ai dit en mon cœur : *Je confesserai contre moi-même mon injustice au Seigneur, et vous avez remis l'impiété de mon péché* (2). Oh ! quelle grâce ! oh ! quel bonheur ! si votre solitude pouvait vous préparer à recevoir cette miséricorde.

2. Au moins prenez une forte résolution de satisfaire à la justice de Dieu pleinement s'il est possible avant que de mourir. Soyez plus soigneux de gagner les indulgences, mais souvenez-vous que vous n'en tirerez pas l'avantage que vous souhaitez, si vous n'êtes plus fervent dans la pratique des bonnes œuvres et de la mortification. Offrez-vous donc souvent à Dieu et priez-le de vous châtier en cette vie plutôt qu'en l'autre. Dites-lui avec David : *Seigneur, je suis prêt à souffrir tel châtiment qu'il vous plaira en cette vie, je l'ai bien mérité ; ma douleur est toujours présente devant mes yeux* (3). Brûlez et coupez ici-bas, appliquez le fer et le feu, pourvu que vous me pardonniez dans l'éternité (4).

(1) S. Bern., serm. part. 12, Jacob. de Vitriaco in vita ejus, l. 1, c. 12. — (2) Ps. 37. 18. — (3) Ps. 37. 17. — (4) S. Aug.

DEUXIÈME ENTRETEN.

DU QUATRIÈME JOUR.

Assujettir ses passions à la raison, et la raison à Dieu.

« Tous ceux qui sont poussés par l'esprit
sont les enfants de Dieu. » ROM., 8. 14.

I. CONSIDÉRATION.

Il y a un combat perpétuel entre l'amour-propre, qui est la source de toutes les passions déréglées et le pur amour de Dieu, que saint Laurent Justinien appelle l'épée que Jésus-Christ a apportée du ciel pour combattre nos ennemis, et mettre la division entre la chair et l'esprit, afin que l'esprit remporte le trophée de la vertu, et s'acquièrè, par une glorieuse victoire, l'empire sur les passions humaines et sur tous les mouvements de la chair (1).

Les motifs qui vous obligent à entrer dans le combat, et à vous vaincre courageusement vous-même, sont très-considérables.

1. Cette victoire est absolument nécessaire pour arriver à la perfection : ceux qui entreprennent cette guerre spirituelle, doivent tellement exercer leur haine contre tous les mouvements de la partie inférieure, qu'ils la tournent en habitude (2) ; et c'est à quoi tous ceux qui veulent être parfaits doivent travailler aussitôt qu'ils sont sortis du péché. Tout homme parfait, après avoir vaincu les vices, doit aussitôt s'occuper à guérir les plaies que les passions ont faites dans

(1) S. Laur. Justin. fasc. amor., c. 1, col. 6. — (2) 3 Dialog., c. 43.

son âme (1). Qui sont ceux qu'on appelle parfaits? Ceux qui sont au-dessus du plaisir sensuel, qui vainquent leurs passions, qui sont plus grands que le monde (2). C'est en vain qu'on bâtit l'édifice des vertus, dit l'abbé Isaac chez Cassien (3), si on ne creuse premièrement les fondements, pour en ôter tout le sable mouvant, c'est-à-dire toute l'impureté des vices et le désordre des passions, afin d'établir sur la terre ferme de notre cœur, ou pour mieux dire, sur la pierre vive de l'Évangile cette tour sublime de la perfection, qui doit s'élever jusqu'au plus haut des cieux.

2. Si vous n'êtes maître de vos passions, vous en serez l'esclave. Chaque affection désordonnée, dit saint Grégoire de Nysse, est un tyran qui exerce un cruel empire sur l'âme qu'il tient captive sous sa puissance. Dites-moi à quel prix vous mettez votre liberté. Quelle estime faites-vous d'être maître de vos actions, de vos désirs et de vous-même (4)? Sans doute celui qui possède son cœur possède un grand royaume. Voudriez-vous bien l'abandonner à un tyran qui vous rendra misérable?

3. Jamais vous ne jouirez de la paix, que vous n'ayez entièrement vaincu toutes vos passions. *Eh! Seigneur*, disait le prophète Jérémie, *avez-vous trompé ce peuple de Jérusalem, lui promettant la paix! et en même temps voilà que l'épée lui perce le cœur et entre jusqu'au fond de son âme* (5). Non, il ne l'a pas trompé; c'est cette épée qui lui donnera la paix; car, dit saint Jérôme, si l'épée ne précède et ne retranche les vices, la paix ne suivra pas, ni l'effet de ses promesses (6). Pensez-vous, dit saint Prosper, que la paix qui vient de Dieu et que l'on fait avec Dieu soit bien tranquille, si on ne rompt avec le monde (7)? Dans ce temps, qui est un temps de

(1) S. Greg., l. 6, Mor., c. 8. — (2) Clemens Alex., 2 stromatum. — (3) Coll. 9, c. 2 — (4) S. Ambr., l. de Isa. et anima, c. 4. — (5) Jer., 4. — (6) S. Hier. ad illum Jer. locum. — (7) S. Prosper., l. 3 de vocat. gentium, c. 35.

guerre, nous ne donnons pas la paix à ceux qui dorment, mais à ceux qui veillent ; nous ne la donnons pas aux délices, mais aux armes ; nous ne la donnons pas pour jouir d'un lâche repos, mais pour aller généreusement au combat. C'est pourquoi si la paix, qui est le fruit de la victoire, vous plaît, ne refusez pas la guerre avec la chair et le monde ; l'un et l'autre sont nécessaires ; prenez donc les armes spirituelles, et combattez avec courage contre le monde et contre les vices (1). Les vrais pacifiques, selon saint Laurent Justinien, sont ceux qui assujettissent toutes les affections et mouvements déréglés du cœur à la raison, ayant toujours l'épée à la main contre les puissances de l'air, et ne souffrant point qu'ils souillent le temple de Dieu (2).

4. Votre salut n'est pas en assurance, si vous n'avez pas le courage de vous vaincre. Il ne faut qu'une passion mal réglée pour vous perdre ; si vous la négligez, elle ira toujours croissant et vous causera de grands désordres. Si petite qu'elle soit au commencement, c'est toujours un grand mal dans son progrès ; car si vous ne l'étouffez dès le point de sa naissance, elle se fortifie insensiblement et répand son venin sur toutes les puissances de l'âme. La lumière de la raison se trouble quand la passion s'élève, et ne discerne plus le bien et le mal, comme une fontaine troublée cache le sable qui est au fond. Un cœur, agité d'une affection désordonnée, est comme un miroir qu'on tourne sans arrêt, où l'on ne peut voir son visage, ni par conséquent en ôter les taches. Un homme qui tourne longtemps en rond, s'étourdit à la fin et voit tout trembler à l'entour : souvent même croyant que tout tourne autour de lui, il se laisse tomber par terre. Une passion fortement émue fait quasi la même chose ; elle nous fait tourner la tête ; elle entraîne la volonté, et la volonté

(1) S. Laur. Justin. in fasciculo amor., c. 16. — (2) S. Laur., Just., l. de humilitat., c. 10.

débauche l'entendement qui la suit où elle veut, comme l'aiguille tourne du côté qu'elle est touchée de l'aimant; l'entendement étant gagné, devient flatteur de l'appétit et des sens, et ne dit plus que ce qui leur est agréable. Ainsi tout se pervertit quand la raison s'est pervertie, et par un étrange renversement les vertus passent pour des vices et les vices pour des vertus. Ce désordre est d'autant plus grand, qu'il nous engage dans une infinité de péchés, vu que nous ne péchons qu'en suivant nos inclinations déréglées, à quoi notre concupiscence nous porte, qui est appelée pour ce sujet le foyer et l'amorce du péché; car celui qui s'accoutume à vivre par humeur, allume de plus en plus ce brasier des enfers; et ce qui est déplorable, les péchés qu'il commet sont plus grands, parce qu'ils sont plus volontaires; et cependant il les connaît moins, parce que sa passion fait qu'il les excuse, lui persuade qu'il n'y a pas grand mal, lui en cache la laideur, et empêchant qu'il ne les considère, le rend comme insensible à son mal; et de là vient que les fautes qu'il commet sont presque irrémissibles, soit à cause des ténèbres de son entendement, soit à cause de l'attache de la volonté qui ne veut point s'en défaire, et par conséquent se rend incapable d'en concevoir de la douleur.

5. Mais quand vous n'en viendriez pas à cet excès, ce qui n'arrive que trop souvent, n'est-ce pas toujours un grand mal de mettre obstacle aux faveurs que Dieu veut vous faire, et qu'il ferait encore aux autres par votre moyen, si vous saviez régler vos passions et les tenir sujettes à la raison? Les plus rares et subtiles machines sont aussi les plus délicates et se gâtent plus aisément. Il ne faut qu'un petit ressort, une dent de roue chargée de rouille dans une horloge pour l'arrêter. Je veux que vous ayez de grands talents, qui vous rendent capable d'être un excellent instrument entre les mains de Dieu pour avancer dans le salut des âmes et vous sanctifier vous-même, il ne faut qu'une passion de vanité,

ou de colère, ou d'intérêt, que vous faites paraître pour scandaliser le prochain qui s'en aperçoit, et ruiner tout le fruit que vous pouviez faire auprès de lui ; il ne faut qu'un désir mal fortifié, un dépit, un chagrin, pour vous détraquer vous-même, pour arrêter le cours des grâces et empêcher votre avancement dans la vertu. Voulez-vous que Dieu se serve de vous, qu'il établisse sa demeure dans votre âme et qu'il la comble de biens par sa présence ? il faut nécessairement que la paix y règne ; car il n'y demeurera pas dans le tumulte et dans le trouble. Il fait sa demeure dans la paix, c'est-à-dire dans une pureté de conscience calme et paisible et dans une perpétuelle tranquillité de cœur, et non pas dans le choc des passions et dans le tumulte des vices (1). Celui qui a trouvé ce lieu de repos par une entière victoire sur ses passions, devient le domicile du Saint-Esprit et le sanctuaire de la divinité (2). Il rend à son âme sa première beauté, en retraçant l'image des perfections divines, et jouit d'une espèce de béatitude anticipée, que tous les plus fâcheux accidents de la vie présente ne peuvent lui ravir (3).

II. CONSIDÉRATION.

Ne dites pas que cet état est très-heureux, mais qu'il est très-difficile d'y parvenir ; car enfin s'il est possible d'y arriver, vous ne devez rien épargner pour acquérir un bien si considérable et si important ; or, certainement vous le pouvez, et c'est de quoi vous devez vous convaincre, pour presser votre lâcheté et vous animer à cette généreuse entreprise.

1. La foi vous oblige à le croire, puisque Dieu, qui ne commande point l'impossible, vous en a laissé une loi expresse

(1) Cass , l. 12, c. 11. — (2) Cass. ibidem. — (3) S. Basil., serm. 1. de Inst. Monast.

dans l'Écriture : *Vous tiendrez votre appétit sensitif en sujétion, et vous en serez le maître* (1). Cette loi a été intimée au premier meurtrier du monde ; il n'y a point de pécheur qui puisse s'en dispenser, et par conséquent il n'y en a point qui ne puisse la garder.

2. Si vous dites que vous êtes faible, Notre-Seigneur vous répondra, comme il fit autrefois à saint Paul, que sa grâce vous suffit et que la force de l'esprit se perfectionne dans la faiblesse de la chair. Il est vrai que vous avez reçu par le malheur de votre naissance, une loi du péché, une concupiscence rebelle à la raison, des passions dérégées et déchaînées, pour ainsi dire, qui se révoltent continuellement contre l'esprit ; mais il est vrai aussi que dans votre renaissance par le baptême, vous avez reçu l'esprit de Jésus-Christ, qui n'est que trop puissant, si vous suivez sa conduite, pour vous rendre victorieux de tous les ennemis de votre repos et de votre salut.

3. Toutes les vertus infuses et acquises combattent pour vous, afin de vous rétablir dans l'empire que vous devez avoir sur vos affections désordonnées. Saint Jean Climaque dit qu'il n'en faut qu'une pour les vaincre toutes ; que sera-ce quand toutes les vertus conspireront ensemble à vous rendre victorieux ? surtout si vous les employez utilement et si vous avez soin de les entretenir et de les cultiver ; car, dit saint Thomas, plus la vertu croît en perfection, plus elle affaiblit l'ardeur de la concupiscence (2). Les vertus politiques adoucissent la fureur des passions, les purgatives en ôtent le dérèglement, les héroïques les oublient et tendent à la ressemblance des vertus exemplaires qui sont en Dieu, auquel on ne peut attribuer le nom de passion sans lui faire injure. Saint Jean Climaque (3), parlant de la tranquillité de l'âme, qui consiste dans la victoire de toutes les passions, dit que

(1) Gen. 4. 7. — (2) 3. p. 9. 15, a. 1, — (3) Grad. 29.

c'est la fin où tendent toutes les vertus. La fin de la patience, dit-il, est de trouver le repos dans les plus grandes afflictions. La fin de l'humilité est de ne sentir aucun mouvement de vaine gloire au milieu des honneurs et des louanges humaines. La fin de la pureté est de trouver son plaisir dans le mépris de tous les plaisirs. La fin de la longanimité est de vivre dans une grande égalité d'esprit, en tout temps et en toutes rencontres, sans se troubler, sans s'inquiéter et sans se démentir jamais.

III. CONSIDÉRATION.

Cette perfection est grande, mais elle n'est pas sans exemple. Il n'y a point de passion si difficile à surmonter, que les saints n'aient pleinement vaincue, et sur laquelle ils n'aient acquis un glorieux empire.

L'amour de la gloire est le premier vice qui nous attaque et le dernier dont nous remportons la victoire (1). Esther l'avait tellement vaincu, qu'elle ose dire à Dieu dans l'ardeur de sa prière : *Vous savez, Seigneur, que depuis que je suis entrée dans la cour, je ne me suis plus ni réjouie qu'en vous seul, ô le Dieu d'Abraham* (2) !

La crainte des tourments, de la mort, ou de quelque grand malheur qui nous menace, est si difficile à surmonter, que saint Jean Climaque (3) assure que d'être intrépide au milieu des tumultes et des dangers, c'est une chose qui surpasse tous les miracles, au sentiment d'un des pères du désert de qui il l'avait appris. Et néanmoins plusieurs saints, avec le secours de la grâce, se sont mis au-dessus de cette passion violente avec une force d'esprit que rien ne pouvait ébranler. Saint Hilarion couchait la nuit dans les tombeaux et dormait d'un sommeil tranquille parmi les ossements des morts. Saint Marcius (4) demeura trois ans tout seul dans

(1) Cass., 1 coll. 12, c. 1. — (2) Esther., 14. 18. — (3) Q. 4, col. 8. — (4) S. Greg., l. 3. Dial. c. 16.

une caverne avec un serpent, priant et reposant auprès de lui sans aucune appréhension. L'abbé Ammon, au rapport de Ruffin, voyant venir à lui un dragon d'une grandeur énorme, qui désolait toute la contrée et qui était tout prêt de se jeter sur lui avec des sifflements effroyables, n'en fut non plus ému que du bruit d'une feuille d'arbre, mais l'attendant avec un visage assuré, il lui dit ces paroles avec lesquelles il le fit crever : Que Jésus-Christ le Fils de Dieu le tue. Et l'abbé Théodore, qui avait demandé à Dieu qu'il lui ôtât la crainte, étant interrogé si le bruit de quelque ruine imprévue ne lui ferait point de peur, répondit : Quand le ciel tomberait et viendrait se joindre à la terre, Théodore n'en tremblerait point.

La tristesse est un mal opiniâtre qui s'attache aisément au cœur de l'homme et qui n'en sort qu'avec peine. Saint Bernard dit que c'est un obstacle à tout bien, et saint Ambroise, que c'est un clou qui nous attache à la terre. Néanmoins, saint Antoine avait toujours un visage riant, et cette joie du ciel qui paraissait sur son visage le faisait distinguer des autres.

Enfin, il n'est rien de plus difficile que de se défaire de l'amour-propre, qui est la source de toutes les passions et la cause de tous les vices, dit saint Thomas. Par conséquent, rien de plus malaisé que d'acquérir cette grande égalité d'esprit, qui ne se trouble de rien et qui est toujours le même. Cependant plusieurs grands serviteurs de Dieu y sont parvenus. On dit de saint Ignace, qu'il avait totalement banni de son cœur l'amour de lui-même et de tout ce qui n'est point Dieu, auquel il avait fait un transport de toutes ses affections, pour ne plus vivre que de son pur amour (1); de saint François Xavier, qu'il avait dompté toutes ses passions, et qu'il les tenait toutes en son pouvoir; d'où vient qu'il jouis-

(1) Relatio pro Canonisat. S. Ignat.

sait d'une paix continuelle et d'une merveilleuse égalité (1); du père Balthasar Alvarez, qu'il avait acquis un empire si absolu sur toutes les affections de son cœur, qu'il ne paraissait jamais ému ni troublé, et que ses passions qui l'empêchaient auparavant, ne lui nuisaient plus, mais au contraire servaient sans peine à l'esprit. Sévère Sulpice donne cette louange à saint Martin, qu'on ne le voyait jamais en colère, jamais triste, jamais évaporé, mais qu'il était toujours égal, portant sur le visage les marques d'une joie toute céleste, comme s'il eût été affranchi de toutes les faiblesses humaines (2). On lit dans la vie de saint Bernard, que la nature dans sa personne n'était jamais de mauvaise intelligence avec la grâce, qu'il avait reçu du ciel une bonne âme et un appétit sensitif, exempt de rébellion, qui se plaisait aux exercices spirituels et qui servait par inclination à l'esprit dans les choses de Dieu. Saint Bonaventure (3) dit que saint François était parvenu à une si grande pureté, que la chair était de concert avec l'esprit, et l'esprit avec Dieu par une admirable harmonie; et que l'esprit aspirant à la sainteté dans toute son étendue, non-seulement la chair ne lui résistait point, mais qu'elle semblait le prévenir et s'y porter toute la première. Le bienheureux Raymond, dans la vie de sainte Catherine de Sienne, dit que cette sainte était exempte de toutes les passions auxquelles les personnes vertueuses sont ordinairement sujettes, et qu'elle ne se relâchait pas un seul moment de la ferveur du divin amour; d'où vient que ni le vent de la vaine gloire, ni aucun autre mouvement déréglé de la concupiscence ne pouvait trouver place dans son âme.

(1) Ibidem. — (2) Sever. Sulp., 1 dial. 1. — (3) In vit. S. Francisci, c. 5, n. 8 et 14, n. 1.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

N'avez-vous pas sujet d'entrer dans une sainte confusion, vous voyant si éloigné de la perfection de ces grands saints, et de former un généreux dessein de vous rendre tellement maître de vos passions, que vous ne perdiez jamais la paix de l'âme ni l'égalité de l'esprit ?

1. Faites donc état, avant toutes choses, que l'empire que vous prétendez acquérir sur les mouvements déréglés de votre âme, dépend plus de Dieu que de vous, et qu'il faut le lui demander avec de fréquentes et ferventes prières. Dites-lui donc souvent : *Régnez, Seigneur, au milieu de vos ennemis* (1). Donnez à vos serviteurs cette paix, ce calme des passions que le monde ne peut donner.

2. N'attendez pas néanmoins que Dieu vous accorde cette grâce, sans que vous y coopériez vous-même. Il pourrait vous faire ce don gratuitement, comme il l'a fait à quelques-uns ; mais c'est un privilège auquel vous ne devez pas prétendre. Son procédé ordinaire est de donner à ses serviteurs cet heureux empire en l'une de ces deux manières, ou comme une récompense de quelque action héroïque et d'une grande et généreuse victoire de soi-même, en quelque occasion importante et difficile, ou comme le fruit d'une longue et continuelle mortification en toutes choses. C'est à quoi vous devez vous résoudre, vous figurant que Dieu vous donne lui-même ce grand précepte d'amour. Vainquez-vous vous-même, faites-vous violence. Donnez du sang, et vous aurez l'esprit de vie et la vie de l'esprit.

3. Usez dans ce combat du don de science et de force : de science, pour connaître quelle passion prédomine en vous ; et de force, pour l'attaquer : de science, pour choisir les moyens

(1) Ps., 109. 2.

les plus propres ; et de force, pour les exécuter : de science, pour ne point aller à l'excès et ne rien précipiter ; de force, pour ne point vous relâcher ni quitter le combat que vous n'ayez remporté la victoire : enfin de science, pour éviter les dangers et les occasions de tomber ; de force, pour vous relever promptement lorsque vous êtes tombé, sans vous décourager.

TROISIÈME ENTRETEN

DU QUATRIÈME JOUR.

Faire toutes ses actions en la présence de Dieu.

« J'ai toujours le Seigneur présent à mes yeux ; il est à ma droite, et je ne serai point ébranlé. » Ps. 15. 9.

I. CONSIDÉRATION.

Celui qui agit par le mouvement du pur amour doit faire toutes ses actions en la présence de Dieu. Plusieurs raisons nous obligent à pratiquer ce saint exercice avec amour et avec joie.

1. Le fils se plaît en la présence de son père, et l'ami en la présence de son ami, parce qu'il l'aime ; car, dit un excellent maître de la vie spirituelle, « c'est une espèce d'amitié, qui n'a point d'exemple dans la nature, d'aimer un ami et de ne pas aimer sa présence. » Si donc l'exercice de la présence de Dieu ne vous est pas agréable, si vous le pratiquez rarement, si vous vous y portez avec peine et avec froideur, c'est signe que vous avez peu d'amour.

2. Dieu n'a point de plus doux emploi que de contempler

les justes, qui l'aiment et qui le craignent (1). Vous diriez qu'il ne fait point d'état de tout le reste, et que tout son soin est de veiller à leur salut et de se tenir au haut de l'échelle de Jacob pour voir ces anges de la terre, soit qu'ils montent ou qu'ils descendent. Pourquoi? Pour relever ceux qui tombent, et animer au travail par ses regards ceux qui s'efforcent de monter (2). Pourquoi donc ne sera-ce pas aussi notre plus douce et plus sérieuse occupation de penser souvent à Dieu, d'y penser amoureusement, d'y penser continuellement, si la faiblesse humaine pouvait le permettre? Pourquoi ne dirions-nous pas avec saint Augustin : Mon Dieu, je veux toujours penser à vous, parce que vous pensez toujours à moi; et comme vous tenez toujours vos yeux arrêtés sur moi sans les détourner jamais, aussi je ne veux jamais vous perdre de vue.

3. C'est là l'étude de tous les saints, dit un des généraux de la compagnie de Jésus (3), de vivre continuellement en la présence de Dieu, de s'abimer dans son sein, de se cacher sous les rayons de son visage et d'y faire leur séjour perpétuel, selon la sainte Écriture (4). Voilà la demeure des ouvriers évangéliques, voilà le lieu de leurs délices, où ils passent heureusement leur vie, loin du trouble des hommes, même au milieu des tracas et de l'embarras des hommes; et quand ils en sortent, soit par leur faute, soit par la nécessité des affaires, ils croient être dans un exil et ne se donnent point de repos qu'ils ne soient rentrés en Dieu.

4. Voilà, dit ce même père, l'héritage des enfants d'Ignace, voilà le patrimoine que leurs pères leur ont laissé, et qu'ils doivent fidèlement transmettre à ceux qui viendront après eux; patrimoine céleste, riche héritage d'une sainte conversation et d'une très-étroite familiarité avec les bienheureux et avec Dieu même (5). Il l'appelle leur héritage, parce

(1) Ps. 32. 18. — (2) S. Hieronym. — (3) P. Vincent. Caraffa, ep. 1. — (4) Ps. 139. — (5) P. Vincent. Caraffa, gener. societ. Jésus, ep. 1.

qu'ils le tiennent de leur père saint Ignace, qui désirait que ses enfants s'accoutumassent à regarder Dieu en toutes choses, et se rendissent familier l'exercice de sa présence, non-seulement dans l'oraison, mais encore dans toutes leurs actions, en les rapportant en particulier à sa plus grande gloire (1). Il l'appelle un héritage céleste, parce qu'il leur est commun avec les anges, qui descendent du ciel pour procurer le salut des âmes sans perdre Dieu de vue, en quoi le saint fondateur veut qu'ils les imitent et qu'ils expriment dans leur conduite une image de la vie céleste, suivant ces excellentes paroles de saint Nile : Occupez-vous de la pensée de Dieu continuellement, et votre âme deviendra un ciel avec les anges (2).

5. Ce divin exercice est nécessaire à tous ceux qui veulent acquérir la pureté de cœur. Celui qui veut purifier son cœur, qu'il l'échauffe sans cesse par le souvenir de Jésus-Christ; que ce soit là son principal emploi; qu'il ne se contente pas de s'en souvenir à l'oratoire, qu'il s'en souvienne en tout lieu et en tout temps (3). L'or ne se raffine pas pour être un peu de temps dans le feu, si on le laisse refroidir, ni le cœur pour être une heure recueilli dans la présence de Dieu, s'il est dissipé le reste du jour, il perd dans l'action ce qu'il avait acquis dans l'oraison.

6. Il est nécessaire à ceux qui tendent à la perfection par la pratique des vertus. L'homme parfait, ou qui va à grands pas à la perfection, doit avoir Dieu toujours devant les yeux, et s'entretenir familièrement avec lui (4). C'est par ce saint commerce qu'il acquiert le don de sagesse pour faire toutes ses actions dans la lumière de Dieu et les animer du feu de son amour.

(1) P. Ribadeneira in vita S. Ignat., l. 5, c. 1. — (2) S. Nilus abbas, opusc. qui titulus diversa capita. — (3) Diadoch., c. 97. — (4) S. Laur. Just., l. 2 compunct. et Christ. perfect.

7. Mais il est encore plus nécessaire à ceux qui travaillent au salut du prochain, soit pour attirer la bénédiction du ciel sur leur emploi, soit pour en tirer de la force dans leurs travaux et de la consolation dans leurs souffrances, soit pour ne se perdre pas eux-mêmes en pensant sauver les autres. Pratique excellente pour se rendre utile au prochain et nécessaire pour se préserver soi-même de la corruption du siècle. C'est pourquoi il est important de s'y appliquer et de l'établir solidement sur les trois principes qui en sont les véritables fondements, savoir, l'immensité de Dieu qui est partout, l'activité infinie de sa puissance qui fait tout, et la profondeur de sa sagesse qui voit tout et ne s'oublie jamais de rien.

II. CONSIDÉRATION.

Le premier principe de ce divin exercice qui nous oblige à regarder Dieu partout, et l'avoir toujours présent à nos pensées, c'est l'immensité de son être qui le rend présent à toutes choses. Par conséquent nous devons avoir au moins autant de respect pour lui, que nous en aurions pour un grand roi qui serait toujours à nos côtés; car il n'est pas seulement près de nous, il est au fond de nos cœurs. On demande quelle est la chose du monde la plus grande et la plus petite tout ensemble. A cela saint Denis répond, au chapitre neuvième des noms divins, que c'est l'immensité de Dieu, et qu'on peut lui attribuer ces deux termes par excellence, le grand et le petit; comme s'il disait : Quand je considère l'immensité de la nature divine qui remplit le ciel, la terre et les abîmes de sa présence, mon esprit se trouve saisi de deux pensées qui se choquent en apparence, mais qui s'accordent bien en effet, comme deux lignes qui viennent se rendre au même centre de deux points différents de la circonférence, ou comme deux tons divers qui font une parfaite harmonie; car il me semble qu'il n'y a rien de plus grand

ni de plus petit que Dieu. Considérez toutes les parties du monde; mesurez cette vaste étendue des mers, cette prodigieuse masse de la terre, ces grandes campagnes de l'air, ces larges voûtes des cieux qui enveloppent à l'aise toutes les créatures, il est plus grand que tout cela; à raison de sa propre grandeur, de qui toute grandeur participe et qui se répand et s'étend au delà de toute grandeur, qui environne tous les lieux, qui surpasse tous les nombres, qui va au delà de tous les espaces, et à raison de la superabondante plénitude de son être. Prenez le monde en gros et en masse, mesurez sa longueur, sa largeur, sa hauteur et sa profondeur, il est plus grand que tout cela. Il borne tout et n'a point de bornes ni de limites; il environne tout, il remplit tout, il soutient tout, il surpasse tout. Il est au-dessus du monde et n'en est pas plus haut; il est au-dessous et n'en est pas plus bas; il est au-dehors et n'en est pas exclus; il est au dedans et n'y est pas renfermé; car s'il y avait encore un million de mondes, il les remplirait tous de sa présence. Ne faut-il pas dire qu'il est bien grand. Mais s'il est grand, parce qu'il remplit tout, il est aussi petit, parce qu'il est tout dans les plus petites choses du monde. Le cœur de l'homme est peu de choses, ce n'est qu'un petit amas de poussière; et toutefois je porte dans mon cœur tout ce qu'il y a de plus auguste dans l'adorable Trinité. Le Père y est engendrant son Verbe; le Fils y est respirant le Saint-Esprit en unité de principe avec son Père; le Saint-Esprit y est fermant le cercle des émanations éternelles. C'est peu de chose qu'un grain de sable, un moucheron, un atome; et cependant il n'y a si petit grain de sable qui roule dans l'Océan, si petit moucheron volant en l'air, si petit atome bouleversé dans les rayons du soleil qui ne porte toute la sagesse, toute la puissance, toute la majesté de Dieu; et comme il n'y a point de corps si dur qu'il ne perce, ni si épais qu'il ne pénètre, aussi il n'y en a point de si petit où il ne s'écoule. La diversité des lieux

où il se trouve ne le divise point, la distance n'éloigne point sa présence, l'épaisseur ne lui fait point d'obstacle, la petitesse non plus ne le resserre point. L'air le plus pur n'entre pas si subtilement dans tous les pores, ne feu ne pénètre pas si intimement le fer qu'on met dans la fournaise, l'âme n'est pas si présente aux plus petites parties du corps, que Dieu l'est aux plus petites parties du monde. Qu'il est donc petit et qu'il est grand tout ensemble !

De ce principe je tire deux conséquences : la première pleine de terreur pour les pécheurs, la seconde pleine de consolation pour les justes. Les pécheurs et les justes ont des craintes bien différentes ; quelle est la crainte des justes ? de perdre Dieu ; quelle est la crainte des pécheurs ? de trouver Dieu. Suivant ces deux mouvements si contraires, je dis, en premier lieu, que le pécheur ne peut, quoi qu'il fasse, fuir la présence de Dieu. Son immensité qui est un palais magnifique pour ses bons serviteurs est une prison pour le pécheur, où il est enfermé sans pouvoir en sortir ; prison spacieuse, car son étendue est sans bornes ; prison étroite, car Dieu le presse et le serre de si près, qu'il ne peut lui échapper. S'il le laisse au lieu qu'il quitte, il le trouve au lieu où il va, sans être éloigné de lui d'un seul pas. Et s'il marchait une éternité tout entière, et qu'à chaque heure il pût faire un million de lieues, il le rencontrerait partout où il mettrait le pied. Seigneur, que j'étais aveugle et insensé, lorsque fermant les yeux à votre divine présence, je me laissais tromper par les charmes d'une fausse beauté ! car maintenant que je sens la grandeur de mon mal, et que suis comme un criminel qui cherche son salut dans sa fuite, véritablement je me trouve bien en peine, car où irai-je que je ne rencontre mon juge ? Si ma présomption m'élève vers le ciel, vous y avez mis votre trône, dont la seule vue est capable de me rabattre jusque dans les abîmes ; et quand je pourrais franchir cette barrière pour sortir hors de l'enceinte du monde, je ne sor-

tirais pas de ma prison, ni de l'étendue de votre immensité où je suis enfermé de toutes parts. Si la honte m'oblige à me cacher jusqu'au centre de la terre, j'y rencontrerai votre justice qui m'y prépare des feux et des supplices éternels. Si la crainte me donne des ailes pour m'enfuir jusqu'aux extrémités de la terre, où l'Océan bat de ses flots le sablon de quelque rivage solitaire, ne faut-il pas que votre main m'y conduise; et si elle m'y conduit, ne vous y trouverai-je pas (1)? Grand Dieu, qu'il est dangereux de vous offenser et de vous avoir pour ennemi ! On peut se cacher aux yeux des hommes pour pécher avec plus de liberté, parce qu'ils ne sont pas en tous lieux, mais vous êtes partout. On peut sortir d'un royaume pour s'affranchir de la puissance du souverain; mais vous êtes Dieu partout, et partout également puissant. On peut tromper la connaissance d'un homme, parce que la multitude des affaires partage et affaiblit l'application de son esprit, qui ne peut pas se donner tout à tant de choses tout à la fois; mais tout vous est présent, et vous êtes présent à tout. On peut éviter la colère d'un ennemi parce qu'on peut l'apercevoir de loin, mais vous êtes comme la foudre, vous frappez sans être vu. On peut corrompre la conscience d'un juge, parce qu'il n'est pas à l'épreuve de la faveur ni de l'intérêt; mais vous êtes souverain ennemi du péché, infiniment éloigné de tout mal, et néanmoins toujours près du pécheur, parce qu'où vous n'êtes pas par votre grâce, vous vous faites sentir par la rigueur de votre justice.

Je dis, en second lieu, que l'homme de bien ne peut perdre Dieu s'il ne veut, quelque violence qu'on lui fasse; par conséquent il est toujours en assurance, toujours en repos, toujours dans la joie, toujours invincible, toujours heureux et content. Il est toujours en assurance, parce qu'il est sous la protection de Dieu; qui pourrait lui nuire, ayant un si

(1) Ps. 138.

puissant défenseur? Il faut que tous les maux qui l'attaquent passent à travers le cœur de Dieu, avant de l'atteindre, et qu'ils y perdent leur force et leur venin. Ne crains point, je suis avec toi, dit Notre-Seigneur au père général Claude Aquaviva qui réclamait son secours dans la ferveur de la prière (1).

Il est toujours en repos, parce qu'il est dans son centre. Où pouvez-vous reléguer un homme juste que Dieu n'y soit? le jetterez-vous dans le ventre de la baleine? il y est avec Jonas; le jetterez-vous dans la fosse aux lions? il y est avec Daniel; le jetterez-vous dans la citerne et dans la prison? il y est avec Joseph (2).

Il est toujours dans la joie, parce qu'il porte partout son doux consolateur Jésus (3).

Il est toujours invincible, parce qu'il a un Dieu pour compagnon de ses souffrances. Il ne craint point les tourments en sa présence; il craint plus son absence que tous les tourments. J'aimerais mieux souffrir mille martyres que de perdre la présence d'un si doux consolateur, disait ce généreux martyr sous la persécution de Julien l'Apostat, lorsqu'on cessait de le tourmenter, parce que l'ange qui l'assistait visiblement dans ses tourments, disparaissait pour lors et le privait de sa présence. Ah! bourreaux, disait-il, que vous me faites grand tort! Brûlez, coupez, déchirez; j'aimerais mieux souffrir mille martyres, que de perdre la présence d'un si doux consolateur. Qu'eût-il dit de la présence de Jésus-Christ? Oh! qu'il est sensible de se séparer de Dieu! disait le père Brentus, de la compagnie de Jésus, lorsqu'on le retirait de l'oratoire pour vaquer aux affaires de sa maison (4).

Enfin, il est toujours heureux et content, parce qu'on peut bien lui ôter toutes les créatures, mais on ne peut lui ôter

(1) 31 jannar. ann. dier. Ill. Soc. Jesus. — (2) Sap, 10, 13. —

(3) Gerson. — (4) Ann. dier. Illus. Soc. Jesu, 15 jan.

Dieu qui est l'unique source de son bonheur. C'est ce qui ravissait le saint abbé Déicole, qui s'en allait par les déserts tout extasié avec des ris éclatants, ne pouvant contenir sa joie; et comme on lui demandait la cause de ses transports, personne, disait-il, ne peut m'ôter mon Dieu.

III. CONSIDÉRATION.

Le second principe de la présence de Dieu, qui nous oblige à le chercher en toutes choses, est sa puissance infinie qui fait tout dans l'univers; car il n'est point oisif en nous ni dans le reste des créatures, il n'y est pas seulement résidant par l'immensité de son être, il y est agissant par sa puissance, qui concourt à tout ce qui se fait dans le monde, et par conséquent il est partout, parce que c'est la maxime des philosophes, que tout ouvrier doit être présent à ce qu'il fait. Le peintre qui veut tirer un portrait, et le sculpteur qui veut faire une statue, ne feront rien s'ils ne s'approchent de leur ouvrage. Il faut que celui-ci applique son ciseau et celui-là son pinceau, tantôt aux yeux, tantôt aux mains, tantôt aux pieds de leur figure, et s'ils pouvaient l'achever tout à la fois, leurs mains seraient partout en même temps. Or, Dieu est dans le monde comme un peintre auprès de son tableau, et comme un sculpteur autour de sa statue. Il peint son image sur le front de toutes les créatures, il y grave ses perfections, il fait jouer tous les ressorts de la nature, de la grâce et de la gloire; pas un ne se remue, qu'il n'y mette la main. C'est lui qui nous éclaire avec le soleil, qui nous chauffe avec le feu, qui nous fait respirer avec l'air, qui nous humecte avec l'eau, qui nous porte et nous nourrit avec la terre; c'est lui qui fait nager les poissons dans la mer, qui balance le vol des oiseaux, qui préside aux mouvements des cieux, qui règle le cours des astres, qui produit, qui conserve, qui fait agir toutes les choses créées, et cela avec un admirable repos.

Quelle puissance ! Il est dans les couleurs, pour nous les rendre agréables ; dans les viandes, pour les rendre savoureuses ; dans les concerts, pour les rendre harmonieux et contenter l'oreille. Il descend, s'il m'est permis de parler ainsi, dans notre estomac avec la nourriture que nous prenons, il s'insinue dans le cœur avec les esprits vitaux, il monte au cerveau avec les esprits animaux, il se répand avec le sang dans tous les vaisseaux du corps. Quelle bonté ! Il ne manque point de concourir avec toutes les facultés de notre âme, de livrer, pour ainsi dire, son pouvoir aux plus grands pécheurs qui en abusent, et de contribuer, comme cause universelle à toutes leurs actions, jusqu'à celles qui lui sont plus outrageuses, non qu'il les approuve, mais parce qu'il leur laisse leur liberté. Il est dans le bras de ce parricide, qui trempe ses mains dans le sang de son père ; il est sur la langue de ce médisant, qui déchire la réputation de son prochain ; il est dans le cœur de cet impudique, qui se souille de tant d'images impures et de lascives pensées. Quelle condescendance ! Nous sommes si dépendants de lui dans le bien que nous faisons, que nous ne pouvons pas même former une bonne pensée, qu'il n'agisse avec nous, qu'il ne nous prévienne et ne nous assiste du secours de sa grâce. Il ne se contente pas, et ce ne serait pas assez, de nous donner une âme immortelle assortie de toutes ses puissances, de fortifier ces puissances par des habitudes surnaturelles, de réveiller ces habitudes par des lumières célestes, de nous donner un ange qui nous dirige (1) ; il faut qu'il intervienne lui-même et qu'il travaille avec nous d'une manière plus intime que l'ange. L'ange travaille avec nous ; il nous suggère le bien, disent les théologiens, mais il ne le met pas en nous ; il nous exhorte au bien, mais il ne le produit pas, c'est Dieu qui le met, c'est Dieu qui le produit, c'est Dieu

(1) Zach., 4. 5.

qui en est le principal auteur. Si je conçois une bonne pensée, c'est son esprit qui me l'inspire ; si je m'enflamme dans son amour, c'est son esprit qui répand ce feu divin dans mon cœur ; si je pousse quelque soupir amoureux pour lui demander mes besoins, c'est son esprit qui prie pour moi avec des gémissements inénarrables.

Arrêtons-nous ici par des réflexions sérieuses. S'il est vrai que Dieu travaille avec les créatures, qui dépendent toutes de son concours, pourquoi ne le regardons-nous pas dans tous ses ouvrages ? Quand un roi parle, tout le monde l'écoute avec respect ; quand il se montre, tout le monde se presse pour le voir ; et voilà Dieu qui nous parle par autant de bouches qu'il y a de créatures, et qui fait montre de ses perfections infinies sur le théâtre de l'univers ; pourquoi ne l'écoutons-nous pas ? pourquoi n'admirons-nous pas sa grandeur ? pourquoi ne sommes-nous pas ravis de sa beauté ? Apprenez, dit saint Augustin, à aimer le créateur dans la créature et l'ouvrier dans son ouvrage ; de peur que vous attachant à ce qu'il a fait, vous ne perdiez celui qui vous a fait vous-même (1).

De plus, s'il est vrai que c'est pour mon bien qu'il travaille sans cesse dans l'univers ; si c'est pour moi que le ciel verse ses influences et que la terre produit une si grande diversité d'herbes, de fleurs et de fruits, ne dois-je pas louer et bénir à toute heure celui qui me fait du bien à tout moment ? Ne dois-je pas prendre tout de sa main paternelle, et attendre uniquement de lui la consolation dans mes ennuis, l'appui dans mes faiblesses, le secours dans mes besoins ?

Enfin, s'il est vrai que Dieu travaille sans cesse, non-seulement pour moi, mais encore avec moi, et qu'il anime toutes mes puissances, ne dois-je pas me soumettre absolument à sa conduite, me tenir uni étroitement à lui et mettre

(1) S. Aug. in Ps. 54.

mon cœur dans ses mains bénites, comme l'instrument entre les mains de l'ouvrier, me dépouillant de mes propres forces, ou plutôt de mes faiblesses, pour entrer comme David dans les puissances du Seigneur (1). Mais surtout, ne dois-je pas craindre de l'offenser et d'attirer sur moi ces reproches si justes de sa part et si honteux pour moi? Ingrate créature, considère le fond de ton être, regarde les biens que tu possèdes, mesure la force de ton bras, la portée de tes sens, de ton entendement et de ta volonté, et jusqu'où peuvent aller les mouvements de ton corps et de ton âme; n'est-il pas vrai que tout cela vient de moi, que tu n'as rien que par emprunt, et que tu serais encore dans le néant, si je ne t'en avais tirée? Tu sais qu'à cet égard, ni les hommes, ni les anges, ni toutes les puissances du ciel et de la terre ne sont pas plus que toi, que comme je leur ai donné l'être avec une simple parole, je puis l'enlever avec le souffle de ma bouche. Tu sais que les créatures ne te servent que par mes ordres, que sans cesse tu as besoin de mon appui pour subsister, de mon secours pour agir, de l'influence continuelle de ma bonté pour te conserver. N'est-ce donc pas mal à propos que tu t'élèves contre moi, que tu abuses de mes dons, que tu te sers de mes propres biens pour m'offenser? N'as-tu point d'horreur de me faire servir à tes iniquités? moi qui puis te détruire, moi qui puis te rendre éternellement misérable, moi qui puis t'anéantir. O bonté infinie de Dieu! ô malice du cœur humain! vous saviez, ô mon Dieu, que ces ingrats se révolteraient contre vous après les avoir créés, et néanmoins vous leur avez donné l'être, et vous vous êtes obligé, pour maintenir leur libre arbitre, de leur fournir des forces dont vous voyez qu'ils devaient abuser. Malheur à moi, Seigneur, si je commets jamais une telle ingratitude contre un si insigne bienfaiteur! Je veux désormais unir

(1) Ps. 70. 16.

toutes mes forces à votre toute-puissance, pour avancer votre gloire, agissant avec elle, pour elle et comme elle; avec elle, par la fidélité de ma correspondance; pour elle, par la droiture de mes intentions; comme elle, par une constante imitation de sa vertu pour faire le bien.

IV. CONSIDÉRATION.

Le dernier principe de la présence de Dieu est sa sagesse infinie, qui sait tout, qui voit tout et qui ne s'oublie jamais de rien, pour qui, dit saint Léon, rien n'est fermé, rien n'est secret, rien n'est obscur, rien n'est muet, non pas même le silence, qui lui parle aussi bien que la voix la plus nette et la plus intelligible (1). Paroles considérables, dont l'intelligence dépend des principales qualités de l'œil divin, qui ne méritent pas moins de respect que de confiance et d'amour.

La première est la force de sa vue, qui perce et pénètre tout, et pour qui les corps les plus solides sont aussi transparents que le cristal. Saint Louis avait pris pour devise un aigle dans les nuées, avec ce mot, *jusque dans les abîmes*; parce que cet oiseau a les yeux si perçants, que du haut des nuées il voit sa proie jusque dans les buissons et jusque dans le fond des rivières. Mais l'œil de Dieu est encore infiniment plus fort; il pénètre jusqu'au centre de la terre, il va jusque dans les abîmes; il vous voit à travers des rideaux, il vous voit à travers des murailles, rien ne peut vous couvrir devant lui, rien n'est impénétrable à ses regards.

La seconde est sa profondeur, car il sonde le fond de nos consciences, il pèse nos intentions, il approfondit nos desseins, il lit dans nos cœurs, il en connaît tous les secrets, comme il en a fait tous les ressorts.

La troisième est sa clarté. Ce n'est point une vue confuse,

(1) S. Leo, serm. 5 de Passione.

ni obscure, ni incertaine comme la nôtre, il découvre nettement, distinctement et avec une évidence et certitude infaillible, tout ce qui se passe dans les plus épaisses ténèbres. Quand le soleil se lève, il n'y a si petite partie de l'air qu'il n'éclaire, ni si petit grain de poussière qu'il ne découvre. Vos yeux, ô mon Dieu ! sont plus lumineux que le soleil. Les ténèbres sont aussi claires pour vous que le jour (2). Nos cœurs n'ont point assez de replis, ni la nature de voiles, ni la nuit d'obscurité pour nous dérober à votre vue.

La quatrième est son exactitude et son application infinie. Nos vues sont ordinairement fort légères et superficielles, parce que nous ne considérons les objets qu'en passant, sans discernement et sans réflexion ; d'où vient que nous ne pouvons en porter un témoignage assuré, ni en juger solidement. Mais Dieu regarde tout ce qui se fait dans le monde avec une curiosité divine, une attention souveraine, une vue fixe et immuable, un jugement infaillible. Les plus minces actions qui nous échappent, demeurent écrites dans sa pensée. Il interroge toutes nos puissances, et elles lui répondent sans dire mot. Toutes les créatures lui parlent d'un langage muet, et lui font un fidèle rapport de nos déportements ; il entend même le silence aussi bien que les paroles les plus articulées.

La cinquième est sa douceur, qui le rend infiniment aimable aux gens de bien, comme il leur est infiniment favorable. Quelle consolation est-ce à un homme affligé, de penser qu'il y a un Dieu qui le regarde et que ses larmes ne tombent point à terre, mais qu'elles montent jusqu'au ciel ? Quel repos pour une personne innocente qui se voit attaquée par des calomnies atroces, de pouvoir dire : Mon Dieu, vous savez ce qui en est, je n'établis pas ma félicité sur le jugement des hommes, j'ai un œil dans le ciel qui fait toute ma

(1) Ps. 138. 12.

gloire et qui est le fidèle témoin de mon innocence (1). Quel contentement a une bonne âme, qui s'emploie avec ferveur à la pratique des bonnes œuvres et qui ne cherche que Dieu, de penser que Dieu la regarde, qu'il compte tous ses pas et qu'il tient le ciel ouvert sur sa tête comme sur un autre Jacob, pour l'animer par sa présence, et de pouvoir lui dire : *Mon Dieu, vous voyez mon cœur, vous savez que je vous désire et que je ne désire que vous* (2).

La sixième est sa sainteté, qui le rend infiniment redoutable aux pécheurs, parce qu'il ne peut voir le péché qu'avec horreur (3). Un méchant homme, dit saint Ambroise, se cache pour mal faire, et il mourrait de honte s'il se voyait découvert; il tourne les yeux de tous côtés pour voir si personne ne le regarde, et quoiqu'il ait mis sa conscience en oubli, il n'abandonne pas encore le soin de sa réputation; il n'a pas honte de faire le mal, mais néanmoins il a honte qu'on le sache, et si quelqu'un survient par hasard qui puisse le voir, le feu que la confusion de son crime allume sur son visage, étouffe celui de la concupiscence qui avait embrasé son cœur. Que serait-ce donc, à plus forte raison, s'il se souvenait que le ciel et la terre sont pleins d'esprits bienheureux qui le regardent, et qu'il a autant de témoins de son péché? que serait-ce s'il croyait que Dieu le voit (4)? O aveugle pécheur! as-tu bien l'assurance de faire devant Dieu ce que tu n'oserais faire en ma présence? Doutes-tu qu'il soit présent, parce que tu ne le vois pas? Ah! si tu entendais ses reproches! ah! s'il te frappait de ses foudres (5)! Mais tu ne veux pas croire, de peur d'alarmer ta conscience; tu ne veux pas entendre cet oracle qui t'apprend que Dieu connaît le secret des cœurs, de peur que la connaissance de cette vérité ne te donne de la crainte, et que la crainte ne

(1) Job., 16. 20. — (2) Ps. 37. 10. — (3) Abacuc. — (4) S. Ambr. in Ps. 118, serm. 1. — (5) S. Bern.

t'oblige à te séparer de ton crime (1). O Dieu ! que votre visage est terrible à ceux qui péchent ! peuvent-ils voir sans frayeur ces foudres que vous avez dans les mains, ce diadème que vous portez sur le front, ce trône où vous êtes assis qui fait trembler les sérâphins ? Oh ! que le cœur est dur qui demeure insensible, se voyant toujours exposé comme une faible proie aux yeux d'un juge si clairvoyant, si saint, si ennemi du péché, qui ne s'oublie jamais de rien et qui ne laisse rien impuni.

C'est la dernière qualité de l'œil divin fondée sur l'éternité de sa connaissance, qui redouble la crainte et la frayeur des pécheurs. Il est vrai que cette seule pensée est terrible, Dieu me voit ; car nous ne voulons point avoir auprès de nous des yeux trop clairvoyants, lorsque nous avons envie de mal faire ; le péché est un monstre qui ne se produit que dans la nuit ; et s'il était impossible de pécher sans être vu, la moitié des crimes serait retranchée tout d'un coup. Les plus méchants hommes sont ceux qui cherchent avec plus de passion la réputation de gens de bien, non qu'ils aiment la vertu, mais parce qu'ils ont honte de leur malice. Il y a un combat perpétuel dans leur cœur entre l'amour du crime qui les attire et la crainte de l'infamie qui les arrête, et parce qu'ils craignent d'être aperçus, et qu'ils n'ont pas envie de s'abstenir du mal, il faut chercher la nuit pour le cacher, il faut trouver cent prétextes pour le couvrir. On craint l'œil d'un enfant et d'un valet, et c'est assez pour mourir de honte d'être surpris dans une mauvaise action ; que sera-ce donc de l'œil de Dieu, à qui notre propre cœur nous décèle ? Ne faut-il pas dire qu'il est partout redoutable, puisqu'il nous regarde de toutes parts et qu'on ne peut l'éviter en quelque lieu qu'on se cache ? Il est vrai ; mais pourtant s'il pouvait oublier ce qu'il voit, passe pour la confusion d'une heure, d'un

(1) S. Ambr. in Ps. 118, serm. 1 jam citato.

jour, d'une année; mais quand je considère que sa connaissance est immuable, et que sa sagesse est assise sur la base de son éternité, c'est ce qui me fait trembler. Nos connaissances sont pleines de faiblesses, et ressemblent au cours des rivières qui sont un flux continu. Une pensée chasse l'autre, comme une vague qui pousse celle qui la devance, et cède à son tour la place à celle qui la suit. Mais en Dieu ces changements ne se trouvent point. Il n'y a rien en vous, ô sagesse éternelle de mon Dieu, qui soit passé, rien à venir, mais un présent perpétuel, tout ce qui a jamais été en vous y est encore, et tout ce qui y sera jamais y est déjà (1). Vous savez tous les crimes qui se sont commis depuis le commencement du monde, et dans cette effroyable multitude, vous y voyez les miens distinctement, vous en savez le nombre, vous en savez le poids et les peines qu'ils méritent. Oh! que cette pensée devrait m'effrayer! oh! qu'elle me donnera de terreur à l'heure de la mort! que de confusion au jour du jugement et de désespoir dans l'éternité, si j'étais si malheureux que de vous perdre pour jamais. Est-il donc vrai, Seigneur, que vous n'oubliez jamais nos crimes? qu'après un million d'années, vous irez les reprocher aux réprouvés, et que vous ferez sortir de vos yeux une lumière si vive, si claire, si pénétrante, qu'elle entrera malgré eux dans leurs esprits, pour leur montrer le mal qu'ils ont commis, et leur en imprimer une vue qui ne s'effacera jamais.

Oh! que nous avons grand sujet de prendre garde à nous! oh! que nous sommes obligés de vivre continuellement dans la crainte du péché, puisque nous avons toujours un œil qui nous regarde, un témoin qui nous observe, un censeur qui nous menace et qui sera un jour notre juge, dont l'arrêt décidera de notre éternité bienheureuse ou malheureuse.

(1) S. Aug. in Ps. 101.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Commencez toutes vos actions par vous mettre en la présence de Dieu, et renouvelez souvent, au progrès de chaque bonne œuvre, cette sainte pensée : Dieu me voit.

2. En quelque lieu que vous entriez, dites en vous-même : *Dieu est ici*. Élanchez de votre cœur diverses affections d'amour, de respect, de louanges, de componction, d'actions de grâces. Tous les lieux où Dieu est doivent vous être en vénération, comme des temples qu'il consacre par sa présence.

3. Rentrez souvent en vous-même, pour y voir Dieu présent avec toutes ses perfections qui n'y sont pas oisives, puisqu'elles sont toutes occupées à vous faire du bien, sa puissance vous soutient, sa sagesse vous éclaire, sa bonté vous comble de joie et de faveurs (1).

4. Regardez Dieu en tout ce qui est hors de vous, et prenez occasion de tout ce que vous voyez de le louer, de le bénir et de le remercier; puisqu'il est dans toutes les choses créées, n'en faites point un mauvais usage; puisqu'il est dans tous les hommes comme dans ses images, aimez-les comme vos frères, compatissez à leurs misères, soulagez leurs besoins et respectez leur mérite; et puisqu'il travaille pour vous, pensez à lui partout, comme partout il vous oblige. Si quelqu'un vous donne de bons conseils, considérez que c'est Dieu qui vous les donne, que vous lui en êtes redevable; si quelqu'un vous reprend, pensez que c'est Dieu qui lui en donne le mouvement, et qui vous donne cet avis par son entremise. Si le soleil luit, si le feu vous échauffe, si quelque autre créature vous fait du bien ou du mal, ne vous arrêtez

(1) Ps. 15. — S. Aug., l. 1 Conf., c. 1.

pas à elle, passez au Créateur, et prenez tout indifféremment comme venant de sa main.

5. Dans vos divertissements innocents, gardez-vous de vous épancher et d'oublier Dieu. Souvenez-vous des paroles de David : *Que les justes se rassasient de la présence du Seigneur, et qu'ils s'enivrent de ses joies et de ses délices* (1).

6. Enfin, en quelque lieu qu'on vous envoie, allez-y avec indifférence et même avec contentement, sachant que Dieu est partout, et que vous le trouverez partout. Celui-là est trop délicat, qui ne trouve de la douceur qu'au lieu de sa naissance ; celui-là est fort et généreux, qui trouve son pays partout ; mais celui-là est parfait, à qui tout le monde n'est qu'un exil. Le premier a fixé son amour dans le monde ; le second l'a répandu partout ; le troisième l'a éteint absolument (2).

PREMIER ENTRETEN

DU CINQUIÈME JOUR.

Fuir la multiplicité pour s'attacher uniquement à Dieu.

« Je leur donnerai un seul cœur et une seule vie, afin qu'ils me craignent tous les jours de leur vie, et que la paix soit à eux et à leurs enfants. »

JEREM., 32. 39.

I. CONSIDÉRATION.

L'amour-propre aime la multiplicité, et se plaît à remplir son esprit de plusieurs connaissances, son cœur de plusieurs

(1) Ps. 67. 4. — (2) Hugo à S. Vict., l. 3 didasc. erudit., c. 20.

désirs (1), ses sens de plusieurs objets agréables, sa vie de plusieurs occupations, pensant y trouver son bonheur, sa perfection et sa satisfaction ; mais il se trompe, ce n'est pas la multitude qui perfectionne l'âme et qui la sanctifie. La perfection consiste dans l'union avec Dieu, qu'on ne trouve pas en s'épanchant sur la multitude, mais plutôt on s'en éloigne, comme les lignes s'éloignent du centre à mesure qu'elles se divisent et s'étendent vers la circonférence. C'est en vain que celui-là cherche Dieu, qui ne s'offre pas à lui seul à seul, immuable à l'immuable, simple au plus simple de tous les êtres ; car comme nous ne pouvons pas nous unir à l'être par le néant, aussi n'est-il pas possible de nous joindre à l'unité par la multitude, à la stabilité par le mouvement et l'agitation, à la simplicité par le mélange, mais plutôt nous retombons dans le contraire (2). C'est pourquoi le bienheureux frère Gilles répondit fort sagement à celui qui lui demandait par quel moyen l'âme pouvait atteindre à la perfection : *Una uni*, une à un, comme s'il eût dit : Dieu, qui peut seul sanctifier et perfectionner nos âmes, est unique, il faut donc que l'âme qui aspire à la perfection s'attache uniquement à lui. *Que fera le Seigneur en bâtissant Jérusalem ? Il assemblera ceux d'Israël qui auront été dispersés* (3). Voilà par où il commence, lorsqu'il veut conduire une âme à la perfection ; il la retire de ses égarements, de ses épanchements, de ses dissipations et de la multiplicité de ses désirs et de ses pensées pour la réduire à l'unité ; car, dit saint Thomas, la vertu ramassée et réunie est plus forte que lorsqu'elle est dispersée (4). L'unité est inséparable de l'être, plus un être est simple, plus il est parfait, et c'est la raison par laquelle plusieurs avancent si peu dans la perfection de

(1) Vide S. Bern., serm. 3 Ascens., et serm. 5 de Assumpt., et l. 2 de consid., c. 8. — (2) Jamblicus. — (3) Ps. 146. 2. — (4) S. Thom., l. 8, Phys. lect. 2, text. 79.

vie spirituelle, parce qu'ils embrassent trop de choses, ils effleurent trop de matières, ils se dissipent par la multitude des affaires qui leur ôte le temps et les dispositions de cœur nécessaires pour cultiver la vertu; et ainsi leur esprit se sèche, leur dévotion s'affaiblit, comme les rivières tarissent ou perdent beaucoup de leur grandeur, lorsqu'on les divise en plusieurs canaux. Aussi dit-on que Dieu ne bénit point le deuxième jour de la création, parce que ce nombre est le principe de la multitude et du partage, pour nous apprendre que comme toutes choses se conservent par l'union, elles périssent aussi par la division.

II. CONSIDÉRATION.

Ce n'est pas la multitude qui contente l'âme et la rend pleinement satisfaite. Quand Dieu veut consoler ses serviteurs et les combler de contentement, il rallie toutes leurs puissances, et leur donne une certaine simplicité de cœur, qui n'est point partagée.

Je leur donnerai un cœur qui ne sera point divisé et une conduite qui ne sera point sujette au changement, afin qu'ils me craignent toujours, et que je les rende heureux et contents (1). *Marthe*, dit Notre-Seigneur, *vous vous empressez et inquiétez de beaucoup de choses; mais enfin il n'y en a qu'une qui soit nécessaire, Marie a choisi la meilleure part* (2). La part que vous avez choisie, ajoute saint Augustin, n'est pas mauvaise; mais la sienne est meilleure. Pourquoi meilleure? parce que vous vous occupez de plusieurs choses, et elle ne s'attache qu'à une seule (3). L'unité ne dépend pas de la multitude, mais la multitude de l'unité, sans laquelle toutes choses sont inutiles. Dieu est parfaitement content par

(1) Jer., 32. — (2) Luc., 10. 42. — (3) S. Aug., serm. 27 de verbis Domini.

la jouissance d'une seule chose qui est lui-même, et cet *un* lui tient lieu de toutes choses, cet *un* fait tous les bienheureux dans le ciel, cet *un* suffit à tous les saints sur la terre. La nature se plaît à la diversité, et surtout la nature corrompue, parce qu'elle est curieuse; elle veut tout savoir, parce qu'elle est inconstante; elle nourrit par le changement son humeur légère et volage, parce qu'elle est amoureuse d'elle-même; elle se cherche partout jusque dans les choses les plus saintes, et ne trouvant pas sa satisfaction en aucun bien particulier, elle en cherche toujours d'autre où elle croit la rencontrer. Mais la grâce prend une conduite toute contraire, elle voit tout en *un*, elle trouve tout en *un*, elle réduit tout à *un*; et lors même qu'elle nous engage en plusieurs exercices, conversations et emplois, elle les regarde tous sous une seule vue, elle les entreprend par un seul motif, elle les conduit par un même esprit, et enfin elle les rapporte à une même fin : la gloire de Dieu.

III. CONSIDÉRATION.

Ce n'est pas la multitude qui contente Dieu ni qui lui plaît davantage. David qui l'avait appris dans l'école du ciel, nous en assure : *Je sais, mon Dieu, que vous sondez les cœurs, et que vous aimez ceux qui sont simples et qui ne cherchent que vous. C'est pourquoi je vous ai tout offert avec joie dans la simplicité de mon cœur* (1). Et l'époux dans les Cantiques ne dit-il pas que l'Épouse lui a blessé le cœur (2)? Comment l'a-t-elle blessé? est-ce par la multitude de ses paroles, de ses actions, de ses exercices et de ses pratiques? Non, c'est avec un cheveu, un regard, une pensée, un simple mouvement du cœur.

Mon fils, dit le Sage, ne vous inquiétez point du soin et

(1) I Paralip., c. 19, v. 17. — (2) Cant. 4. 9.

du tracas de tant d'affaires, pour amasser de grands biens ; car si vous êtes riche, vous ne vous exempterez pas de péché ; si vous tâchez d'acquérir du bien, vous n'y arriverez pas ; et si vous craignez de le perdre, quoique vous preniez le devant, vous n'en éviterez pas la perte (1).

Cet avis n'est pas seulement utile à l'égard des biens temporels, il est encore très-important à l'égard des biens spirituels. N'affectez point de faire beaucoup d'amis, d'avoir plusieurs connaissances et liaisons même spirituelles, ni de converser beaucoup parmi les hommes sous prétexte d'y faire du fruit. Si vous n'y cherchez que le service de Dieu, contentez-vous de suivre le mouvement de son esprit et d'embrasser les occasions qu'il vous donne. Vous réussirez toujours bien, si Dieu s'intéresse dans vos desseins. Mais si vous ne cherchez qu'à vous contenter vous-même, vous y commettrez beaucoup de fautes, et vous y ferez fort peu de bien ; car le bien est surnaturel et vous n'agissez que par nature ; vous ne pouvez donc pas outrepasser ses bornes, nulle cause ne peut s'élever par dessus ses forces.

N'affectez point dans vos oraisons ni dans vos entretiens d'avoir une grande abondance de lumières et de sublimes pensées. David demande à Dieu la lumière pour connaître ses volontés, mais c'est pour les exécuter ; comme s'il disait : Seigneur, le temps de cette vie c'est le temps de faire ce que vous commandez et de vous obéir. L'éternité sera pour vous connaître, pour vous voir clairement et pour jouir de vous ; c'est assez ici-bas de savoir vous aimer pour être du nombre de ces âmes chéries qui excellent dans la contemplation (2). Qu'est-il besoin de dire tant de belles choses, il n'est question que de faire et de mettre la main à l'œuvre. Un seul mot, une bonne pensée, une parole de l'Écriture est un principe suffisant pour agir. Thaïs, cette admirable pénitente que

(1) Eccl., 11, 10. — (2) S. Bern., serm. 83 in Cant.

saint Paphnuce convertit, ne fit point durant sa pénitence d'autre prière ni vocale ni mentale que celle-ci : Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi, et néanmoins elle s'acquît un très-éminent degré de gloire dans le ciel.

N'affectez point non plus de multiplier vos bons propos, ni vos pratiques, ni vos saintes affections; il n'en faut qu'une bien avant gravée dans votre cœur pour vous porter à une rare sainteté. Le père Alvarez de Paz, traitant de l'oraison effective, dit qu'il y a trois degrés de perfection qui distinguent ceux qui la pratiquent. Le premier et le plus bas est de produire plusieurs actes de différentes vertus; le second est de réitérer souvent le même acte, comme saint François, qui ne se lassait point de redire toute la nuit cette courte prière : Mon Dieu et mon tout; et saint Augustin : Que je me connaisse et que je vous connaisse, mon Dieu. Le dernier et le plus parfait est de continuer le même acte sans interruption un long espace de temps à l'imitation des bienheureux et de Dieu même, qui contemple ses perfections infinies d'une simple vue sans commencement et sans fin.

Enfin n'affectez point de vous occuper d'un grand nombre d'affaires, de peur que l'excès du travail n'étouffe l'esprit d'oraison auquel tous les autres exercices doivent servir. Celui qui s'empressera et s'embarrassera le moins, profitera davantage dans l'étude de la sagesse, et se transformera plus parfaitement en Dieu; car, dit Grenade, pour être semblable au bien il faut quitter les choses mauvaises, et pour être semblable à ce qui est unique il faut s'éloigner de la multiplicité de celles même qui sont bonnes. Voulez-vous donc achever dans votre âme une éclatante image de Dieu, imitez ces trois propriétés : dégagez-vous absolument de tout ce qui est mauvais, c'est-à-dire de tout péché, pour imiter sa bonté : quittez ce qui est bas, comme sont les affaires de la terre (si ce n'est que l'obéissance, ou la nécessité, ou la charité vous y oblige), pour imiter sa souveraineté; ne vous mêlez point

de trop d'affaires, et ne vous chargez point de plus de choses que la faiblesse de votre corps et de votre esprit ne peut en porter, pour imiter sa simplicité, afin que vous soyez sans reproche et simple comme les enfants de Dieu (1), semblables à leur père, qui d'un seul acte voit sortir toutes choses de l'unité et les fait rentrer dans l'unité.

ASPIRATIONS.

Je n'ai fait qu'une demande au Seigneur, et je n'en ferai point d'autre (2). Mon Dieu et mon tout. Un à un. Point de partage.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU CINQUIÈME JOUR.

Se contenter de Dieu.

« Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice. »

PSAL. 118. 6.

I. CONSIDÉRATION.

Un ancien disait qu'il y a trois choses parfaitement aimables, l'avoir, le savoir et le pouvoir, c'est-à-dire être riche, être sage, être puissant; mais il me semble qu'il devait ajouter être content, parce que sans cela tout le reste n'est rien, et cela seul suffit sans tout le reste. Il est vrai qu'il est rare de trouver un homme content, parce qu'il n'y a que Dieu qui puisse contenter le cœur humain, et il est néanmoins

(1) Ad Phil., 2. 15. — (2) Ps. 26. 4.

difficile de trouver un homme qui se contente de Dieu seul. Mais plus cet état est rare, plus il est excellent et précieux. Celui qui se contente de Dieu est parfaitement riche, car il n'a rien et il a tout. Dieu est le vrai trésor de l'homme, trésor inépuisable qu'on ne peut posséder sans être infiniment riche. Or, plus il se vide des créatures, plus il se remplit de Dieu, et par conséquent plus il est pauvre, plus il est riche et opulent. Je m'adresse à Dieu, et je lui dis en me donnant à lui : Vous êtes mon Dieu, et il me dit réciproquement : Je suis votre Seigneur et votre Dieu, quiconque possède Dieu, que cherche-t-il davantage ? Contentez-vous de Dieu, puisque Dieu se contente de vous (1). N'enviez point la puissance des grands ni la prospérité des riches de la terre. Si vous avez Dieu, que pouvez-vous désirer pour devenir plus riche et plus content ? Si Dieu est à vous, que cherchez-vous après lui, et s'il est votre trésor, qu'est-ce qui peut vous manquer ? Qu'y a-t-il au monde, dit l'auteur des documents salutaires, qui soit plus heureux que celui de qui son empereur et son rédempteur se fait le revenu, et à qui la divinité même daigne se donner pour héritage ? De plus le vrai trésor de l'homme consiste dans la pratique des bonnes œuvres, par lesquelles il s'acquiert un fonds de mérites qui lui donne droit à la gloire. Or, celui qui se contente de Dieu, et qui ne cherche que lui, est dans une parfaite disposition pour bien agir, parce que ne tenant à rien, et jouissant d'une pleine liberté d'esprit il s'applique à tout ce qu'il fait, il n'est point diverti, ses forces ne sont point divisées, il donne toute son attention à l'action présente, et ainsi il la fait parfaitement ; là où ceux qui ont quelque attachement ou quelque autre désir qui partage leur cœur, se remplissant de mille soins de l'avenir et négligeant le présent, perdent le fruit de leur peine, et n'avancent ni l'un ni l'autre.

(1) S. Cypr., serm. de Assumpt.

Enfin, le vrai trésor de l'homme, c'est la sainteté qui renferme trois choses : la pureté de cœur, le comble des vertus et l'amour divin, qui est le lien de la perfection, selon l'Apôtre. Or, il n'y a point de chemin plus court pour y arriver, que la disposition d'une âme qui met tout son contentement en Dieu ; car la pureté de cœur consiste à se vider de l'affection déréglée des créatures et à en effacer les images, pour ne s'occuper que de Dieu. D'ailleurs, on peut dire que celui qui est parvenu à ce point de se contenter de Dieu, s'est mis en possession de toutes les vertus, puisqu'il a banni tous les vices. L'honneur ne tente point son humilité, ni le plaisir sa tempérance, ni l'intérêt l'amour qu'il a pour la justice, ni la perte de tous les biens sa patience, ni tous les fâcheux accidents l'égalité et la tranquillité de son esprit, parce qu'il trouve en Dieu la source de tous les biens et le remède de tous les maux. Rien ne peut donc l'affliger, parce qu'il ne craint rien que de perdre Dieu ; rien ne peut lui manquer, parce qu'il ne désire rien que de jouir de Dieu. Qu'est-ce qui peut manquer à celui qui s'est mis au-dessus de tout ce qu'on peut désirer (1) ? Ne faut-il pas avouer qu'il est arrivé, non-seulement au comble des vertus, mais encore à la plus parfaite union où l'amour puisse aspirer, puisqu'il ne met rien entre Dieu et lui ? N'est-ce pas ce que lui promet Isaïe dans le sens mystique de ses paroles : Si vous ôtez du milieu de votre cœur cette longue chaîne de désirs qui le tient attaché aux créatures, vous verrez la lumière éclater sur vos ténèbres, et l'obscurité de la nuit se changer en la clarté du midi. Le Seigneur vous fera jouir d'un continuel repos, et remplira votre âme de splendeurs célestes. Vous serez fertile en mérites comme un jardin qui est souvent arrosé de la pluie du ciel, et vous abonderez en consolations et en bons sentiments comme une source féconde dont les

(1) Senec., de beat. vita, c. 16.

eaux ne tarissent point. Vous vous établirez dans une sainte solitude exempte des tumultes du siècle et des vicissitudes du temps. Alors vous serez comblé de joie en vous unissant au Seigneur ; je vous élèverai par-dessus toutes les grandeurs de la terre, et je vous donnerai pour apanage l'héritage de la grâce et de la gloire, qui est le partage de votre père Jacob (1).

II. CONSIDÉRATION.

Celui qui se contente de Dieu est parfaitement sage, car il ne sait rien et il sait tout : il ne sait rien, parce qu'il compte pour rien tout ce qui n'est point Dieu, et fait gloire de l'ignorer ou de l'oublier ; il sait tout, parce qu'il voit tout en Dieu. Heureux est celui qui vous connaît, mon Dieu, et qui sait l'art de vous plaire, quand il ne saurait rien autre chose. Celui qui sait tout avec vous, n'en est pas plus heureux pour savoir tout le reste ; il n'est heureux que parce qu'il sait ce que vous êtes. Bien davantage, c'est une grande sagesse de ne point remplir son esprit de tant de choses, qui le chargent, le souillent et l'offusquent. L'œil pour voir tout, ne doit point avoir de couleur ; et l'esprit pour bien juger de toutes choses, ne doit les voir qu'en Dieu seul. Tout ce qui est au-dessous de lui, le ravale et l'éloigne de Dieu qui est la source des lumières. Il ne faut rien mettre entre deux, si nous voulons en recevoir la clarté. Tout ce qui est créé nous fait ombre.

III. CONSIDÉRATION.

Celui qui se contente de Dieu est très-puissant ; car il ne peut rien et il peut tout ; il ne peut rien de lui-même, il peut tout en Dieu, qui est sa force et son appui. C'est une excellente disposition pour faire de grandes choses, que de mettre

(1) Is., 53.

toute sa confiance en Dieu; je dis de grandes choses, non selon l'éclat extérieur, ni selon le jugement des hommes (car souvent ce que les hommes estiment grand est peu de chose), mais selon le jugement de Dieu, qui est la véritable mesure de la grandeur. La raison est parce que c'est le propre de Dieu de faire des choses admirables dans les âmes qui s'abandonnent à sa conduite avec une parfaite indifférence, comme un excellent ouvrier se plaît à faire d'excellents ouvrages. Si donc nous ne lui résistons point, si nous sommes entre ses mains comme des instruments qui reçoivent le mouvement de celui seul qui les manie, il ne faut point douter qu'il ne se serve de nous pour faire de grandes choses; car s'il fait de si grands miracles avec les créatures insensibles, que ne fera-t-il pas avec des créatures raisonnables qui lui sont entièrement soumises? *Si quelqu'un se purifie de tout ce qui peut le souiller et attacher à la créature, il sera un vase d'honneur, sanctifié et utile au Seigneur, propre à toutes sortes de bonnes œuvres* (1). Tout ce que Dieu demande de lui, c'est qu'il ne tienne à rien et qu'il le laisse faire, car il est jaloux de faire paraître sa puissance. Or, il n'y a rien, dit saint Bernard, qui manifeste plus clairement la toute-puissance du Verbe, que de rendre ses serviteurs tout-puissants. Pourquoi tout ne serait-il pas possible à qui s'appuie sur celui qui peut tout? Oh! quelle parole de confiance! Je puis tout en celui qui me fortifie. Rien ne glorifie tant la toute-puissance du Verbe, que de rendre tout-puissants ceux qui mettent leur espérance en lui (2). En effet, quand l'âme se sent unie à la toute-puissance de Dieu, elle prend un courage invincible pour faire des actions héroïques, et pour souffrir encore de plus grandes peines. En quelque lieu qu'on la mette, en quelque disgrâce qu'elle tombe, en quelque précipice qu'on la jette, elle tombera toujours entre

(1) 2 Tim., 2, 21. — (2) S. Bern, Serm. 85 in Cant.

les bras du Tout-Puissant. Qui peut lui nuire, tandis qu'elle est entre ses mains? *Mettez-moi près de vous*, disait Job, *et vienne qui voudra m'attaquer* (1). Que ne fera-t-elle pas avec un si puissant renfort? *Avec mon Dieu je franchirai les murailles* (2), je renverserai tous les obstacles, parce que mon Dieu est toute ma force. Quiconque, dit le père Dupont, est dans cet état, est tout puissant, et toutes ses vertus participent à la toute-puissance de Dieu. Son oraison est toute-puissante pour obtenir de Dieu tout ce qu'elle demande; son obéissance est toute-puissante pour exécuter ce qu'il ordonne; sa patience toute-puissante pour souffrir ce qu'il lui envoie; sa charité, son zèle, sa force et ses autres vertus toutes-puissantes pour s'acquitter de l'emploi qu'il leur donne. O Seigneur tout-puissant! plutôt à votre toute-puissance qu'il y eût plusieurs de ces tout puissants dans votre Église.

IV. CONSIDÉRATION.

Enfin, celui qui se contente de Dieu est parfaitement heureux, car qui a tout, qui sait tout et qui peut tout, n'est-il pas arrivé au comble de la félicité? Qu'est-ce que la félicité? le repos des désirs. Or, celui qui met tout son contentement en Dieu, n'a rien à désirer hors de lui, ou s'il a quelques désirs il les voit toujours accomplis, parce qu'il ne désire pas que les choses arrivent comme il veut, mais il les veut comme elles arrivent; il est donc toujours en repos. Le repos, dit le père Alvarez de Paz, est un certain contentement de la volonté, qui ne cherche qu'à demeurer en Dieu comme dans son centre (3). C'est une cessation de toute action et de tout mouvement, qui pourrait donner de l'inquiétude. Or, la volonté de l'homme qui est intimement unie à celle de

(1) Job., 17. 3. — (2) Ps. 17. 30. — (3) Alvarez de Paz, tom. 3, l. 5, part. 3, c. 4.

Dieu, se repose dans le sein de sa providence, elle s'y fixe, elle y trouve sa situation naturelle. Hors de là elle est en perpétuel mouvement, et ne jouit jamais de repos. C'est pourquoi saint Augustin dit qu'il y a trois sortes de désirs, celui des bienheureux, celui des justes et celui des hommes pécheurs. Celui des bienheureux est déjà rempli et le sera éternellement; celui des justes commence à l'être, et le sera un jour parfaitement; mais celui des pécheurs ne l'est ni ne le sera jamais. *Le désir des pécheurs périra* (1); il est de la nature de ceux dont parle saint Paul, *qui sont inutiles et nuisibles, et qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition* (2). D'ailleurs, si la félicité consiste dans l'éloignement de tous les maux, et dans la jouissance de tous les biens, que peut craindre ou regretter celui qui n'a ni désir ni affection que pour Dieu, et qui peut se passer de tout le reste? Lorsque le connétable de Castille vint consoler saint François de Borgia sur la mort de sa fille, ce grand saint lui dit ingénument : « Le jour que Dieu m'appela à son service, et me demanda mon cœur, je résolus de le lui mettre dès lors si absolument entre les mains, que nulle créature ni vivante ni morte ne pût le troubler. » Heureuse l'âme qui peut en venir jusque-là; elle entre dans cet heureux état d'indolence, dont saint Dorothee fait tant d'estime. Elle jouit d'un calme perpétuel, elle n'a aucun mouvement propre pour rien du monde, ni aucune pente à quoi que ce soit, sinon par l'impression de la grâce. Elle se porte même dans les voies de Dieu avec une grande modération, sans attache à son propre sens, ne regardant point les choses dans leur excellence ni dans leur bassesse naturelle, mais en Dieu et dans l'ordre qu'elles tiennent pour lui servir de moyens de salut et de perfection, ou d'instruments de la gloire de Dieu, hors de laquelle tout lui est égal et d'une même couleur.

(1) Ps. 111. 10. — (2) Tim., 6. 9.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

Pour parvenir à ce degré d'amour, sondez votre cœur dès le matin, et voyez s'il y a quelque désir secret qui ne soit pas de Dieu pour le retrancher avec une douce force et vous en défaire aussitôt.

Pénétrez bien ces quatre vérités, qu'une âme qui est vide de désirs est toute pleine de Dieu, que Dieu s'en sert pour faire de grandes choses, qu'elle monte en peu de temps à un haut degré de sainteté et qu'elle jouit d'une paix inaltérable.

Dites souvent durant le jour : Trop est avare à qui Dieu ne suffit. Demandez instamment à Dieu qu'il bannisse tous les désirs inutiles de votre cœur.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU CINQUIÈME JOUR.

Quitter tout pour Dieu.

« Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. » MATTH., 19. 21.

I. CONSIDÉRATION.

L'amour divin ne se réserve rien ; il s'appauvrit et se dénué de tout. Il n'y a rien qu'il ne quitte volontiers et dont il ne se prive pour plaire à Dieu. Voulez-vous plaire à Dieu, dit excellemment saint Grégoire, ne vous réservez rien de vous-même (1). Donnez à Dieu tout ce qu'il vous demande, soit

(1) S. Greg., l. 10. Mor., c. 4.

par lui-même, soit par ceux qu'il a commis pour vous déclarer ses volontés. Surtout abandonnez-lui tout ce que vous avez de plus cher, votre propre jugement, votre propre volonté, votre liberté, l'amour de vos commodités, le choix de vos dispositions, le soin de votre honneur et de votre santé. Soyez également content qu'on vous applique à des emplois vils ou spécieux, pénibles ou agréables ; qu'on vous donne une demeure commode ou incommode, qu'on vous considère ou qu'on vous méprise, qu'on vous emploie ou laisse là et qu'on vous mette en oubli ; à moins que cela, Dieu ne sera point content de vous.

II. CONSIDÉRATION.

Le pur amour ne met point de bornes à sa perfection. Il n'y a rien qu'il ne quitte pour s'élever au plus haut degré de la sainteté que Dieu lui marque. C'est ce que Notre-Seigneur dit un jour à sainte Brigitte. La charité envers Dieu est parfaite, lorsque l'homme ne se réserve rien de lui-même, mais qu'il ouvre et dilate son cœur et s'étend à toute sorte de perfection et de vertu. La sainteté n'a point de prix ; le moindre degré d'humilité, de patience, de résignation et de toute autre vertu, vaut mieux incomparablement que ce que vous pouvez donner pour l'acquérir. Ne faites donc point difficulté de quitter ce vain honneur, cet intérêt, cette attache, ce faux plaisir qui vous attire ; laissez tout, si vous voulez être parfait (1) ; à moins que cela vous ne ferez jamais grand progrès dans la vertu.

III. CONSIDÉRATION.

Le pur amour n'a rien à soi, il n'est pas lui-même à lui-même ; voilà pourquoi il n'a point de peine à quitter tout.

(1) Matth., 19. 21.

L'âme qui aime Dieu purement est épouse de Jésus-Christ ; l'épouse, dit saint Macaire, donne tout ce qu'elle possède à son époux céleste. Je n'ai rien, lui dit-elle, qui soit à moi ; tous mes biens sont à vous, ma dot est à vous, mon âme et mon corps sont à vous (1). Telle est la disposition de l'âme chaste et innocente, qui est épouse de Jésus-Christ, et qui a une liaison, un commerce, une société sainte et secrète avec son divin esprit.

IV. CONSIDÉRATION.

Pour suivre parfaitement Jésus-Christ, il faut tout quitter jusqu'à soi-même (2). Ce n'est pas assez d'avoir quitté tous vos biens, d'avoir renoncé aux plaisirs, de faire de grandes pénitences, d'entreprendre des œuvres fortes, de fondre en larmes de dévotion ; après tout cela il vous reste encore une chose à faire, qui est de vous quitter vous-même, de vous vider de votre propre estime et de l'amour de vous-même, afin que vous puissiez dire avec sincérité : Mon cher maître, je suis tout à vous, je vous suivrai partout où vous irez (3). Oh ! que cela est rare ! oh ! qu'il y en a peu qui puissent dire avec le Prophète : *O Seigneur, je suis votre serviteur et le fils de votre esclave ; vous avez rompu mes liens, je vous offrirai un sacrifice de louanges*. Il semble qu'il est aisé de dire à Dieu : Je suis à vous ; tout le monde le dit de bouche, mais il y en a peu qui puissent le dire véritablement et de cœur (4). Il est rare de trouver une personne si spirituelle, qu'elle soit dénuée de tout ; car qui trouvera un homme qui soit vraiment pauvre d'esprit et dégagé de l'amour de toute créature ? Il faut aller chercher bien loin une chose d'un si grand prix, jusqu'aux extrémités du monde (5). Quand l'homme donnerait pour posséder un si riche trésor tout ce qu'il possède, il

(1) S. Macarins, homil. 32. — (2) Matth., 16. 26. — (3) Matth., 18. 19. — (4) S. Ambr., in Ps. 118 Tuus sum ego. — (5) Gerson., l. 2, c. 11.

ne le compterait pour rien ; quand il aurait fait une grande pénitence ce serait encore peu ; quand il aurait acquis toute la science du monde, il en serait encore bien éloigné ; et quand il aurait une vertu éminente et une piété pleine d'ardeur, il manquerait encore d'une chose très-importante, qui lui serait absolument nécessaire, qui est, après avoir tout quitté, de se quitter soi-même, de se dépouiller entièrement de tout ce qu'il est, de ne rien retenir de son amour-propre, et après avoir fait tout ce qu'il a cru devoir faire, être persuadé qu'il n'a rien fait.

Quand un homme sera tel que nous venons de dire, il sera vraiment pauvre d'esprit et dénué de tout, et pourra dire avec le Prophète : *Je suis seul et je suis pauvre* (1). Je suis seul, abandonné de tous, voilà l'effet ; je suis pauvre, voilà la cause. Mais nonobstant on peut dire qu'il n'y a point d'homme ni plus riche, ni plus puissant, ni plus libre, que celui qui sait se quitter ainsi lui-même avec toutes les choses créées, et se mettre au plus bas lieu du monde. Rien de plus libre, car il ne tient à rien ; rien de plus puissant, parce qu'il entre dans une société parfaite avec Jésus-Christ, dit saint Macaire, jusqu'à s'asseoir avec lui sur le trône (2), et juger un jour toutes les tribus d'Israël ; rien de plus riche, parce qu'en quittant tout il a tout. La divine providence est son trésor, selon la promesse que le fils de Dieu fit à sainte Brigitte, lorsqu'après la mort de son mari elle conçut le désir de quitter ses biens et sa propre volonté, pour se consacrer à Dieu ; car il lui dit dès lors qu'ayant pris la résolution d'embrasser la pauvreté pour l'amour de lui, il était obligé de la pourvoir, parce qu'elle était toute à lui, et qu'il la prenait pour un objet digne des délices d'un Dieu (3).

(1) Ps. 26, 16. — (2) S. Macar., homil. 32. — (3) Lib. 1 Revel., c. 2 et c. 26.

ASPIRATIONS.

Nous avons tout quitté pour vous suivre, que nous donneriez-vous (1).

Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, et puis venez et me suivez (2).

PREMIER ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

Quitter Dieu pour Dieu.

« Qui enverrai-je ? qui ira pour nous ?
Me voici, répondis-je, envoyez-moi. »
Is., 6. 8.

I. CONSIDÉRATION.

Il arrive quelquefois que le désir de l'oraison, ou la crainte de nous dissiper et de perdre la dévotion nous donne de l'inquiétude, lorsque nous sommes appliqués à des emplois qui portent d'eux-mêmes à la distraction, et qui nous ôtent le temps de vaquer à la prière. Le premier moyen de calmer notre esprit est de considérer que la pratique de l'obéissance est la plus excellente dévotion que nous puissions acquérir, et que les saints qui ont eu les plus pures lumières du ciel, l'ont ainsi reconnu et enseigné. Un religieux de saint François se plaignait un jour à saint Gilles, de ce que son supérieur l'envoyait à la quête, et ne lui donnait point le temps

(1) Matth., 19. 27. — (2) Matth., 5. 19. 21.

qu'il eût bien souhaité pour se recueillir et s'adonner à la contemplation des choses divines. Le saint qui était fort éclairé, s'aperçut aussitôt de sa tentation, et lui dit : « Je vois bien, mon frère, que vous ne savez pas encore ce que c'est que l'oraison. Croyez-moi, c'est une excellente manière de prier que d'obéir à la voix du Seigneur. » Il avait raison de le dire ainsi; car l'oraison est une élévation de l'âme à Dieu, et prier c'est s'adresser à Dieu, lui parler, l'écouter et s'entretenir avec lui des choses qui regardent son service et notre propre salut. Or, celui qui écoute la voix du supérieur écoute Dieu, et la meilleure réponse qu'il puisse faire est de lui obéir; car si Dieu ne veut pas lui parler lui-même, comment l'écouterait-il? et s'il veut parler à Dieu, comment lui parlerait-il, si Dieu ne veut pas l'écouter?

II. CONSIDÉRATION.

Le second moyen d'apaiser cette inquiétude est de se souvenir que l'amour divin, dit saint Ignace, dépend plus des œuvres que des paroles, et que la marque d'une vraie charité ne consiste pas dans les bons mouvements et affections de l'âme, mais dans la soigneuse pratique des bonnes œuvres(1). Les bonnes œuvres sont les fruits de l'amour divin, les bons désirs n'en sont que des fleurs, qui valent toujours moins que les fruits. Or, dans l'oraison et dans les autres exercices spirituels, l'âme se remplit de bons désirs; mais par l'obéissance qui l'engage dans l'action, elle les réduit en pratique et change ces belles fleurs en de bons fruits. C'est la pensée dont le bienheureux Louis de Gonzague se servit, lorsqu'un jour on lui commanda quelque exercice corporel au temps de sa lecture spirituelle; car sentant quelque douleur de se voir privé de cette manne céleste, pour réprimer promptement

(1) S. Greg., l. 2. in 4. Reg., 4.

ment l'émotion qui commençait à troubler la paix de son cœur, il leva les yeux au ciel et dit en lui-même : « Si je lisais un livre spirituel, que m'enseignerait-il, sinon qu'il faut obéir? Obéissons donc avec joie et de grand cœur. Cette considération lui rendit la tranquillité de l'esprit.

III. CONSIDÉRATION.

Le troisième moyen de repousser cette tentation, est de nous fier en la bonté de Dieu, et de tenir pour certain qu'il ne permettra pas que nos emplois préjudicient au progrès de notre perfection, ou qu'ils nous privent des consolations divines; mais au contraire, en quittant Dieu à l'oratoire, pour chercher Dieu dans l'action que l'obéissance nous ordonne, nous recevrons une plus grande abondance de grâces qui comblera notre âme de joie et nous fera croître notablement en dévotion et en vertu; car si Notre-Seigneur peut donner la force à l'eau du baptême de conférer la grâce sanctifiante, pourquoi ne peut-il pas attacher son secours et son assistance particulière aux emplois, où nous sommes engagés, soit en vue de notre obéissance, qui lui fait un sacrifice de ce que nous avons de plus cher, qui est notre propre volonté, soit en récompense de la peine que nous prenons si volontiers pour l'amour de lui, soit à cause de la pureté de nos intentions, qui nous fait préférer son service à notre repos et son bon plaisir à toutes les délices du paradis.

IV. CONSIDÉRATION.

Apprenons d'ici premièrement que nous ne pouvons pas nous excuser sur nos emplois, si la dévotion nous manque, et si nous nous relâchons dans la poursuite de la vertu et dans la pratique de nos exercices spirituels. L'exemple des

saints nous apprend que ni les affaires, ni les études, ni les voyages, ni les fonctions de la vie active les plus pénibles, ne nuisent point à la piété d'une âme fervente et fidèle dans l'amour divin. Ne dites point que vous ne pouvez prier parmi tant d'embarras, et que vous n'avez pas un moment qui soit à vous. En quelque lieu que vous soyez, dit saint Chrysostôme, vous pouvez dresser un autel, et pourvu que vous y apportiez un esprit fervent, vous aurez fait une excellente oraison. Priez en tout lieu; vous êtes un temple vivant. Dieu n'a point égard au lieu; il ne demande qu'une chose, savoir, un esprit fervent qui retienne ses passions, et les gouverne avec empire (1). L'auteur de la vie du père Sylveria, jésuite (2), nous assure que les sujets de sa compagnie qui étaient sous la conduite de ce grand homme, invoquaient tous les jours dix mille fois par de courtes prières le secours de la très-sainte Trinité, sans interrompre ni relâcher aucunement le soin de leurs études, au contraire ajoutant toujours quelque nouveau degré de ferveur et d'application. Le père Martinez, l'apôtre du Pérou, nonobstant ses travaux infatigables, disait tous les jours six cents fois *Deo gratias*; prière que la bienheureuse Vierge avait toujours au cœur et à la bouche, selon le témoignage de saint Jérôme. Et le père Didacus Circulus, sicilien, renouvelait tous les jours ses vœux trois mille fois. « Rien ne nous empêchera d'obtenir, sinon la même grâce, au moins celle qui nous est nécessaire, pourvu que nous fassions ce qui est en notre pouvoir; car notre Dieu est libéral; soyons seulement fervents de notre part, et faisons en sorte que nous soyons des demeures convenables au Saint-Esprit (3). »

(1) S. Chrys., homil. 79 ad popul.— (2) Nicolaus Godig., l. 3 vitæ. P. Sylveria, c. 10 — (3) S. Chrys., hom. 11 in Genesim.

V. CONSIDÉRATION.

Apprenons, en second lieu, que la crainte de perdre la douceur du recueillement, ne doit point nous empêcher de quitter nos dévotions pour nous attacher fortement et inviolablement aux ordres de l'obéissance, nous y gagnerons beaucoup plus que nous n'y perdrons. Notre soumission contentera plus nos supérieurs, édifiera mieux nos frères, et profitera davantage aux séculiers que nos ravissements et nos extases, et d'ailleurs nous attirerons sur nous plus de grâces et de bénédictions du ciel. Notre-Seigneur apparut une fois au bienheureux André de Bourgogne, qui avait reçu un grand don d'oraison et de familiarité avec Dieu. Pendant leur entretien la cloche de vêpres sonna, qui mit ce saint religieux en doute s'il devait aller à l'office ou demeurer avec le Fils de Dieu; mais enfin il se résolut d'obéir; et son obéissance agréa tant à ce Dieu d'amour et de bonté, qu'il l'attendit à son retour dans sa cellule, et après avoir loué sa ponctualité dans l'observance de sa règle, il l'assura que s'il n'eût obéi, il se fût retiré de lui à l'instant. Saint Nicolas Tolentin reçut la même faveur après un pareil acte d'obéissance, et mérita d'entendre cette parole de la bouche de son Sauveur : Je vous attendrai encore ici. Louis de Blois rapporte qu'une sainte et innocente vierge étant éprise du désir de voir le divin époux de son âme, cet aimable Sauveur lui apparut sous la forme d'un petit enfant d'une souveraine beauté; mais en même temps on l'appela pour vaquer à quelque exercice de la religion, à quoi elle obéit sans délai, disant à Notre-Seigneur : « O mon très-doux Jésus ! je vous prie de me permettre d'aller où l'obéissance m'appelle, et d'avoir la bonté de m'attendre, jusqu'à ce qu'on me donne licence de revenir à vous. » Cette promptitude à

obéir plut tant à Notre-Seigneur, qu'il lui rendit avec un notable surcroît la consolation dont elle s'était privée en le quittant; car elle trouva à son retour sa chambre remplie d'une lumière si brillante, qu'elle en fut surprise, n'en pouvant qu'à peine supporter l'éclat. Mais elle fut encore plus ravie de voir le Fils de Dieu, non plus sous la forme d'un enfant, mais d'un homme fait; et comme elle lui demandait la cause de ce changement, il lui répondit : « Votre obéissance, ma chère fille, m'a fait croître ainsi. Obéissez donc toujours avec amour, si vous désirez me plaire et vous unir étroitement à moi. »

ASPIRATIONS.

Qui enverrai-je, et qui ira porter nos ordres? Me voilà prêt, Seigneur, envoyez-moi où il vous plaira (1).

N'ayez point égard à vos faiblesses, vous irez partout où je vous enverrai (2).

Il est temps que je retourne à celui qui m'a envoyé, dit l'ange Raphaël à Tobie (3).

(1) Is., 6, 8. — (2) Jer., 1, 7. — (3) Tob., 12.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

Souffrir pour Dieu.

« Réjouissez-vous de ce que vous participez aux souffrances de Jésus-Christ, afin que vous soyez aussi comblés de joie dans la manifestation de sa gloire. »

I. PETRI. 4 13.

I. CONSIDÉRATION.

« La vie du pur amour est toujours accompagnée de douleur. Celui qui n'est pas prêt à souffrir tout, comme n'ayant point de volonté que celle de son bien-aimé, n'est pas digne d'être appelé ami de Dieu. Celui qui aime purement Dieu, doit embrasser les choses les plus pénibles et les plus amères pour celui qu'il aime, et quelque fâcheuse rencontre qui puisse lui arriver, rien ne doit le détourner du désir de servir Dieu et de lui plaire (1). » Considérez donc, en premier lieu, que Jésus-Christ a mis tout son cœur, son amour et ses délices dans la croix; par conséquent que vous la devez aimer et chérir à son exemple. 1. Il en parlait souvent, il en faisait le sujet de ses plus agréables entretiens avec ses disciples, et quand il échappait à quelqu'un de lui dire quelque parole pour l'en détourner, il le tançait avec beaucoup de rigueur.

Judas conçoit le dessein de le livrer à la mort; que lui dit-il? Hâte-toi de faire ton coup (2). J'ai plus de désir de

(1) Gers., l. 3, c. 5. — (2) Joan. 13. 27.

mourir pour toi, que tu n'en as de me trahir. Saint Pierre le prie au contraire d'éloigner de soi cette triste pensée. Il ne peut le souffrir, il le rebute, il le traite rudement, et lui dit avec indignation : *Retirez-vous, tentateur, vous me scandalisez.* D'où vient ce procédé si étrange, sinon de son ardent amour pour la croix? 2. Il soupirait après elle avec des empressements et de saintes impatiences, qui faisaient bien paraître la véhémence de cet amour. Je dois être baptisé d'un baptême. De quel baptême? De sang. Par quelles mains? De mes plus grands ennemis. En quel lieu? Sur le Calvaire. Par quel supplice? Par celui de la croix. *Oh! combien me sens-je pressé, jusqu'à ce qu'il soit accompli* (1). 3. Il ne se contentait pas d'en faire l'objet de ses désirs, il faisait des miracles, afin de pouvoir mourir sur cet adorable bois : miracles dans la nature, rendant son corps sujet à la mort; quoiqu'étant uni à la personne du Verbe, il dût être immortel par le droit de sa naissance; miracles dans la grâce, se faisant garant de tous les pécheurs, lui qui était le Saint des saints, et se rendant par là redevable de toutes les peines que méritaient nos péchés, lui qui ne pouvait être pécheur; miracles dans la gloire, empêchant par une amoureuse violence que la gloire de son âme ne rejaillît sur son corps et ne le couronnât des rayons d'une immortelle clarté qui était due à sa grandeur. Après l'exemple d'un Dieu mourant, je ne m'étonne pas si les saints ont été si amoureux des souffrances, si les apôtres se glorifiaient d'avoir été trouvés dignes de souffrir de l'ignominie pour le nom de Jésus-Christ, si saint Ignace, martyr, disait que son amour était crucifié et que son cœur tenait à la croix de son Sauveur; si sainte Thérèse ne pouvait vivre sans souffrances, si saint François Xavier disait à Dieu dans ses souffrances : « Seigneur, ne m'ôtez point cette croix, que pour m'en donner une plus grande; » s'il s'est trouvé

(1) Luc., 12. 50.

des hommes amateurs de la croix qui se plaignaient à Dieu de ce qu'il ne leur envoyait point de souffrance, comme ce bon anachorète dans la vie des pères, qui ayant passé une année sans maladie contre son ordinaire, disait par une amoureuse plainte : Seigneur, vous m'avez oublié cette année, et vous n'avez point voulu m'honorer de votre visite (1); et enfin si saint Augustin s'écriait dans cette vue et dans ce même sentiment : Oh ! que c'est une grande peine de ne ressentir aucune peine (2) ! Mais je m'étonne que nous soyons si éloignés de ces maximes, et que nous ayons la lâcheté de fuir ce que Jésus-Christ a recherché, de haïr ce qu'il a aimé, de refuser de souffrir pour son service ce qu'il a souffert pour notre amour, et de nous plaindre du Père éternel de ce qu'il nous traite comme il a traité son Fils, et comme il traite encore tous ses élus. Écoutez le prince des apôtres : *Réjouissez-vous de ce que vous participez aux souffrances de Jésus-Christ, afin que vous ayez aussi part à sa joie dans la manifestation de sa gloire* (3). *Si vous souffrez des opprobres pour le nom de Jésus-Christ, vous serez bienheureux, parce que son honneur, sa gloire, sa vertu et son esprit reposent sur vous* (4). Pesez ces paroles, elles vous fourniront un autre motif aussi puissant que le premier, pour vous obliger à aimer la croix et tout ce qui déplaît à la nature, parce que le Fils de Dieu y a mis toute la gloire de son royaume et de l'empire qu'il a sur les cœurs.

II. CONSIDÉRATION.

C'est ici un trait merveilleux de sa sagesse et de sa force, d'avoir voulu que la croix, qui était auparavant un objet de

(1) Ruffinus in vita SS. PP. — (2) S. Aug. serm. 37 de verbis Domini, c. 5. — (3) 1 Pet. 4, 13. — (4) Ibidem.

malédiction, fût l'instrument de sa gloire, et que ce bois funeste qui n'était destiné qu'au supplice des esclaves, servît à établir sa royauté dans le ciel, sur la terre et dans les enfers : dans le ciel, car c'est la croix qui l'a ouvert et c'est par elle qu'il est entré dans la gloire. La grâce même que les anges ont reçue pour mériter la couronne, ne leur a été accordée qu'en vue de Jésus-Christ crucifié, qui devait régner par le bois, dit le Prophète roi (1); sur la terre, parce qu'il a noyé tous les péchés des hommes dans le déluge de son sang, et les a rachetés au prix de sa vie; dans les enfers, parce qu'il a dompté les puissances des ténèbres et triomphé du prince du monde sur la croix. Aussi l'on remarque que ceux qui assistèrent à sa mort, le reconnurent pour le vrai Fils de Dieu et pour le roi du monde, soit à cause de sa patience plus qu'humaine, soit à cause de sa puissance miraculeuse, qui parut avec éclat au milieu de ses souffrances. Le bon larron le pria de se souvenir de lui, quand il serait venu dans son royaume. Le centurion, après avoir vu les merveilles qui arrivèrent à sa mort, dit avec un grand étonnement : *Vraiment cet homme était Fils de Dieu* (2). Saint Denis, qui n'était encore éclairé que des lumières d'une sagesse naturelle et acquise, et qui ne savait pas ce qui se passait sur le Calvaire, voyant l'éclipse extraordinaire du soleil qui signala la mort de Jésus-Christ, s'écria hautement que l'auteur de l'univers était dans les souffrances, ou que la machine du monde allait se dissoudre. Ces glorieux témoignages rendus à la divinité du Sauveur du monde, étaient, à vrai dire, comme les prémices des fruits que la croix devait produire dans l'univers, pour accomplir ce qu'il avait prédit par Isaïe et par lui-même, qu'aussitôt qu'il aurait levé cet étendard sur toutes les nations, il rallierait tous les fuyards d'Israël, et qu'il ramasserait des quatre parties de la terre

(1) Ps. 95. — (2) Marc., 15, 39.

ceux de Juda, qui étaient dispersés de tous côtés (1). C'est pourquoi l'auteur des divins offices dit très-bien que la croix étendue en bas regarde des quatre bouts les quatre parties du monde; parce que Jésus-Christ a attiré par ses souffrances toutes les parties de l'univers (2). O Seigneur! quand est-ce que vous accomplirez en moi votre parole? quand me ferez-vous sentir la puissance de votre croix? quand attirerez-vous si fortement toutes les puissances de mon âme, que je puisse dire avec un de vos plus fidèles disciples (3): Me voilà maintenant chrétien, puisque je suis attaché à la croix. O mon Sauveur Jésus-Christ, je vous rends grâce de ce que vous avez permis que je fusse élevé sur votre étendard (4).

III. CONSIDÉRATION.

L'obligation que nous avons d'entrer dans les sentiments de ce généreux martyr, paraîtra clairement si nous considérons que Jésus-Christ a mis dans la croix le trésor de tous les biens que nous pouvons espérer de sa bonté.

1. Trésor de consolation, parce que c'est dans la croix que nous goûtons les plus pures délices du ciel. Les mondains, dit saint Bernard (5), voient nos croix, mais ils ne voient pas l'onction qui en découle. « Seigneur, disait saint Quentin, martyr, quoique les tourments que j'endure soient très-cruels et violents, néanmoins ils me sont doux comme le miel à la bouche pour l'amour de vous (6). » *Bienheureux sont ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés* (7).

2. Trésor de grâces et de bénédictions du ciel. Votre croix, mon aimable Sauveur, est la source de toutes les béné-

(1) Is., c. 41. — (2) Albinus, l. de divinis officiis in officio parasceve.

— (3) Theophilus à sancta Dorothea conversus per rosas à celo missas.

— (4) Surius in vita S. Dorothea, 6. februarii. — (5) Serm. 4 in dedic. Eccl. — (6) 34 oct., apud Lipel. — (7) Matth. 5. 5.

diction et la cause de toutes les grâces; c'est par elle que les fidèles tirent la force de l'infirmité, la gloire des ignominies, la vie de la mort (1).

3. Trésor de gloire et de béatitude; car c'est la croix *qui nous a rendu le ciel*, dit saint Ambroise (2), nous n'y entrons jamais que par la croix. Saint Ignace étant en prison à Salamanque, reçut des lettres de consolation de plusieurs personnes consacrées à Dieu, qui témoignaient lui porter compassion de ce qu'étant innocent on le faisait souffrir sans qu'il en eût donné aucun sujet; mais il leur répondit qu'il s'étonnait qu'ayant dû méditer souvent sur le mystère de la croix de Jésus-Christ, elles ignoraient encore les trésors immenses de gloire qui étaient renfermés dans la croix, et que pour lui sa joie était d'être trouvé digne de souffrir de plus grands outrages pour le nom de Jésus-Christ (3). Ce généreux sentiment devrait nous couvrir de honte, nous voyant si éloignés de la vertu de ce grand saint et de l'esprit du grand Apôtre, qui disait avec tant de force et de poids : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (4)! L'Apôtre, dit saint Augustin, pouvait se glorifier en la sagesse de Jésus-Christ, et il eût dit la vérité; il pouvait encore se glorifier en sa majesté et en sa puissance, et il eût dit vrai; mais il dit qu'il se glorifie seulement en la croix; où les sages du monde ne trouvent que de la confusion, l'Apôtre y trouve un trésor et ne se trompe point (5); car Jésus-Christ a mis tous les trésors de sa sagesse, de sa majesté, de sa puissance, de sa bonté et de sa miséricorde dans la croix.

(1) S. Leo, serm. de passione. — (2) In Ps. 3. — (3) P. Ribadeneira, l. 1, c. 15 vit. S. Ignat. — (4) Gal., 6. — (5) S. Aug., serm. 20 de verbis apost.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Regardez la croix comme un don de Dieu, qui surpasse toutes les faveurs temporelles qu'il peut vous faire ; parce que, dit saint Chrysostôme, en recevant les faveurs de Dieu, je lui en suis redevable ; mais en souffrant pour lui, Jésus-Christ devient mon débiteur (1).

Vous avez reçu la grâce non-seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui (2). Oh ! que ce don est précieux !

2. Regardez la croix comme le lieu où vous trouverez Jésus-Christ. C'est l'arbre sur lequel vous devez monter avec Zachée, si vous voulez le voir et le recevoir chez vous (3).

C'est de là que le bon larron le vit, et qu'il trouva la paix de son âme, changeant son supplice en un martyre. C'est de là que saint Etienne le vit, et s'écria de joie : *Video cœlos apertos et Jesum stantem à dextris virtutis Dei*. C'est là que saint André l'aperçut, et qu'il lui tendit les bras, disant par un amoureux transport : *O bona crux ! diu desiderata, sollicitè amata, sine intermissione quæsita, et nunc concupiscenti animo preparata, suscipe me. Est-ce un homme qui parle*, dit saint Bernard, *n'est-ce point plutôt un ange ?* Non, c'est un homme semblable à nous (4).

3. Regardez la croix comme la porte du ciel, *parce qu'il faut que nous entrions dans le royaume de Dieu par plusieurs afflictions* (5). S'il faut souffrir plusieurs croix pour trouver le ciel ouvert, à qui est-il fermé, sinon à ceux qui refusent même d'en souffrir peu (6) ?

(1) S. Chrys. in c. 1, ep. ad Philipp. — (2) Ad Philipp., 1. —

(3) S. Aug., serm. 8 de verbis apostoli. — (4) S. Bern., serm. 2 de S. Andrea. — (5) Act. apost., 14. — (6) S. Hier., ep. ad Oceanum.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

Se perdre en Dieu.

« Celui qui conserve sa vie la perdra, et celui qui la perdra pour l'amour de moi, la retrouvera. » МАТТН. 10. 39.

I. CONSIDÉRATION.

La vie du juste est dans la volonté de Dieu (1), mais il y en a qui s'y résignent, d'autres qui s'y reposent, et d'autres qui s'y perdent heureusement. Ceux qui s'y résignent ne le font pas sans peine, parce que leur volonté propre n'est pas encore morte, et il est difficile de mourir aux inclinations de la nature, dont la plus forte est de faire sa propre volonté. Ceux qui s'y reposent y trouvent la consolation et la paix au milieu même des souffrances; ce qui a fait dire à saint Chrysostôme, que les saints ne goûtent jamais plus purement la douceur du repos que lorsqu'ils sont accablés de travaux; mais ceux qui s'y perdent par le motif du pur amour, ne regardent plus que Dieu, et ne s'appliquent non plus au sentiment de leur douleur, ni de leur joie, que s'ils n'étaient point au monde.

Cette heureuse perte est fondée sur la doctrine du Fils de Dieu, qui en a établi la pratique par ces paroles: *Qui trouvera son âme la perdra; et qui perdra son âme pour l'amour de moi, la trouvera* (2). Et dans un autre endroit de l'Évan-

(1) Ps. 29, 6. — (2) Matth., 10, 39.

gile, lorsqu'il parle indifféremment à ses disciples et à tous les fidèles, il leur dit encore plus expressément : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et me suive; car celui qui voudra sauver son âme la perdra, et celui qui perdra son âme pour l'amour de moi la trouvera* (1). Ces paroles cachent un sens mystérieux et fort profond; car il semble d'abord étrange que le Fils de Dieu, qui est le grand amateur des âmes, nous exhorte à les perdre, lui qui n'est venu au monde et n'a perdu la vie que pour les sauver. D'ailleurs, il n'est pas moins difficile d'entendre comment on peut perdre son âme en voulant la sauver, et la sauver en la perdant. Il faut donc remarquer que dans le sens de l'Écriture, l'âme se prend ici pour la vie, j'entends la vie du corps, la vie des sens, la vie de l'entendement, la vie de la volonté, la vie de toutes les puissances, en un mot la vie de la nature corrompue; et que la perte volontaire que nous devons en faire n'est autre chose que le renoncement qui est compris sous ces termes, *qu'il renonce à lui-même* (2). Si bien qu'au sens du Fils de Dieu, celui qui veut ici-bas garder sa vie, son jugement propre, sa propre volonté, la liberté de ses sens et tout ce qui peut satisfaire à ses désirs et à ses convoitises, fuyant pour ce sujet l'abnégation, la croix, la mortification du corps et de l'esprit, et pensant par là se conserver lui-même pour un temps, se perd pour l'éternité. Tout au contraire, celui qui perd son âme et sa vie pour Jésus-Christ, soit en souffrant un martyre sanglant par la main des bourreaux, soit en souffrant un martyre d'amour par un continuel renoncement à soi-même, et par la destruction de tout ce qui est plus vivant dans le fond de son être, savoir le jugement propre et sa propre volonté, trouve son âme par cette avantageuse perte et s'en assure la possession pour jamais. Vous voyez donc que le Fils de Dieu ne

(1) Matth., 16, 24. — (2) Matth., 16, 26.

veut pas seulement que ses disciples perdent pour son amour les richesses, les honneurs et tous les biens extérieurs que le monde estime, c'est-à-dire qu'ils y renoncent avec un parfait dégage ment de leur cœur, et qu'ils se détachent même de toutes les affections purement humaines fondées sur la chair et le sang; mais qu'il veut encore qu'ils se perdent eux-mêmes et qu'ils détruisent en eux tout ce qui est vivant d'une vie sensuelle et animale, qu'ils crucifient leurs corps, qu'ils mortifient leurs sens, qu'ils répriment leurs passions, qu'ils renoncent à leur propre jugement, à leur propre volonté et à leurs propres inclinations. Comment cela? par une sainte haine qui les oblige à se fuir eux-mêmes, à sortir hors du centre de l'amour-propre, et à s'éloigner autant qu'ils peuvent de tous leurs propres intérêts; car comme nous cherchons ce que nous aimons, afin de le posséder et d'en conserver la jouissance, de même nous fuyons ce que nous haïssons, et nous le regardons comme un objet de mort, comme une chose perdue, ou que nous voulons perdre absolument. Or, c'est ce que les parfaits disciples de Jésus-Christ doivent faire pour se haïr parfaitement eux-mêmes, selon que les lois de l'amour divin les y obligent. Au lieu de se chercher, il faut qu'ils se fuient, qu'ils fassent un éternel divorce avec eux-mêmes, qu'ils se regardent comme morts, et qu'ils ne s'appliquent non plus à tout ce qui les touche que s'ils étaient anéantis. Voilà ce que c'est que se perdre en Dieu; c'est perdre son jugement propre, sa volonté propre, sa propre complaisance; perdre le soin de sa vie, de ses biens, de sa fortune, de son honneur et de ses commodités, pour ne chercher que Dieu, pour ne voir que Dieu et pour le trouver en toutes choses. Peut-on s'aimer plus saintement qu'en se haïssant ainsi, peut-on se trouver plus heureusement que par une perte si favorable? Je ne sais, dit excellemment saint Augustin, de quelle manière inexplicable il se fait que quiconque s'aime, et non pas Dieu, ne s'aime pas, et quiconque

aime Dieu, et non pas soi-même, s'aime effectivement; car celui qui ne peut vivre par lui-même, meurt en s'aimant lui-même; il ne s'aime donc pas, puisque l'amour qu'il se porte ne fait que l'empêcher de vivre. Mais quand on aime celui qui nous fait vivre, celui-là s'aime davantage en ne s'aimant pas, qui ne s'aime pas afin d'aimer celui qui est la source de sa vie (1).

II. CONSIDÉRATION.

L'exemple de Jésus-Christ n'est qu'une confirmation de sa doctrine; il n'eut pas plus tôt reçu la vie des mains de son Père, qu'il la voulut perdre et détruire dès le premier moment de son nouvel être, s'immolant sur l'autel de son cœur à la vue de ses décrets adorables, et sacrifiant à ses ordres, quoique rigoureux, son jugement et sa volonté, pour s'abandonner à sa conduite. Si vous le considérez ensuite dans l'étable de Bethléem, et sur le foin de la crèche, ou dans les bras de sa mère, il y est en tel état, qu'on peut dire sans offenser sa grandeur, que c'est un Dieu anéanti, un Dieu qui se perd lui-même pour gagner nos âmes; car sa sagesse, sa puissance, son immensité, son éternité et tous ses glorieux attributs se sont comme perdus dans l'infirmité de la chair. Sa vie cachée est semblable à sa naissance; il renonce à toutes ses lumières et à ses volontés, et s'abandonne à la conduite de sa mère et de saint Joseph, qui en font ce qu'ils veulent, qui le portent où il leur plaît, et qui en disposent absolument, sans qu'il témoigne jamais un seul acte de répugnance ou d'inclination contraire. Durant le temps de sa prédication et de sa conversation publique parmi les hommes, combien de fois fait-il profession ouverte qu'il ne cherche point sa volonté, qu'il ne fait rien de lui-même, qu'il n'est venu au

(1) S. Aug., tract. 123 post medium.

monde que pour exécuter les ordres de son Père, que c'est sa vie d'obéir à ses commandements, qu'il en fait ses délices, sa nourriture, son emploi? Mais surtout voulez-vous voir comme il faut se perdre en Dieu, regardez-le dans le jardin, accablé sous l'effort de ses agonies mortelles, tout trempé d'une sueur sanglante, la face contre terre, les yeux noyés de larmes, les mains levées vers le ciel, disant d'une voix mourante : *Que votre volonté soit faite, non pas la mienne* (1). Jetez les yeux sur la croix, où il consomme son sacrifice par les ignominies, les opprobres et les douleurs de la mort; c'est là que vous le verrez entièrement perdu, *comme un vaisseau brisé*, pour parler avec le Prophète (2), *comme une eau épanchée* (3), *comme une cire fondue* (4), *comme une argile cuite au feu, qui n'a plus d'humidité, et enfin comme un corps réduit à la poussière de la mort* (5). Voilà comme il a sacrifié sa volonté toute sainte, pour nous apprendre à perdre et détruire la nôtre, qui est toute dérégulée et corrompue; voilà comme il a marché à la tête de tous les enfants de la croix heureusement perdus en Dieu et pour la gloire de Dieu. Aussi tous les saints l'ont suivi dans ce chemin, et si vous voulez être du nombre, il faut vous résoudre à prendre la même route. Il faut, disait le saint abbé Jean, vous déterminer à vivre dans les souffrances, dans les combats, dans l'humilité d'esprit, dans le jeûne, dans la patience, dans les pleurs, dans l'extrémité de la faim et de la soif, dans les rigueurs du froid, de la nudité, des travaux et des fatigues, vous enfermant dans le tombeau comme si vous étiez déjà mort, et vous comportant chaque jour comme si vous attendiez le coup de la mort (6). C'est là proprement se perdre pour se sauver, c'est observer fidèlement les lois de l'abnégation que le bienheureux frère Gilles a si divinement comprises dans les paradoxes suivants :

(1) Luc. 22. 40. — (2) Ps. 30, 13. — (3) Ps. 21, 15. — (4) Ps. 21, 16. — (5) Ibid. — (6) In vit. PP., l. 5 libello 1 de pres. PP., n. 7.

Si vous voulez voir clair, soyez aveugle.

Si vous voulez bien ouïr, soyez sourd.

Si vous voulez bien parler, soyez muet.

Si vous voulez bien aimer, haïssez-vous vous-même.

Si vous voulez gagner, apprenez à perdre.

Si vous voulez être riche, soyez pauvre.

Si vous voulez être dans les délices, affligez-vous.

Si vous voulez être dans l'assurance, soyez toujours dans la crainte.

Si vous voulez être exalté, humiliez-vous.

Si vous voulez être honoré, méprisez-vous, et honorez ceux qui vous méprisent.

Si vous voulez avoir du bien, souffrez du mal.

Si vous voulez jouir du repos, travaillez.

Si vous voulez qu'on dise du bien de vous, désirez qu'on en dise du mal.

O la grande sagesse de savoir bien pratiquer ces choses ! mais parce qu'elles sont grandes, tout le monde ne les pratique pas (1).

III. CONSIDÉRATION.

Rien n'est plus propre pour avancer la gloire de Dieu que cette sainte pratique, pour deux raisons : la première, parce que la véritable gloire de Dieu consiste dans la soumission parfaite que nous rendons à sa sainte volonté ; car comme Dieu a deux sortes de biens, dont les uns sont intérieurs, essentiels et nécessaires, les autres extérieurs et casuels ; de même il y a deux sortes de gloire de Dieu, la gloire essentielle et la gloire accidentelle. La gloire essentielle consiste dans la connaissance qu'il a de ses perfections, et dans l'amoureuse complaisance qu'il prend à la vue de ses gran-

(1) Ita Cornel. à lapide in c. 16, Matth, 14 ex hist. seraphique relig.

deurs. Et cette gloire étant établie sur un fonds immuable qui est toujours le même, est également incapable d'accroissement et de diminution. La gloire accidentelle consiste pareillement en deux points : l'un, que les créatures intelligentes et raisonnables connaissent Dieu comme leur premier principe et le souverain de tous les êtres ; l'autre, qu'ensuite de cette connaissance elles tiennent leurs volontés soumises et assujetties à celle de leur maître. Et c'est en ce sens que saint Paul dit que toute l'économie du Verbe incarné, sa vie, sa passion, sa mort, tendent à ce but, que Dieu soit tout en toutes choses (1), c'est-à-dire, selon l'explication de saint Grégoire de Nysse, que toutes choses soient dépendantes de lui ; de sorte que cette dépendance est, à proprement parler, ce que l'on appelle le royaume de la gloire de Dieu ; et par la loi des contraires, le déshonneur et l'injure que Dieu reçoit de la créature consistent en ce qu'elle résiste à son vouloir, et qu'abusant de sa liberté elle affecte l'indépendance, qui est un bien inaliénable de la couronne de Dieu ; d'où il suit que la propre volonté est l'unique, l'implacable, l'irréconciliable ennemie du créateur. Or, je dis que cette sainte pratique étouffe cette cruelle ennemie, et bâtit sur ses ruines le fondement du royaume de Dieu et de l'empire de sa gloire ; car la vie de ces saintes âmes qui se perdent généreusement en Dieu, n'est autre chose qu'un sacrifice perpétuel de leur propre volonté à l'honneur de la souveraine et indépendante volonté de Dieu ; toutes leurs actions n'étant plus des effets ni des mouvements de leur propre esprit, mais venant de l'impression de l'esprit de Dieu qui les possède et qui les gouverne, rendent de continuels hommages au domaine suprême du Créateur. Tout leur emploi n'est qu'une oraison continuelle, un exercice continu d'amour, d'union, d'adhérence à la volonté divine, dont elles ne se séparent jamais ;

(1) I. Cor. 15. 28.

parce que s'étant entièrement perdues en Dieu, elles regardent son bon plaisir en tout ce qu'elles font avec une sainte complaisance, qui les établit dans l'exercice de l'amour actuel et de la présence divine de la manière la plus douce et toute ensemble la plus parfaite qui puisse être.

La seconde raison qui fait voir combien cette pratique est avantageuse pour la plus grande gloire de Dieu, c'est qu'on y exerce d'une manière sublime et héroïque toutes les vertus qui le glorifient davantage; car si la foi est le premier hommage qu'on rend à la souveraine vérité, il faut sans doute qu'une âme soit éclairée d'une foi bien vive, pour adorer la conduite de la Providence divine dans tous les événements de la vie, pour arrêter sa vue sur la seule volonté de Dieu, quoique la volonté dérégulée et malicieuse de ceux qui l'attaquent se présente à tous ses sens, pour regarder dans les mains de Dieu ce calice qu'un ennemi lui a préparé, et qu'il l'oblige à boire, et pour dire avec Notre-Seigneur: Ne voulez-vous pas que je boive ce calice que mon Père m'a donné? L'espérance ne règne pas moins dans ce parfait abandon que la foi; car quelle confiance filiale doit avoir une âme affligée au milieu des confusions, des contradictions, des peines d'esprit et de corps, des pertes d'amis, de biens, d'honneur, et enfin de tout ce que la nature met au rang des maux, pour dire avec Job : *Qu'il me tue, qu'il m'ôte la vie, je ne laisserai pas d'espérer en sa bonté. Je suis entre ses mains, qu'il dispose de moi comme il lui plaira.* La charité ne peut aussi y reluire avec plus d'éclat; car qui ne sait que le plus noble exercice de l'amour consiste à faire la volonté de Dieu aux dépens de la nôtre, et par ce moyen mourir à nous-mêmes, en renonçant perpétuellement à ce qui est de plus vif en nous, qui est de suivre son sens et son inclination. Que s'il est vrai que Dieu est honoré des humbles d'une excellente façon, dit l'Écriture sainte (1), l'humilité est ici dans son centre; et il

(1) Eccli. 3, 21.

est visible qu'elle ne peut pas descendre plus bas que dans l'anéantissement de tout ce que l'homme a de plus noble , de plus propre et de plus précieux, comme nous avons déjà dit, qui est son jugement, sa volonté, son honneur et sa liberté, ce qui ne peut se faire sans une mortification continue, puisqu'il faut être toujours en garde pour se défendre contre une infinité de révoltes intérieures qui s'élèvent à tous moments.

IV. CONSIDÉRATION.

Comme la plus grande gloire de Dieu est inséparablement unie au plus grand bien de notre âme, il est clair que ce divin exercice d'un parfait abandon étant très-glorieux à Dieu, est aussi très-utile à tous ceux qui le pratiquent; car ils y trouvent premièrement la ruine de tous les vices, puisque tout péché a son principe dans l'amour-propre, et qui ôte la source, ôte le ruisseau, qui détruit la cause, détruit l'effet. Secondement, ils y trouvent le comble de la perfection, parce qu'en renonçant à leur propre sens ils participent plus abondamment aux lumières de la sagesse divine, en renonçant à l'appui des créatures ils participent à l'immutabilité de Dieu sur lequel ils s'appuient par une ferme espérance, et en renonçant à leur propre volonté ils participent à la sainteté et à la rectitude inviolable de la volonté divine, qui est la règle infaillible de tout bien. Enfin, ils y trouvent leur félicité, puisqu'en se perdant ainsi saintement, ils s'éloignent de leur souverain mal qui est de s'attacher à eux-mêmes, et ils trouvent leur souverain bien qui est de s'unir inséparablement à Dieu.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Pour parvenir à cet heureux état, accoutumez-vous à prendre avec douceur, comme de la main de Dieu, toutes les

croix qui vous arrivent, de quelque part qu'elles viennent, sans murmurer et sans vous plaindre des créatures qui ne sont que les instruments dont Dieu se sert pour punir vos défauts et pour éprouver votre vertu. Dites souvent : *Si j'ai tant reçu de biens de la main de Dieu, pourquoi ne souffrirai-je pas aussi le mal qu'il m'envoie* (1) ?

Oui, je prendrai le calice de mon Sauveur, et j'invoquerai son saint nom (2).

2. Quand vous les aurez acceptées, portez-les sans chagrin, sans inquiétude et sans désir contraire. Sans chagrin, car pourquoi vous fâcher ou vous ennuyer de faire la volonté de Dieu, puisque c'est tout votre bien ? Sans inquiétude, car que pouvez-vous craindre, puisque vous avez tout perdu jusqu'à vous-même, et que vous n'avez plus rien à perdre ? Sans désir contraire, car comment oseriez-vous rien désirer, puisqu'il vous est défendu de rien chercher hors de Dieu ? Dites-lui donc amoureusement : *Seigneur, mon salut est entre vos mains* (3). Oh ! quelle joie ! *Seigneur, le pauvre est abandonné à vos soins, vous serez le protecteur de l'orphelin* (4).

3. Acceptez avec confiance tous les emplois qu'on vous donne sans excuse, sans résistance, prêt à tout sans vouloir qu'on ait égard à vos inclinations, puisque vous les avez perdues ; sans craindre de succomber, ou de trop travailler, ou de ne pas réussir, puisque c'est la main de Dieu qui vous conduit. *Conduisez-moi dans votre justice, à cause de mes ennemis, dressez mes pas devant vos yeux* (5).

4. Écoutez volontiers les avertissements qu'on vous donne, les reproches qu'on vous fait, les mauvais rapports qu'on fait de vous, et souffrez tout plutôt que de blesser la charité ; car vous devez aimer vos frères comme Jésus-Christ les a aimés.

(1) Job. 2, 10. — (2) Ps. 115, 13. — (3) Ps. 30, 16. — (4) Ps. 7. — (5) Ps. 5. 9.

Or, il s'est perdu pour eux, lorsqu'ils le persécutaient plus cruellement, et qu'ils se rendaient plus indignes de son amour.

PREMIER ENTRETEN

DU SEPTIÈME JOUR.

Plaire à Dieu.

« Je fais toujours ce qui lui plaît. »

JOAN. 8. 29.

I. CONSIDÉRATION.

Saint Basile, dans ses Constitutions monastiques, dit que le but de tous les serviteurs de Jésus-Christ, de quelque état qu'ils soient et quelque profession qu'ils embrassent, est de plaire à Jésus-Christ. Le cardinal Pierre Damien dit que tous les fidèles doivent toujours l'avoir devant les yeux. Il y a une chose que chacun des fidèles doit soigneusement considérer et en faire une exacte recherche par une continuelle réflexion sur soi, savoir, si ce qu'il fait plaît à Dieu, et si sa vie et ses actions lui sont agréables; car de quoi lui sert tout ce qu'il fait, s'il n'est agréable à Dieu (1)? Saint Bernard dit que c'est le premier degré de la contemplation. Le premier degré de la contemplation est d'avoir toujours un œil ouvert, pour considérer ce que Dieu veut, ce qui lui plaît et ce qui lui est agréable (2).

Pour moi, j'estime que c'est le plus grand désir du pur amour, et que celui qui en est véritablement épris, tâche

(1) Pet. Dam., l. 5, ep. 3. — (2) S. Bern., de tripl. cohœr.

sans cesse de faire ce qu'il peut pour plaire à son ami, dit saint Laurent Justinien (1).

II. CONSIDÉRATION.

Pour y réussir parfaitement, saint Clément, pape et martyr, dans ses Constitutions apostoliques, nous enseigne un excellent moyen, en ces termes : Si vous désirez plaire à Dieu, abstenez-vous de tout ce qu'il hait, et ne faites rien qui offense la sainteté de son esprit (2). « Celui qui aime Dieu, dit Théodoret, méprisant toute autre chose, et regardant uniquement celui qu'il aime, préfère à toutes choses le soin qu'il prend à le contenter et à lui rendre service ; et n'ayant autre but dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions et dans toutes ses pensées, que de plaire à son bien-aimé, il rejette avec horreur tout ce qu'il défend (3). » Saint Bernard, qui en rapporte la raison, dit que le Verbe se repaît de nos bonnes œuvres, et qu'il en fait son aliment, pourvu toutefois qu'il les trouve parmi les lis, c'est-à-dire parmi les vertus ; car s'il les trouve hors de là, quoique cette nourriture semble bonne en sa substance, celui qui se repaît parmi les lis n'y touchera pas ; par exemple, il n'acceptera point l'aumône de la main d'un hypocrite qui sonne la trompette quand il la donne, afin d'attirer l'estime et la gloire des hommes. Pourquoi ? Parce que, dit ce même père, s'il y a du vice dans la conscience, ce qui en sort n'en sera pas exempt ; si la racine est gâtée, la branche le sera aussi (4). Par conséquent, tout ce qu'une mauvaise racine produit, non sans y transmettre le vice de sa source et de son origine, par exemple, une parole, une action, une prière,

(1) S. Laur. Just. de comp. et compl. Christ. perfect. — (2) Lib. 1 Const. apost., c. 4 in fin. — (3) Théodoret., orat. de carit. — (4) S. Bern., serm. 74 in Cant.

quelque applaudissement qu'on lui donne parmi les hommes, ne mérite point le nom de lis, parce que bien qu'il en ait l'odeur, il n'en a pas la couleur. Comment le lis pourrait-il subsister avec un vice d'impureté (1)? Il faut donc, pour conclure avec saint Jean Chrysostôme (2), vivre ici-bas avec autant d'innocence, en, quelque façon, que si nous étions dans le ciel; ce qui n'est pas impossible, vu que Notre-Seigneur nous ordonne de prier que la volonté de Dieu s'accomplisse sur la terre, comme elle s'accomplit au ciel. Il veut sans doute « que nous fassions un ciel de la terre, c'est-à-dire que ceux qui sont encore sur la terre se conduisent dans tous leurs entretiens et dans toutes leurs actions, comme s'ils étaient déjà dans le ciel. » Il faut, dit saint Ambroise (3), pour plaire à Dieu et nous rendre agréables à notre chef, mortifier la chair, afin de faire mourir le péché avec elle, et vivre d'une vie nouvelle comme des hommes ressuscités; car c'est en vain que l'on pense acquérir les vertus, si on ne détruit premièrement les vices. Elles n'entrent chez nous qu'avec Jésus-Christ, et il n'y entre jamais qu'il n'en fasse sortir le péché. Quel plaisir pourrait-il prendre dans une âme parmi ce mélange du bon grain et de l'ivraie? Si j'entre, dit-il un jour en se plaignant à sainte Brigitte, dans une partie de l'âme qui soit nette, quel contentement puis-je y recevoir, s'il sort de l'autre une puanteur qui m'offense? Il faut donc en ôter toutes les ordures, si vous voulez que je m'y plaise et que je sois satisfait (4).

III. CONSIDÉRATION.

Après tout, il ne suffit pas de purifier nos bonnes œuvres du mélange des vices qui peuvent les souiller ou en diminuer

(1) S. Bern., *ibidem*. — (2) Hom. 20 in Matth. — (3) Lib. 1^o offic., c. 37. — (4) S. Brigitt., l. 2 Revel., l. 2.

la valeur, il faut encore les animer de l'esprit de Jésus-Christ, et de toutes les vertus dont elles sont capables, et dont l'odeur et le parfum plaisent infiniment à Notre-Seigneur. Je sais bien ce que dit saint Chrysostôme, que Dieu, par un excès de bonté, se contente que nous nous désistions de l'offenser (1); mais il en ajoute aussitôt la raison : Parce que si nous avons une ferme résolution de ne point l'offenser, il nous sera facile de nous porter à la pratique des bonnes œuvres et à l'exercice des vertus; car, dit saint Laurent Justinien, il y a deux choses qui font toute la gloire d'un brave soldat de Jésus-Christ, et qui lui acquièrent l'estime de tous les citoyens du ciel, la fuite du vice et la pratique des vertus (2). Ce n'est donc pas assez pour contenter Dieu, et nous rendre agréables à ses yeux, de ne rien faire qui lui déplaise; nous devons encore faire des œuvres qui lui plaisent, afin que la vertu de Jésus-Christ prédomine en nous, et que nous donnions à notre chef de telles preuves de nos services, que tous les membres de notre corps soient des armes de justice, non des armes charnelles qui fassent régner le péché, mais des armes d'une force et d'une trempe divine qui le détruisent (3). Jésus-Christ est le premier objet des complaisances du Père éternel; rien ne plaît au Père, s'il n'est couvert des livrées de son Fils et revêtu de ses vertus. Il faut qu'elles éclatent dans toutes nos actions, afin qu'il les agrée; il faut les faire dans la lumière de la foi, *sans laquelle il est impossible de lui plaire*; il faut les animer de l'esprit de vie, c'est-à-dire de la grâce et de la charité, car Dieu ne se plaît point parmi les morts (4). Il faut les établir sur la base d'une constance immuable, afin de pouvoir dire avec Notre Seigneur : *Je fais toujours ce qui lui plaît* (5); mais

(1) S. Chrysost., hom. 6 in Genes. — (2) S. Laur. Just., de cign. vitæ, orat., c. 5. — (3) S. Ambr., l. 1 off., c. 37. — (4) Ps. 114. 9. — (5) Joan. 8. 29.

surtout il faut les faire avec une si pure intention, que sans y chercher nos intérêts, nous n'ayons d'autre vue que de plaire à Dieu uniquement ; car, dit saint Chrysostôme, si vous êtes assez heureux pour faire quelque action qui soit agréable à Dieu, et que vous recherchiez d'autre récompense que l'honneur de lui avoir plu, vous ne savez pas quel bien c'est que de lui plaire, parce que si vous le saviez, vous ne désireriez point d'autre récompense ; votre plus grande récompense est d'agir sans espérance de récompense (1).

IV. CONSIDÉRATION.

Il y a néanmoins un autre degré de perfection qui est encore par-dessus celui-ci, c'est de brûler d'un si ardent désir de contenter Dieu, qu'on ne soit jamais content si on ne le contente toujours de plus en plus. Le véritable amour ne se contente pas d'un seul degré, il tâche toujours de s'élever plus haut, et il aspire sans cesse à une plus grande perfection. Le désir de s'avancer dont il est embrasé, fait qu'il estime peu les vertus qu'il a déjà acquises ; le propre de l'homme est de désirer sans cesse son avancement spirituel, et de ne jamais se refroidir dans cette recherche (2). Il est porté par un instinct naturel au soin de sa perfection ; et l'on peut dire qu'il a été créé à cette fin, qu'en désirant toujours quelque chose de meilleur que ce qu'il a, il parvienne à la fin au plus grand de tous les biens, qui est Dieu même (3). Les vertus, dit saint Grégoire (4), sont pour ainsi dire les jours de la vie chrétienne ; et comme les jours se succèdent sans intermission et se multiplient sans cesse, de même le chrétien doit toujours croître sans interruption et sans re-

(1) S. Chrysost. in compunct. — Idem, homil. 5 in epist. ad Rom. — (2) S. Laur. Just. de casto connub., c. 2. — (3) Idem in præmio de grad. perfect. — (4) S. Greg., l. 4 Mor., c. 20 vel. 18.

lâche, à l'exemple de ces grands serviteurs de Dieu, qui ne reconnaissent point de fin ni de mesure dans le soin de monter toujours et de se transformer en Dieu (1).

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Si vous voulez plaire à Dieu, ne désirez jamais de plaire aux hommes ; dites souvent avec l'Apôtre : *Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ*. Il est rare de trouver un homme qui se contente d'avoir Dieu pour témoin de ses actions. C'est le propre de ces excellents hommes qui marchent intérieurement dans la lumière de la vérité, et qui ne veulent plaire qu'à Dieu (2). Tel était ce grand apôtre qui avait appris à converser dans le ciel, et à faire peu d'état du jugement des hommes, parce qu'il mettait toute sa gloire dans le témoignage de sa propre conscience. N'est-ce pas une extrême folie, dit saint Jean Chrysostôme (3), de chercher la gloire des hommes dont l'esprit est si corrompu, au lieu que nous devrions recourir à l'œil de Dieu qui est toujours ouvert sur nous, et ne rien faire ni dire que ce qui est selon son gré ; car que les hommes nous louent, c'est ce qui ne peut nous faire aucun bien ; mais si Dieu agréé ce que nous faisons, il nous comblera d'honneur dès cette vie, et de biens ineffables au jour du jugement.

2. Une marque que vous voulez plaire à Dieu uniquement, c'est d'être toujours égal, quelque succès qu'il donne à vos entreprises ; « car, dit saint Basile, si quelqu'un désire de tout son cœur de plaire à Dieu, il sera toujours le même partout (4), » et il accomplira parfaitement ce qui est écrit : *Agissant comme un fidèle ministre, et se rendant recomman-*

(1) S. Greg. Naz., orat. 1 in Julianum. — (2) S. Laur. Just. de comp. et compl. Christ. perfect., c. 19. — (3) Hom. 12 in 1 Cor. — (4) Reg. breve 33.

dable par les armes de la justice, en combattant à droite et à gauche parmi l'honneur et l'ignominie, parmi l'infamie et la bonne estime des hommes (1).

3. Chaque chose et chaque action pour plaire à Dieu doit être accompagnée de trois circonstances, savoir : le temps, la manière et l'intention (2).

4. Écoutez souvent et pesez ces paroles de saint Paul : *Marchez comme des enfants de lumière; or, le fruit de la lumière consiste en toute sorte de bonté, de justice et de vérité. Éprouvez ce qui est agréable à Dieu, et n'ayez point de part aux œuvres infructueuses des ténèbres* (3). Que si l'ennemi vous tente de quitter la prière et la pratique des bonnes œuvres, parce que vous n'y trouvez aucun goût, dites-lui : Je ne fais point cette action pour mon plaisir ni pour mon intérêt, je la fais pour plaire à Dieu, pour satisfaire à mes obligations, et pour contenter son infinie bonté. S'il est content, ce m'est assez, tout mon plaisir est de lui plaire.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU SEPTIÈME JOUR.

Se transformer en Dieu.

« La sainteté approche l'homme de Dieu. » SAP. 6. 20.

I. CONSIDÉRATION.

Le plus noble mouvement du pur amour est de transformer l'homme en Dieu. C'est pour cela qu'il a été créé, dit

(1) 2 Cor., 6. — (2) S. Laur. Just, de disc. et perfect. mon. c. 10. —

(3) Ad Ephes., c. 5.

saint Léon, et si nous considérons la noblesse de notre origine dans la lumière de la foi et de la vraie sagesse, nous trouverons que l'homme a été fait à l'image de Dieu, afin qu'il imitât l'auteur de son être, et que la dignité de notre nature consiste à faire éclater en nous comme dans un miroir l'image de la bonté divine (1).

C'est pour la même fin que le Fils de Dieu est venu dans le monde, et comme dit saint Augustin, Dieu s'est fait homme, afin de faire l'homme Dieu. Le Verbe divin dans la figure de l'homme, dit Clément Alexandrin, est notre original, qui est sans tache et sans défaut, et nous devons faire tous nos efforts pour rendre nos âmes semblables à lui (2). Saint Denis dit que c'est en cela que consiste la perfection de ceux qui sont dans la hiérarchie, que chacun s'efforce de tout son pouvoir d'arriver à l'imitation de la divinité (3). Écoutons donc le conseil que saint Grégoire de Nazianze nous donne : « Soyons semblables à Jésus-Christ, puisque Jésus-Christ s'est rendu semblable à nous; soyons des dieux pour l'amour de lui, puisqu'il s'est fait homme pour l'amour de nous (4). » C'est la fin où tendent tous les enseignements de la loi; c'est le centre de l'anéantissement de la divinité; c'est le grand dessein de l'incarnation du Verbe; j'ajoute avec saint Chrysostôme, que c'est le comble de tous les biens (5).

II. CONSIDÉRATION.

Pour former en nous cette parfaite ressemblance, le secret est d'exciter et allumer dans nos cœurs un désir ardent de toutes les vertus; car, dit saint Grégoire de Nysse, ce sont les vives couleurs qu'il est absolument nécessaire d'employer

(1) S. Lec, serm. 4 in jejun. decimi mens. — (2) Clem. Alex., l. 1 pædag., c. 2. — (3) De celest. hier., c. 5. — (4) S. Greg. Naz., orat. 40 in Pascha. Idem, orat. 1. — (5) Hom. 33 ad popul.

pour achever le vrai portrait de la divinité (1). C'est par ce désir, dit saint Laurent Justinien, que les saints ont dompté la nature, surmonté les démons, triomphé du monde, et qu'ils se sont vaincus eux-mêmes; c'est par là qu'ils ont conquis le ciel et qu'ils se sont rendus les imitateurs de Dieu; car le désir des vertus, continue ce père, surpasse le pouvoir de faire des miracles, le don de prophétie, le don des langues, l'intelligence des Écritures saintes, la connaissance des choses célestes et la science des choses naturelles. Plusieurs se sont perdus avec toutes ces faveurs; mais personne ne peut périr avec les vertus. Et parlant quiconque veut gagner le royaume des cieux, doit toujours marcher armé du désir des vertus (2). Or, quoique toutes soient des traits excellents de cette divine ressemblance à laquelle nous devons aspirer, il y en a néanmoins quelques-unes que les saints nous ont principalement recommandées, comme les plus vives expressions de la divinité. J'en ferai ici un recueil abrégé, pour en faciliter l'idée et en affermir le souvenir.

1. La pureté de cœur, qui consiste dans l'éloignement du péché et surtout des vices sensuels. L'éloignement de tous les vices est le moyen par lequel nous recouvrons la dignité et la beauté de l'image de Dieu, pour laquelle l'homme avait été créé, et que nous avons perdue; c'est en cela que consiste la ressemblance et le rapport que nous avons avec Dieu (3). C'est pourquoi si nous voulons retracer ce divin portrait dans nos âmes par la fuite du péché, il faut nous garder soigneusement de rien faire qui soit indigne de notre profession. C'est la vue que doit avoir celui qui a renoncé aux maximes du siècle; il doit se regarder comme un vase consacré à Dieu, et ne rien souffrir qui puisse le souiller, se

(1) S. Greg. Nyss. de opific. hom., c. 4. — (2) S. Laur. Just. de inter. conf., l. 9. — (3) S. Basil., l. 1 de inst. mon. — S. Climacus, grad. 15.

souvenant continuellement qu'il est dans un ordre supérieur à la nature humaine, qu'il en a passé les bornes, pour mener une vie séparée du corps, une vie semblable à celle des anges, et qui approche fort près de la vie de Dieu même, suivant ce que dit le Sage : *L'exacte observance des lois établit l'homme dans une parfaite pureté de conscience, et cette parfaite pureté l'approche fort près de Dieu* (1).

2. La patience, qui fait que nous souffrons les afflictions avec tranquillité, et que nous ouvrons à ceux qui nous traversent des entrailles de charité, leur pardonnant de grand cœur, les aimant et leur rendant le bien pour le mal. Rien ne nous rend plus semblables à Dieu, dit saint Chrysostôme, que de pardonner volontiers à ceux qui nous veulent du mal et qui nous en font (2).

3. La miséricorde envers les affligés et les misérables. Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste l'est, dit le Sauveur de nos âmes. Celui qui garde ce précepte est une parfaite image de Dieu, qui est tendre et compatissant à nos misères, dit Théodoret (3). Saint Thomas remarque que la miséricorde nous rend semblables à Dieu dans la manière d'agir, c'est-à-dire de soulager la misère d'autrui, et non pas de la ressentir; car la miséricorde, à proprement parler, est une douleur de la misère du prochain.

4. La pauvreté évangélique et le généreux mépris des biens de la terre. Quiconque méprise les biens du siècle est fort semblable à Dieu (4). La raison est, parce que comme Dieu n'a besoin de rien, le pauvre évangélique se passe de peu, et s'il n'a pas cette parfaite indépendance de toutes choses, qui est propre de Dieu, au moins il en approche. La pleine et parfaite liberté, dit saint Isidore de Damiette (5), est de n'a-

(1) Sap. 6, 20. — (2) S. Chrysos., hom. 20 in Matth., vid. et hom. 3 in Genes. — (3) Theodor., 9, 20 in Genes. — (4) S. Ambr., l. 2 de vita beata, c. 7. — (5) L. 2, epist. 23.

voir besoin de rien, ce qui surpasse la condition de la nature humaine et n'appartient qu'à Dieu. L'autre, qui est moins parfaite, consiste à n'avoir pas besoin de beaucoup de choses et à se passer de peu; ce que l'homme peut acquérir par vertu (1). C'est à quoi nous devons tâcher d'arriver, puisque la première est au-dessus de nos forces.

5. L'empire sur nos passions et sur les mouvements de notre cœur. C'est ainsi que Moïse mérita d'être appelé le dieu de Pharaon, parce que, dit saint Ambroise, il s'était rendu semblable à Dieu par l'excellence de sa vertu, en devenant victorieux de ses passions, en méprisant tous les attraits du siècle, en gouvernant les puissances de son âme, en assujettissant la chair, et la châtiant avec une autorité vraiment royale (2).

6. La douceur vers le prochain et le calme d'un esprit paisible et tranquille. Être doux et paisible, dit saint Chrysostôme (3), c'est être formé à l'image de Dieu et porter les traits de sa ressemblance. Saint Grégoire est dans le même sentiment : lorsque nous réprimons par la douceur les mouvements turbulents qui s'élèvent dans le cœur, nous tâchons de retracer en nous la ressemblance du créateur (4).

7. Le mépris du monde et de ses vanités. L'homme, dit saint Ambroise, ne peut pas prétendre l'égalité avec Dieu, mais bien la ressemblance; car Jésus-Christ seul est l'image de Dieu parfaite et achevée, parce qu'il exprime en lui toute la clarté du Père dans une parfaite unité d'essence. Pour l'homme juste, il est à l'image de Dieu, si pour imiter la vie divine, il méprise le monde par l'estime qu'il fait de Dieu, et s'il foule aux pieds les plaisirs terrestres, par la réception du Verbe qui le nourrit et le fait vivre; d'où vient que nous

(1) Clemens Alex., l. 3 *pædag.*, c. 1 et l. 2, *strom.*, c. 7. — (2) S. Ambr., l. 10 de Cain et Abel, c. 2. — (3) Homil. 2. in Gen. — (4) S. Greg., l. 5, *Mor.*, c. 31.

mangeons le corps de Jésus-Christ, pour être participants de la vie éternelle (1).

8. L'amour de Jésus-Christ crucifié, qui nous porte non-seulement à souffrir les mépris, les injures, les calomnies, les jugements sinistres et les persécutions du monde, mais encore à les aimer et à faire du bien à ceux qui nous veulent et procurent du mal. Saint Grégoire de Nysse (2) dit que pardonner une injure, c'est s'élever au plus haut degré de la vertu, c'est être au-dessus des bornes de la nature, c'est être Dieu par imitation, puisque c'est faire ce qui n'appartient qu'à Dieu; car la rémission des péchés est le propre et particulier emploi de Dieu (3). Saint Jérôme dit que c'est se revêtir du nouvel homme, ce que saint Ignace prise tant, qu'il estime que l'on devrait préférer la pauvreté et les mépris aux richesses et aux honneurs par ce seul motif d'être semblable à Jésus-Christ, quand même la gloire de Dieu serait égale de part et d'autre. Enfin, l'on peut dire avec saint Paul, que c'est être cloué à la croix avec Jésus-Christ, comme Notre-Seigneur le confirme lui-même par plusieurs apparitions, faisant voir ses fidèles serviteurs crucifiés autour de lui, et quelquefois même attachés à une même croix avec lui.

9. La constance et la persévérance dans le bien. Saint Bernard en marque deux degrés, dont le premier imite l'éternité de Dieu par la stabilité du cœur dans la vertu; le second passe la ressemblance et va en quelque façon jusqu'à l'unité, parce qu'il attache l'âme si fortement à Dieu, que non-seulement elle veut ce que Dieu veut, mais encore elle ne peut en quelque façon vouloir que ce qu'il veut (4), et c'est ce qu'il appelle la clôture, le finissement de toute la perfection, et comme le dernier trait de pinceau qui achève le portrait de la divinité.

(1) S. Ambros., l. 10 in Lucam. — (2) S. Greg. Nysse., l. de orat. domin. in illud: Dimitte nobis debita. — (3) In c. 4 ad Ephes. — (4) S. Bern. de vita solit. — Ibidem.

PRATIQUES ET ASPIRATIONS.

1. Pesez ces paroles de saint Paul : *Soyez les imitateurs de Dieu, comme des enfants bien-aimés* (1). Imitiez sa pureté infinie, sa patience, sa douceur, sa miséricorde, sa longanimité, son immutabilité et son indépendance de toutes les choses créées ; faites réflexion sur vous, et reconnaissant que vous n'avez encore fait que les ébaucher fort grossièrement, recourez à l'humilité, qui est la vertu de Jésus-Christ. La fin d'une vie vertueuse est de rendre l'homme semblable à Dieu même, dit saint Grégoire de Nysse (2). Mais il n'est pas en son pouvoir d'imiter tout ce qui est en Dieu, comme son immortalité, son impassibilité et les autres attributs de sa grandeur. Que faut-il donc qu'il se propose à imiter ? Les anéantissements de celui qui, étant riche, s'est appauvri pour nous enrichir. Puisque donc les grandeurs de Dieu, dit ce père, sont trop élevées au-dessus de notre nature pour être l'objet de notre imitation, imitez son humilité, qui convient à des hommes comme nous, qui rampons sur la terre et qui retournons en terre, et quand vous l'aurez acquise, vous pourrez dire que vous êtes revêtu de la forme d'un Dieu, et que vous possédez la vraie béatitude de cette vie.

2. Si vous avez du pouvoir dans le monde, employez-le à faire du bien au prochain. « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste. L'homme n'a rien de plus divin que l'inclination à faire du bien et à obliger tout le monde. Vous pouvez par là facilement acquérir la divinité ; ne négligez pas une occasion si favorable de vous rendre semblable à Dieu. Vous commandez avec Jésus-Christ, vous qui gouvernez avec lui ; vous avez reçu de lui l'épée de la justice, non

(1) Ephes. 5. 1. — (2) S. Greg. Nyss., orat. 1 de beatitud.

tant pour frapper que pour menacer et pour donner de la terreur (1). »

3. Unissez vos prières à celles du Fils de Dieu, qui demande pour nous cette heureuse unité de ressemblance à son Père céleste dans l'oraison de la cène. *Mon Père, je souhaite que comme vous et moi nous ne sommes qu'un, aussi ils ne soient qu'un en nous* (2); dites avec un profond respect : *Seigneur, qui est semblable à vous? qui oserait s'égaliser à vous? qui est comme Dieu* (3)? et toutefois vous voulez que je sois saint comme vous, miséricordieux comme vous, patient comme vous, doux et bienfaisant comme vous, Dieu comme vous. Donnez-moi ce que vous commandez, et commandez ce qu'il vous plaît.

TROISIÈME ENTRETEN

DU SEPTIÈME JOUR.

Jouir de Dieu.

« Entrez dans la joie de votre Seigneur. »

MATTH. 25. 23.

I. POINT.

La joie qui naît du pur amour et de l'intime union de l'âme avec Dieu est si grande, que ceux qui en ont fait l'essai assurent qu'il est impossible de l'expliquer, et qu'à moins de l'avoir goûtée, on ne peut rien se figurer qui en approche. Le père Rodrigue Alvarez, jésuite, ayant été une

(1) S. Greg. Naz. é suggestu præfectum nimis severum alloquens orat. ad cives Nazianz. — (2) Joan. 17. 21. — (3) Ps. 34. 10.

heure dans le ravissement, tenant un crucifix en main, fondant en larme, le visage brillant d'un feu céleste et tous les sens extérieurs totalement interdits, répondit au père Quadrius, son cher disciple, qui lui demandait ce que Dieu avait opéré en lui. *Je le dirai en l'autre vie, car en celle-ci on ne peut l'expliquer de parole* (1). Lorsque le très-doux rayon de la contemplation vient à éclater au milieu d'une fervente méditation et d'une oraison ardente et embrasée, il s'élève, dit saint Bernard, une joie dans le cœur, comme un ruisseau de miel, que nul ne connaît que celui qui le goûte, et celui-là même qui le goûte ne le comprend pas, parce qu'il s'écoule bientôt. C'est un temps heureux et favorable, mais la durée est courte (2). S'il m'était permis d'en faire l'essai, dit ce même père dans un autre endroit, pensez-vous que je pusse dire ce qui est ineffable (3)? Ma langue ne peut dire ce que mon cœur ressent, dit excellemment saint Augustin (4). Et saint Thomas suivant la même pensée : Si tous les cœurs n'étaient qu'un cœur, ce cœur ne pourrait par toutes ses recherches connaître combien grand est le plaisir que ressent une âme en louant et bénissant Dieu (5). Eh ! Seigneur, que ne puis-je faire un cœur de tous les cœurs qui vous aiment, non pour rechercher quelle est la douceur de votre amour, mais pour avoir l'amour qui est la source de cette inestimable douceur.

II. POINT.

Cette joie est si grande, qu'il n'y a rien dans toutes les créatures qui lui soit comparable. Le père Dupont, dans la vie du père Balthazar Alvarez, fait mention d'un grand servi-

(1) 3 part. hist. Soc. Jesus, l. 7. n. 123. — (2) S. Bern., serm. de duobus discip. paulò post initium. — (3) S. Bern., serm. 85 in Cant. — (4) S. Aug., tract. 20 in Joann. — (5) S. Thom., opus. 63.

teur de Dieu qui disait que si tout ce qu'il y a de contentement dans le monde était ramassé ensemble et rendu éternel, il en ferait moins d'état que d'un quart de la joie qu'il recevait dans la communication avec Dieu. Un autre assurait qu'il ne donnerait pas la joie et la consolation qu'il goûtait dans une seule communion, pour tous les plaisirs que tous les hommes du monde tirent des créatures.

Certes, saint Augustin raconte, dans ses Confessions, que cinq jours avant la mort de sa mère sainte Monique (1), s'entretenant avec elle de la joie du paradis, comme ils soupiraient tous deux après cette vie si heureuse, ils s'élevèrent à cette immuable félicité jusqu'à la sentir et la goûter en quelque sorte par une touche de leurs cœurs qui s'y élançaient de toute leur force; et jetant d'amoureux soupirs pour pouvoir en jouir aussi longtemps qu'ils eussent souhaité, il ne leur resta autre chose que d'y demeurer unis par cet esprit dont ils avaient reçu les prémices, et de retourner à leur entretien qui se terminait par cette considération : « que le plus grand plaisir des sens dans le plus grand éclat de beauté et de splendeur qui se puisse imaginer parmi les choses corporelles, non-seulement n'était pas digne d'entrer en parallèle avec la joie de cette vie toute divine, mais ne méritait pas même d'être nommé (2). » Aussi dit-il en s'adressant à Dieu avec ces paroles pleines de tendresse : « Vous savez, Seigneur, que conférant ainsi ce jour-là tous deux ensemble, comme tout ce qu'il y a de charmant et d'agréable dans le monde ne nous semblait digne que de mépris, elle me dit : Mon fils, je vous avoue que pour ce qui est de moi, il n'y a plus rien en cette vie qui soit capable de me plaire, et je ne sais plus ce que j'y fais ni pourquoi j'y demeure d'avantage, n'ayant plus rien à y espérer (3); paroles qui donnent ouverture à la considération suivante.

(1) S. Aug., l. 9 Confes., c. 10. — (2) Ibidem. — (3) Ibidem.

III. POINT.

Elle est si grande, dit saint Bernard, que l'âme plongée en Dieu, comme si elle était toute transformée en cet objet souverainement aimable, qui la comble de délices, n'a plus de mouvement de joie et d'amour que pour lui (1). Tout ce qui est plus délicieux aux sens extérieurs lui semble fade et insipide, rien de tout cela ne peut la toucher : toute la gloire du monde n'est pas capable de lui donner de la consolation. Elle ne goûte plus que Dieu, elle perd le goût de toutes les créatures, et elle peut dire avec le Prophète : Mon âme rejette toute consolation, rien ne lui plaît que le seul souvenir de Dieu. Le boire, le manger, le vêtement et tous les autres soulagements du corps ne lui sont qu'un fardeau pénible ; la vie même lui est odieuse ; lorsqu'on lui soustrait pour quelque temps cette joie intérieure, elle ne cesse de soupirer jusqu'à ce qu'on lui en accorde la jouissance (2).

O Jésus, dit-elle, splendeur de la gloire éternelle du Père, consolateur des âmes affligées dans cet exil, mon cœur est devant vous dans une adoration muette, et ma langue vous parle par son silence. Jusqu'à quand mon Sauveur différera-t-il de me visiter ? qu'il vienne à moi dans l'extrême pauvreté où je languis, et qu'il me console de sa joie. Venez, mon Dieu, venez ; je ne puis avoir ni une heure, ni un seul moment de bonheur sans vous, parce que vous êtes seul toute ma joie. Que les autres cherchent et aiment au lieu de vous tout ce qui leur plaira, pour ce qui est de moi rien ne me paraît ni ne me paraîtra jamais aimable que vous, ô mon Dieu, qui êtes mon espérance et mon éternelle félicité (3). Vous

(1) S. Barn., serm., 26 in Cant. — (2) Richard., 5 de contemp., c. 16. — (3) Vide lib. 2 de Init. Christi., c. 21, 2, 3. et c. 26.

êtes la beauté unique et uniquement aimable ; vous êtes un océan de majesté et de gloire, en qui tous les biens ont toujours été, sont et seront éternellement tous ensemble et dans leur souveraine perfection. Ainsi tout ce que vous me donnez ou me promettez sans me faire jouir de vous, ne peut contenter mon cœur, qui ne sera jamais satisfait, si vous ne l'élevez au-dessus de toutes les créatures et de tous vos dons, pour ne se reposer qu'en vous seul. Je gémirai toujours et je ne cesserai point de vous prier, jusqu'à ce que votre grâce retourne en moi et que vous vous fassiez sentir au fond de mon cœur.

IV. POINT.

Elle est si grande, que l'âme en est enivrée, et ses sens inondés de ses regorgements n'ont plus de force pour faire leurs fonctions. Le père Cardin, de la compagnie de Jésus, fort élevé dans la contemplation, outre les ravissements qui l'enlevaient en l'air, et les torrents de larmes qui trempaient la terre où il faisait sa prière, était quelquefois surpris de si violents assauts d'amour et de joie, que son âme abîmée de plaisirs divins, était contrainte d'éclater par des tressaillements, par des cris amoureux, par des paroles de feu qu'il décochait, ayant peine à s'empêcher de sauter et de courir par les galeries de la maison. Ce flux de délices spirituelles monte quelquefois à tel excès, que s'il durait longtemps il en faudrait mourir, parce que l'amour d'où il dérive est si ardent, que l'embrasement des esprits qu'il allume dans le cœur l'étoufferait, ou bien il s'en ferait un tel épuisement, qu'on en perdrait la vie. C'est pourquoi saint Jean Climaque dit que la charité a coutume d'en détruire quelques-uns et de les consumer (1). Et c'est

(1) S. Joann. Clim., grad. 3.

par cette raison que le père Jacques Sancijs, jésuite, sentant son âme noyée dans ces torrents de joie, s'écriait amoureux-
sement : Seigneur, ne m'en donnez pas davantage, réservez-
les-moi pour l'autre vie. Ne me les découvrez pas maintenant,
il n'est pas encore temps ; vous êtes trop bon ; ne pouvez-
vous pas un peu attendre ? vous me donnez de trop sensibles
témoignages de votre amour (1).

V. POINT.

Elle est si grande, que lorsqu'elle se répand sur le corps, il semble qu'elle le rend glorieux par avance et le pare des prérogatives de la béatitude. On voit sur le visage certains rayons de gloire avec un coloris de beauté toute divine, qui montre que l'âme jouit d'une félicité anticipée. Sainte Gertrude (2) explique divinement ceci lorsqu'elle raconte l'excellente vision dont Dieu la favorisa, le second dimanche de carême, découvrant son divin visage aux yeux de son âme, et lui donnant le baiser mystique, lorsqu'on chantait à la messe, avant la procession, ce répons : *Vidi Dominum facie ad faciem*, c'est-à-dire, j'ai vu le Seigneur face à face. Mon âme, dit-elle, étant éclairée de la lumière de la révélation divine, avec un éclat admirable, j'ai perçus un visage tout près du mien, non pas formé, mais imprimant sa forme, qui n'éblouissait point les yeux du corps, mais qui réjouissait le visage du cœur, non par sa couleur, mais par le don de l'amour qu'il m'inspirait. O mes chères délices ! puisque vous seules savez de quelle sorte vous fîtes impression, non-seulement sur mon âme, mais encore sur mon cœur et sur toutes mes puissances, par la douceur de cette agréable vision, lorsque vos yeux brillants comme le

(1) 3 part. hist. Societ, l. 7, n. 161. — (2) Lib. 2 insin. div. piet. t. 22.

soleil frappaient directement les miens, faites que durant toute ma vie je sois esclave de votre amour, et que je vous voue en reconnaissance de cette faveur une éternelle servitude. Je voudrais pouvoir exprimer uniquement à la louange de votre amour ce que j'en ai goûté et ressenti, afin que si quelqu'un de ceux qui liront ceci avait reçu de semblables ou plus grandes grâces, il s'excitât par ce souvenir aux sentiments de gratuité qu'il en doit avoir, et que moi-même faisant réflexion sur les ténèbres de mes vices et de mes négligences, je les arrête en quelque sorte, en faisant rejaillir sur elles par ma reconnaissance les rayons de ce miroir plus éclatant que le soleil. Aussitôt donc, comme j'ai déjà dit, que vous m'eûtes montré de près votre très-aimable visage, qui fait l'objet de la béatitude, je sentis qu'une agréable lumière sortant de vos yeux, qui rendent tout divins ceux qu'ils regardent, entraît par les miens avec une douceur inestimable, et pénétrant tout mon intérieur, semblait donner même à mon corps une force merveilleuse, consumant premièrement, pour ainsi dire, toutes les moelles de mes os, et puis anéantissant même mes os avec ma chair, en sorte qu'il me semblait que toute ma substance n'était plus autre chose que cette splendeur divine, qui brillant en elle-même d'une manière infiniment plus agréable qu'on ne peut dire, faisait jouir mon âme d'un calme et d'un plaisir inexplicables. Que dirai-je davantage de cette très-douce vision ? A parler simplement comme je le pense, jamais toute l'éloquence des hommes n'aurait pu me persuader en toute ma vie, que j'eusse pu vous voir d'une manière si excellente, même dans l'état de la gloire. Je me contente de dire que s'il est des choses divines comme des humaines, et si la douceur du baiser mystique excède, comme je l'estime, le plaisir de la vision, en vérité personne ne serait capable de porter seulement un moment l'excès de la joie; sans que son âme ne s'envolât du corps, si votre divine puissance ne le soutenait. Mais je sais que vo-

tre incompréhensible pouvoir a coutume , par un surcroit de bonté, de tempérer tous vos amoureux attraits , ayant égard au lieu, au temps et à la personne. J'ai souvent expérimenté cette faveur, dont je vous rends grâces en l'union de l'amour mutuel de l'adorable Trinité, jusque-là qu'étant assise et récitant avec une grande attention les heures Canoniales, ou les Vigiles des morts, vous m'avez donné jusqu'à dix fois pendant un seul psaume le baiser mystique, baiser qui surpasse en douceur tous les parfums et le nectar le plus délicieux. Vous avez aussi plusieurs fois jeté sur moi vos divins regards, et vous avez fait sentir à mon âme vos chastes embrassements. Je vous offre mes remerciements de toutes ces faveurs les complaisances infinies que les divines personnes prennent mutuellement les unes dans les autres, et l'ineffable suavité que ressent une âme bienheureuse dégagée de son corps et de ses sens, qui servent ici d'obstacle à la parfaite union, lorsqu'étant reçue dans le sein de la divinité, elle est rendue participante de ses plus intimes communications par la claire vue de votre essence.

PREMIER ENTRETEN

DU HUITIÈME JOUR.

Le bon usage de cette joie.

« Vous avez trouvé du miel; mangez ce qui vous suffit. » PROV. 15. 16.

Pour faire un bon usage de cette joie spirituelle, il est important de considérer sérieusement, et de garder avec une grande fidélité les maximes suivantes.

PREMIÈRE MAXIME.

Il est assuré que plus l'amour divin se rend pleinement victorieux de toutes les autres affections, il répand plus souvent et plus abondamment cette joie intérieure dans l'âme (1). Avant que cette manne délicieuse tombe du ciel, il faut premièrement quitter l'Égypte de cœur et d'esprit, et bannir entièrement l'amour du monde. Il faut passer la mer Rouge, et chasser hors de soi tout chagrin et toute amertume. Il faut noyer les Égyptiens, et détruire toutes les inclinations déréglées et toutes les mauvaises habitudes qui nous portent au péché. Il faut que les farines d'Égypte soient consumées, et que tous les plaisirs des sens soient pour nous un objet d'horreur et d'abomination, si nous voulons expérimenter la douceur intérieure de ces délices éternelles (2).

DEUXIÈME MAXIME.

Ce que le feu de l'amour divin purifie dans l'âme en le brûlant par son ardeur, l'onction de la consolation spirituelle l'adoucit par la suavité qu'elle y répand, afin qu'elle puisse plus facilement recevoir la splendeur des divins rayons que l'aurore éternellement naissante y verse avec une riche effusion de cette lumière céleste qui embellit toutes choses (3). Cela nous montre qu'il faut user d'une grande modération au temps de la prospérité spirituelle, et réprimer la trop grande ferveur que produit l'excessive avidité de goûter les consolations divines, dont l'affluence pourrait beaucoup nuire au corps et à l'esprit. Avez-vous trouvé du miel en grande abondance ? n'en prenez pas plus

(1) Richard. à S. Vict. de grad. violent. carit. — (2) Richard., ibidem. — (3) S. Bonavent. de 7 gradib. contempl.

qu'il ne vous en faut (1). Il vaut bien mieux jouir avec modération de la grâce de dévotion, que de s'y porter avec impétuosité en danger de la perdre pour toujours, et de rendre l'âme incapable de la porter en ruinant les forces du corps. Quand le vaisseau est brisé la liqueur s'épanche, et quand le corps est affaibli et abattu la dévotion se dissipe, la vigueur se perd, et les plus spirituels sont en danger de devenir sensuels, sous prétexte de compatir aux faiblesses de la nature. On demande quelquefois s'il vaut mieux s'abandonner à la ferveur de l'esprit au préjudice de la santé et des forces du corps, que d'épargner ses forces corporelles au préjudice de l'esprit. Saint Bonaventure répond que si la grâce se présente doucement à ceux qui se sont affaiblis par la dévotion, sans qu'ils fassent aucun effort pour la chercher, qu'ils ne doivent pas tout à fait la rejeter, mais qu'ils ne doivent pas aussi s'y plonger entièrement sans garder de mesure et sans se soucier du tort qu'ils pourraient faire à leur santé. Que si la grâce de la consolation leur manque, ils se doivent garder de la chercher avec effort, comme s'ils voulaient la faire venir par force ; parce que cette violence a coutume d'affaiblir les plus forts, et qu'il arrive souvent aux personnes dévotes, que plus elles s'efforcent d'avoir des sentiments de piété, et de trouver de la douceur dans leurs exercices spirituels, moins elles en reçoivent, plus elles font d'instance, plus elles demeurent sèches et endurcies, surtout aux jours des grandes fêtes, et lorsqu'elles veulent se préparer à la sainte communion un peu plus exactement qu'à l'ordinaire. D'où vient qu'elles entrent en de grandes frayeurs de la colère de Dieu et de leur indignité, qui les oblige à se priver de la participation des divins mystères, par pusillanimité et par un excès de tristesse et de trouble d'esprit (2).

(1) Prov. 25. 16. — (2) S. Bonavent., proc. 4 relig., c. 21.

TROISIÈME MAXIME.

Lorsque le Saint-Esprit favorise l'âme de sa visite, son dessein est de réprimer en elle la tyrannie de tous les vices, et de lui en faire concevoir de l'horreur ; mais ce qu'il prétend particulièrement est de s'opposer aux attraits sensuels et charnels ; l'esprit de Dieu est infiniment pur, il ne peut souffrir de mélange, et lorsqu'il fait luire dans une âme les rayons de sa lumière, il faut que tous les mouvements de la propre volonté s'évanouissent, comme les ténèbres disparaissent aux approches de la lumière (1) ; c'est pourquoi toutes les consolations sensibles doivent nous être suspectes, lorsqu'elles causent au corps le plus léger dérèglement, quoiqu'il ne soit pas volontaire ; et le plus sûr est de s'en priver, parce qu'il y a sujet de craindre que ce ne soit un mouvement de nature ou une illusion ; et quand même ce serait une véritable consolation, je ne sais qu'en juger, dit saint Bonaventure, sinon que j'aime mieux me priver de ces fleurs que de les cueillir dans la boue. Il faut donc la rejeter aussitôt qu'on s'aperçoit que l'imagination s'égare ; ce qui arrive quelquefois à ceux qui ne sont pas assez mortifiés, ou qui ont un naturel affectueux. A ceux-là, dit Richard de Saint-Victor, les choses amères sont meilleures que les douces, les dures que les molles et délicates. J'entends la douleur de la pénitence, et la peine qu'il y a à combattre les plaisirs de la chair et de la propre volonté ; car on ne peut mieux guérir la volupté criminelle que par son contraire, et nous voyons que les douceurs qui plaisent à la sensualité la fortifient (2).

(1) S. Bonavent., process. 7, c. 18. — (2) Richard. in Cant., c. 37.

QUATRIÈME MAXIME.

En vérité, j'ai connu que rien n'est plus efficace pour obtenir, pour conserver et pour recouvrer la grâce, que de vous tenir toujours devant Dieu, en état de ne point présu-mer de vous, mais de craindre. Heureux l'homme qui est toujours dans une amoureuse crainte (1). Craignez lorsque la grâce vous console, craignez lorsqu'elle vous quitte, craignez lorsqu'elle retourne; cela, c'est être toujours dans la crainte. Surtout quand elle est présente, craignez de n'en faire pas un bon usage. Fuyez la vaine complaisance en vous-même; ne l'attribuez point à vos mérites ni à votre industrie; ne vous y assurez point, comme si vous ne pouviez jamais la perdre; soyez prêt à souffrir son absence avec une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Ne vous y attachez point; n'en jouissez point pour votre propre satisfaction, mais seulement pour accomplir le bon plaisir de Dieu, pour vous mortifier, pour pratiquer les bonnes œuvres; ne la laissez point oisive, imitez l'industrireuse abeille qui voltige sur les fleurs, non pour s'y reposer, mais pour en tirer l'esprit et façonner la cire et le miel. Goûtez toutes les perfections divines, non pour vous satisfaire, mais pour vous exciter à louer Dieu et à le faire bénir, aimer et servir par tous les hommes. Aimez le Dieu des consolations plus que les consolations de Dieu, qui ne sont aimables qu'autant qu'elles nous portent à Dieu. Ne pensez pas que pour être plus consolé, vous en soyez plus élevé en sainteté; souvent Dieu est plus près de vous lorsque vous le croyez plus éloigné, et tout au contraire, souvent il est plus éloigné lorsque vous le pensez plus près. Oh! qu'il arrive souvent que les imparfaits qui

(1) S. Bern., serm. 50 in Cant.

n'ont pas le discernement de la grâce, pensent être prévenus de la consolation spirituelle, et néanmoins ce n'est qu'une joie charnelle ou une saillie agréable de la nature ! oh ! que souvent un homme s' imagine que ce qu'il sent vient du Saint-Esprit, et néanmoins ce n'est qu'une impression de l'ennemi, ou tout au plus un mouvement naturel de son cœur (1) ! En quoi, chose déplorable ! plusieurs se trompent, dit saint Bernard, pensant qu'ils sont déjà au rang des enfants parce qu'ils sont nourris du pain des enfants ; et ainsi ce qui les devrait faire avancer dans la perfection est l'occasion de leur chute, et ne leur sert que de matière de vanité pour les faire évanouir dans leurs pensées et dans l'estime d'eux-mêmes, n'étant rien, et croyant pourtant être quelque chose de grand (2) ; car Dieu le père nourrit quelquefois de la plus exquise et précieuse substance de la grâce ceux qui n'ont encore qu'un amour servile, afin qu'ils aspirent à l'amour des enfants ; et eux au contraire abusant de la grâce de Dieu, de serviteurs deviennent ses ennemis ; et ce qui est pitoyable, ils prennent leur disgrâce pour une faveur, s'appuyant mal à propos sur les consolations qu'ils ressentent dans l'oraison, et disant comme la mère de Samson : *Si Dieu eût voulu nous faire mourir, il n'eût pas reçu le sacrifice que nous lui avons offert.*

CINQUIÈME MAXIME.

On ne vous demandera pas à l'heure de la mort combien vous avez eu de consolations intérieures en cette vie, mais combien vous avez été fidèle dans l'amour et dans le service de Dieu (3). Entre ceux qui se disent serviteurs de Dieu, il y

(1) Richard., serm. 33 in Cant. — (2) S. Bern. ad fratres de monte Dei. — (3) Thomas à Jesu, l. 2 de orat divina, c. 20.

en a beaucoup d'infidèles, peu qui le servent fidèlement (1). Il est important de connaître le caractère des uns et des autres, afin de suivre le petit nombre et se distinguer de la multitude. Les serviteurs infidèles pendant qu'ils jouissent de la douceur des consolations et qu'ils ont le don des larmes, servent Dieu avec allégresse, se plaisent à la prière, et s'occupent volontiers aux bonnes œuvres. Mais quand Dieu les prive de ces douceurs, ils se troublent aussitôt et deviennent chagrins, impatientes, bizarres, et quittent tout, montrant par là qu'ils ne sont pas fidèles à Dieu, puisqu'ils ne le servent que lorsqu'il leur donne ce qu'ils désirent, et pour lors même ils ne le servent pas ; mais à vrai dire, ils se servent eux-mêmes, et sitôt qu'ils sentent quelques effets de la grâce, ou qu'ils versent quelques larmes, ils se flattent d'une secrète opinion de sainteté, ils se préfèrent aux autres, ils veulent tout réformer, ils aspirent aux révélations et aux miracles, pour faire montre du crédit qu'ils pensent avoir auprès de Dieu, quoiqu'effectivement ils en soient très-éloignés.

Il n'en est pas ainsi des serviteurs fidèles. Ils servent Dieu constamment en toute sorte d'état, et leur unique consolation est d'accomplir le bon plaisir de Dieu, sachant bien que celui qui n'est pas indifféremment prêt à la consolation et à la désolation, n'est pas encore entré dans la vie intérieure. Ce n'est pas qu'ils ne prennent beaucoup la dévotion sensible, mais ils ne la cherchent que pour se porter à Dieu. S'il ne la leur donne pas, ils se contentent de faire sa volonté ; s'il la leur donne, ils ne s'y attachent pas pour cela, mais à lui seul, dans lequel ils mettent leur félicité et leur repos. De là vient que moins ils s'attachent aux dons de Dieu, plus ils en reçoivent, et par un fidèle renvoi de tous ces dons à leur source, plus ils en reçoivent, plus ils s'humilient, s'en réputant indignes et craignant de n'en faire pas un bon usage (2).

(1) Ex Dacriano abbate in speculo Monach. — (2) Ibidem.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU HUITIÈME JOUR.

Les caractères du pur amour.

« Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel ? Et
loin de vous qu'ai-je voulu sur la terre ? »

PSAL. 72. 24.

Établissez votre perfection sur le pur amour de Dieu et de Jésus-Christ son Fils unique. C'est le centre de votre béatitude sur la terre, où vous trouverez un parfait repos, si vous pouvez y arriver. Le pur amour est celui qui fait régner Dieu seul dans le cœur, et qui en bannit tout amour déréglé de la créature. Comprenez bien cette vérité, et faites que votre esprit en soit rempli et votre âme toute pénétrée ; car il est très-important d'en former une grande idée et de l'avoir toujours présente.

§ 1

Premier caractère du pur amour.

1. Celui à qui Jésus a donné son pur amour, ne fait état que de Dieu. Il n'estime que son service, il ne prise que sa faveur, il n'admire que ses perfections, dont l'excellence est infinie. Ce vain éclat des grandeurs du monde ne l'éblouit point, toutes les créatures comparées avec Jésus, lui paraissent si petites, qu'à peine peut-il les apercevoir, et s'il arrive que les hommes en parlent autrement, il a pitié de leur aveuglement, tenant pour faiblesse d'estimer durant

la vie ce que l'on doit condamner à la mort, et portant toujours cette pensée imprimée au fond de son âme : Tout ce qui n'est point Dieu ne m'est rien. Vanité des vanités, dit le Sage, et tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir seul sans partage et sans réserve.

§ II

Deuxième caractère du pur amour.

2. Celui qui aime Jésus d'un pur amour, ne cherche et ne désire que Dieu. Il est sans désir et sans inclination pour tout le reste; tout son désir et son inclination, c'est Jésus-Christ; il n'a point d'autre dessein que de l'honorer, d'autre souhait que de se lier à lui, d'autre ambition que de se changer et transformer en lui, et par cette transformation déifique devenir un avec lui. De sorte que si vous lui demandez, que voulez-vous? que désirez-vous (1)? voulez-vous vivre ou mourir? désirez-vous de l'honneur, des richesses, des plaisirs soit de l'esprit ou du corps, ou quelque autre chose? il vous répondra : Je ne veux rien du tout; je suis indifférent à la vie et à la mort, je ne cherche ni richesses, ni honneur, ni délices. Tout ce que je cherche et ce que je désire, c'est Jésus-Christ. Que Jésus-Christ soit tout mon trésor et tout mon bonheur, qu'il soit l'entretien de mon esprit, le souvenir de ma mémoire, l'objet de ma volonté, la vie de mon cœur, mon souverain bien et mon tout. Hors cela rien ne me semble aimable ni désirable.

§ III

Troisième caractère du pur amour.

3. Celui qui brûle du pur amour de Jésus, ne s'occupe que de Dieu. Il est dans le monde séparé du monde, retiré

(1) Le P. S. Jure, de la dévotion particulière à Notre-Seigneur.

avec le Fils de Dieu dans le sein de son Père, où ce fils est sa vie, sa joie, sa lumière, et le Saint-Esprit sa conduite, sa sanctification et sa perfection. Dans toutes ses occupations extérieures, son âme intimement unie et appliquée à Dieu, porte toujours en elle une vérité expérimentale et une plénitude de sa présence, qui la remplit de révérence et d'amour. Toutes choses s'effacent de son esprit à mesure qu'elles sont faites, rien n'y demeure que Dieu, par une foi nue, qui le fait entrer en union avec les trois divines personnes, et qui produit dans son cœur des sentiments qui sont inexplicables. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il souffre, tout ce qui lui arrive, tout ce qui se passe autour de lui, le fait souvenir de Dieu, le fait entrer en Dieu et porte Dieu dans son cœur. Tantôt il s'abîme dans son éternité, tantôt il se jette entre les bras de sa Providence, tantôt il contemple sa beauté, tantôt il goûte la douceur de ses miséricordes et tantôt il se repose amoureusement dans le sein de sa bonté. S'il est dans les ténèbres, Dieu est sa lumière; s'il est malade, Dieu est son médecin; s'il est froid, Dieu est sa flamme; s'il est faible, Dieu est sa force et sa vertu. Si Dieu se cache, il le cherche avec soin; s'il s'éloigne, il est toujours dans l'attente de son retour; s'il lui parle, il l'écoute avec respect; s'il se tait, il prend la hardiesse de lui parler. En un mot, toute sa vie n'est qu'un mouvement continu vers Dieu et un oubli général de tout ce qui peut le détourner d'un si aimable objet.

§ IV

Quatrième caractère du pur amour.

4. Celui qui aime purement Jésus, fait gloire d'être tout à Dieu et de n'être qu'à Dieu. Il se regarde comme le chef-d'œuvre de ses mains et l'image de ses grandeurs, qui lui

appartient par une infinité de titres, et qui ne subsiste que par un écoulement perpétuel de ses bontés. Dans cette vue il s'élève au-dessus de toutes les choses créées par une glorieuse indépendance, qui le tire de la servitude du monde, pour dépendre tout de Dieu. Quel honneur, dit-il en lui-même, d'appartenir à Dieu; d'avoir été une éternité dans son cœur et dans sa pensée, comme l'objet de ses faveurs et de ses bonnes volontés! Quel honneur d'avoir été une éternité dans son sein et dans ses trésors, comme un joyau de grand prix qu'il a mis enfin au jour pour faire montre de ses richesses! Quel honneur d'être porté dans ses mains et soutenu par sa puissance! de vivre en Dieu, de se mouvoir en Dieu et de subsister en Dieu! Que je suis grand, ô mon Seigneur et mon Dieu, quand je considère ce que je tiens de vous, et que je suis petit, quand je considère ce que je suis de moi-même! de quelque côté que je me regarde, je ne vois rien qui soit à moi, mon âme n'est pas à moi, mon corps n'est pas à moi, moi-même je ne suis pas à moi; tout est à vous, mon Dieu, j'y suis tout par devoir, j'y veux être par fidélité et par amour. Je ne veux plus disposer d'aucune de mes puissances, que par le mouvement de votre esprit. Quoi! mon âme, tu crains de t'abandonner à Dieu! tu redoutes ce que les saints cherchent avec ardeur; tu dois tout à Dieu, et tu ne lui donnes rien; tu ne dois rien au monde ni à la chair, et tu leur donnes tout.

§ V

Cinquième caractère du pur amour.

5. Celui qui est parvenu au pur amour de Jésus, ne trouve plus aucun plaisir ni consolation qu'en Dieu seul, parce qu'avec le pur amour le Dieu de l'amour entre dans son cœur, et le comble de biens si excellents et si pleins de

douceur et de suavité, qu'il n'a point de peine d'éloigner de soi tous les autres plaisirs pour en jouir. Une seule goutte de ce fleuve suffit pour apaiser la soif de toutes les délices de la terre, et même pour en donner du mépris et de l'horreur. Depuis qu'une âme, dit saint Bernard, a dans les lumières de Dieu appris à se connaître, à rentrer en soi, à soupirer après la présence du Jésus et à traiter avec lui dans son intérieur, je ne sais si elle ne choisirait pas plutôt d'endurer pour un temps les peines d'enfer, que de perdre les douceurs de ces consolations divines, et d'être obligée à chercher de nouveau sa satisfaction parmi les choses humaines. La détourner d'un si grand bien, c'est l'arracher du ciel, c'est la retirer de l'entrée de la gloire, et, de la porte du paradis, la précipiter dans les abîmes (1).

§ VI

Sixième caractère du pur amour.

6. Celui qui a donné son cœur au pur amour de Jésus, n'aime pas Dieu pour le plaisir qu'il y trouve. Il aime Dieu pour Dieu, parce qu'il est digne de l'amour de tous les cœurs; il aime le Dieu des consolations et non pas seulement les consolations de Dieu. Il le sert également soit qu'elles lui manquent ou qu'il en ait en abondance, parce que Jésus-Christ crucifié lui est aussi cher et précieux que Jésus-Christ glorifié. Dans tous les travaux qu'il embrasse pour sa gloire, il n'envisage point la récompense. Il aime Dieu sur la terre comme les bienheureux font dans le ciel, sans attendre dans toute l'éternité autre récompense de leur amour que l'amour même. Tout son plaisir est de plaire à Dieu, toute sa crainte de lui déplaire. Quand il n'y aurait point de paradis ni d'enfer, il ne diminuerait rien de la ferveur de son amour,

(1) S. Bern., in Cant., serm. 8.

ni du respect qu'il a pour Dieu, et néanmoins il n'y a personne qui craigne plus l'enfer ou qui désire plus ardemment le paradis, non pour son intérêt, mais pour l'amour qu'il porte à Dieu et pour le zèle qu'il a de son honneur. Je ne crains point, dit-il, la justice de Dieu, mais je l'aime, et néanmoins je tremble quand je pense à l'enfer, parce que Dieu n'y est point aimé, parce qu'il y est blasphémé, parce que son image y est détruite, parce que ses mérites et son sang y sont inutiles et sans effet. C'est ce qui me fait soupirer jour et nuit après le ciel, attendant avec impatience ce bienheureux moment auquel je pourrai dire : Dieu est content de moi, tous ses desseins sont accomplis, son ouvrage parfait et achevé, et mon cœur en possession de l'aimer éternellement sans danger de l'offenser.

§ VII

Septième caractère du pur amour.

7. Celui qui est embrasé du pur amour de Jésus n'a plus de respects ni de considérations humaines. Il ne fait point de distinction du riche ou du pauvre, du grand et du petit, du noble et du roturier, de l'ami et de l'ennemi, du domestique et de l'étranger, parce qu'il regarde Dieu en tous, qui est l'unique charme de son amour. C'est pourquoi il trouve en tous un attrait tout-puissant pour les lui faire aimer selon les desseins que Dieu a sur chacun d'eux, et leur rendre les devoirs qui conviennent à leur état et à leur condition ; c'est dans cette vue qu'il honore les grands sans lâcheté et sans flatterie, qu'il caresse les petits sans rebut et sans dédain, qu'il chérit ses amis sans intérêt et sans attache, qu'il souffre ses ennemis sans impatience, qu'il estime la vertu partout où elle est, et qu'il hait le vice, sans avoir de l'aversion ni

du mépris pour les pécheurs, parce qu'il se tient le dernier de tous, et se met sous les pieds de tout le monde.

§. VIII

Huitième caractère du pur amour.

8. Celui qui a reçu le don du pur amour de Jésus jouit d'une parfaite liberté de cœur, ne trouvant plus rien dans le monde qui l'empêche de s'unir à Dieu. Il se fait, comme saint François, une échelle de toutes les choses créées, pour s'élever au créateur qui les a faites, et qui les lui donne pour l'exciter à son amour. Il les prend toutes de sa main, et soit qu'elles choquent ses inclinations, soit qu'elles les favorisent, il les reçoit toutes d'un même esprit, parce qu'elles viennent toutes d'une même source. La santé, la maladie, la pauvreté, les richesses, la prospérité, l'adversité, la vie, la mort, ont pour lui un même visage, parce qu'il les considère comme des bienfaits de son maître, comme des présents d'ami, comme des gages de l'amour de son époux. Ainsi le monde ne lui semble plus qu'une fournaise d'amour, où il se voit de tous côtés environné de charbons ardents, je veux dire des faveurs de son Dieu, qui l'enflamment de telle sorte, que son cœur est tout feu, tout ardeur, tout zèle pour la gloire de son bienfaiteur.

§ IX

Neuvième caractère du pur amour.

9. Enfin, celui qui est animé du pur amour de Jésus ne vit plus à la nature; il est mort à tout, et s'il savait qu'il y eût la moindre partie de lui-même qui ne fût pas à Dieu, il l'arracherait pour la jeter dans les flammes. De là vient que sa vie n'est qu'une mort continuelle de l'amour-propre, dont il

étouffe tous les mouvements dès le point de leur naissance. Il ne pardonne point à ses sens, quand il les soupçonne de vouloir trahir son Sauveur; il châtie sans pitié ses passions, quand elles n'obéissent pas à son affection; il punit rudement son corps, quand il se révolte contre l'esprit; il anéantit ses actions, quand elles veulent prévenir la grâce; il détruit tous les desseins de sa concupiscence, quand elle tâche de gagner une partie de son cœur, qu'il veut garder tout entier au Fils de Dieu; et pour achever en peu de paroles le portrait du pur amour, son zèle, plus dur que l'enfer même, le met en un état où il peut aussi peu tirer de consolation de tous les plaisirs du monde, que ferait un malheureux damné, si on lui en donnait la jouissance sans le délivrer de ses tourments; mais il faut aussi avouer en même temps que tous les déplaisirs et toutes les disgrâces de la terre sont aussi peu capables de le toucher, que s'il était déjà bienheureux; si bien que si l'amour divin lui est une espèce d'enfer à raison de ses souffrances, cet enfer lui est un paradis à raison de son courage et de sa vigueur. Voilà ce que vous devez être, si vous voulez être parfait; et si vous êtes encore bien éloigné de ce but, vous devez y aspirer sans cesse, et ne vous donner aucun repos que vous n'y soyez arrivé. Vous ne pouvez vivre sans cœur, ni votre cœur sans amour, mais si vous voulez lui donner la vie, faites qu'il aime uniquement Jésus, parce que tout autre amour le fera mourir. Choisissez donc ce divin époux pour l'objet éternel de vos plus tendres affections : donnez-vous tout à lui sans réserve; offrez-lui votre cœur comme une victime dévouée et consacrée au pur amour, et prenant la résolution et le dessein immuable de n'aimer rien plus que lui, de n'aimer rien à l'égal de lui, de n'aimer rien que pour lui, de n'aimer que lui en toutes choses, dites-lui avec saint Ignace :

Agréez, mon très-doux Jésus, le don irrévocable que je vous fais de mon cœur et de ma liberté. Prenez possession

de ma mémoire, de mon entendement et de ma volonté. Vous m'avez donné tout ce que j'ai et tout ce que je possède, je vous le rends entièrement, et le remets entre vos mains par une démission volontaire, l'abandonnant absolument à votre sainte conduite. Je ne vous demande qu'une seule chose, à savoir votre grâce et votre amour. Avec cela, je me tiens assez riche, et je ne désire rien davantage, je suis parfaitement content.

DERNIER ENTRETEN

DU HUITIÈME JOUR.

La pratique du pur amour.

CONSIDÉRATION I.

LES ATTRAITS DE L'AMOUR DIVIN.

« Aimons Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier. » . . . I. JOAN. 4. 10.

Entre tous les exercices de piété et de vertu, celui du pur amour a été plus universellement estimé et pratiqué par les saints, comme le plus nécessaire et le plus excellent de tous. Ils ne se sont pas contentés de se le rendre familier, ils ont tâché de le persuader aux autres, et d'allumer dans tous les cœurs ce feu sacré que le Fils de Dieu est venu jeter sur la terre. Ils ont tous brûlé du même zèle que saint Augustin, qui nous exhorte à tirer tous les hommes à Dieu, et à leur dire : Aimons Dieu de tout notre cœur ; aimons celui qui est tout aimable et adorable. C'est dans cet esprit que toutes les âmes qui aspirent à la perfection, doivent s'unir

comme par concert, pour rendre un hommage continuel à Jésus-Christ, et pour acquérir le pur amour de Dieu, en pratiquant chaque jour des actes au plus grand nombre qu'il est possible, et prenant pour la principale règle de leur conduite ces paroles de Jésus-Christ : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je désire, sinon qu'il s'allume ?* Il serait inutile d'apporter beaucoup de raisons pour vous faire venir l'envie d'entrer dans ce saint commerce, votre propre intérêt vous y convie. Si tous ceux qui font état d'aimer Dieu sont de cette association, certainement c'est la plus grande et la plus noble qui puisse être. Dieu même, s'il est permis de le dire, en est comme le chef, parce qu'il s'aime lui-même d'un amour éternel et infini, très-saint et très-parfait, sans aucune interruption. Notre-Seigneur en est comme le patron et le modèle, la bienheureuse Vierge y tient le premier rang après son Fils, puisqu'elle n'a jamais vécu, et ne vivra jamais un seul instant sans aimer Dieu très-ardemment. Les anges en sont avec tous les saints qui vivent dans l'exercice continuel de l'amour divin. Les gens de bien en sont, puisque leur plus grand soin est de s'acquitter envers Dieu de leurs devoirs, dont le premier et le plus grand est celui de l'amour. Tous les chrétiens doivent en être, puisqu'ils ne sont créés que pour aimer et servir Dieu. Il n'y a que les réprouvés qui en sont exclus par un endurcissement de ce cœur obstiné au mal pour l'éternité. Si la qualité des associés est si honorable, les exercices qu'on y pratique ne sont pas moins avantageux ; car enfin la charité est la première des vertus et de tous les actes surnaturels dont nous sommes capables en cette vie ; il n'y en a point de plus nobles que ceux de l'amour de Dieu, quand ils vont jusqu'au point de l'aimer sur toutes choses, de vouloir lui plaire en tout, d'être prêts à souffrir pour son amour, et de se conformer absolument à sa sainte volonté. La valeur de ces actes étant si grande en elle-même, et leur mérite croissant notablement

par le fréquent usage que vous en ferez, et par la communication avec tant de personnes de piété, vous êtes assuré de faire par ce moyen la plus riche acquisition et le plus grand gain que vous puissiez souhaiter, étant, comme il est, fondé sur les mérites de Jésus-Christ qui vous donne la grâce de l'aimer, et sur la communion des saints, qui est un des principaux points de notre foi. Il ne reste donc plus qu'à vous en faciliter la pratique, et vous marquer en peu de paroles les motifs de l'amour divin qui ont fait plus d'impression sur le cœur des saints, les actes les plus excellents qu'ils en ont produits, et les occasions qui se présentent, ou que vous pouvez prendre durant le jour pour les imiter.

§ 1

Premier attrait du pur amour.

1. Le premier motif d'amour qui ravit les saints est celui de la souveraine bonté de Dieu; car si la volonté se porte naturellement au bien avec des mouvements si vifs et de si ardentes poursuites, qu'elle perd même l'usage de sa liberté, quand elle rencontre son vrai et souverain objet; Dieu n'est-il pas souverainement bon en lui-même, et souverainement bon envers tous? N'est-il pas la source, la mesure, l'idée, le principe de toute bonté et de toute perfection, et par suite souverainement aimable et désirable. C'est ce qui touchait le cœur de saint Augustin, et en tirait ces paroles amoureuses qu'il avait si souvent dans la bouche : Seigneur, quand je considère ce que vous m'êtes et ce que je vous suis, je ne puis m'empêcher de vous dire que je suis tout à vous. Mon âme est à vous, et ne doit vivre que pour vous; ma volonté est à vous, et ne doit aimer que vous; mon amour vous appartient, et ne doit tendre qu'à vous; je dois vous aimer comme mon premier principe, car je tiens tout de

vous ; je dois vous aimer comme ma fin , car je suis tout pour vous ; je dois vous aimer comme le centre de mon repos , car vous êtes mon souverain bien et mon tout , mon désir , mon espérance , mon trésor , mes délices , mon bonheur souverain en ce monde et en l'autre ; je dois vous aimer plus que l'être que je possède , puisqu'il ne subsiste que par vous , et qu'il n'est autre chose qu'une production de votre amour ; je dois vous aimer plus que moi-même , parce que je suis plus à vous qu'à moi-même , et je ne serai jamais ce que je dois être , si votre amour ne règne en moi sans réserve et sans mesure.

§ II

Second attrait du pur amour.

2. Le second motif est celui de la souveraine beauté de Dieu , auprès de laquelle toutes les beautés créées , soit naturelles ou surnaturelles , ne sont que des étincelles qui perdent leur lustre en sa présence , et viennent à s'éclipser et à mourir. Si donc une beauté fragile et mortelle agit avec tant d'empire sur le cœur des hommes , et les enchante de telle sorte , qu'oubliant toutes choses ils n'ont point de pensées et d'affections que pour elle , quel pouvoir doit avoir sur nous l'amour de Jésus-Christ , et de quelles chaînes ne doit-il pas nous enchaîner pour nous rendre captifs et prisonniers de sa beauté ? Que peut-on trouver de plus charmant au ciel et dans la terre que cette majestueuse et ravissante beauté , qui fait honte au soleil et aux astres , et qui tient l'esprit des anges et des âmes bienheureuses dans une éternelle extase ? N'est-ce pas à ces divins attraits que saint Jérôme attribue la vocation des apôtres qui furent épris de son amour à la première vue ; et saint Luc , l'admiration des peuples , qui étaient emportés et ravis des charmes de son visage , de la douceur de ses entretiens et de la

grâce incomparable de ses discours (1); et le prophète Isaïe, la conversion de toutes les nations du monde, dont la conquête a été le plus glorieux triomphe de sa beauté. Ils verront la gloire du Seigneur et la beauté de notre Dieu, et ils l'aimeront aussitôt qu'ils l'auront vu (2); car il est impossible de le voir et de ne le pas aimer. O le roi des cœurs, et le plus beau de tous les enfants des hommes, quand vous viendrez conquérir tous les peuples de l'univers, ne prenez point d'autres armes que votre infinie beauté, que la sérénité de votre front, que les rayons de vos yeux, que la grâce inestimable de votre visage, la douceur de vos paroles, la majesté de votre port, la bienséance de votre geste, les délices de votre conversation; votre bras avec cette épée fera des coups miraculeux de force, et vous rendra victorieux de tout (3). Oh! que vos flèches sont aiguës! que les traits de votre beauté sont acérés! Ils perceront les cœurs de vos ennemis, qui se sentant blessés, viendront tomber à vos pieds, et se confessant vaincus, ne penseront plus qu'à vous aimer. Ames saintes et innocentes, qui prétendez d'avoir pour époux un si grand roi et d'une si rare beauté, effacez de votre mémoire le souvenir de toutes les créatures, et ne pensez désormais qu'à ce divin objet qui mérite seul votre amour. Vous deviendrez en l'aimant semblable à lui, et vous l'obligerez à aimer réciproquement votre beauté, ce qui vous sera un très-grand honneur et une gloire incomparable; car il est votre Dieu, à qui vous et toutes les créatures devez les hommages de la plus haute adoration et du plus profond respect qui se peut concevoir. O mon Dieu, mon amour et mon tout, faites que je vous aime, et que votre beauté s'imprime si fort dans mon esprit, et blesse si profondément mon cœur, que je pense continuellement à vous, et que je ne respire que votre gloire.

(1) Ep. 140. — (2) Ps. 55. 2. — (3) Is. 44. 5.

§ III

Troisième attrait du pur amour.

Le troisième motif qui nous porte à aimer Dieu, c'est l'amour dont il nous a prévenus. *Aimons Dieu*, disait le disciple de l'amour, *parce qu'il nous a aimés le premier* (1); car si l'amour ne peut être payé que par un retour d'amour, comment pourrions-nous jamais répondre à celui qui nous a aimés de toute éternité d'un amour si franc, si pur, si désintéressé, si obligeant et si bienfaisant? C'est ce qui attendrissait un des premiers compagnons de saint François (F. Jacopon), et le faisait fondre en larmes de douleur et de regret, voyant l'ingratitude des hommes qui sont si insensibles aux traits de l'amour divin; et comme on lui demandait la cause de ses soupirs, il répondait en sanglotant : Je pleure, parce que l'amour n'est pas aimé, comme s'il eût dit : Dieu est la fin et l'objet de tout amour, et quand il y aurait une infinité de cœurs occupés de ses bontés, il n'y en aurait jamais tant qu'il a d'attraits et de charmes pour se faire aimer, et cependant on ne l'aime pas. Dieu est la source et le principe de l'amour, c'est lui qui a fait tous les cœurs, et qui les a faits pour être aimés, et cependant, on ne l'aime pas. Dieu est tout amour en soi, car il n'y a rien en lui qui ne soit infiniment aimable. Il est tout amour pour nous, car enfin à quel excès ne s'est-il pas porté pour nous témoigner son amour? Il est tout amour dans la crèche, tout amour dans la croix, tout amour dans le ciel, tout amour sur nos autels, et cependant il n'est pas aimé. Voilà ce qui m'afflige, voilà ce qui m'étonne. O cieux, étonnez-vous avec moi, et que tous les bons cœurs saignent de douleur, parce que l'amour n'est pas aimé.

(1) I. Joan., 4. 10.

§ IV

Quatrième attrait du pur amour.

Le quatrième motif de l'amour de Dieu est pris de ses bienfaits, car si les bienfaits sont des chaînes d'or qui captivent noblement les esprits les plus généreux, comment peut-il se faire que vous n'aimiez pas *celui qui vous couronne de ses miséricordes et de ses bénédictions* (1), *celui qui vous remplit de ses grâces, et qui surpasse même vos désirs* (2), celui qui vous a créé, racheté et destiné à la couronne, celui qui s'est donné lui-même à vous comme votre rançon, votre nourriture, votre récompense? Vous savez quelle force eut cette considération sur l'esprit d'une sainte vierge, laquelle étant interrogée du Fils de Dieu combien elle l'aimait, mourut d'un violent assaut d'amour, et laissa dans son cœur, que l'effort de son amour avait fait éclater, ces paroles écrites en lettres d'or : Je vous aime plus que moi-même, parce que vous m'avez créée, rachetée et choisie pour votre épouse, me comblant de vos biens et de vos faveurs (3). Oh! que le cœur est dur qui résiste aux traits d'une bonté si prodigue et si magnifique! De quelque côté que vous tourniez les yeux, vous ne verrez rien que des bienfaits de Dieu qui vous environnent de toutes parts, et si vous vous regardez vous-même vous n'êtes qu'un composé des dons de Dieu, qui a tout fait pour vous : la nature pour vous servir, la grâce pour vous sauver, la gloire pour vous rendre bienheureux. Le nombre de ses grâces est infini, la grandeur de celui qui les donne infinie, l'amour avec lequel il les donne infini, la bassesse de celui qui les reçoit infinie, le besoin que vous en avez et la

(1) Ps. 102. 4. — (2) Ps. 102 5. — (3) Specul. exempl., dist. 9, c. 74.

nécessité qui vous presse infinis; comment est-il possible que votre amour vers un tel bienfaiteur soit si froid et si petit?

§ V

Cinquième attrait du pur amour.

Le cinquième motif est fondé sur les souffrances de Jésus-Christ. L'amour lui a donné la croix et la croix nous redonne l'amour. Aussi saint François de Sales disait que le Calvaire était la montagne des saints amants, parce que c'est à la vue du crucifix qu'ils conçoivent les plus pures flammes de l'amour divin. Saint François de Paule, ravi en extase et élevé de terre, admirant l'excès des douleurs et l'ignominie de la mort que le Fils de Dieu a voulu embrasser pour nous, s'écria : O Dieu charité! ô Dieu charité! ô Dieu! que la charité que vous avez témoignée en mourant pour nous est excessive, et qu'elle nous force doucement à vous aimer! Saint François d'Assise souhaitait de mourir d'amour pour reconnaître celui qui avait porté le Fils de Dieu à mourir d'amour pour lui. O Seigneur, disait-il, que la douceur et la force de votre amour ravissent, emportent, engloutissent et absorbent mon âme, afin que je meure pour l'amour de celui qui a daigné souffrir pour moi une mort si douloureuse et si ignominieuse dans la croix!

§ VI

Sixième attrait du pur amour.

Le sixième motif est la ressemblance et la proximité du sang; car si nous aimons naturellement nos amis, nos parents, nos alliés et ceux qui ont du rapport avec nous par quelque sympathie d'humeurs, de profession, d'inclination et

d'emploi, pour qui aurons-nous de l'amour si nous n'en avons pour celui qui, étant Dieu, s'est fait homme, afin d'être notre ami, notre allié, notre frère, semblable à nous en toutes choses, excepté le péché (1). Si un fils aime son père, et le sujet son prince, et le serviteur son maître, et l'épouse son époux, qui ne brûlerait d'amour pour Dieu, qui est l'époux des âmes, le roi des cœurs, le maître de la science des saints, le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui a des entrailles plus que maternelles envers les hommes. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, se préparant au martyre par de grandes austérités, Notre-Seigneur lui apparut un jour, lorsqu'il faisait son action de grâces après la sainte messe, et lui dit : Thomas, tu honoreras mon Église de ton sang. Le saint, tout effrayé, lui demande : Qui êtes-vous? Je suis, lui dit-il, ton frère et ton Sauveur, se servant de ces tendres paroles pour enflammer son amour et l'encourager aux souffrances et à la mort même. Hé! qui n'aimerait ce tout aimable Sauveur, qui, pour se faire aimer des hommes d'un amour plus doux et familier, s'est revêtu de leurs livrées, et n'a pas dédaigné de se lier à eux par les liens les plus étroits de société, d'amitié et de parenté?

§ VII

Septième attrait du pur amour.

Le dernier motif, qui touche très-sensiblement tous les saints, pour ne rien dire d'une infinité d'autres que je pourrais alléguer, est le désir ardent que Dieu a de gagner notre amour, qui est allé jusqu'à nous prier de l'aimer, jusqu'à nous le commander, jusqu'à verser des larmes de regret de se voir rebuté : ce qui a donné sujet à un excellent maître

(1) Philip., 2. 7.

de la vie spirituelle de dire que si Dieu était mortel, la violence de ce désir serait capable de le faire languir et mourir, lorsqu'il se voit éconduit. C'est ce qui ravissait saint Augustin, et le jetait dans un profond étonnement. O mon débonnaire Seigneur, qui suis-je pour vous être si cher, que vous daigniez me commander de vous aimer? Le désir que vous avez d'être aimé est si ardent, que vous me menacez de très-grands supplices si je ne vous aime, comme si ce n'était pas un assez grand supplice d'être privé de votre amour (1). Oh! que vous êtes jaloux de mon cœur! vous vous fâchez, lorsque je vous le refuse; vous me promettez de grands biens si je vous le donne; est-ce donc une chose si précieuse que mon amour? Quel charme a-t-il qui vous soit si agréable? A-t-on jamais vu un grand roi rechercher un vil esclave, et lui dire : Je t'aime de tout mon cœur, aime-moi, je t'en prie, d'une affection réciproque, et je te donnerai une des plus belles provinces de mon royaume? Cœur divin, que vous êtes généreux; je ne sais ce que je dois plus admirer ou vos prières ou vos promesses, ou vos menaces. Vous me priez de vous aimer, c'est un excès de douceur et de bonté; vous me promettez des récompenses éternelles, c'est un excès de magnificence; vous me commandez sous de grandes peines, c'est un excès de rigueur puisé dans la plus vive source de votre amour, qui me force, par une aimable violence, de me rendre à vous, et de céder à la douceur de vos attraits. Je ne puis plus résister, il faut obéir sans délai à un si doux commandement; je le veux, mon Dieu, mais je ne le puis sans vous. Donnez-moi ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voulez.

(1) S. Aug., l. 2 de disc. Christ., c. 2; p. 3.

§ VIII

Manière de se dévouer et consacrer au pur amour.

Convaincu par ces motifs, faites état de vous adonner désormais aux exercices de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ son fils unique. Que votre soin principal soit de témoigner par vos déportements que vous êtes tout à lui, de régler tous vos désirs et vos desseins sur ce divin modèle, et de faire toutes vos actions à son imitation et pour sa gloire ; de vous dégager de toute intrigue, de vous défaire des occupations inutiles et des affaires d'autrui, où la charité et le devoir ne vous obligent pas ; de préférer l'humilité chrétienne à tous les avantages que le monde estime ; de vous rendre indépendant des créatures et de tous les événements de la vie, en sorte que rien ne soit capable de troubler, d'ébranler ou d'attacher votre cœur ; et enfin de travailler efficacement à l'annéantissement de votre amour-propre, pour acquérir celui de Jésus-Christ. Pour cet effet, choisissez une bonne fête, et après vous être disposé par la pénitence et par la communion, consacrez-vous au Verbe incarné, en lui disant : Verbe incarné, unique fils de Dieu, souverain Seigneur du ciel et de la terre et mon très-aimable rédempteur, reconnaissant que je suis créé pour la gloire de Dieu et par conséquent pour vous, qui êtes par excellence la gloire de votre Père éternel ; et désirant de parvenir à cette noble fin, par hommage à vos grandeurs, par reconnaissance de vos bienfaits et en témoignage de mon amour, prosterné à vos pieds dans le plus profond sentiment de respect qu'il m'est possible, en présence de la glorieuse Vierge votre mère, du bienheureux saint Joseph, de mon ange gardien et de toute la cour céleste, je vous offre et consacre aujourd'hui ma personne et ma vie, résolu de n'être plus à moi, mais totale-

ment à vous le reste de mes jours, de faire une profession ouverte de vivre selon vos maximes et selon votre esprit, de m'abandonner absolument à vos divines volontés, de tendre de toutes mes forces à la perfection de votre amour, et d'en pratiquer chaque jour le plus grand nombre d'actes que je pourrai. Je vous conjure, ô Jésus mon unique amour, d'agréer cette offrande, de consumer de votre feu divin ce sacrifice que je vous fais de moi-même, et de me faire la grâce que toutes les puissances de mon âme, tous les sens de mon corps, toutes mes pensées, paroles, œuvres, mouvements et respirations, soient autant d'holocaustes qui brûlent continuellement dans les flammes de votre charité. Prenez, je vous supplie, ô mon Sauveur, vos intérêts contre moi-même, et comme j'ai déjà l'honneur de vous appartenir par une infinité de titres, offrez-moi avec vous, et avec tous ceux qui vous aiment, à votre Père céleste, et faites que mon amour-propre ne mette plus d'obstacle à la gloire que vous prétendez de moi, mais que je m'en rende capable par l'exercice fréquent de votre amour et par l'imitation de vos vertus, surtout de votre profonde humilité, pauvreté, mortification et mépris du monde que j'espère de vous seul, comme toutes les autres choses qui me sont nécessaires, ayant un extrême et continuel besoin de vous, ô très-illustre gloire de Dieu mon Jésus, qui vivez et réglez avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ce sont les ardents désirs d'une personne qui est à vous dans le temps et dans l'éternité, et qui veut entrer en union et société avec tous ceux qui font gloire de vous aimer et d'être à vous d'une façon particulière. Ainsi soit à jamais.

Renouvelez tous les jours cette protestation, et priez pour tous ceux qui aspirent au pur amour.

CONSIDÉRATION II.

Les actes du pur amour tirés de la pratique des saints.

« Et moi je me réjouirai dans le Seigneur, je travaillerai de joie en Dieu mon Sauveur. » HABAC. 3. 18.

Le cœur est agité de mouvements continuels, qui prennent leur source de l'amour ; mais il y a cette différence entre les saints qui se donnent parfaitement à Dieu, et ceux qui aiment le monde, que ceux-ci se cherchent en toutes choses, et ne sortent presque point de la circonférence de leur amour-propre ; mais ceux-là tendent à Dieu comme au centre de leurs affections par des actes d'amour très-fréquents qu'ils exercent en si grand nombre et avec une si grande diversité, qu'il serait impossible de les spécifier tous en particulier. Je me contenterai de vous marquer ici les principaux, afin que vous choisissiez ceux qui seront plus à votre usage.

Le premier est par manière de protestation, semblable à celle que saint Pierre fit par trois fois, lorsque Notre-Seigneur lui demanda s'il l'aimait plus que les autres disciples. *Seigneur, vous voyez le fond de mon cœur, et vous savez que je vous aime* (1) ; ou bien celle de saint Augustin : Mon Dieu, vous savez ce qui est le plus caché dans mon intérieur ; mais autant que je le puis connaître, il me semble que je vous aime en vérité, et que ce n'est point une feinte ni un déguisement, car mon cœur sent des atteintes si fortes de

(1) Joan, 21. 15.

votre amour, que j'ai sujet de croire que c'est vous qui en êtes l'auteur.

Le second est par voie d'admiration et de transport ; c'est ainsi que la bienheureuse Magdeleine de Pazzi, ravie en esprit, s'en allait criant par la maison, le visage et le cœur enflammé : *O amour ! ô amour ! ô amour !* admirant l'excès de l'amour divin envers les hommes, qui la mettait hors d'elle-même, et enlevait son âme par une si douce violence qu'elle avait peine à en revenir.

Le troisième est par voie de désir. Que je vous trouve, disait saint Augustin, ô le désir de mon cœur ! que je vous possède, ô l'amour de mon âme ! que je vous serre étroitement au milieu de mon cœur, ma bienheureuse vie et la souveraine douceur de mon âme (1) ! Mon Dieu, mon Dieu, je m'éveille dès le matin pour vous chercher, mon âme soupire après vous pour éteindre la soif qui la brûle, mon corps même s'en ressent, et se sèche de l'ardeur de ses désirs (2).

Le quatrième, par voie de prière, qui n'est autre chose qu'une expression du désir dont nous venons de parler que nous adressons à Dieu, afin d'en obtenir l'accomplissement, lui disant avec le même saint : *O amour !* qui brûlez toujours sans vous éteindre jamais, échauffez-moi, brûlez-moi, embrasez-moi (3).

Le cinquième, par voie d'estime et de préférence : Mon Dieu, disait saint François, vous m'êtes toutes choses, et tout sans vous ne m'est rien. Jésus-Christ fait toutes mes richesses, tout ce qui n'est point Dieu n'est que pauvreté et indigence (4). Oh ! que la terre me semble vile quand je regarde le ciel (5) ! *qu'y a-t-il au ciel ou sur la terre qui puisse me toucher, sinon vous, ô le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité* (6) ?

(1) S. Aug., Solil., c. 4. — (2) Ps. 62. 2. — (3) S. Aug., 10. Confes., c. 29. — (4) S. Aug. — (5) S. Ignat. — (6) Ps. 72.

Le sixième, par voie d'oblation et de donation, disant comme le Prophète roi : *Seigneur, je suis tout à vous sans réserve*. Le monde et la chair, dans la recherche qu'ils font de mon cœur, ne se soucient pas de le partager et déchirer en l'attirant par leurs vanités et par leurs charmes ; mais vous qui en êtes le père légitime, vous le voulez tout entier. Je vous le donne et le consacre à votre amour comme un trophée de vos bontés, comme le prix du sang de votre Fils, comme une des conquêtes de sa croix. Hé ! Seigneur, je suis trop pauvre pour vous donner quelque chose, et vous trop riche pour avoir besoin de mes biens (1) ; mais puisque vous voulez que je fasse un effort pour vous témoigner ma reconnaissance, je vous prends pour mon Dieu, et en cette qualité je m'offre à vous, et m'estime trop heureux de vous appartenir. Je le dis sincèrement, j'estime plus un acte de votre amour que tous les trésors de la terre ; je prise plus le moindre rayon de votre gloire que l'éclat de tous les empires ; je fais plus d'état du moindre service qu'on vous rend que de toutes les couronnes du monde et de la faveur de tous les rois.

Le septième, par voie de complaisance, qui est d'autant plus grande dans les saints, que leur amour est plus parfait, car l'amour est la mesure de la joie ; plus vous aimez Dieu, plus le bien de Dieu vous plaît et ce qui lui est contraire vous déplaît. De là vient que les bienheureux dans le ciel aiment Dieu sans comparaison plus qu'eux-mêmes, et que tous les hommes et les anges compagnons de leur bonheur, reçoivent plus de joie des biens que Dieu possède, et les goûtent plus purement en lui qu'en eux-mêmes, étant plus aises de sa gloire et de sa félicité que de leur propre béatitude ; parce que le vrai amour a cela de propre, qu'il porte l'aimant à se priver de ce qu'il a, pour le donner à celui qu'il aime ; c'est

(1) Ps. 15. 2.

ce qui faisait dire au prophète Habacuc : Je me réjouirai au Seigneur, et je témoignerai par mon allégresse, et par les tressaillements de mon cœur, le plaisir que je prends dans les perfections infinies de mon Dieu et de mon Sauveur (1). O mon très-doux et très-amoureux Jésus, je ne puis dire la joie que je ressens dans le plus intime de mon cœur, lorsque je me souviens que vous êtes Dieu, immense, éternel, infini, incompréhensible, comme un océan d'essence et de perfections, qui absorbe toutes mes pensées et engloutit toutes les recherches de mon amour-propre. Mon esprit et ma chair sont si pénétrés de la douceur de vos consolations, qu'ils ne se peuvent contenir (2), voyant que vous êtes si parfait, si heureux, que vous possédez une vie qui n'est point sujette au progrès ni au déclin des siècles ; que vous avez un être que l'injure du temps ne flétrira jamais ; que vous remplissez tous les espaces sans en être exclus, et sans y être compris ; que d'un seul regard vous découvrez invariablement toute la suite des choses passées, présentes et à venir, et celles mêmes qui ne seront jamais, et qui demeureront éternellement encloses dans les trésors de votre souveraine puissance ; que vous donnez le mouvement à toute la nature sans perdre un seul moment de votre repos. Mon âme se fond d'aise à la vue de cette gloire triomphante qui environne le trône majestueux de votre divinité, où vous reposez comme dans un abîme de clarté, et où vous êtes adoré de toutes les puissances du ciel. Oh ! que c'est un doux spectacle de voir que toutes les créatures s'empressent pour garder l'ordre que votre loi éternelle leur a prescrit avec un soin si exact qu'elles s'usent, se perdent, se consomment comme à l'envi pour accomplir de point en point le commandement que vous leur avez fait (3). Je me réjouis de l'obéissance qu'elles vous rendent, et j'en fais des triomphes,

(1) Hab. 3. 18. — (2) Ps. 83. 3. — (3) Ps. 8. 10.

comme si c'était mon bien propre et beaucoup davantage. Je m'intéresse dans votre honneur avec plus de zèle que s'il s'agissait du mien. Il me semble que je participe à toutes vos grandeurs, et que je les fais réfléchir sur moi par l'agrément et la complaisance extrême que j'en conçois.

Le huitième, par manière de bénédiction et de louanges. On parle volontiers de ce que l'on aime, on le prise, on ne se lasse point d'en dire du bien. C'est pourquoi les saints, qui aiment Dieu d'un amour suprême, le bénissent sans cesse ; et si vous avez bien de l'amour, vous le bénirez avec eux jour et nuit. Vous direz avec le Prophète : *Je bénirai le Seigneur à toute heure, il sera le sujet de tous mes entretiens. Je ferai de ma bouche un instrument harmonieux pour chanter ses louanges* (1) ; et si l'on me veut plaire, il me faudra parler de lui, ou de chose qui lui plaise et qui soit à son honneur. Vous suivrez l'esprit de toute l'Église, et vous direz avec elle tous les matins : *Remplissez ma bouche de vos louanges, Seigneur, afin que tout le jour je publie votre gloire, et que je loue votre infinie grandeur* (2). Vous direz avec saint Pierre : Seigneur, à qui irons-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Vous imitez l'épouse des Cantiques, que l'amour rend féconde et ingénieuse à trouver des éloges d'honneur pour exalter son céleste époux. *O mon bien-aimé, que vous êtes beau ! oh ! que vous êtes agréable* (3) ! oh ! que votre beauté a de charmes et d'attraits ! Mon bien-aimé surpasse tous les hommes en excellence et en perfection, comme le pommier surpasse en beauté et en bonté toute les plantes sauvages et les arbres stériles des forêts (4). Vous ramasserez tous les titres d'honneur que vous trouverez éparés dans l'Écriture sainte, pour les lui présenter. Vous êtes la splendeur et l'éclat de la gloire de votre Père. Vous êtes sa figure substantielle, son image parfaite, son vif por-

(1) Ps. 33. 2. — (2) Ps. 70. 8. — (3) Cant. 1. 15. — (4) Cant. 2. 3.

trait, qui soutenez et conservez tout par la force de votre bras (1). Vous êtes le premier-né de toutes les créatures, plus grand que tous les rois de la terre, plus noble que les anges, que vous surpassiez autant en dignité et en excellence, que la qualité de Fils de Dieu, qui vous appartient uniquement, est relevée au-dessus de celle des simples serviteurs tels qu'ils sont (2). Vous êtes le chef de toute l'Église militante et triomphante, le principe de la grâce et de la gloire, le maître de la vie et de la mort, le premier ressuscité, qui tenez une éminente primauté sur toutes choses (3). Vous êtes beau par-dessus tous les enfants des hommes; les regards de vos yeux sont autant de rayons de lumière, et votre visage est plein de si doux attraits, que les âmes pures, qui se portent aux grandes choses, et les anges mêmes n'ont point de plus fortes passions que de vous voir. Aussi êtes-vous la beauté la plus accomplie de l'univers; il n'y a rien en vous qui ne soit à un esprit bien fait un ravissant objet de toutes ses affections.

Le neuvième, par voie d'aspiration. Nous devrions sans cesse soupirer après Dieu, respirer et aspirer à son amour. O Seigneur, quand est-ce que je vous aimerai? vous m'avez aimé de toute éternité, et je n'ai pas encore commencé. Eh! Seigneur, pourquoi êtes-vous si aimable, si vous ne voulez qu'on vous aime? O beauté infiniment aimable, ne faites pas ce tort à vos divines perfections que je ne vous aime point. O amour, ô le désir de mon cœur, que n'ai-je autant de cœurs qu'il y a de grains de sable sur le rivage de la mer, et dans ces cœurs autant de flammes qu'il y en a dans les plus ardents séraphins, je n'en aurais pas assez pour vous aimer autant que je le souhaite et que vous le méritez. Ces soupirs, dit saint Bonaventure (4) sont d'un prix inestimable, et qui

(1) Heb. 1. 3. — (2) Colos. 1. 5. — (3) Colos. 1. 18. — (4) In Theol. myst., q. ult.

s'en servirait souvent, sentirait son cœur s'embraser du divin amour bien plus tôt que s'il pensait mille fois à l'éternelle génération du Verbe, ou à quelque autre de ses ineffables mystères.

Le dixième, par voie de zèle, qui produit deux mouvements très-violents dans le cœur des saints. Le premier, de douleur et de déplaisir de voir que Dieu n'est pas aimé des hommes comme il devrait, mais au contraire qu'il est offensé en une infinité de manières très-outrageuses. Ah ! Seigneur, je ne puis voir sans douleur et sans indignation tant de pécheurs abandonnés qui vous offensent avec insolence (1). Cela m'afflige sensiblement, et me serre si fort le cœur, que j'en suis presque au mourir. J'en sèche de regret et d'ennui, et parmi toutes les misères de la vie, rien ne m'est si sensible que de voir votre amour méprisé, votre majesté offensée par tant de désordres, et la gloire de votre nom flétrie par des impies qui violent vos commandements sans aucune crainte ni respect (2). Le second, de désir de voir Dieu honoré et servi de tout le monde (3). Aimable Jésus, quand verra-t-on les hommes vous adorer et servir avec toute la ferveur que votre majesté mérite ? quand verra-t-on entrer dans le bercail de l'Église tant de peuples égarés et dévoyés, tant de nations infidèles, tant de barbares, tant d'hérétiques, tant de libertins qui sont après tout vos créatures, images de votre divinité, rachetées avec le prix de votre sang. Oh ! si tous les ordres de la hiérarchie, tous les états et les empires du monde, toutes les provinces et les villes, toutes les familles et communautés, et toutes les personnes particulières conspiraient au bien de votre gloire ! oh ! si tous les hommes vous aimaient ! oh ! si leur esprit était éclairé des rayons de votre connaissance, leur mémoire remplie du souvenir de vos

(1) Ps. 118. 158. — (2) Ps. 118. 139. — (3) Ps. 150. 6.

bienfaits, et leur cœur embrasé des flammes de votre amour ! la terre serait un paradis.

Le onzième, par manière de contrition, qui est un amour pénitent, que saint Augustin exprime d'autant mieux qu'il le ressentait plus que nul autre. O beauté si ancienne et si nouvelle, que j'ai de regret de vous avoir si tard aimée ! Je confesse mon ingratitude, je vous ai trop lâchement servi jusqu'à présent, et il est raisonnable que je m'étudie désormais à former le plus souvent que je pourrai des actes fervents de douleur et d'amour pour suppléer aux défauts de ma vie passée. O malheureux moment auquel je vous ai offensé ! Je m'en repens, mon Dieu, et je vous en demande pardon. Mon cœur est percé de douleur de vous avoir déplu, parce que vous êtes mon Dieu, et que je vous aime par-dessus toutes choses. Plutôt la mort que le péché, plutôt périr que de vous offenser. « Plus de péchés, Seigneur, disait sainte Catherine à la vue des plaies sanglantes de Jésus-Christ, plus de péchés. Jamais je n'offenserai une si excessive bonté. »

Le douzième, par voie d'anéantissement et d'humiliation. Notre-Seigneur disait un jour à sainte Catherine de Sienne : Vous serez bienheureuse si vous comprenez bien que je suis celui qui est, et que vous êtes celle qui n'est point. C'est l'amour divin qui nous apprend cette pratique, et qui se plaît à s'abaisser et s'anéantir devant son bien-aimé. Ah ! Seigneur, je confesse vos grandeurs et mes bassesses. Vous êtes le tout, et moi je suis le néant ; vous êtes la lumière, et moi je suis les ténèbres ; vous êtes la force, et moi la faiblesse même ; vous êtes la beauté, et moi je suis la laideur ; vous êtes la richesse, et moi l'indigence ; vous la sagesse, et moi l'ignorance ; vous la béatitude, et moi la misère ; mais je vous conjure, Seigneur, d'unir votre être à mon néant, afin que je sois quelque chose en vous et pour vous, n'étant rien de moi-même ni par moi-même ; que votre beauté embellisse ma laideur, que votre lumière illumine mes ténèbres, que votre

sagesse enseigne mon ignorance, que votre force soutienne ma faiblesse, que votre richesse soulage ma pauvreté, que votre béatitude secoure ma misère, et que vos perfections infinies réparent tous mes défauts qui sont sans nombre. Pour cela donnez-moi votre amour, et je serai content et satisfait; car il est seul capable de m'enrichir, de me fortifier, de m'éclairer, de m'enseigner et de me rendre bienheureux.

CONSIDÉRATION III:

Les occasions différentes qu'on peut prendre pour exercer les actes du pur amour à l'exemple des saints.

« Mon cœur vous a parlé, mes yeux vous ont cherché; Seigneur, je chercherai toujours votre présence. »

PSAL. 24. 13.

Toute occasion est bonne pour aimer Dieu; aussi les saints ont eu cette adresse de prendre occasion de toutes choses, pour pratiquer ce saint exercice. Il ne fallait que la vue d'une fleur pour ravir saint Ignace, et l'embraser du feu de l'amour divin. Il ne fallait que prononcer le nom de Dieu, pour ravir le bienheureux frère Gilles et le faire tomber en extase. Que vous seriez heureux, si vous vouliez, à l'exemple de ces grands saints, vous accoutumer à voir Dieu partout, et vivre dans l'exercice continuél de son amour comme dans votre élément! Pour peu que vous soyez soigneux de profiter des occasions qui se présenteront durant le jour, il vous sera aisé de contracter cette sainte habitude, et vous rendre l'usage de l'amour sacré aussi familier que la respiration.

§ I.

Première occasion, au réveil.

Premièrement, à votre réveil, offrant à Dieu vos premières pensées et les prémices du jour, qui vous empêchera de dire : Mon Dieu, je vous adore et vous donne mon cœur, faites-moi la grâce d'employer ce jour à l'exercice de votre amour le plus parfaitement qu'il me sera possible ; et puis vous figurant que Notre-Seigneur vous dit ces paroles du Cantique : Mettez-moi comme un cachet sur votre cœur (1), quelle difficulté trouvez-vous à former le signe de la croix sur votre front, sur votre bouche, sur votre cœur et sur tout votre corps, en disant : *Que Jésus crucifié soit en toutes mes paroles, que Jésus crucifié soit en toutes mes affections et mon cœur, que Jésus crucifié soit en toutes mes actions et en tous les mouvements de mon corps.*

§ II.

Seconde occasion, à la prière du matin.

Secondement, dans la prière du matin, que vous devez faire sitôt que vous êtes levé, il vous sera facile parmi les actes de foi, d'adoration, de révérence, d'actions de grâces et d'oblation de vous-même, et de toutes les œuvres de la journée, de mêler aussi un acte d'amour et de contrition, vous proposant en même temps, et demandant à Dieu la grâce de pratiquer les actes du pur amour le plus souvent qu'il se pourra faire, offrant la même prière pour tous ceux qui sont liés dans ce dessein, et récitant pour cet effet quelques-unes

(1) Cant. 8. 6.

des oraisons suivantes, que le Saint-Esprit a inspirées à l'Église, afin de nous en enseigner l'usage.

ORAISON.

O Dieu, qui avez préparé des biens célestes et invisibles pour ceux qui vous aiment, répandez dans nos cœurs le mouvement et l'impression de votre amour, afin que, vous aimant en toutes choses, nous méritions d'obtenir un jour l'effet de vos promesses qui surpassent tous nos souhaits et tous nos désirs.

ORAISON.

Seigneur, donnez-nous la crainte et l'amour continuel de votre saint nom ; car vous ne refusez jamais votre protection à ceux que vous avez établis, dans la solidité de votre amour.

ORAISON.

Dieu éternel et tout-puissant, donnez-nous l'accroissement de la foi, de l'espérance et de la charité, et afin que nous méritions d'obtenir ce que vous nous promettez, faites-nous aimer ce que vous commandez.

ORAISON.

O Dieu ! qui unissez tous les fidèles dans un même esprit et dans une même volonté, faites que tous les peuples qui vous servent, se portent par amour à ce que vous leur commandez, et par désir à ce que vous promettez, afin que, parmi les changements et l'inconstance des choses du monde, nos cœurs demeurent toujours attachés à la source des véritables plaisirs.

ORAISON.

O Dieu tout-puissant et éternel, faites que notre volonté vous soit à jamais dévouée, et que nous puissions servir votre Majesté en sincérité de cœur.

§ III.

Troisième occasion, quand on entend sonner l'horloge.

En troisième lieu, toutes les fois que vous entendez sonner l'horloge, y a-t-il rien de plus aisé que d'élever votre cœur à Dieu, et lui dire secrètement : *Mon Dieu, soyez béni, aimé et loué de toute créature, à toute heure, en tout temps et dans l'éternité.* Ou bien comme sainte Thérèse : *Heureuse l'heure qui m'approche de mon souverain bien. Oh ! quand vous aimerai-je parfaitement comme les saints vous aiment dans l'éternité ?*

§ IV.

Quatrième occasion, dans tous les exercices de dévotion.

En quatrième lieu, dans tous les exercices de dévotion que vous faites durant le jour, il n'est rien de plus naturel que de vous entretenir dans l'amour divin. Êtes-vous en oraison, c'est là qu'on allume ce feu céleste par des affections ferventes, et il n'est point de méditation d'où l'on ne puisse tirer des mouvements puissants de contrition, d'amour, de révérence, et autres semblables, selon le sujet dont on s'occupe. Récitez-vous l'office, à chaque psaume en disant : *Gloria patri*, vous pouvez, si vous y faites attention, produire un excellent acte de charité, souhaitant de tout votre cœur que Dieu soit glorifié de tous les hommes. Récitez-vous les litanies, en disant si souvent *Ora pro nobis*, pourquoi ne direz-vous pas autant de fois en votre cœur : *Priez pour nous, afin que Dieu nous donne son saint amour.* Assistez-vous au sacrifice de la messe ? allez-vous à la sainte table ? c'est la fournaise d'amour où vous pouvez devenir un séraphin et faire rejaillir mille flammes de la plus ardente charité, mettant pour ainsi

dire la main et la bouche à la plaie du cœur de votre maître, et lui disant comme saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu* ; ou comme saint François : *Mon Dieu est mon tout* ; ou comme David : *Le Dieu de mon cœur* ; ou comme saint Bonaventure : O amour par-dessus tout amour ! ô sacrement par-dessus tout sacrement ! ô douceur par-dessus toute autre douceur ! Faites-vous l'examen de conscience ? vous pouvez en même temps faire une recherche particulière, et comme une revue des actes d'amour que vous aurez exercés durant le jour, outre l'acte de contrition qui est essentiel à cette pratique, et la résolution de vous rendre plus joyeux d'employer le jour suivant au service et à l'amour de Jésus-Christ. Sonnet-on la salutation Angélique, soit au matin, ou à midi, ou sur le soir, selon la coutume de l'Église, vous pouvez faire éclater votre cœur en élans amoureux, bénissant mille fois celle qui a donné un Sauveur au monde, et bénissant cent millions de fois le fruit de son ventre qui est Jésus, l'aimant des cœurs et les délices du ciel et de la terre. Récitez-vous le chapelet ? autant de paroles que vous prononcez, sont autant d'occasions de vous enflammer en l'amour. Voulez-vous en dire un qui soit tout d'amour ? dites sur les gros grains : Mon Sauveur, qui avez apporté le feu divin sur la terre, allumez-le, s'il vous plaît, dans tous les cœurs, et surtout en tous ceux qui font profession particulière de vous aimer ; et sur les petits grains : Jésus, mon amour et mes délices ; ou bien : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et je vous prie de faire croître sans cesse votre amour au fond de mon âme.

§ v.

Cinquième occasion, au commencement de chaque action.

En cinquième lieu, il ne tiendra qu'à vous, au commencement, au progrès et à la fin de toutes vos actions, de pro-

duire des actes de charité : au commencement, disant : A la plus grande gloire de Dieu ; au progrès : *Votre gloire, mon Dieu, votre amour et rien plus* ; à la fin : *Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit*. Cela se peut faire en un clin d'œil, mais le fruit passe dans l'éternité. Oh ! que vous feriez de progrès en peu de temps, si vous aviez soin de faire ainsi vos actions, et leur donner la forme des vertus dont elles sont capables ! Oh ! quelle joie vous donneriez au cœur de Jésus ? On dit que saint Bernard étant un jour à matines, vit les anges tutélaires des religieux, qui observaient leur disposition et leur ferveur, et marquaient le mérite des uns en lettres d'or, des autres en lettres d'argent, et des autres avec de l'encre ou de l'eau. Certes, vous pouvez vous assurer que vos actions étant faites avec l'esprit d'amour, comme nous venons de dire, seront écrites en lettres d'or dans le livre de vie.

§ VI.

Sixième occasion, dans toutes les rencontres qui se présentent durant le jour.

En dernier lieu, depuis le matin jusqu'au soir, vous pouvez aisément, pour peu d'application que vous y apportiez, changer tout en amour divin, et vous prévaloir de toutes les rencontres pour vous y perfectionner. Les tentations vous obligeront à y recourir ; les consolations divines seront autant d'attraits et de charmes ; les visites de charité et de bien-séance, la vue des éléments et des cieux, l'usage des habits, des viandes, du repos, du divertissement, tout vous portera à aimer Dieu ; mais singulièrement les souffrances ont, ce me semble, cette vertu de nous faire retourner à notre centre. C'est pourquoi je vous conjure d'en bien user, et de ne pas perdre un si riche trésor où Dieu a coutume de cacher les plus rares faveurs qu'il puisse faire à ses élus. S'il vous inspire

la pensée de faire quelque pénitence ou quelque mortification volontaire soit intérieure ou extérieure, portez-vous-y par amour ; dites de cœur : Mon Dieu, je veux renoncer à ce plaisir, je veux entreprendre cette austérité, je veux me mortifier en cela pour votre amour, et pour le désir que j'ai de punir mes infidélités. S'il vous envoie quelque affliction, dites : Mon Dieu, j'accepte cette croix de votre main, je souffre cette disgrâce, cette maladie, cette perte de biens ou d'amis avec une volonté totalement soumise aux ordres de votre divine providence. Voilà le moyen de passer saintement la journée, et par suite tout le cours de votre vie dans l'exercice de l'amour divin, qui est le plus doux et le plus noble emploi des saints et de Dieu même.

CONSIDÉRATION IV.

Quelques avis importants pour faire réussir cette pratique.

« Mettez-moi comme un cachet sur
votre cœur. » CANT. 8. 6.

§ I.

PREMIER AVIS.

Remarquez, en premier lieu, qu'il y a deux sortes de personnes qui vivent de l'amour de Dieu : les unes s'y portent par un mouvement de grâce, qui se conforme et s'accommode à la manière d'agir des hommes, dont le propre est d'acquiescer de bonnes habitudes par des actes réitérés avec travail et avec industrie ; les autres y sont portées par des impressions extraordinaires, qui les mettent dans un état passif, où elles

reçoivent plus qu'elles ne donnent, et souffrent plus qu'elles n'agissent ; celles-ci n'ont pas besoin de pratique ni d'adresse pendant que le Saint-Esprit opère en elles les effets de l'amour divin ; elles n'ont qu'à se laisser conduire, sans se mettre en peine de multiplier les actes de charité par un effort inutile, qui ne servirait qu'à troubler leur repos. C'est pourquoi les conseils que nous donnons ici ne les regardent pas, sinon lorsque Dieu changeant leur disposition, les laisse dans la voie commune de la grâce, où il faut qu'elles marchent et agissent comme les autres ; car alors il leur servira d'avoir acquis une sainte habitude d'aimer Dieu, et d'en produire des actes selon les occasions différentes que nous avons marquées, de même qu'il sert à ceux qui vont sur mer de savoir manier la rame quand le vent leur manque. C'est donc principalement aux premières que les occasions et les moyens que nous venons de marquer peuvent servir, afin de leur faciliter la pratique de la charité, jusqu'à ce que Dieu les fasse monter plus haut, et passer de l'état actif au passif, bien que les autres puissent, et même doivent s'en prévaloir, quand elles sont laissées à la manière ordinaire d'agir avec la grâce.

§ II.

SECOND AVIS.

Remarquez, en second lieu, que pour réussir dans l'exercice de l'amour divin, il est nécessaire de s'y porter avec ferveur et avec constance ; parce qu'il est certain que la multiplication fervente et continuelle des actes qui sont commandés et pratiqués par le principe de la charité, est comme le levain qui fait croître notablement la masse de nos mérites. Ce n'est pas que l'on soit obligé à un certain degré de ferveur déterminée ; cela ferait naître trop de scrupules, étant

comme il est trop difficile de connaître jusqu'à quel point de ferveur on arrive par les actes particuliers qu'on exerce; mais il est vrai néanmoins, que sans une grande et fervente assiduité, on avance peu dans l'amour divin, et l'expérience fait voir que les tièdes et les inconstants sont toujours pauvres, parce que les uns acquièrent peu de chose, et les autres perdent en un jour ce qu'à peine ils avaient acquis en plusieurs mois. C'est pourquoi saint Bernard avait raison de dire que la plus certaine mesure de notre amour envers Dieu, est de l'aimer sans borne et sans mesure (1). Les vertus morales ont des mesures et un milieu, d'où elles ne peuvent sortir sans dégénérer et se changer en vices; mais l'amour divin ne saurait pécher par excès : plus il est ardent, plus il est louable; plus il excède, plus il excelle; et comme il arrive en certains exercices que celui qui tire plus haut emporte le prix; de même, dans l'exercice de la charité, qui n'a point d'autre blanc que le cœur de Dieu même infiniment élevé sur toutes les choses créées, plus l'âme s'élève par la ferveur de ses affections, plus elle augmente le prix et le mérite de son amour.

§ III.

TROISIÈME AVIS.

Remarquez, en troisième lieu, que cette ferveur de l'amour ne consiste pas dans une impétuosité sensible, ni dans ces efforts violents et indiscrets que quelques-uns font sur le corps et sur l'imagination, pour se donner du sentiment et s'émouvoir à la dévotion, mais dans un mouvement de l'esprit qui est d'autant plus vigoureux, qu'il se porte à Dieu avec plus d'inclination, qu'il y entre par un écoulement plus pur

(1) S. Bern., tr. de dilig. Deo.

et plus intime, qu'il s'y attache par une adhérence plus forte, qu'il s'y donne avec plus de plénitude et qu'il s'y repose avec plus de suavité et de douceur. L'amour céleste n'est point une passion, mais une affection sainte, qui est d'autant moins sensible qu'elle est plus parfaite. Le feu n'est visible ici-bas que par l'impureté et la grossièreté de sa matière, mais quand il est dans sa sphère, il échappe à notre vue par sa subtilité; ainsi les actes de la divine charité sont d'autant plus excellents et plus purs, qu'ils sont plus spirituels, plus élevés par-dessus les sens, et que le corps y contribue moins.

§ IV.

QUATRIÈME AVIS.

Remarquez, en quatrième lieu, que pour exciter cette sainte ferveur, il faut avant toutes choses s'imprimer dans l'esprit par une sérieuse méditation les motifs de l'amour divin, les manières différentes et les occasions d'en pratiquer les actes, que nous avons mises en abrégé dans les articles précédents. Ensuite il est nécessaire de faire un choix, comme par forme de recueil, de quelques aspirations courtes et affectives, qui vous sembleront plus touchantes, et les graver en votre mémoire, afin de vous accoutumer à les dire souvent de cœur et de bouche, selon les temps et les occasions que vous aurez résolu de les faire. De plus, il est important de vous servir de quelques signes, de quelques marques propres à réveiller le souvenir de pratiquer ces actes, quand ce ne serait qu'une image, une médaille, une sentence écrite dans votre chambre ou à l'oratoire; un meuble mis hors de sa place, pourvu qu'il serve de mémorial ou de signal pour une si noble action, il ne le faut pas mépriser; car on tire souvent de grands avantages de peu de chose; et d'ailleurs, si

nous ne sommes pas avertis et excités de temps en temps, nous devenons bientôt inconstants ou languissants dans nos bons propos.

§ V.

DERNIER AVIS.

Remarquez, en dernier lieu, que quelque soin que vous vous donniez pour allumer ce feu sacré dans votre cœur, vous n'arriverez jamais à la ferveur de l'amour que mérite un si excellent emploi. Pour donc suppléer aux défauts que vous y pouvez commettre, soit par l'embarras des affaires, soit par la dissipation de l'esprit, ou par l'indisposition du corps, servez-vous des moyens suivants.

Faites une espèce de pacte et de convention avec Dieu, lui disant par exemple : Seigneur, toutes les fois que je baisserai le crucifix, ou que je ferai le signe de la croix, ou que je mettrai la main sur le cœur, ou que je prendrai de l'eau bénite, je prétends me donner absolument à vous, pour vous servir et vous aimer de toute l'étendue de mes forces, et s'il est possible, je voudrais vous pouvoir aimer d'un amour infini.

Portez vos désirs où vos forces ne peuvent atteindre; dites intérieurement : O mon souverain bien, que n'ai-je tous les cœurs et tous les amours de toutes les créatures ensemble, pour vous en faire un sacrifice ! que ne puis-je vous aimer autant que je le désire, autant que vous le méritez, et remplir cet abîme infini qui se trouve entre l'amour des saints et celui dont vous vous aimez vous-même.

Unissez votre froid, languissant et imparfait amour avec celui des saints, avec celui des anges, avec celui de la bienheureuse Vierge, avec celui de Jésus-Christ, et pour satisfaire au manquement du vôtre, offrez le cœur de Jésus à son

Père éternel, comme un trésor qui est à vous, puisque tout ce qui est en Notre-Seigneur vous appartient par une donation signée de son propre sang.

Bénissez Dieu et le louez de tout votre cœur de ce qu'il s'aime autant qu'il est aimable ; réjouissez-vous intimement de ce qu'en s'aimant de la sorte, il supplée à votre défaut et satisfait à vos désirs ; appropriiez-vous cet amour infini par complaisance, et si vous ne pouvez l'aimer ainsi qu'il s'aime, aimez l'amour qu'il se porte lui-même, et faites-le vôtre, en l'aimant et le bénissant à jamais.

Enfin, recourez à la prière, et sachant le besoin que vous avez de la grâce, sans laquelle vous ne pouvez réduire en pratique l'inclination que vous avez d'aimer Dieu sur toutes choses, dites-lui : Seigneur, faites-moi la grâce que je puisse comprendre avec tous les esprits capables de vous aimer, la longueur, la largeur, la profondeur et la hauteur de vos perfections, et que je donne ensuite à mon amour des mesures proportionnées à la grandeur de son objet ; que je vous aime, et que tout le monde vous aime avec moi d'un amour très-désintéressé, très-fort et très-fervent ; que cet amour ait sa largeur, et qu'il s'étende jusqu'à aimer toutes choses en vous, et vous en toutes choses, et avec vous, et pour l'amour de vous tout ce que vous aimez, tout ce que vous approuvez, tout ce que vous ordonnez et tout ce que vous permettez ; qu'il ait sa longueur pour vous aimer jusqu'à la fin du monde et durant toute l'éternité ; qu'il ait sa profondeur, vous aimant d'un amour très-humble, très-respectueux et très-soumis avec une reconnaissance intime du peu que nous vous aimons, eu égard à vos bontés infinies, et un désir insatiable de vous aimer plus parfaitement de plus en plus. O Dieu souverainement aimable, qui avez un amour essentiel et personnel proportionné à vos grandeurs, pour suppléer à nos faiblesses, et pour faire une offrande digne de vous, je vous offre l'amour dont vous aimez ce que vous êtes, et tout en-

semble celui de tous les saints, vous souhaitant avec eux ardemment et passionnément de nouveaux surcroîts de gloire et d'honneur, autant qu'il est possible, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME RETRAITE

POUR ACQUÉRIR LA CONFORMITÉ AVEC LA VOLONTÉ
DE DIEU.

PREMIER ENTRETEN

DU PREMIER JOUR.

Priser et estimer la volonté de Dieu.

« Je suis descendu du ciel non pour
faire ma volonté, mais la volonté de celui
qui m'a envoyé. » JOAN. 6. 38.

Représentez-vous que Jésus-Christ vous conduit dans la solitude pour vous apprendre à faire la volonté de Dieu, et que son dessein est de vous en imprimer une haute estime dans cet entretien. Offrez-lui votre cœur, afin qu'il y opère ce qu'il lui plaira.

I. POINT.

Considérez que l'emploi des anges dans le ciel et des saints sur la terre est de faire la volonté de Dieu. Les hommes ont cet honneur d'être créés pour la même fin que ces esprits bienheureux, et d'avoir la même règle pour leur conduite, qui est le bon plaisir de Dieu : les séraphins n'ont

d'ardeur que pour lui plaire, les chérubins mettent toute leur sagesse à connaître ses volontés et à les exécuter. Tous les neuf chœurs des anges n'ont point d'autre soin que de faire toujours ce qui lui est agréable. « *Anges du Seigneur, bénissez-le tous, dit le Prophète roi, vous qui exécutez ses ordres avec force et vigueur, et qui êtes destinés pour porter sa parole et faire qu'on obéisse à sa voix. Vertus du Seigneur, bénissez-le toutes, vous qui êtes ses ministres, et qui faites ses volontés* (1). » Tous les saints qui sont dans le monde n'ont point d'occupation plus douce ni plus honorable, tout leur plaisir est de plaire à Dieu, et leur félicité de faire tout ce qu'il désire. Dieu le veut : voilà le grand principe de leur conduite, et le ressort général de leur sanctification, qui donne le mouvement à toutes les puissances de leur âme. Dieu le veut : voilà ce qui les fait agir, ce qui les fait souffrir, ce qui les fait vivre, ce qui les fait mourir. Imitez-les en cela, gravez profondément cette maxime dans votre âme, que Dieu ne vous a mis dans le monde que pour le servir et faire sa sainte volonté; qu'il ne vous a appelé dans la religion que pour le servir avec plus de perfection, en suivant non-seulement ses commandements, mais encore ses conseils; et que tous les moments de votre vie, qui ne sont pas employés pour cette fin, sont perdus pour l'éternité. Dites donc avec saint Joseph : Je ne souhaite la vie que pour accomplir les volontés de mon Dieu. Je ne suis que pour cela dans le monde, je ne suis que pour cela dans la maison du Seigneur. Ah ! que je regrette tant de moments précieux que j'ai si mal ménagés jusqu'ici ! O le grand honneur ! ô l'honorable emploi, de faire sur la terre ce que les anges font dans le ciel !

(1) Ps. 102.

II. POINT.

Considérez que ce n'est pas seulement l'emploi des anges et des saints, mais celui de Jésus-Christ même qui est le Saint des saints. Il est descendu du ciel pour faire les volontés de son Père ; oh ! que cet emploi est noble, puisqu'il est digne du Fils de Dieu ! Il est descendu du ciel pour nous enseigner ce divin exercice. Oh ! l'importante leçon , qui mérite d'être enseignée par un si excellent maître ! Il est descendu pour nous tenir la main et nous conduire dans les voies de sa sainte volonté. Oh ! quel honneur d'être conduit par un tel guide, et d'avoir un tel appui ! Seigneur, que je vous suis obligé ! vous m'avez pris par la main droite, et vous m'avez conduit selon votre volonté, et vous m'avez honoré de votre protection (1). Oh ! quelle bonté et quelle condescendance ! voyez, je vous prie, d'où il est descendu ? Il est descendu du ciel en terre, du trône de sa gloire dans une crèche, de son éternité dans le temps, de sa grandeur dans une extrême bassesse, de sa béatitude dans l'extrémité des douleurs, de son immortalité jusque dans la mort même, de son infinité jusque dans le néant. Eh ! qui fera difficulté de s'abaisser après lui, pour se soumettre au bon plaisir de Dieu ? Ce n'est pas s'abaisser, c'est s'élever au-dessus de toutes choses. Il n'y a proprement que le Verbe qui s'est abaissé pour obéir aux volontés de son père ; car il s'est fait homme, lui qui était égal à Dieu, et ainsi il s'est humilié jusqu'au néant ; mais quant à nous, pour faire la volonté de Dieu il faut nous élever au-dessus de toutes les créatures, il faut nous élever au-dessus de nous-mêmes, « il faut monter, comme dit saint Bonaventure, par un vol d'esprit, jusqu'au ciel de la Trinité, pour nous attacher à Dieu par conformité de volonté,

(1) Ps. 72. 24.

et ne goûter désormais que les choses du ciel. Que peut-on dire de plus grand (1)? »

III. POINT.

Quelques-uns pour arriver à la perfection s'étudient particulièrement à l'humilité, tâchant de s'y rendre excellents; les autres à la patience, les autres à l'oraison, les autres à la pénitence: toutes ces pratiques sont excellentes, mais celle de la conformité avec la volonté de Dieu les comprend toutes et les surpasse notablement. Elle les comprend toutes; car elles ne sont bonnes qu'en tant que Dieu les inspire, et qu'elles viennent de sa sainte volonté; Qui ne suit le trait de Dieu, n'avancera jamais dans la vertu. Elle les surpasse toutes, soit parce que c'est la fin où elles tendent, et qui relève leur prix et leur mérite, soit parce que c'est un moyen excellent pour réussir en toutes avec plus de perfection, soit parce que c'est la règle générale à laquelle il faut qu'elles s'ajustent pour être agréables à Dieu, soit parce que chacune des autres a son temps. Il n'est pas toujours temps de jeûner, ni de veiller, ni de s'humilier, mais en tout temps il faut faire la volonté de Dieu; soit enfin parce que les autres ne sont la plupart que pour la vie présente, mais celle-ci durera dans l'éternité.

Commencez donc de bonne heure à faire ce que vous ferez éternellement, à moins que d'être éternellement misérable. Commencez dès ce moment, pour ne discontinuer jamais. Bénissez Dieu de vous avoir créé pour un emploi si doux, si saint, si honorable. Bénissez Jésus-Christ qui est descendu du ciel pour vous l'apprendre, et suivez fidèlement les conseils et les instructions d'un si bon maître.

(1) S. Bonav., serm. 4 in 1 domin. Adventus.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU PREMIER JOUR.

Priser et estimer la volonté de Dieu.

« Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur, et ma mère. »

MATH., 12. 50.

Représentez-vous le Fils de Dieu qui étend sa main sur ses disciples, et qui vous dit : *Voici ma mère, et voici mes frères; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère.*

I. POINT.

Considérez le rang honorable que tiennent auprès de Jésus-Christ ceux qui ne respirent que le bon plaisir de son Père, et apprenez de lui l'estime que vous devez en faire.

Premièrement, c'est un grand honneur d'être à la suite de Jésus-Christ, et de tenir rang parmi ses plus fidèles serviteurs (1). Moïse étant mort sur une colline à la vue de la terre de promission, Dieu fit lui-même son éloge en ce peu de mots : *Moïse mon serviteur est mort*, comme s'il eût voulu dire, selon le sentiment de Cajétan : *Moïse est mort dans mon service. Tout ce qu'il était et tout ce qu'il faisait était à moi; car le serviteur n'a rien qui ne soit à son maître* (2). O le grand honneur ! ô la divine louange ! être tout à Dieu, et n'être qu'à Dieu. Être le serviteur de Dieu par état, vivre et mourir

(1) Eccles., 23. — (2) Josue, 1; Cajetanus, ibid.

dans son service, c'est plus dans l'estime des saints, que d'être monarque de l'univers. Or, qui mérite mieux cet éloge que celui qui renonce à soi-même pour accomplir la volonté de Dieu? Qui peut dire avec plus de gloire : *O Seigneur! je suis votre serviteur; je suis votre serviteur, et le fils de votre servante* (1)? Heureux celui qui est arrivé à ce comble de perfection, de vouloir tout ce que Dieu veut, et de ne vouloir rien qui lui déplaie : il peut s'assurer que le Fils de Dieu lui dira un jour : *O bon et fidèle serviteur! parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous établirai sur plusieurs; entrez dans la joie de votre Seigneur.*

II. POINT.

Si c'est un grand honneur d'être serviteur de Jésus-Christ, il est encore plus honorable de tenir rang parmi ses amis. Vos amis, mon Dieu, sont trop honorés, vous les élevez au plus haut degré de la gloire. Or, qui sont ses amis, sinon ceux qui font tout ce qu'il veut, qui n'ont point d'autre volonté que la sienne, qui ne se cherchent point eux-mêmes, qui ne le servent point par intérêt, mais par pur amour et par le désir de lui plaire. *Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande* (2). Et dans un autre lieu : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure* (3). Chose merveilleuse, de dire que Dieu qui trouve en soi un bien infini, capable de le satisfaire pleinement, daigne sortir hors de soi, et chercher dans une faible créature l'objet de son amour et de ses délices. « *O Seigneur! qu'est-ce que l'homme, que vous l'honorez ainsi de votre affection et que vous y attachez votre cœur* (4)? Que votre Fils bien-aimé soit l'objet de vos

(1) Psal. 115, 16. — (2) Joan., 15, 14. — (3) Joan., 14, 23. —

(4) Job, 7, 17.

complaisances, je ne m'en étonne pas, c'est votre image ; que vous ayez de l'amour pour les anges qui sont tout brillants des rayons de votre gloire, je ne le trouve pas si étrange ; mais que des hommes mortels vous puissent plaire, que des créatures aussi petites et imparfaites que nous sommes soient dignes d'arrêter vos yeux et de gagner votre amitié ; c'est ce qui me remplit d'étonnement, vu principalement que vous ne choisissiez pas seulement les rois de la terre pour traiter familièrement avec eux, mais vous voulez bien vous abaisser jusqu'au dernier des hommes ; et quoiqu'il soit couvert de crimes, pourvu qu'il quitte le péché et qu'il se soumette à vos lois, vous êtes prêt à le mettre au rang de vos amis, vous en avez de la joie, vous venez loger au milieu de son cœur, vous lui donnez le vôtre, et vous trouvez dans son entretien des délices incroyables.

III. POINT.

Jésus-Christ ne se contente pas de traiter d'amis ceux qui se conforment à toutes ses volontés, il proteste qu'il les tient au lieu de mère, de sœur et de frère, et ce qui est encore plus, qu'il les chérit comme lui-même. Et de vrai, cette conformité est le plus beau trait de la ressemblance que les saints ont avec Jésus-Christ crucifié, qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort. Ceci mérite une attention particulière. Nous n'avons rien de plus grand entre toutes les merveilles de la puissance de Dieu, que l'union de la nature humaine avec la personne du Verbe que nous adorons en Jésus-Christ, et celle de la virginité avec la maternité divine que nous honorons en Marie. Or, après ces deux chefs-d'œuvre incomparables, je ne sais rien de plus excellent que l'union de notre volonté avec la volonté divine, qui est la chose du monde qui plaît davantage à Dieu, et qui nous rend plus semblables à son Fils. Car, dit Clément d'Alexandrie, celui qui obéit au Seigneur,

devient, à l'imitation de son maître, un Dieu conversant sous la forme d'un homme (1). Chose véritablement admirable, soit que l'on considère l'élévation et l'ennoblissement de la volonté humaine qui passe en celle de Dieu, soit que l'on considère l'abaissement de celle de Dieu qui se joint à celle de l'homme par une union qui a beaucoup de rapport à l'union du Verbe avec la chair. Dans l'incarnation, la nature humaine ne subsiste point par elle-même, mais par la personne du Verbe qui la fait subsister et agir d'une manière toute divine. Ainsi, dans l'union que nous avons avec Dieu, la volonté humaine n'agit plus par elle-même, c'est-à-dire par son propre mouvement naturel; sa conduite, sa force, son appui et son action viennent principalement de la volonté divine.

Dans l'incarnation, Dieu, qui est invisible par l'excès de sa clarté, devient sensible et palpable par l'alliance qu'il a avec la chair qui est visible et mortelle; de même la sainteté de la volonté de Dieu, qui est cachée et inconnue aux yeux des hommes, se manifeste par la sainteté des mœurs, qui éclate dans la vie des saints, lorsqu'ils suivent son mouvement et sa conduite. Dans l'incarnation, l'homme qui n'était auparavant qu'un néant peut dire avec vérité : Je suis Dieu. De même dans cette union de conformité l'homme peut dire : Ma volonté, qui de soi n'est rien, est la volonté de Dieu; et comme l'homme étant Dieu, est par suite infiniment puissant, infiniment bon, infiniment sage, infiniment saint, de même la volonté humaine étant passée en la divine, devient toute sainte, car elle est unie à la sainteté même; toute-puissante, car elle est unie à la toute-puissance de Dieu qui fait tout ce qu'il veut; toute parfaite, car elle est unie à la bonté infinie. De sorte que comme dans l'incarnation la divinité n'est point avilie pour s'abaisser vers l'humanité, mais l'humanité est

(1) Clem. Alex., 7 strom.

exaltée, glorifiée et divinisée en s'élevant à la divinité, ainsi la volonté divine n'est point obscurcie par la volonté humaine, mais la volonté humaine est ennoblie par la divine, qui déifie, comme dit saint Denis, tout ce qui s'approche d'elle, par la plus parfaite ressemblance qui puisse être entre le Créateur et la créature. De là vient que l'homme vertueux, qui renonce à sa volonté pour embrasser celle de Dieu, a l'esprit si éclairé et le cœur si magnanime et généreux, qu'il méprise tout ce qu'il admirait auparavant, tout son contentement est dans les choses célestes, Dieu seul est toute sa joie, sa félicité et son bonheur, et par un heureux retour il est aussi l'objet de la joie, du plaisir et des délices de Dieu. Le Père dit en le voyant : Voilà mon Fils bien-aimé, en qui je me plais ; le Fils dit : Voilà mon frère, voilà ma sœur et ma mère ; le Saint-Esprit s'écoulant dans son âme, dit : Voilà mon épouse. Toutes ces trois divines personnes l'associent à leur trône, et lui donnent le sceptre de la toute-puissance pour faire des miracles et commander à toute la nature.

Que peut-on s'imaginer qui approche d'une telle faveur ? Un de ces anciens anachorètes ayant vu l'abbé Étienne manger de la viande, le méprisa dans son cœur ; mais il entendit une voix du ciel qui le reprit de sa faute, et lui ayant commandé de se retourner pour voir ce saint abbé attaché à la croix avec Jésus-Christ, lui dit : Voyez en quelle gloire est votre frère. Oh ! quelle gloire de mourir à sa propre volonté, et de porter l'image de Jésus-Christ mourant par obéissance sur le bois de la croix !

TROISIÈME ENTRETEN

DU PREMIER JOUR.

Aimer la volonté de Dieu par préférence à toutes choses.

« La volonté de mon Dieu qui m'a envoyé est que quiconque voit le Fils, et croit en lui, ait la vie éternelle. »

JOAN., 6. 40.

Représentez-vous que le Fils de Dieu vous montre le ciel, et qu'il vous déclare que la volonté de son Père est de vous sauver, et vous donner la vie éternelle, si vous le servez fidèlement.

I. POINT.

Dieu veut vous sauver et vous donner la vie éternelle. Votre salut et votre sanctification sont ses plus chères délices (1). Vous n'en pouvez douter ; il vous en a donné deux preuves incontestables : l'une dans votre création, l'autre dans votre rédemption. En vous créant il vous a fait à son image, et vous a donné un entendement capable de l'aimer et de le posséder à jamais. Capacité de Dieu, ressemblance de Dieu, preuve éclatante de sa bonté, qu'il ne vous aurait jamais donnée, s'il n'eût eu dessein de vous rendre bienheureux comme lui. En vous rachetant il s'est fait lui-même à votre image, et il a pris la forme de l'homme, afin de mourir pour vous, et réparer la perte que vous aviez faite de votre salut

(1) Voyez le livre 8 de l'Amour de Dieu de S. François de Sales, chap. 4.

éternel. Quelle marque plus sensible vous pouvait-il donner de sa bonne volonté en votre endroit ? Écoutez ce qu'il dit en mourant lorsqu'il découvre la soif qui le presse : *Sitio*. Demandez-lui quelle est la soif qui le tourmente ; il vous dira que c'est le désir de vous sauver et de vous rendre bienheureux. Oh ! que cette volonté est aimable ! oh ! que le Prophète roi avait grand sujet de dire : « J'ai fait une demande au Seigneur, et je ferai tous mes efforts pour l'obtenir, qui est d'habiter dans la maison du Seigneur durant tous les jours de ma vie, afin de contempler les délices du Seigneur, et de visiter son temple (1). » Quelles sont les délices du Seigneur, dit saint François de Sales, sinon de se répandre, et de communiquer ses perfections ? Certes, ses délices sont d'être avec les enfants des hommes pour verser ses grâces sur eux. « Tout le temple céleste de l'Église triomphante et militante, fait raisonner de toutes parts des cantiques de ce doux amour de Dieu envers nous. Et le corps très-sacré du Sauveur, comme un temple très-saint de sa divinité, est tout paré des marques et des enseignes de cette bienveillance. C'est pourquoi en visitant le temple divin, nous voyons ces aimables délices que son cœur prend à nous favoriser. »

Regardons donc cent fois le jour cette amoureuse volonté de Dieu, et faisant fondre en elle toute la tendresse et la nôtre, écrivons-nous : O bonté d'infinie douceur, que votre volonté est aimable, que vos faveurs sont désirables ! vous nous avez créés pour la vie éternelle, et votre sein maternel, enflé des mamelles sacrées d'un amour incomparable, abonde en lait de miséricorde, soit pour pardonner aux pénitents, soit pour perfectionner les justes. Eh ! pourquoi donc n'unissons-nous pas nos volontés à la vôtre, et nos cœurs à votre cœur, comme les petits enfants s'attachent au sein de leurs mères pour sucer le lait de vos bénédictions ?

(1) Ps. 26. 4.

II. POINT.

Dieu veut nous sauver efficacement de sa part ; mais il ne veut pas nous sauver sans nous ; il nous donne tous les moyens nécessaires pour arriver à la vie éternelle ; mais il veut que nous les embrassions librement et sans contrainte. Il nous propose les vérités qu'il veut que nous croyions, les biens qu'il veut que nous espérons, les peines qu'il veut que nous craignons, les personnes qu'il veut que nous aimions, les commandements qu'il veut que nous observions, et les conseils qu'il veut que nous suivions, afin d'être sauvés ; mais cette volonté de Dieu qui nous est signifiée n'est pas une volonté absolue, c'est un désir auquel nous pouvons obéir ou résister avec une certaine liberté. Si bien que Dieu fait trois actes de sa volonté pour ce regard. Il veut qu'il nous soit libre d'y obéir ou d'y résister ; il désire que nous n'y résistions pas ; il permet néanmoins que nous y résistions si nous voulons. Que nous puissions résister, c'est la condition de notre liberté ; que nous y résistions actuellement, c'est un effet de notre malice ; que nous obéissions, c'est le désir de la divine bonté. Quand nous résistons, Dieu ne contribue en rien à notre désobéissance ; il permet seulement à notre volonté qu'elle choisisse le mal, et cette permission est un acte passif, qui ne fait rien, mais qui laisse faire. Au contraire quand nous obéissons, Dieu contribue par son secours, son inspiration et sa grâce. Son désir est un acte effectif, qui excite, qui réprimande et qui presse notre volonté, mais qui ne la force pas. Aussi ne serait-il pas convenable à sa sagesse, qui dispose de nous avec une extrême douceur, *et même avec respect*, car c'est ainsi que l'Écriture sainte parle. Cela n'empêche pas que le désir qu'il a de nous sauver ne soit un vrai désir. Les rayons du soleil ne laissent pas d'être vrais rayons, lors-

qu'ils sont repoussés par quelque obstacle. Ainsi la volonté que Dieu a de nous sauver, ne laisse pas d'être une volonté sincère et véritable, encore qu'on y résiste et qu'on ne la veuille pas suivre. Car comment peut-on mieux faire voir le désir qu'on a de bien traiter un ami, qu'en lui préparant un magnifique festin, comme fit ce roi de la parole évangélique, et puis l'invitant et le pressant par prières, par sollicitations amoureuses et par caresses de venir s'asseoir à la table ? On n'a jamais vu, dit saint Chrysostôme, mener un ami au banquet par force et par violence ; ce serait le traiter en bête, de le vouloir faire manger par contrainte et malgré lui. Il en est de même de la volonté de Dieu à l'égard de notre salut éternel. Il veut sincèrement que nous soyons sauvés, il le veut efficacement de sa part, et pour cet effet il nous prépare tous les moyens nécessaires, il nous les offre, il nous presse de les accepter, il nous y exhorte, il nous y porte par toutes sortes de caresses et de menaces. En ce genre de faveur on ne peut pas faire plus. C'est à nous à correspondre à sa bonne volonté, à désirer ardemment notre salut, comme il le désire, à embrasser les moyens qu'il nous enseigne, à accepter les grâces qu'il nous offre, à croire selon sa doctrine, à espérer selon ses promesses, à craindre selon ses menaces, et à vivre selon ses préceptes et ses conseils. *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements* (1). *Si vous voulez*, car si vous ne le voulez pas il ne se fera rien. *Si vous voulez*, car je ne force personne, je vous laisse à votre liberté. Voulez-vous vous perdre ? ce sera contre ma volonté, mais néanmoins vous êtes libre, je ne vous sauverai pas malgré vous. Voulez-vous vous sauver ? c'est tout ce que je désire ; suivez-moi seulement, *je suis la voie*, en me suivant vous ne pouvez vous égarer ; *je suis la vérité*, en me suivant vous ne pouvez errer ; *je suis la vie*, en me suivant vous ne pouvez

(1) Matth., 19. 17.

périr. *Seigneur, à qui irons-nous, sinon à vous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle (1). Ceux qui s'éloignent de vous périront sans ressource. Vous avez perdu toutes ces âmes adultères qui se séparent de vous. Quant à moi, mon souverain bien est de me lier étroitement à vous et de mettre ma confiance au Seigneur mon Dieu. Instruisez-moi de la manière qu'il faut vivre selon vos préceptes, et alors je méditerai sur les merveilles de votre loi (2).* Détournez-moi de la voie d'iniquité et faites-moi miséricorde, selon que vous l'avez promis à ceux qui gardent vos commandements. J'ai choisi la voie de la vérité, je n'ai point oublié vos ordonnances. Seigneur, je me suis attaché aux règles que vous nous avez prescrites, ne me laissez pas tomber dans la confusion.

III POINT.

Nous voulons tous être heureux, et en cela notre volonté s'accorde avec celle de Dieu ; mais peu de personnes veulent se sauver par les moyens que Dieu veut que nous embrassions. Et voilà la source de nos malheurs. Le grand désordre qui se trouve ordinairement parmi les hommes, est qu'au lieu qu'ils doivent vivre selon la volonté de Dieu, ils veulent que Dieu vive selon leur volonté, et ne voulant pas se corriger, ils veulent que Dieu se laisse corrompre et pervertir (3). De là vient qu'il y en a si peu qui se sauvent, et que le chemin du ciel est si étroit, qu'à peine le juste, dit saint Pierre, sera sauvé (4). La raison est que les justes mêmes ont peine à se défaire de leur propre volonté, qui est la source de tous les vices et de toutes les passions déréglées, qui s'opposent à la volonté que Dieu a de les sanctifier. « *Lorsque je veux faire le bien,* dit l'Apôtre (5), *je trouve en moi une loi qui s'y oppose,*

(1) Ps. 72. — (2) Ps. 118. 27. — (3) S. August. in Ps. 48. — (4) 1 Petr., 4. — (5) Rom., 7. 21.

parce que le mal réside en moi. Car je me plais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux que je suis ! qui me délivrera du corps de cette mort ? la grâce de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi je suis moi-même soumis, et à la loi de Dieu selon l'esprit, et à la loi du péché selon la chair (1). »

Ajoutez à cela que les moyens du salut, qui nous paraissent agréables lorsque nous les considérons en général, deviennent effroyables à notre cœur lorsque nous les regardons en particulier et en détail. Tandis que saint Pierre était éloigné du péril, il croyait que rien ne le pourrait ébranler ; mais sitôt qu'il fut dans le danger, on le voit pâlir, trembler et renier son maître à la voix d'une servante. Dans l'oraison chacun pense pouvoir boire le calice de Notre-Seigneur, mais quand on nous le présente en effet, chacun s'enfuit et quitte tout.

Défions-nous donc de nous-mêmes, et mettons toute notre confiance en Jésus-Christ. Attachons-nous à sa sainte volonté, n'écoutons pas notre amour-propre, ne suivons pas ses inclinations, ne regardons pas ce qui lui plaît, mais seulement ce que Dieu veut de nous. Le grand secret en matière de salut est de combattre fortement de bonne heure notre propre volonté, et ne lui accorder rien de ce qu'elle demande. N'attendons pas à lui résister, lorsqu'elle aura pris des forces par une longue habitude, et qu'elle aura établi sa tyrannie. Heureux celui qui commence de bonne heure à porter le joug de Jésus-Christ ; il lui semblera d'autant plus doux, qu'il aura moins d'attache à ses propres sentiments et aux vains désirs de son cœur.

(1) Rom. 6 25.

PREMIER ENTRETIEN

DU SECOND JOUR.

Fuir avec horreur tout ce qui déplaît à Dieu.

« Le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui ne s'est pas tenu prêt et n'a pas fait ce qu'il voulait, sera bien battu. » Luc. 12. 47.

Représentez-vous que le Fils de Dieu vous montre ses sacrées plaies, et qu'il vous dit : Voyez combien le péché me déplaît.

I. POINT.

Considérez combien le péché déplaît à Dieu, à cause de sa laideur et de l'opposition qu'il a avec sa souveraine beauté. Quand Dieu ne vous aurait point défendu le péché, et qu'il n'aurait point établi de peines pour le punir, la seule considération de cette difformité vous en devrait donner de l'horreur ; car la tache qu'il laisse dans l'âme, et l'infamie qu'il apporte à celui qui le commet sont si effroyables, qu'il n'y a rien qu'on ne dût souffrir pour l'éviter. « Si je voyais d'un côté la laideur d'un péché, disait saint Anselme (1) et de l'autre l'horreur de l'enfer, et que je fusse obligé par nécessité de me plonger dans l'un des deux, je m'abîmerais plutôt dans l'enfer que de me jeter dans le péché ; car j'aimerais mieux entrer dans l'abîme en conservant

(1) De similit., c. 190.

l'innocence et la pureté de cœur, que de posséder le royaume des cieux étant souillé de péché ; vu qu'il est constant qu'il n'y a que les méchants qui soient tourmentés dans l'enfer, et qu'il n'y a que les bons qui jouissent de la félicité du ciel. »

Entrez dans le sentiment de ce grand saint ; ayez une attention continuelle sur vous pour ôter tout ce qui peut déplaire à Dieu. Soyez prêt à perdre tout plutôt que d'offenser son infinie bonté et de perdre son amour. Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme et son salut éternel ? Ne craignez rien tant que d'attrister l'esprit de Dieu et de lui donner du déplaisir ; ou pour mieux dire, ne craignez rien que cela. Soyez si généreux et si ferme dans cette résolution, qu'on puisse dire de vous ce qu'on disait de saint Ambroise : C'est en vain qu'on pense l'intimider par des menaces de mort, il ne craint rien que le péché.

II. POINT.

Considérez combien le péché déplaît à Dieu, à cause de sa malignité et de l'opposition qu'il a avec sa souveraine bonté. « La volonté propre qui commet l'iniquité détruit Dieu autant qu'elle peut, dit saint Bernard (1) ; car elle voudrait absolument ou que Dieu ne pût tirer vengeance du péché, ou qu'il ne le voulût pas, ou qu'il n'en eût point de connaissance. Elle veut donc qu'il n'y ait point de Dieu, puisqu'elle veut, autant qu'elle peut, qu'il soit impuissant, ou injuste, ou ignorant. Malice cruelle et exécrationnable qui désire que la puissance, la justice et la sagesse de Dieu périssent. » Mais voyez ce que produit cet injuste désir du pécheur. Le mal qu'il veut à Dieu retombe sur lui. Il voudrait anéantir Dieu s'il pouvait, et le péché l'anéantit et le détruit malheureuse-

(1) Ser. 3, de resurrect.

ment lui-même. C'est le sujet des plaintes de David, qui s'étant misérablement perdu par son infidélité envers Dieu, s'écrie avec des gémissements pitoyables. *J'ai été réduit au néant et je ne m'en suis point aperçu* ; comme s'il voulait dire, selon saint Augustin (1) : « O mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous confesse ma misère, afin d'avoir accès à votre miséricorde. Je suis devenu misérable et j'ai été réduit au néant sans le savoir ; car vous êtes la vérité et je n'étais pas avec vous. Mes iniquités m'ont couvert de plaies, et je n'en ai pas ressenti la douleur ; car vous êtes la vie et je n'étais pas avec vous. Elles m'ont réduit au néant ; parce que vous êtes le Verbe par lequel toutes choses ont été faites et sans lequel rien ne s'est fait, et je n'étais pas avec vous. » O Verbe qui êtes Seigneur de toutes choses ! ô Verbe qui êtes Dieu ! par lequel toutes choses ont été faites et sans lequel rien ne s'est fait. Malheur à moi, misérable tant de fois aveuglé, parce que vous êtes la lumière, et j'étais séparé de vous ! Malheur à moi, misérable tant de fois blessé, parce que vous êtes le salut, et j'étais séparé de vous ! Malheur à moi, misérable tant de fois égaré, parce que vous êtes la voie, et j'étais séparé de vous ! Malheur à moi, misérable tant de fois mort, parce que vous êtes la vie, et j'étais séparé de vous ! Malheur à moi, misérable tant de fois anéanti, parce que vous êtes le Verbe par lequel toutes choses ont été faites, et j'étais séparé de vous, sans lequel rien ne s'est fait (2) !

« Seigneur, ne donnez pas le sceptre de votre empire à ceux qui ne sont point ; ne souffrez pas qu'ils se rient de notre ruine, mais faites tomber sur eux les mauvais desseins qu'ils ont conçus, et détruisez celui qui a commencé à nous faire sentir sa cruauté. Souvenez-vous de nous, Seigneur, et montrez-vous favorable au jour de notre affliction (3). »

(1) In soliloq , 5. — (2) C. 4 Solil. — (3) Esther., 14, 11 et 12.

III. POINT.

Considérez combien le péché déplaît à Dieu, à cause du tort qu'il lui fait en lui ravissant tous les cœurs, en débauchant toutes les créatures de son service, violant tous les droits qu'il a sur nous; car qu'y a-t-il de plus juste que de faire tous nos efforts pour plaire à Dieu et lui donner tout le contentement qu'il désire de nous? Il est notre Père, notre maître, notre roi, notre souverain, notre ami, notre bienfaiteur et le chaste époux de notre âme. N'est-il pas juste que le fils tâche de plaire à son père, le serviteur à son maître, le favori à son roi, le vassal à son seigneur, l'ami à son ami, l'épouse à son époux, et tout homme à celui qui lui fait du bien? Et donc, si vous manquez à un si légitime devoir envers Dieu, si vous abusez de ses bienfaits qui sont sans nombre, vous en servant contre lui-même, et si vous violez tous les droits qu'il a sur vous, n'êtes-vous pas tout à fait inexcusable, et ne méritez-vous pas qu'il exerce sur vous toutes les rigueurs de sa justice?

O Seigneur, celui-là est indigne de vivre, qui refuse d'employer à votre service tous les moments de sa vie; et vraiment il est déjà mort; car il est impossible de vivre selon la grâce, si nous n'avons soin de vous plaire. Notre vie est de faire votre sainte volonté.

Pesez ces paroles, *notre vie est dans sa volonté* (1). Si vous négligez de l'accomplir, votre vie ne peut être sainte; elle ne peut être bonne; je dis plus, elle ne vous peut être agréable; car il n'est rien de plus malheureux que de ne pouvoir bien vivre, ni avec Dieu, ni avec les hommes, ni avec soi-même; rien de plus odieux que de ne pouvoir

(1) Ps. 29. 6.

plaire à personne. Or, à moins que de faire la volonté de Dieu, vous ne lui pouvez plaire, et à moins que de plaire à Dieu, vous ne pouvez plaire à personne. Car d'un côté rien ne peut plaire à Dieu qui ne soit saint, autrement les démons lui pourraient plaire par leur science, les tyrans par leur pouvoir, les géants par la force de leurs corps, les mauvais riches par l'abondance de leurs biens, et néanmoins ils lui sont si odieux, qu'il ne les peut souffrir en sa présence. Or, la volonté de Dieu est la règle de toute la sainteté et de tout le bien qui est dans le monde; donc il est impossible d'être saints, si nous ne nous conformons à la volonté divine, donc il est impossible de lui plaire. D'ailleurs qui ne lui est pas agréable ne peut plaire à personne: non aux gens de bien, parce qu'ils ne peuvent aimer ce qui ne plaît pas à Dieu; non aux méchants, parce que leur amitié étant fondée sur un mauvais principe, ne peut être solide ni durable; non à soi-même, parce que c'est un ordre de Dieu, que tout homme qui est dérégé dans ses affections est à charge à lui-même, et trouve sa peine et son supplice dans son désordre.

Et partant, si vous voulez vivre heureux, il faut que votre unique soin soit de contenter Dieu et de suivre sa volonté en toutes choses. *C'est cet un nécessaire* (1) où tout le reste se trouve sans qu'on le cherche, et qui vaut mieux que tout le reste.

IV. POINT.

Considérez combien le péché déplaît à Dieu, par la sévérité avec laquelle il le punit dans les hommes, dans les anges, et même sur la personne de son Fils. Oh! quel spectacle de voir tomber les anges du ciel comme la foudre! Qui peut

(1) Luc. 10. 42.

penser sans effroi aux prodigieux effets qu'a produits en eux le désordre d'une pensée ? Si une goutte de fiel tombant dans une mer d'eau douce était capable de changer toute sa douceur en amertume, ne serait-on pas surpris de la violence d'un tel poison ? Quel est donc le poison du péché, dont une seule goutte a changé le cœur de Dieu, qui est un océan de douceur et de bonté, en une mer d'amertume et de fureur contre les plus nobles créatures qui soient sorties de ses mains ?

Comptez, si vous pouvez, le nombre des morts que la terre a reçus dans son sein depuis le commencement du monde jusqu'à cette heure. Si leurs os étaient tous amassés dans un monceau, à quelle prodigieuse hauteur et grosseur ne monteraient-ils pas ? Cependant c'est un morceau de pomme qui a fait tant de meurtres et de massacres. Cette pomme, ce péché, cette désobéissance du premier homme n'avait-elle pas bien du venin ? La mort des corps n'est rien en comparaison de celle des âmes. Descendez jusque dans les abîmes, et voyez combien il y en a dans l'enfer qui brûleront éternellement dans les flammes, sans qu'elles puissent jamais espérer un seul rayon de la miséricorde divine. Qui croirait qu'un seul acte de désobéissance eût pu occasionner tant de malheurs, et allumer dans le cœur de Dieu une colère si redoutable ?

Que dirai-je du châtimement que Dieu a exercé sur son propre Fils, quoique très-innocent, pour s'être seulement chargé de nos dettes et couvert de l'ombre de nos péchés ? Contemplez cet homme de douleurs tout défiguré sur la croix. Il vous a fait un miroir de son corps pour y voir le triste et pitoyable changement que le péché fait dans nos âmes. Oh ! que les plaies qu'elles souffrent sont cruelles et funestes ! En un moment pour un péché de pensée perdre toutes les richesses de la grâce, perdre toutes les vertus infuses, perdre toutes les délices du paradis, perdre tous nos méri-

tes, perdre l'honneur, perdre la vie éternelle, perdre Dieu sans ressource. O Seigneur ! que le péché vous déplaît ! oh ! qu'il me doit déplaire, si je veux vous être agréable. Eh ! que j'ai de douleur de vous avoir tant de fois déplu. Qu'eussé-je fait si votre justice m'eût traité à la rigueur ? Vous avez eu pitié de moi, mon Dieu, vous qui n'avez pas pardonné aux anges du ciel, vous qui avez réprouvé pour jamais tant de pécheurs qui n'étaient pas si coupables que je suis, quel sentiment ne devrais-je pas avoir d'une telle bonté ? C'est à vous, mon très-doux Sauveur, que je suis redevable de mon salut. Vous avez payé pour moi. J'ai péché et vous en avez porté la peine. Faites, Seigneur, que je n'en sois pas ingrat, et que je n'empêche pas l'effet de votre amour par la malice de mon cœur.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU DEUXIÈME JOUR.

Craindre de déplaire à Dieu dans les moindres choses.

« Celui donc qui violera l'un de ces plus petits commandements, et qui enseignera les hommes à les violer, sera le plus petit dans le royaume des cieux. » MATTH. 5. 19.

Représentez-vous que Jésus-Christ vous découvre le précipice où vous conduit insensiblement le mépris que vous faites des légères offenses que vous commettez contre sa sainte volonté.

I. POINT.

Considérez ce que dit saint Jérôme : « Ce n'est pas un mal léger, que de mépriser Dieu en chose légère ; car il n'a pas

tant d'égard à la qualité de l'offense qu'au mépris de sa personne. C'est pourquoi non-seulement il faut que l'homme considère la qualité de ce qui lui est commandé, mais encore la grandeur de celui qui le commande (1). » Et dans un autre endroit : « Je ne sais si l'on peut appeler aucun péché léger que l'on commet au mépris de Dieu. Et celui-là est très-sage qui ne considère pas tant ce qui lui est commandé que celui qui le commande, et qui n'a pas tant d'égard à l'importance du commandement qu'à la dignité du commandant. »

Saint Ignace étant interrogé par le père Brandan, portugais, de la manière que les écoliers de notre compagnie devaient se confesser des péchés véniels, répondit « que tout homme qui est jaloux de la pureté de sa conscience, doit se confondre en la présence de Dieu, pour les péchés les plus légers, considérant que l'objet contre lequel ils sont commis est infini, ce qui aggrave leur malice à l'infini (2). » Et de vrai, c'est l'opinion commune des théologiens que la malice du péché même véniel, dit Suarez (3), est en quelque façon infinie, en tant qu'il est contre Dieu dont la dignité est infinie. Ce que l'on peut prendre en cinq manières. La première est qu'il offense une personne infinie; la seconde, qu'il offense une personne qui le hait infiniment; la troisième, qu'il prive Dieu d'une gloire qui eût été infinie dans sa durée; la quatrième, qu'il n'y a point de tourment ni de mal, pour grand qu'il soit, qu'on ne doive souffrir plutôt que de consentir à la plus légère offense de Dieu, comme dit saint Anselme (4); la cinquième, qu'il n'y a point de supplice ni de peine finie qui puisse égaler sa malice. D'où vient que Notre-Seigneur disait à sainte Catherine de Sienne : Ignorez-vous,

(1) S. Hier. in re. monac. — (2) Habetur hoc responsum in Archiv. Rom., quod pater Lansius se vidisse testatur, opus. 16, c. 3. —

(3) Suarez, tom. 1 in 3 part., dis. 4, sect. 7, secunda ratio. — (4) S. Anselmus, l. 1. Cur Deus homo, c. 21.

ma fille, que toutes les peines qu'une âme souffre ou peut souffrir en cette vie, ne sont pas assez considérables pour expier un péché même le plus léger? Parce que l'injure qu'on me fait, à moi, qui suis le bien infini, exige une satisfaction infinie. C'est ce qui faisait dire à sainte Catherine de Gênes (1) qu'il n'y a point de péché qui soit petit devant Dieu, et même qui ne soit très-grand, parce qu'il est opposé à sa souveraine bonté. « Pensez-vous, disait-elle encore, que je puisse satisfaire pour le moindre de mes péchés, quand je verserais autant de larmes de sang qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer? » Non, il ne serait pas en mon pouvoir, quand je souffrirais tous les tourments des martyrs, et même tous les supplices des réprouvés. Et notre frère Alphonse Rodriguez était dans ce même sentiment; car un jour Notre-Seigneur lui apparut accompagné de saint François et de quelques autres saints, et comme il versait alors une grande abondance de larmes, saint François lui dit : *Pourquoi pleurez-vous* (2)? A quoi il répartit aussitôt : « Comment est-ce que je pourrais retenir mes pleurs connaissant comme je fais la grandeur de mes péchés, vu qu'un seul péché véniel commis contre Dieu mérite qu'on le pleure toute sa vie. » Ayant dit ces paroles, la vision disparut; mais il se répandit une nouvelle lumière dans son âme, qui y demeura jusqu'à la mort, avec une si grande horreur du péché, qu'au moindre danger d'offenser Dieu il s'écriait avec une ferveur incroyable : « Seigneur, que je souffre plutôt toutes les peines de l'enfer, que de commettre un seul péché véniel. » Oh ! si l'on savait quel mal c'est d'offenser, pour peu que ce soit, un Dieu infiniment saint, dont les yeux sont si purs, qu'il ne peut souffrir l'ombre du péché devant soi; un Dieu infiniment bon, que la charité a porté à cet excès de livrer son Fils à la mort pour nous donner la vie; un Dieu infiniment grand, dont

(1) C. 10 vitæ ejus. — (2) In vita ejus manusc., l. 1, c. 3.

le pouvoir et l'excellence méritent un amour et un respect infinis s'il était possible; un Dieu infiniment libéral, qui s'est donné à nous dans l'incarnation d'une manière si admirable, qui se donne encore tous les jours dans l'eucharistie avec une bonté si amoureuse, et qui promet de se donner à nous dans le ciel avec une magnificence incomparable. Oh! quelle ingratitude! oh! quelle félonie! oh! quel aveuglement de faire si peu de scrupule de commettre contre lui un péché véniel, parce qu'il ne le punit pas d'une peine éternelle; et au lieu de craindre sa colère pour tant de fautes passées, en faire tous les jours de nouvelles, comme si nous avions pris à tâche de lasser sa patience et de la pousser à bout.

II. POINT.

Considérez combien il est dangereux de déplaire à Dieu et de s'éloigner de sa sainte volonté dans les plus petites choses. Qu'y a-t-il de plus petit qu'un cheveu? L'obligation qu'avait Samson de le conserver paraissait fort légère à la considérer seulement par le prix de la matière; néanmoins Dieu y attacha les forces miraculeuses qu'il lui donna et les victoires que ce vaillant chef remporta sur les ennemis de son peuple, et l'on sait au contraire combien lui coûta la perte qu'il en fit, et de combien de malheurs fut suivie la découverte de son secret. Un cheveu insensible, comme remarque saint Augustin, n'avait pas cette vertu de lui-même, c'est l'observation du commandement de Dieu, qui conservait dans Samson le don de force, qui le rendait invincible (1). Tandis qu'il garda le commandement du Seigneur, le Saint-Esprit lui donna une force admirable; mais il n'eut pas plus tôt violé ce précepte par la persuasion d'une femme, qu'il perdit avec ses cheveux le don miraculeux qu'il avait reçu, la gloire qu'il

(1) S. Aug., l. de mirab. scrip.

avait acquise, l'honneur, la liberté et la vie même. Chose étrange ! Dieu pardonne souvent les plus grandes fautes et punit les plus légères, soit pour nous montrer combien il est jaloux de la pureté de l'âme, soit pour nous apprendre combien le moindre péché lui déplaît et pour nous en donner de la crainte. Oza est frappé de mort subite pour avoir porté la main sur l'arche du testament, afin de l'arrêter et de l'empêcher de tomber. Un prophète, après avoir fait des miracles et renversé de sa seule parole l'autel profane que Jéroboam avait dressé à ses fausses divinités, est étranglé par un lion, pour avoir cru trop légèrement un autre prophète qui l'invitait à manger chez lui contre la défense du Seigneur. Moïse est exclus de la terre de promesse, et condamné à mourir à l'entrée de la Palestine pour une légère faute qui n'est pas encore bien connue. Oh ! que Dieu est jaloux ! L'abbé Moïse avait commis de grands crimes avant que de se faire religieux et n'en avait pas été puni ; la grâce par un excès de faveur l'en avait miséricordieusement retiré ; néanmoins étant déjà arrivé à un haut degré de sainteté, il fut livré au démon, qui le tourmenta cruellement un temps assez considérable, en punition d'une parole un peu trop rude qu'il avait dite avec émotion de colère. Oh ! que Dieu est jaloux ! Ce que raconte le père Niéremberg de la mort d'un homme de notre compagnie vraiment apostolique, le père Chrystophe Ortizius, n'est pas moins surprenant ; car il fut tué de la foudre pour avoir refusé un peu trop opiniâtement une charge honorable que ses supérieurs lui présentaient. Cette résistance qui procédait d'un excès d'humilité, était sans doute une faute fort légère ; néanmoins elle est punie d'une mort effroyable dans la personne d'un homme qui était saint jusqu'au miracle. Oh ! que Dieu est jaloux !

III. POINT.

Considérez que c'est par la même raison que Dieu, qui diffère souvent jusqu'à l'autre vie la récompense des œuvres héroïques de ses plus grands amis, se montre si libéral à récompenser ici-bas de petites actions qui ont fort peu de mérite en apparence. Ainsi l'empereur Léon fut élevé à l'empire en récompense de la charité qu'il avait exercée, étant encore particulier, envers un pauvre aveugle altéré de soif, en le menant à la fontaine ; cette petite action lui valut une couronne. Ainsi saint Grégoire-le-Grand (1) fut établi chef de l'Église universelle et comblé de dons célestes pour une aumône. Saint Pierre l'Aumônier d'un homme avare devint un grand saint, pour avoir jeté comme par dépit un pain à un pauvre qui l'importunait de ses cris.

Cela nous montre qu'il ne faut rien négliger dans le service de Dieu, parce que les plus légères fautes nous peuvent priver de très-grands biens, comme elles nous peuvent causer de très-grands maux. Si Naaman ne fût allé se baigner dans le Jourdain, jamais il n'eût recouvré la santé ; il fût demeuré lépreux toute sa vie. Quelle perte n'eût pas faite Abigaïl, si elle eût négligé d'aller au devant de David et de l'apaiser par ses présents ; et quels malheurs au contraire n'eussent pas évités Saül et Salomon, s'ils eussent obéi ponctuellement aux volontés de Dieu, comme il leur était très-facile. Nous devrions trembler toutes les fois que nous négligeons de faire la moindre action qui est de notre devoir et du bon plaisir de Dieu. Eh ! qui sait le mal que nous peut apporter cette négligence et le bien qu'elle nous peut faire perdre ? Les jugements de Dieu sont des abîmes impénétrables. Et n'est-

(1) Joannes Diaconus in vita S. Greg., l. 2, c. 23.

ce pas une extrême folie de s'exposer pour rien à des périls si grands et si évidents?

Plût à Dieu que cette vérité fût aussi considérée qu'elle le mérite, et qu'elle fît autant d'impression sur nos esprits qu'elle a de poids et de force en elle-même. On ne saurait assez le redire : il est de la dernière importance de fuir tout ce qui déplaît à Dieu, et d'accomplir fidèlement tout ce qu'il veut jusqu'aux moindres choses.

Les saints ne doivent jamais rien faire, pour peu que ce soit, sans le bon plaisir de Dieu (1). Jacob n'osa pas même s'en retourner en son pays, que Dieu ne lui eût signifié que c'était sa volonté, et qu'il lui serait favorable (2). Celui qui n'a point Dieu de son côté ne peut être que très-malheureux.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU DEUXIÈME JOUR.

Craindre le péché véniel plus que la mort.

« Celui qui violera un de ces moindres commandements, et qui apprendra aux hommes à les violer sera le dernier dans le royaume des cieux. »

MATT. 5. 19.

Représentez-vous que le Fils de Dieu vous montre la mort d'un côté, et le péché véniel de l'autre, et qu'il vous dit : Ne craignez point la mort, mais craignez le moindre péché, parce qu'il me déplaît.

(1) Oleaster, in c. 31 Genes. — (2) Genes., 31.

I. POINT.

Considérez cette excellente sentence de saint Chrysostôme : Ce n'est point un mal de mourir, mais de mal mourir (1). La bonne mort est la fin de tous les maux et le commencement de la béatitude. Elle n'est donc pas à craindre, mais plutôt à désirer. Or, qui fait la bonne mort, sinon l'innocence, à qui le ciel est ouvert ! Et qui la rend malheureuse, sinon le péché qui nous exclut du paradis après la mort ? Car enfin, il n'y a que le péché qui nous en empêche l'entrée. S'il est mortel, il nous exclut pour jamais de la béatitude ; s'il est véniel, il ne nous exclut à la vérité que pour un temps ; mais ce retardement, quelque court qu'il soit, est un mal si considérable, que pour l'éviter il n'y a point de supplice ni de mort qu'on ne doive souffrir. C'est pourquoi sainte Catherine de Gênes avait raison de dire, que ceux qui savent de quelle conséquence est la moindre offense de Dieu, ne peuvent se figurer qu'il y ait d'autre tourment ni d'autre mal que celui-là. Tous les tourments en comparaison de celui-là sont des soulagements (2).

II. POINT.

Considérez que comme le bien de l'âme est préférable au bien du corps, aussi le mal de celle-là est plus à craindre que le mal de celui-ci. Or, si la mort est un mal, ce n'est au plus qu'un mal du corps ; mais le péché blesse l'âme, et quelque léger qu'il soit, il lui fait toujours un très-grand tort. C'est pourquoi saint Dorothee conclut qu'il vaut mieux que votre corps et tous les corps ensemble périssent, que de lais-

(1) S. Chrys., hom. 36 in Matth. — (2) Vit. S. Cath., c. 24.

ser blesser votre âme, même dans les plus petites choses (1). C'était le sentiment des premiers chrétiens, dont saint Justin, martyr, a fait ce glorieux éloge dans son Apologie, qu'ils aimaient mieux mourir que de mentir une seule fois. D'où nous pouvons recueillir en passant, combien il est indigne d'un chrétien et d'un religieux de proférer un mensonge de leur bouche, où Jésus-Christ entre si souvent, qui dit lui-même qu'il est la vérité et la vie, et qu'il est venu dans le monde pour en bannir Satan que l'Écriture sainte appelle menteur et le père du mensonge.

III. POINT.

Pesez cette parole remarquable de saint Augustin : C'est un plus grand bien d'être juste que d'être homme. Et s'il était vrai de dire que Dieu vous a fait homme, mais que vous vous êtes rendu juste par vos propres forces, vous pourriez faire quelque chose de mieux que ce que Dieu a fait lui-même (2). Il veut dire que l'être est un bien de la nature, mais que la vertu est un bien de la grâce qui est au-dessus de la nature, sans lequel l'être même et la vie ne seraient pas désirables. Nous aimons tous trois choses, l'être, le bien-être, le toujours être, parce que c'est l'assemblage de ces trois biens qui rend notre félicité complète; mais si l'être et le toujours être étaient sans le bien-être, ce ne serait plus un bien, mais un mal éternel. C'est pourquoi Aristote (3) a dit excellemment qu'il vaut mieux mourir que de faire chose aucune qui soit contraire au bien de la vertu, parce que le bien-être est toujours préférable à l'être, et le bien de la vie doit céder au bien de la vertu. Par conséquent la mort qui est un mal contraire au bien de la vie, est moins à craindre

(1) S. Doroth., serm. 20. — (2) S. Aug., serm. 15 de verb. Apost., c. 5. — (3) lib. 3 et 5.

que le mal qui est contraire au bien de la vertu. Or, est-il qu'il n'y a point de péché, pour petit qu'il soit, qui n'ait opposition à la vertu, mais encore au Dieu des vertus qui le défend; et c'est dans cette vue-que les saints en ont toujours eu tant d'horreur, parce qu'ils l'ont regardé non-seulement comme leur souverain mal, mais comme le mal de Dieu même, c'est-à-dire comme une injure qui lui est faite, qui est la dernière raison qui vous doit toucher plus qu'aucune autre.

IV. POINT.

Considérez donc que tous les saints ont été dans cette disposition de souffrir plutôt tous les tourments imaginables et la mort la plus cruelle que de commettre le péché le plus léger, parce qu'il déplait à Dieu, et que c'est une injure qu'on fait à son infinie bonté. Entrez dans le sentiment de saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, qui avait coutume de dire : J'aime mieux me jeter dans un bûcher ardent, que de commettre aucun péché contre mon Dieu de propos délibéré (1). Aimez le courage de sainte Catherine de Gênes (2), qui disait que, quand la mer serait toute de flammes, elle se plongerait au milieu, et s'abîmerait jusqu'au fond pour éviter l'ombre du péché, et qu'elle n'en sortirait jamais, si elle était assurée de la rencontrer sur le rivage. Admirez le zèle ingénieux de sainte Euphrasie qui, pour éviter la moindre tache de sa virginité, promit au soldat qui la voulait toucher de lui enseigner un secret pour se rendre invulnérable, et lui persuada d'en faire l'essai sur elle-même en lui coupant la tête, ce qu'il fit contre son attente, mais non pas contre le désir de cette innocente fille, qui couronna sa virginité d'un glorieux martyre par ce saint artifice (3). Enfin,

(1) C. 12 vitæ ejus. — (2) Niceph., l. 7, c. 13. — (3) S. Aug., tract. 12 in Joan., c. 62.

établissez-vous avec une fermeté immuable dans cette sainte soumission de votre cœur à Dieu, que saint Ignace (1) appelle le second degré d'humilité; à savoir, que vous ne commettiez jamais de péché, même véniel, ni par l'espérance d'aucun bien, ni par la crainte d'aucun mal, non pas même la mort. Suivez donc cette règle si célèbre du maître de la grâce : « S'il arrive quelque rencontre où l'on vous propose de violer le précepte divin ou de perdre la vie, choisissez plutôt de mourir en conservant l'amour de Dieu, que de vivre en l'offensant. »

QUATRIÈME ENTRETEN

DU DEUXIÈME JOUR.

Craindre le péché véniel plus que l'enfer.

« Craignez celui qui peut perdre le corps et l'âme dans l'enfer; oui, craignez-le, je vous le dis. »

MATTH. 10. 28.

Représentez-vous que le Fils de Dieu vous montre d'un côté l'enfer, et le péché véniel de l'autre, et qu'il vous dit : Vous craignez l'enfer avec sujet, mais vous devez craindre beaucoup plus de déplaire tant soit peu à celui qui peut vous y envoyer.

I. POINT.

Considérez que le péché véniel est plus à craindre que l'enfer. Premièrement, parce que l'enfer n'est qu'une peine,

(1) S. Ignat., in 2 heb. Exerc. de trib. grand. humil.

mais que le péché véniel est une faute commise contre Dieu. Or, la peine, dit saint Thomas, n'est pas un si grand mal que le péché (1). Saint Denis passe plus avant, et assure que ce n'est pas un mal d'être puni, mais de se rendre digne de punition (2). Les païens mêmes ont reconnu cette vérité, et la lumière de la raison naturelle leur a fait voir qu'il n'y a point de mal que le péché (3). C'est pourquoi sainte Thérèse avait raison de s'écrier : « Plût à Dieu que nous craignissions ce que nous devons craindre, et que nous fussions bien persuadés qu'un seul péché véniel peut nous faire plus de mal que tout l'enfer ; car c'est la vérité même (4). » Il est vrai que l'enfer est un supplice éternel, et que le péché véniel, s'il est seul, n'attire pas sur nous une éternité de peines ; mais néanmoins plusieurs théologiens assurent que se trouvant avec un péché mortel dans une âme réprouvée, il est puni éternellement, parce que toutes les flammes de l'enfer n'en pourront jamais effacer la tache. Mais quand cela ne serait pas, toujours il est constant que s'il fallait faire un péché véniel pour éviter le feu éternel, il vaudrait mieux souffrir le feu de l'enfer durant toute l'éternité, que de souiller son âme d'une seule offense légère, tant il est vrai que le péché véniel est plus à craindre que l'enfer même.

II. POINT.

Considérez, en second lieu, l'obligation que nous avons d'aimer Dieu incomparablement plus que nous-mêmes ; d'où il s'ensuit que nous devons repousser avec plus de soin l'injure qui lui est faite, que toutes les peines qui peuvent nous arriver. C'est la raison que saint Chrysostôme apporte pour nous imprimer la crainte du péché. Si nous aimions vérita-

(1) 1. q. 48, a. 6. — (2) S. Diony, 4 de div. nom. — (3) Cicer., l. 3 Tuscul. quæ. — (4) C. 25 de sa vie.

blement Jésus-Christ, nous jugerions que l'offense de ce cher objet est plus intolérable que l'enfer (1).

Saint Jean Columbin avait le même sentiment, comme il est rapporté dans sa vie. « Si nous aimions Dieu parfaitement, disait-il, nous nous affligerions plus de le voir offensé que de nous voir condamnés aux feux de l'enfer, parce que nous devons plus l'aimer que nous-mêmes. Or, nous sommes plus obligés à ceux qui ont plus d'amour pour nous; nous lui devons donc plus d'amour qu'à nous-mêmes. Oh! que ce devoir est raisonnable! oh! qu'il nous plaît dans la spéculation! oh! que nous disons souvent et de grand cœur, ce nous semble : Seigneur, j'aimerais mieux perdre mille fois la vie, et souffrir même le feu de l'enfer, que de commettre la moindre offense contre votre infinie bonté! Et cependant qu'il est rare dans la pratique! et que nous péchons souvent pour peu de chose! pour un vain respect, pour une vaine satisfaction, une curiosité, une bagatelle, un néant.

III. POINT.

Ajoutez aux précédentes considérations une troisième raison, prise de la sainteté de Dieu et de la difformité du péché qui lui est opposé. Les pensées de sainte Catherine de Gênes (2) sont merveilleuses sur ce sujet. Elle disait que si l'âme, qui est immortelle, pouvait mourir, la seule vue d'un péché véniel qui souillerait sa beauté serait capable de lui donner la mort, tant elle lui causerait de douleur et d'horreur. Elle assurait que la sainteté de Dieu est telle qu'une âme se voyant souillée de la moindre tache, se précipiterait elle-même dans les flammes du purgatoire pour se purifier avant que de paraître devant une si grande pureté, et tien-

(1) S. Chrysos., homil. 5 ad pop. — (2) C. 24 vitæ ejus.

drait cela à singulière faveur. Et protestait encore que si on lui offrait toute la gloire et toutes les prééminences de la bienheureuse Vierge, et qu'elle ne pût les posséder qu'en flétrissant la pureté de son âme de la tache d'un péché véniel, elle dirait absolument : Je n'en veux point à cette condition, envoyez-moi plutôt dans l'enfer.

De plus, on sait qu'une des peines les plus sensibles des damnés sera la vue des démons, dont la laideur est si horrible, qu'un religieux étant ressuscité, disait, au rapport de saint Antonin (1), que pour l'éviter il passerait volontiers à travers un monde de flammes. Sainte Catherine de Sienne (2) enchérissait là-dessus, et disait qu'elle cheminerait plutôt jusqu'au jour du jugement par un chemin de flammes, que de souffrir encore une fois la vue d'un démon qu'elle n'avait vu qu'un instant; elle ajoutait que cette vue est un des plus grands tourments des réprouvés, et qu'elle double en quelque façon toutes leurs peines.

Cependant sainte Catherine de Gênes disait un jour à Notre-Seigneur, ne pouvant supporter la laideur monstrueuse du péché : Je ne refuse point, mon Sauveur, que vous me fassiez voir à l'heure de ma mort toute l'horrible troupe des démons avec tous leurs tourments. Je n'en fais point d'état en comparaison de la moindre offense que l'on commet contre vous. Et de vrai, lorsque l'image d'un péché se présentait devant ses yeux, elle en sentait une peine si extrême, que le feu de la douleur lui causait une fièvre ardente qui la consumait et mettait sa vie en danger,

O bienheureuse amante du divin époux ! qui avez excellé en la pureté de cœur, obtenez-nous une étincelle du pur amour qui vous donnait tant d'horreur des plus légères fautes. Vous n'en pouviez souffrir la vue ; mais nous vous

(1) In hist. — (2) In Dial., c. 37.

prions de nous en découvrir la laideur, afin de les haïr. Plus elles nous causeront de tourments, plus nous serons soigneux de les fuir.

PREMIER ENTRETEN

DU TROISIÈME JOUR.

**Se conformer à la volonté de Dieu par une parfaite résignation.
Premier degré de conformité.**

« Que votre volonté soit faite, et non
pas la mienne. » *LUC. 22, 42.*

Représentez-vous le Fils de Dieu sur la montagne des Oliviers, qui soumet sa volonté à celle de son Père, nonobstant toutes ses répugnances, pour vous apprendre à renoncer à la vôtre par une parfaite résignation.

I. POINT.

Considérez qu'il arrive souvent que notre volonté se porte à des choses qui sont bonnes ou indifférentes en elles-mêmes, mais que Dieu ne veut pas, ou qu'elle a de la répugnance à d'autres que Dieu veut et désire. Vous voudriez par exemple avancer la gloire de Dieu par de grandes actions, et Dieu veut être glorifié de vous par la souffrance. Vous craignez naturellement certaines confusions, infirmités, maladies, pertes, tentations dont la seule pensée vous effraie, et Dieu vous y assujettit contre toutes vos inclinations. Vous désirez la conversion d'une âme dont le salut vous est fort cher, vous y employez tout ce qui est en votre pouvoir, prières, jeûnes, mortifications, et vous ne réussissez point.

En tout cela vous devez vaincre toutes vos répugnances, et renoncer à toutes vos inclinations, pour vous conformer à la volonté divine; car il ne serait ni juste ni bienséant que Dieu renonçât à ses droits pour s'ajuster à vos désirs. La volonté de Dieu est une volonté dominante, sous laquelle doivent plier toutes les volontés créées. Comme l'être de Dieu est le premier de tous les êtres, de qui par conséquent tous les autres relèvent, de même la volonté de Dieu est la première de toutes les volontés, et par une suite nécessaire elle doit régler toutes les autres. Il n'appartient qu'aux rois de porter la couronne, et il n'appartient qu'à Dieu de faire sa propre volonté. Toutes nos volontés doivent lui être soumises. Elle est souverainement sainte, donc tout ce qui lui résiste est vicieux; elle est infiniment juste, donc c'est une injustice de vouloir la contredire; elle est très-éclairée, on ne peut donc s'en séparer sans erreur et sans aveuglement. Il en est de notre volonté en fait d'obéissance, comme de notre entendement au sujet de la foi; pour se soumettre à la parole de Dieu et croire tout ce qu'il dit, il faut que notre entendement renonce à tous les raisonnements humains, et à toutes les apparences des sens qui lui sont contraires, et pour se conformer à la volonté de Dieu et aux dispositions de sa providence, il faut renoncer à tous les mouvements de la nature, faire mourir tous les désirs de l'amour-propre et vaincre toutes les aversions de notre volonté qui s'y opposent. Voilà ce qu'on appelle résignation, dont la pratique est si excellente et si nécessaire dans la vie spirituelle. Demandez-la à Dieu, et priez-le qu'il règne au milieu de tous ses ennemis, et qu'il détruise en vous tout ce qui lui reste (1).

(1) Ps. 109. 2.

II. POINT.

Considérez que Notre-Seigneur vous a donné de grands exemples de cette vertu durant sa vie. Comme Dieu, il n'avait qu'une même volonté avec son Père; comme Dieu et homme tout ensemble, il avait deux volontés, l'une divine, l'autre humaine, l'une incréée, l'autre créée; mais sa volonté humaine était en tout parfaitement résignée à la divine.

Considérez les lieux et les personnes parmi lesquelles il a vécu. C'est chose merveilleuse qu'étant venu dans le monde pour sauver tous les hommes, il a contenu son zèle dans les bornes de la Palestine, et que dans une contrée de si petite étendue, il ait passé la plus grande partie de sa vie, non dans Jérusalem ou dans les grandes villes du royaume, mais en des lieux si peu considérables, qu'on s'étonnait qu'il en pût sortir quelque chose de bon (1). Pour les personnes avec lesquelles il conversait, c'étaient pour l'ordinaire des gens de petite condition, on le voyait rarement avec les grands; son emploi était d'enseigner les pauvres, d'instruire les petits enfants, de guérir les malades, de traiter avec des publicains des affaires de leur salut, et de vivre avec de simples pécheurs qui composaient la cour du Roi des rois. Voilà comme notre divin Sauveur bornait ce grand désir de sauver les âmes qui le dévorait, le renfermant dans les limites que son Père lui avait prescrites, jusque-là qu'il refusait de traiter avec des étrangers, disant qu'il n'était envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël (2).

Apprenons de là à demeurer volontiers partout où l'obéissance nous met, et à traiter aussi volontiers avec les plus petits qu'avec les grands du monde, nous persuadant que

(1) 1 Job., 46. — (2) Matth., 15, 24.

c'est la providence de Dieu qui nous les adresse, et disant avec Notre-Seigneur : *Tous ceux que mon Père me donne, viendront à moi, et je ne chasserai point dehors celui qui vient à moi ; car je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (1).

III. POINT.

Considérez l'emploi qu'il a fait de ses talents : lui qui était la sagesse du Père, eût pu les faire éclater tout autrement s'il eût voulu, et se donner une plus haute réputation. Néanmoins, il a caché sa sainteté et sa profonde science sous une manière de vie fort commune durant les trois années de sa conversation, après avoir vécu trente ans inconnu au monde, se contentant d'exercer le métier d'un artisan. Pourquoi ? Parce que son Père le voulait ainsi. Pour vous apprendre à vous contenter de l'emploi et des talents que Dieu vous donne. Ne désirez point d'avoir plus d'esprit, ni plus d'adresse, ni plus de réputation que vous n'en avez, vous en feriez peut-être un mauvais usage. Dites plutôt avec Notre-Seigneur : *Je ne puis rien faire de moi-même. Je juge selon que j'entends, et mon jugement est juste, parce que je ne cherche point ma propre volonté, mais la volonté de mon Père qui m'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous dis que le Fils ne peut agir par lui-même, mais qu'il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; car tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi comme lui* (2).

IV. POINT.

Considérez le peu de fruit qu'ont fait durant sa vie ses grands travaux et ses extrêmes souffrances, en comparaison

(1) Joann., 6, 37. — (2) Joann., 5, 30 et 19.

de ce qu'il eût souhaité pour le grand amour qu'il portait aux hommes. Combien de fois a-t-il prêché dans le temple de Jérusalem, dans les synagogues, dans les déserts et dans les maisons particulières? combien a-t-il fait de voyages? combien a-t-il essuyé de mépris et de contradictions? combien a-t-il employé de jeûnes, de veilles et de prières? Quel fruit en a-t-il recueilli? quelles conversions a-t-il faites? combien d'âmes a-t-il gagnées au service de son Père? A peine en trouvons-nous cent vingt qui se soient parfaitement converties. Cependant il n'a jamais rien relâché de ses soins, pour nous apprendre à nous résigner encore en ce point au bon plaisir de Dieu, et ne jamais nous décourager pour le peu de fruit que nous fassions. Peut-être que Dieu bénira votre résignation et lui accordera ce qu'il eût refusé à vos travaux; peut-être que le temps fera éclore ce que vous avez semé dans une terre qui vous paraît ingrate et stérile pour le présent. Au moins, si vous ne faites beaucoup de bien, peut-être empêcherez-vous beaucoup de mal; au moins justifierez-vous la bonté et la miséricorde de Dieu; et quand vous n'auriez aucun autre avantage, toujours vous vous acquitterez de votre devoir, et vous aurez cette consolation d'avoir fait ce que vous avez pu de votre part. Au reste, dit saint Bernard (1), ne craignez point de perdre votre peine; on ne vous charge point de guérir votre malade, mais d'en avoir soin; on ne vous dit pas, rendez-lui la santé, mais traitez-le bien. Saint Paul dit qu'il a plus travaillé que tous les autres, mais il ne dit pas qu'il a fait plus de fruit. Il savait bien, lui qui avait eu Dieu même pour son maître, que chacun sera récompensé selon son travail, et non pas selon le profit qu'il a fait; voilà pourquoi il se glorifiait de ses travaux, sans parler du fruit qu'il avait fait. Faites ce que vous devez, et Dieu fera ce qu'il faut de sa part. Plantez, ar-

(1) L. 4 de cons. ad Eug.

rosez, apportez le soin qui est nécessaire; vous avez fait votre charge, c'est à Dieu d'y donner accroissement, non pas à vous; mais au reste vous n'y perdrez rien. L'Écriture sainte assure que Dieu récompensera les travaux des saints. La récompense du travail est sûre, lorsqu'elle ne dépend point du succès.

V. POINT.

Considérez que le Fils de Dieu donna des preuves éclatantes de sa résignation la veille de sa mort, lorsqu'il combattit si généreusement toutes les frayeurs de la nature, qui refusait les tourments, et qui eût mieux aimé sauver le monde en agissant qu'en souffrant; car il se soumit parfaitement à la volonté de son Père, et quant au genre de sa mort, en disant : *Que ce que vous voulez se fasse, et non pas ce que je veux* (1), et quant aux circonstances, en disant : *Que tout se fasse comme vous voulez, et non pas comme je veux* (2).

Regardez attentivement ce beau modèle; car il peut se faire que la gloire que Dieu prétend tirer de vous ne consiste pas à faire de grandes et illustres actions, ni à pratiquer des vertus héroïques de force et de courage, mais à souffrir plusieurs peines d'esprit ou de corps, qui vous rendront incapables d'agir. Dites alors avec le Fils de Dieu : *Que votre volonté soit faite et non pas la mienne*; et demeurez ferme dans cette résolution jusqu'à l'agonie, jusqu'à la mort.

(1) Marc., 14, 36. — (2) Matth., 27, 39.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU TROISIÈME JOUR.

Se conformer à la volonté de Dieu par une parfaite indifférence. Second degré de conformité.

« Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés. »

JOAN. 17. 13.

Représentez-vous que vous êtes avec les disciples de Jésus-Christ, et que vous assistez à la prière qu'il fit le jour de la Cène pour leur obtenir l'union avec la volonté de Dieu, disant : *Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en l'unité.*

I. POINT.

Considérez que l'indifférence ajoute un degré de perfection à la conformité de notre volonté avec celle de Dieu, pardessus la résignation; car la résignation suppose dans notre volonté un mouvement d'inclination pour un objet que Dieu ne veut pas, ou d'aversion pour un objet que Dieu veut, et son office est de renoncer à ce mouvement et de le sacrifier au bon plaisir de Dieu. Mais l'indifférence met l'âme dans une disposition où elle n'a plus de mouvement ni d'inclination que pour la seule volonté de Dieu. Le reste lui est indifférent; elle se sent également prête à recevoir de la main de Dieu la santé et la maladie, le mépris et l'honneur, la consolation et la désolation, la vie et la mort. Si bien que cet

état ne porte pas seulement une parfaite conformité, mais une entière uniformité de notre volonté avec celle de Dieu. Oh ! que l'âme qui est arrivée à ce degré jouit d'une grande paix ! oh ! qu'elle est proche du cœur de Dieu ! oh ! qu'elle lui dit amoureusement avec le Prophète roi : *Qu'est-ce que je désire dans le ciel ou dans la terre, sinon vous ; mon cœur et ma chair sont dans la défaillance : ô le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité, je n'ai plus de mouvement que pour vous (1) !*

II. POINT.

Pour entrer dans cet heureux état, établissez bien ce principe dans votre cœur, que tout ce que vous faites par obéissance dans la sainte religion, tout ce qui vous est ordonné et tout ce qui vous arrive, où votre propre volonté n'a point de part, est volonté de Dieu, et qu'ainsi vous êtes assuré de faire toujours la volonté de Dieu, quoi que vous fassiez dans cet esprit, qui est un bien inestimable. La raison est que l'état religieux est un état approuvé de l'Église, qui donne pouvoir de direction aux supérieurs sur leurs sujets, afin de tenir la place de Dieu et de leur déclarer ses volontés. En quoi l'Église ne peut faillir, non plus que dans la canonisation des saints, parce qu'en des choses aussi importantes la conduite du Saint-Esprit ne peut lui manquer. D'où il s'ensuit que l'Église vous ayant donné votre supérieur pour l'interprète des volontés divines, tout ce que vous faites par son ordre qui n'est point péché manifeste, vous le faites par l'ordre de Dieu. Ce qui est d'autant plus vrai, que saint Paul dit que les ordonnances mêmes des princes séculiers sont ordonnances de Dieu, et que ceux qui y résistent résistent à ce que Dieu leur ordonne. A plus forte raison devez-vous croire

(1) Psal. 72. 26.

que tout ce qui vous est prescrit dans la religion, où l'esprit de Dieu préside par un ordre de providence toute particulière, est volonté de Dieu, disposition de Dieu sur vous, ordre de Dieu spécial à votre égard.

Que si cela est véritable, qui peut assez priser le bonheur de l'état religieux où vous êtes assuré de faire toujours la volonté de Dieu ? Quelle action de grâces devez-vous rendre à la divine bonté, de vouloir prendre un soin si particulier de vous ? Avec quel sentiment de joie devez-vous goûter ces paroles : *On ne vous appellera plus une ville déserte et abandonnée ; on ne dira plus que votre terre est désolée ; votre nom sera désormais, ma volonté est en elle* (1). *Nous sommes bienheureux, enfants d'Israël, de connaître évidemment ce qui est agréable à Dieu* (2).

III. POINT.

Passez plus avant, et pénétrez profondément ce second principe, qu'en quelque manière que Dieu dispose de nous, il n'y a point d'inégalité dans ses saintes volontés. Il n'en est pas ainsi des volontés humaines. Qu'un prince vous mette parmi ses soldats et qu'il fasse un autre maréchal de France, ces deux volontés sont fort inégales, parce qu'on ne les estime que par leurs objets qui sont fort inégaux. Mais pour les volontés de Dieu, elles ne tirent pas leur prix ni leur estime de l'excellence de leurs objets ; elles sont précieuses par elles-mêmes, et quelque vils que soient les emplois qu'elles donnent, ou les objets qu'elles choisissent et qu'elles agréent, elles les relèvent également par leur choix, et les rendent également considérables. De là vient que dans la religion tous les emplois sont égaux, et le plus bas office, la fonction la plus abjecte, n'est pas moins honorable devant les anges

(1) Isaïe, c. 62, 4. — (2) Baruch., 4, 4

que les plus grandes charges ; parce qu'ils ne les estiment que par la volonté divine qui les agrée et qui les relève par le choix qu'elle en fait. C'est par là qu'on justifie la disposition divine dans les emplois des anges, dont les uns sont chargés de la conduite des rois, et les autres de celle d'un artisan ou d'un esclave, parce qu'il n'y a point en cela d'inégalité. Ils mettent tous leur gloire dans la volonté de Dieu, et la trouvant également partout, ils s'estiment également honorés.

C'est ainsi que vous en devez user et régler l'estime que vous faites de toutes les choses du monde par le bon plaisir de Dieu. Il faut en cela imiter les mathématiciens qui font abstraction de la matière et ne considèrent que la figure. Il faut regarder toutes les choses créées d'un œil indifférent, être sans désirs et sans aversions pour elles, ne s'attacher qu'à la seule volonté de Dieu, n'avoir ni estime, ni amour, ni choix, ni mouvement que pour elle, et enfin ne faire état que de savoir ce que Dieu veut de nous, et de l'exécuter fidèlement ou mourir en la peine.

C'est là ma résolution, ô mon très-doux Sauveur ! et je n'aurai jamais de repos que je ne sois tout à vous. Que les autres cherchent d'autres moyens de s'avancer, pour moi je ne sais rien et ne veux rien savoir, sinon que je suis fort mal ; ou que je cherche mon repos soit en moi, soit ailleurs, quand je suis hors de vous. Toute abondance, toute richesse, tout bien, qui n'est pas Dieu, n'est qu'indigence à mon égard (1).

IV. POINT.

Considérez que s'il fallait mettre quelque inégalité entre les volontés de Dieu de la part des objets, il faudrait donner la préférence à ceux qui paraissent les plus vils aux yeux du

(1) S. Aug., l. 13. c. 2 et 3.

monde, parce que Jésus-Christ les a choisis pour son partage, et qu'il nous est glorieux de porter ses livrées et de prendre ses sentiments. C'est pourquoi s'il y avait quelque raison qui nous dût faire sortir de l'indifférence, ce devrait être seulement pour être plus semblables à notre chef, qui a passé toute sa vie dans la pauvreté, dans l'abjection et dans le mépris. Oh ! si nous pouvions donner une pente à notre cœur de ce côté-là, qu'il serait en bonne assiette ! que nous aurions bientôt acquis l'union avec Dieu, et que la pratique de la vertu nous serait douce et agréable !

TROISIÈME ENTRETIEN

DU TROISIÈME JOUR.

Se conformer à la volonté divine par une entière abnégation de sa propre volonté. Troisième degré de conformité.

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte la croix tous les jours, et qu'il me suive. »

LUC. 19. 23.

Représentez-vous que le Fils de Dieu vous convie de le suivre sur le Calvaire, que saint François de Sales appelle la montagne des divins amants, afin d'achever le sacrifice de votre propre volonté, et de mourir absolument à vous-même par une abnégation générale, pour ne vivre plus qu'à Dieu.

I. POINT.

Considérez ce que dit saint Grégoire, que nul ne peut s'élever à Dieu, s'il ne sort hors de lui-même, ni vivre une vie

divine, s'il ne fait premièrement mourir sa propre volonté (1). Il faut que le grain meure avant de germer et de reprendre une vie nouvelle; alors il sort du sein de la terre où il avait été enseveli, et quittant sa propre forme il prend la forme d'un bel épi chargé de fruits. L'abnégation fait en nous un même effet; elle fait mourir notre propre volonté et la transforme en la volonté de Dieu, en sorte qu'on peut dire avec saint Paul : *Je vis, mais je ne vis plus par moi-même, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*. Saint François de Sales explique ceci divinement bien dans une de ses épîtres. Quel bonheur, dit-il, si quelque jour au sortir de la sainte communion, je trouvais mon pauvre cœur hors de mon sein, et le précieux cœur de mon Dieu établi en sa place! mais puisque je ne dois pas demander une faveur si extraordinaire, je souhaite au moins que ce faible cœur ne vive plus désormais que sous l'empire du cœur de ce Seigneur. Ce sera assez pour imiter utilement sainte Catherine, car je serai par ce moyen doux, humble et charitable, puisque le cœur de Jésus n'a point de lois plus saintes et dont il soit plus jaloux que de celles de la charité, de l'humilité et de la douceur. Vous voyez par là que l'abnégation n'anéantit pas notre volonté de telle sorte qu'elle perde son être naturel pour passer en l'être divin; nullement, mais elle lui fait perdre ses propres inclinations et qualités, pour prendre celle du cœur de Jésus-Christ. C'est en ce sens qu'on dit que la résignation fait la conformité de notre volonté avec celle de Dieu, l'indifférence fait l'uniformité, mais l'abnégation fait la déformité, qui est le plus sublime degré de l'amour divin. Mais hélas! qu'il est rare, et que je m'en vois éloigné! Qu'on en trouve peu, dit saint Bernard, dans cette forme d'une obéissance parfaite, qui se soient tellement dépouillés de leur volonté, qu'ils n'aient plus rien qui soit à eux, non pas même

(1) S. Greg., hom. 32 in Evang.

leur propre cœur, en sorte qu'à toute heure ils recherchent non ce qu'ils désirent, mais ce que Dieu veut, lui disant sans cesse : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (1)? C'était la pratique de saint François Xavier, à la fin de chaque action il s'adressait à Notre-Seigneur, comme pour recevoir ses ordres et ne rien faire de nouveau que par sa sainte volonté, lui disant : Seigneur, que désirez-vous de moi, que vous plaît-il que je fasse? Mais que saint Paul a peu de semblables imitateurs! on trouve plus de gens qui ressemblent à cet aveugle de l'Évangile, à qui Notre-Seigneur dit : *Que veux-tu que je te fasse* (2)? Tâchez d'être du petit nombre, n'imitiez pas ces superbes pharisiens qui disaient à Notre-Seigneur : *Nous voulons voir un miracle de votre main* (3). Suivez le conseil que ce divin Sauveur donna à sainte Catherine de Sienne : *Ne dites jamais je veux*; il n'appartient qu'à Dieu de le dire. Il ne faut jamais tirer sa volonté à la vôtre. « Il faut corriger et redresser votre volonté sur la divine, et non pas courber la volonté divine vers la vôtre. Alors vous aurez un cœur droit; car ceux-là ont le cœur droit qui suivent la volonté de Dieu (4). »

II. POINT.

Considérez les merveilleux effets que produit l'abnégation de notre propre volonté. 1. Elle retranche tout d'un coup la racine de tous les vices, et nous fait porter les traits de l'impeccabilité de Jésus-Christ. 2. Elle élève nos actions à un haut degré de mérite, et au lieu que toutes les tentations, suivant ce qui est dit : *que l'homme obéissant parlera des victoires*, c'est-à-dire que les victoires ne lui seront pas plus difficiles que la parole; car le démon ne nous attaque que par des caresses ou par des menaces, par les charmes du

(1) S. Bern., serm. 4, in convers. S. Pauli. — (2) Matth. 20. 32. — (3) Matth. 12. 28. — (4) S. Aug., in Ps. 35.

plaisir ou par la violence du mal qu'il nous procure. S'il use des attraites d'une trompeuse douceur, il n'y a que la propre volonté qui s'y laisse surprendre, et s'il use de violence, il n'y a que la propre volonté qui s'y laisse vaincre. 3. Elle efface la tache et la peine du péché et nous tient lieu de purgatoire; ôtez la propre volonté, dit saint Bernard, il n'y aura plus d'enfer; dites le même du purgatoire. Le feu qui brûle dans cette prison de la justice divine, ne tourmente que la propre volonté; ôtez la propre volonté, il n'y aura plus de purgatoire. 4. Enfin elle fait naître dans notre cœur une source de joie qui ressemble à celle des bienheureux, et qui met le dernier trait à la déformité. Ne craignez point d'achever le sacrifice, dit saint Bernard, et d'immoler votre amour-propre, qui est le premier-né de votre cœur. Isaac fut sanctifié par l'oblation qu'il fit de sa vie, mais il n'en mourut pas. Et vous, si la voix du Seigneur se fait entendre à votre âme, et si l'on vous dit que vous offriez à Dieu votre Isaac, c'est-à-dire votre joie, votre satisfaction, votre contentement, obéissez fidèlement et ne craignez point. Quand ce qui vous est commandé serait plus difficile, toujours il faudrait obéir ponctuellement, dussiez-vous faire mourir ce cher Isaac. Mais non, quoique votre propre inclination juge au contraire, vous êtes en assurance. Isaac ne mourra pas, mais le béliet; vous ne perdrez pas votre joie, mais votre rébellion, qui n'est jamais sans épines (1). Dieu veut vous éprouver, et pour cela il vous demande votre Isaac, mais ce n'est pas pour le tuer, il vivra d'une vie sainte, mais il sera élevé sur le bûcher, afin que votre joie se porte aux choses sublimes, et que vous ne mettiez pas votre gloire dans la chair, mais dans la croix du Seigneur, par lequel vous êtes vous-même sanctifié, mais au monde, afin de ressusciter avec lui à une vie glorieuse et divine.

(1) S. Bern.

III. POINT.

Considérez les degrés par lesquels on monte jusqu'à la déiformité, qui est le fruit de l'abnégation parfaite.

Le premier est de porter volontiers toutes les croix et les adversités que Dieu nous envoie, jusqu'à dire avec Job : Que ma consolation soit qu'il ne m'épargne point; je ne contredirai jamais aux volontés de celui qui est saint par excellence (1).

Le second est de les recevoir avec action de grâces, et d'en remercier Dieu comme d'une singulière faveur. « Vous avez souffert du mal, dit saint Chrysostôme; mais si vous voulez ce ne sera plus un mal. Rendez en grâces à la divine bonté, vous changerez le mal en bien (2). »

Le troisième est de les souffrir avec un désir d'en endurer encore davantage, ainsi que saint François avait coutume de faire lorsqu'il était en quelque état de souffrance; car il priait Dieu de ne l'en point tirer, que pour souffrir encore plus pour son service. Et le père Charles Spinola brûlant du même désir d'endurer, écrivit à un de ses amis en ces termes : « Si je ne suis assez heureux pour souffrir de grands tourments, ma consolation sera d'être spectateur de ce que les autres endureront, et de m'échauffer et me disposer au martyre à la vue des feux qu'on leur prépare. Ah! quand viendra le temps? O jour! ô heure! ô moment! ô mon père! qu'il y a de douceur dans la seule pensée de la mort qu'on endure pour Jésus-Christ? Et que sera-ce de mourir effectivement pour son honneur? »

Cette merveilleuse soif est une participation de celle qui fit dire à Notre-Seigneur : *Je dois être baptisé d'un baptême; et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse;*

(1) Job. 6. 10. — (2) S. Chrysos., in ep. 1 ad Thess., homil. 10.

soif si ardente, que tous les torrents de sa douloureuse passion ne la purent éteindre, ni l'empêcher de se plaindre dans la croix, non tant de l'ardeur qui consumait son corps, que de celle qui mettait son cœur tout en flammes, tant il avait de désir de souffrir pour notre salut. *Sitio*, j'ai soif.

Pesez, je vous prie, ces paroles d'une grande âme (1), qui vous feront connaître l'estime que les saints font des souffrances, et le désir excessif qu'ils ont de se rendre à cela semblables à Jésus-Christ. « Il ne me reste point d'autre félicité, dit-elle, ni d'autre gloire que celle de la croix; il ne m'est pas possible de penser aux délices de la béatitude dont nous jouirons dans le ciel, je ne m'y puis appliquer, je n'en puis même parler. Que si je veux faire quelque effort sur moi pour y penser, je demeure dans la sécheresse, et toutes les avenues pour y entrer me sont fermées. Mais en même temps que je pense à Dieu, mon âme est toute pénétrée du désir de m'unir parfaitement à son infinie bonté, et de là naît cette autre soif et cette ardeur de mourir pour lui, et c'est là que toutes mes inclinations, mes pensées et mes délices sont renfermées. » Faites encore réflexion sur ce sentiment de la même personne. Ce très-pur désir de la transformation de notre volonté en la volonté de Dieu est très-méritoire, lorsqu'il est content de ne pas endurer plus de tribulations pour Notre-Seigneur qu'il ne désire, voyant qu'il ne peut suivre les aimables traces de Jésus-Christ, qui l'attirent si doucement à sa suite. D'où il arrive quelquefois que ces deux affections si excellentes se trouvent ensemble dans un même cœur, à savoir la conformité avec la volonté de Dieu, et le désir très-efficace de lui consacrer sa vie par toutes sortes d'opprobres et de souffrances; désir qui ne pouvant s'accomplir, se change en de très-sensibles peines que le seul accom-

(1) Domina Ludovica de Carvajal apud Nieremberg. in vita divina, c. 27.

plissement de la volonté de Dieu peut adoucir. L'âme donc est pour lors à l'agonie, ne désirant rien tant que de consommer son amour par tous les tourments les plus cruels, et par un million de martyres, et ne pouvant contenter sa passion, le délai de la mort après laquelle elle soupire lui est un supplice extrême, dont elle voudrait pouvoir mourir s'il était possible, et finir sa vie de regret de ne la pouvoir finir. Et d'ailleurs elle n'aime pas moins son tourment, parce que Dieu veut qu'il soit incurable, éprouvant ainsi la force de l'amour, et le pouvoir qu'il a de nous faire souffrir, assemblant dans un même cœur une parfaite conformité avec la volonté de Dieu, et une souveraine douleur de ne pouvoir contenter le désir qu'on a de souffrir, parce que Dieu ne le veut pas.

PREMIER ENTRETIEN

DU QUATRIÈME JOUR.

Vivre de la volonté de Dieu.

« Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. »

JOAN., 4. 34.

Représentez-vous le Fils de Dieu sur le bord du puits de Jacob, qui vous enseigne par son exemple que vous ne devez respirer que l'accomplissement de la volonté divine, qui est la nourriture et la vie de notre âme.

I POINT.

Considérez combien cette nourriture est excellente et précieuse, parce que ce n'est rien autre chose que Dieu même.

Dieu se donne à nous par forme de nourriture en deux manières : la première sous les signes du sacrement eucharistique (1) ; la seconde sous les signes qui nous déclarent sa sainte volonté (2). Les bienheureux dans le ciel mangent ce pain à découvert. *Heureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu* (3) ; nous le mangeons ici-bas sous les signes de sa parole, mais c'est toujours le même pain. Saint Grégoire de Nazianze parlant de la vie des anges, dit que leur plus excellent aliment est de se nourrir de l'esprit de Dieu qui est incompréhensible dans sa grandeur, et de tirer de la trinité une source inépuisable de lumières (4). C'est ce que fait celui qui se soumet parfaitement au bon plaisir divin, et l'on peut dire qu'il mange le pain des anges (5) ; car en quittant son propre sens pour suivre l'ordre de Dieu, il est aussi assuré de n'être point trompé, comme s'il avait en soi une sagesse infinie qui le mît hors de danger de faillir ; et renonçant à sa propre volonté pour obéir à la volonté de Dieu, il est autant à couvert du péché que s'il était revêtu d'une souveraine sainteté. Et de vrai, c'est la sagesse infinie de Dieu qui prend la place de son propre jugement ; et c'est la volonté de Dieu qui prend la place de sa propre volonté.

Car s'il est vrai que nous incorporons en nous les supérieurs par une amoureuse obéissance, dit Yves de Chartres (6), nous pouvons dire aussi que nous attirons Dieu dans nous par une parfaite soumission de notre volonté à la sienne, et que nous l'incorporons comme une précieuse viande qui nous communique ses qualités, et nous rend saints comme Dieu est saint, patients comme il est patient, parfaits comme il est parfait. C'est pourquoi le Prophète, sachant la douceur et la vertu de cette divine nourriture, nous convie avec des termes si pres-

(1) Joan . 6. 56. — (2) Matth. 4. 4. — (3) Luc. 14. 15. — (4) S. Greg. Naz. de Virginit. — (5) 77. 25. — (6) Yvo. Carnotensis, serm., de Cath. S. Potri.

sants de l'acheter et de nous en nourrir : *Venez puiser de l'eau, vous tous qui êtes altérés, et vous qui n'avez point d'argent pour acheter des vivres, hâtez-vous d'en acheter et de manger. Venez acheter sans argent et sans aucun échange du vin et du lait. Pourquoi employez-vous de l'argent pour acheter ce qui ne vous peut nourrir, et pourquoi donnez-vous votre travail pour avoir ce qui ne vous peut rassasier*(1) ? « *Écoutez-moi avec attention, et mangez ce qui est bon, et il vous donnera de la joie et de l'embonpoint. Prêtez-moi l'oreille et venez à moi. Écoutez ce que je vous dirai et je donnerai la vie à votre âme* (2). » Elle vivra de mon esprit, de mes lumières, de mes conseils et de mon bon plaisir qui est la source de la vie (3).

II POINT.

Considérez combien cette nourriture est précieuse, puisque c'est elle dont Jésus-Christ a usé toute sa vie. Il ne prit qu'une fois le sacrement de son corps, lorsqu'il le distribua à ses apôtres la veille de sa mort ; mais le bon plaisir de son Père était son pain de tous les jours, de toutes les heures, de tous les moments de sa vie (4). Voilà la vie de Jésus-Christ, voilà son aliment ordinaire. *J'ai une viande à manger que vous ne connaissez pas*, disait-il à ses apôtres, *ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (5). C'est de cette nourriture que le prophète Ezéchiel parle en termes symboliques, lorsqu'il dit que le prince s'asseyera à la porte orientale du temple pour manger son pain en la présence du Seigneur (6). Sur quoi saint Ambroise dit : « Marie a enfanté le Sauveur qui s'est assis à la porte du temple pour manger

(1) Ps. 55. — (2) Is. 55. 2. — (3) Ps. 29. 6. — (4) Joan. 8. 29.. — (5) Joan., 4, 33, 34. — (6) Ezech. 44. 3.

ce pain dont il parlait, disant : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui est dans le ciel* (1). »

C'est de cette même nourriture dont parle l'époux dans les Cantiques, qu'il est descendu dans le sein de sa mère comme dans un jardin délicieux, et qu'il y a mangé le rayon avec le miel, pour montrer que sa vie, son plaisir et ses délices étaient de faire la volonté de Dieu, qui lui était plus douce et plus agréable que le miel ne l'est à la bouche. Et il ne faut pas s'étonner s'il prenait tant de plaisir à faire la volonté de son Père, et s'il ne vivait que de cette divine viande, puisqu'il était le Fils de l'obéissance de sa mère qui le conçut en prononçant ces paroles : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Or toutes choses vivent et se conservent par les mêmes principes qui leur ont donné la vie. Voilà donc notre modèle, qui a pris sur soi le joug de l'obéissance pour nous apprendre à le porter (2). Il nous assure que c'est sa nourriture pour nous convier à en goûter la douceur, et pour nous dire qu'elle nous est aussi nécessaire que la nourriture l'est au corps. Oh ! quel bonheur pour nous d'être assis à la table du prince, et manger des mêmes viandes, et d'être servis comme lui ! Avec quel transport d'amour et de joie devons-nous dire avec David : *Que vos commandements me sont doux ! plus doux sans doute que le miel ne l'est à ma bouche* (3).

III. POINT.

Considérez que comme dans le Saint-Sacrement nous vivons de Dieu, et Dieu réciproquement se repaît des affections de notre âme, ainsi la volonté de Dieu est notre nourriture, et

(1) S. Ambr., de Instit. Virg., c. 12. — (2) S. Ambr. in Ps. 69. — (3) Ps. 118. 105.

par un admirable retour notre obéissance est à l'égard de Dieu une nourriture délicieuse, qui satisfait son inclination, comme une viande délicate satisfait notre appétit. De là vient que l'abbé de Celles dit que les chérubins et les séraphins enflammés d'amour lui présentent une viande et un breuvage qui n'est autre que l'exécution de ses saintes volontés (1); parce que comme ils excellent dans la charité, ils sont aussi très-excellents dans l'obéissance. C'est à mon avis ce que veut dire l'épouse lorsqu'elle invite son époux à manger les fruits de son jardin (2). Ces fruits sont les actes de toutes les vertus, qu'elle produit en accomplissant la volonté de Dieu, et surtout ceux de l'amour divin qui sont les plus excellents. En effet, c'est aimer Dieu parfaitement que de faire sa volonté en toutes choses; c'est l'estimer comme il s'estime lui-même; c'est lui vouloir tout le bien intérieur et extérieur qu'il se veut lui-même, et de la manière qu'il le veut; c'est lui dire : Seigneur, je sais que par l'amour infini que vous vous portez, vous voulez tirer de cette action, de cette affaire, de cet accident toute la gloire qui vous est due. C'est aussi ce que je prétends uniquement, et je désire que ma volonté soit entièrement conforme à la vôtre. La parfaite amitié consiste dans l'union de deux cœurs qui n'ont qu'un même vouloir et non vouloir. D'où vient que l'épouse des cantiques dit que son cœur s'est fondu aussitôt que son bien-aimé lui a parlé (3). Comment s'est-il fondu? Par l'ardeur de la charité, dit Richard de Saint-Laurent, dont elle est tellement embrasée, qu'elle est prête à s'écouler comme un métal fondu dans le moule de la volonté divine, et d'y prendre toutes les formes qu'elle lui donne (4). Que dirai-je des autres fruits que produit ce doux écoulement du cœur humain dans le cœur de Dieu? Qui ne sait que notre volonté se conformant actuellement à la volonté de Dieu, qui

(1) Petr. Cellensis, l. 1 Tab. — (2) Cant. 4. — (3) Cant. 5. — (4) Rich. à sancto Laurentio., l. 4 de laud. B. Virg.

est un acte très-simple par lequel il s'aime lui-même et se veut toutes sortes de biens, devient son image qui porte les traits de sa ressemblance ? et par conséquent, comme la volonté de Dieu est la source de tout le bien moral, et de toutes les richesses de la grâce dont elle a la plénitude, aussi notre volonté se remplit de toutes sortes de biens, et s'enrichit de la plénitude de Dieu même, en aimant tout pour lui, comme il aime tout pour soi et rappelle tout à soi. N'est-ce pas pour cela qu'il a créé l'homme libre, et qu'il le conserve inviolablement dans sa liberté, afin que s'assujettissant dans son bon plaisir, et s'y conformant comme l'image à son prototype, son cœur aide, pour ainsi dire, le cœur de Dieu dans la recherche de sa gloire extérieure, par l'oblation qu'il lui fait de lui-même ? Qui peut dire les faveurs signalées qu'il a coutume de faire à ceux qui ont acquis cette parfaite conformité, et les merveilles qu'il opère par leur entremise ? Saint Paul n'eut pas plutôt prononcé cette parole : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (1). (Parole courte à la vérité, mais pleine, mais vive, mais efficace, comme dit saint Bernard), que Jésus-Christ déclara à l'instant qu'il l'avait choisi comme l'instrument de sa gloire pour porter son nom à toutes les nations de la terre. O cœur humain ! que tu es riche, si tu savais user du trésor que tu possèdes !

Apprenons d'ici, en premier lieu, à respecter la volonté de Dieu, par quelque signe qu'il nous la déclare, comme nous le respectons à la croyance du mystère de l'Eucharistie ; soyons aussi persuadés que c'est Dieu qui nous gouverne par nos supérieurs et par les règles de notre institut, comme nous croyons qu'il est à présent à l'autel, aussitôt que le prêtre a prononcé les paroles de la consécration. ~

Secondement, ensuite de cette créance portons-nous à l'exécution des volontés de Dieu avec autant d'inclination, comme

(1) Act. 9. 6.

un famélique a d'impatience et de désir de contenter la faim qui le presse.

Enfin, formons-nous pour la pratique sur l'exemple que Notre-Seigneur nous a laissé dans le sacrifice de la messe ; rendons-lui une aussi prompte et sainte obéissance qu'est celle qu'il rend au prêtre qui sacrifie, et soyons assurés qu'avec cela il sera content de nous, et que nous aurons sujet de nous contenter de lui. Voyez l'entretien suivant.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU QUATRIÈME JOUR.

Faire un sacrifice perpétuel de notre volonté pour honorer et accomplir celle de Dieu, en tout temps, en tout lieu et en toutes choses.

Représentez-vous que le Fils de Dieu descend du ciel sur l'autel à la parole du prêtre, et qu'il vous dit : Obéissez à Dieu, comme j'obéis à la parole de l'homme.

I. POINT.

Considérez que la conformité avec la volonté de Dieu est un sacrifice très-parfait qui plaît infiniment à la souveraine bonté, parce que nous lui offrons ce que nous avons de meilleur et ce qu'elle désire le plus, selon ces paroles de l'Écriture : *Mon Fils, donnez-moi votre cœur* ; car entre tous les biens de l'homme, sa volonté n'est pas seulement le premier, mais encore le plus universel qui comprend tous les autres dans son étendue comme un riche trésor, où tout ce qu'il a de bon et de saint est renfermé. C'est pourquoi ce n'est pas un sacrifice de quelque partie de ses biens, mais un holo-

causte très-excellent par lequel il donne tout à Dieu sans réserve. Ajoutez à cela que cette oblation est le plus glorieux hommage que la créature puisse rendre à son souverain domaine, qu'elle honore d'une manière qui lui est toute particulière, parce que tout ce qui est créé est soumis à l'empire de Dieu par une nécessité absolue; il n'y a que la volonté qui obéit librement et qui se soumet à son domaine par un choix plein de franchise. De là vient qu'il préfère le sacrifice que nous lui faisons de notre liberté à tous les autres, et qu'il nous dit ces paroles avec tant de tendresse : *Mon fils, donnez-moi votre cœur*. Ne le lui refusons pas, donnons-le-lui sans délai, lui disant à l'exemple de son cher Fils : *Vous n'avez point agréé les holocaustes pour le péché. Alors j'ai dit : me voici. Il est écrit de moi à la tête du livre que je ferai, mon Dieu, votre volonté* (1). Je m'y sou mets de grand cœur; et quand, par une supposition impossible, vous n'auriez point sur moi un empire absolu, je vous le donnerais librement, et de mon propre mouvement je me rendrais esclave de votre sainte volonté. C'est elle qui nous a sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ qui a été faite une fois; c'est elle qui nous sanctifie tous les jours autant de fois que nous vous faisons une parfaite oblation de notre cœur sans restriction et sans réserve.

II. POINT.

Considérez que le sacrifice de notre volonté, pour être agréable à Dieu, doit imiter le sacrifice de l'autel, et que nous ne pouvons mieux obéir aux volontés de Dieu, qu'en observant avec soin de quelle manière le Fils de Dieu obéit à la parole de l'homme.

1. Il obéit promptement au moment que le prêtre a pro-

(1) Heb., 10, 10.

noncé les paroles sacrées ; il ne laisse pas un instant entre l'exécution et la consécration. N'usons donc point de délai, quand il est question d'exécuter la volonté de Dieu, volons aussitôt qu'elle se manifeste, et ne tardons pas un moment.

2. Il obéit à tous les prêtres, sans distinguer leurs bonnes ou mauvaises qualités, il ne fait attention qu'à leur parole qui est toujours sainte et sacrée, de quelque bouche qu'elle parte. Obéissons donc aux supérieurs qui nous déclarent les volontés de Dieu, quels qu'ils soient, et ne regardons pas le mérite de leur personne, mais la sainteté de celui qui nous parle par leur bouche. On ne doit pas moins d'honneur à Jésus-Christ crucifié qu'à Jésus-Christ glorifié, quoiqu'il paraisse défiguré dans la croix, et qu'il y soit attaché par la main des pécheurs.

3. Il obéit en tout temps, en tous lieux, en toutes choses, se rendant présent partout où les prêtres consacrent, à quelque heure qu'ils prononcent les paroles sacramentelles, et se mettant entre leurs mains pour en faire tout ce qu'ils veulent. Obéissons donc entièrement à toutes les volontés de Dieu. La loi du Seigneur est un tribut qu'il faut payer tout entier, dit Philon (1), autrement il ne l'accepte point. L'obéissance est la monnaie que nous devons payer à Dieu, comme un tribut qui lui appartient. Il ne la recevra pas, si elle est fausse ou si elle n'est pas entière (2). Toutes les inspirations, tous les conseils, toutes les volontés de Dieu sont des voies différentes, par lesquelles il faut marcher sans en laisser une seule, si nous voulons parvenir à celui qui est la voie, la vérité et la vie. Ce sont autant de perles précieuses, il les faut toutes acheter pour obtenir celle de la béatitude qui est d'un prix inestimable (3) ; car, dit le Sage, *une seule faute fera perdre de grands biens à celui qui l'a commise.*

(1) Philo, l. de migratione Abrahami. — (2) S. Bern., serm. 2 de S. Andr. — (3) S. Hilar., in Ps. 118.

Disons donc avec le Prophète roi : Je garderai toujours votre loi, je la garderai jusqu'à la fin de ma vie, jusque dans l'éternité. Je dresserai tous mes pas selon vos commandements et vos conseils, je ne négligerai pas la moindre de toutes vos volontés (1).

III. POINT.

Pour descendre encore plus en particulier dans la pratique de ce saint exercice, considérez que le Fils de Dieu est mis sous les espèces en état de victime, comme il était sur le Calvaire; qu'il y est attaché comme il était à la croix, qu'il y est en état de mort qui représente sa mort réelle et véritable d'une manière mystique : d'où vient que son sacré corps n'y a point de mouvement, sinon celui que le prêtre lui donne. C'est dans cet esprit que les saints pratiquent la soumission qu'ils rendent au bon plaisir de Dieu.

Les uns se figurent qu'ils sont comme des victimes que Dieu conduit sur la montagne de la perfection, pour y consommer leur sacrifice, et qu'il ne leur est pas permis de faire un pas sans lui. C'est ainsi que l'Écriture sainte dit de ces anciens patriarches qu'ils ont marché avec Dieu. Marcher avec Dieu n'est autre chose, sinon suivre sa volonté, sans détourner ni à droite ni à gauche. C'est se laisser conduire comme un agneau, qui suit son pasteur innocemment sans savoir où il va, et sans s'en mettre en peine; c'est s'appuyer sur la volonté de Dieu, comme un enfant qui ne peut marcher si on ne le soutient, et qui ne sait pas le chemin qu'il doit tenir si on ne le lui montre.

Les autres se représentent que leur cœur est lié inséparablement à celui de Jésus-Christ, en la manière que saint Paul disait qu'il était attaché à la croix avec Jésus-Christ (2),

(1) Ps. 118. 128. — (2) Gal. 2. 19.

ou qu'il allait en Jérusalem étant lié par l'esprit (1), ou comme une des moindres sphères du ciel, qui suit le mouvement du premier mobile, ou comme une des roues de l'horloge qui prend le mouvement de la première. De là vient qu'ils n'osent se séparer tant soit peu de la volonté de Dieu, et même ils regardent cette séparation comme une chose impossible; de sorte que lorsqu'il se présente quelque occasion ou quelque tentation qui les porte au contraire, ils disent avec étonnement : Comment puis-je m'éloigner de la volonté de Dieu? il ne m'est pas possible, parce qu'il ne m'est pas loisible.

Les autres se figurent qu'ils sont morts à toutes leurs inclinations et qu'ils n'ont plus de volonté, mais que Dieu est en eux et qu'il règne absolument dans leur cœur, dont ils lui donnent la clef pour en disposer selon son gré, ne se réservant qu'une puissance passive, pour ainsi dire, pour recevoir toutes les impressions qu'il leur donne.

Enfin, les autres se figurent qu'ils sont dans le sein de la providence divine comme de petits enfants dans le sein de leur mère, d'où ils tirent leur vie, leur subsistance et leur mouvement; ou comme des prisonniers volontaires dans une aimable prison d'où ils ne sortent jamais; ou comme Noé dans l'arche, dans laquelle ils reposent doucement au milieu des flots et des orages.

Toutes ces pratiques sont saines, choisissez celle qui sera plus conforme à vos dispositions, ou si vous en avez quelque autre qui vous agrée davantage, gardez-la avec plus de fidélité que vous n'avez fait jusqu'ici. Renouvelez aujourd'hui le sacrifice de votre volonté, et dites par manière de simple protestation ce que le père Jacques de Saura, de la compagnie de Jésus, disait fort souvent sous obligation de vœu :

Pour l'amour de la très-sainte Trinité, de Jésus et de Ma-

(1) Act. 20. 20.

rie, et de tous les saints, je proteste que je veux aspirer à la plus haute perfection. Vous connaissez, mon Dieu, quel est mon désir et comme je meurs d'envie de vous servir avec une affection très-pure. O mon Dieu et mon amour ! recevez-moi en qualité de votre serviteur et me pardonnez ma négligence par votre bonté. Je proteste de plus, que je veux tendre et aspirer à la pureté angélique, et que je n'aurai jamais aucun attachement, sinon à vous et pour vous, et que je n'aimerai autre chose que vous, mon Dieu ; que j'obéirai à mes supérieurs en toutes choses où il n'y aura point de péché, et que j'accomplirai leur volonté avec l'affection et la perfection la plus grande que je pourrai ; que tout ce que je ferai, dirai, penserai ou désirerai, sera pour l'amour de la très-sainte Trinité, de mon Seigneur Jésus, de Marie ma souveraine maîtresse, de saint Joseph, de mon père saint Ignace et de toute la cour céleste ; que je garderai mes règles, et ne commettrai jamais de propos délibéré aucun péché ni imperfection pour légère qu'elle soit ; qu'avec la grâce de mon Dieu, je tâcherai d'être dans un acte et exercice continuel d'amour, de conformité, de résignation et de désir de lui plaire ; et enfin qu'en tout temps et en tout lieu j'aurai soin de marcher en la présence de mon Dieu. Ainsi soit-il.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU QUATRIÈME JOUR.

Vouloir tout ce que Dieu veut, et de la manière qu'il le veut.

« Non comme je le veux, mais comme
vous le voulez. » MATTH. 26. 39.

Représentez-vous que Notre-Seigneur vous ouvre le grand livre du monde, pour vous faire voir comme toutes choses se font par la disposition et par le mouvement de sa sainte volonté, et pour vous apprendre à vouloir tout ce qu'il veut et de la manière qu'il le veut.

I. POINT.

Considérez qu'encore que plusieurs choses arrivent fortuitement à notre égard, néanmoins il ne se fait rien dans le monde que Dieu n'ait prévu et qu'il n'ait permis ou ordonné par sa sainte volonté. Il ne tombe pas une feuille d'arbre ni un cheveu de notre tête sans sa disposition, c'est pourquoi il n'y a aucun accident que nous ne puissions prendre comme venant de sa main; mais comme il ne veut pas toutes choses d'une même manière, il est important de voir comme nous devons conformer notre volonté à la sienne en chaque cas particulier. Premièrement donc il faut savoir que le premier et souverain objet de la bonté de Dieu, c'est Dieu même, qui est un bien infini, qu'il aime pour l'amour de lui-même, et dont il se réjouit et félicite lui-même, parce qu'il est infiniment bon et digne de se posséder lui-même, de jouir de soi-même et de s'aimer pour l'amour de soi-même. Donc il faut

que Dieu soit aussi le premier et souverain objet de notre volonté, parce que c'est le seul vrai bien dans lequel tous les autres sont compris avec éminence, comme dans leur source et dans leur cause efficiente, finale et formelle ; par conséquent c'est un bien universel, proportionné à notre volonté, non qu'elle puisse égaler en l'aimant tout son mérite et son amabilité, mais parce que si elle ne l'aime, il n'y a rien qui la puisse remplir ni contenter. Il faut donc qu'elle imite Dieu en ce point, qu'elle l'aime d'un amour de complaisance, se réjouissant de ce qu'il est souverainement juste, souverainement sage, souverainement puissant, souverainement glorieux ; car ainsi elle deviendra semblable à la volonté de Dieu, en aimant Dieu comme Dieu s'aime, et se réjouissant des biens qu'il possède comme il s'en réjouit lui-même. C'est ce que font parfaitement les saints et ce que nous devons faire avec eux, chantant avec une profonde admiration ce cantique des anges : *Sanctus, sanctus, sanctus* : Saint, saint, saint est le Dieu des armées, la gloire de son nom a rempli toute la terre.

II. POINT.

Considérez que la volonté de Dieu, sortant pour ainsi dire de son centre, qui est le souverain bien, et faisant ses saillies hors d'elle-même, s'étend par amour à tous les biens qu'il produit au dehors, pour manifester ses perfections infinies ; car tous ces biens sont autant de rayons qui rejaillissent du souverain bien qui en est la source. C'est pourquoi il les regarde comme siens, et c'est en cette vue qu'il conserve l'univers et qu'il chérit toutes les créatures qui le composent, qu'il leur veut du bien, qu'il le leur communique et qu'il garde dans la distribution qu'il leur fait le poids, le nombre et la mesure qu'il juge convenables pour faire éclater sa sagesse, sa puissance et sa bonté infinie.

Nous devons donc aussi aimer comme lui la disposition et

le gouvernement du monde, et celle de toutes les causes naturelles avec leur liaison, leur être, leurs puissances, leurs opérations, en tant qu'elles viennent de Dieu; nous devons le regarder et l'admirer en elles, opérant librement par elles et avec elles; nous devons aimer son infinie bonté, qui reluit admirablement en toutes, et prendre de là occasion de croître de plus en plus dans son amour; enfin nous devons chérir et embrasser étroitement sa sainte volonté, dans la disposition qu'elle fait de tous les événements qui arrivent dans l'étendue de l'univers, et dire souvent avec le Prophète roi (1) : *Louez Dieu dans ses saints, louez-le dans le firmament, où éclate sa puissance, louez les merveilles qu'il a faites, louez-le selon sa grandeur qui n'a point de bornes. Les ouvrages de Dieu sont grands; ils sont parfaitement réglés selon toutes ses volontés* (2). La magnificence et la gloire reluisent dans ses ouvrages, et sa justice est immuable et éternelle.

III. POINT.

Considérez que Dieu, d'une volonté antécédente, veut et agréé que nous fassions tout le bien moral qui dépend de notre volonté et qui est en notre pouvoir avec le secours de sa grâce, même celui qui suppose le péché des autres, quoiqu'il ne le veuille pas. Ainsi il a voulu que son Fils et la bienheureuse Vierge, et plusieurs autres, soit martyrs ou confesseurs, fissent des actions héroïques d'humilité, de patience, de charité, lorsqu'ils étaient persécutés par la malice des pécheurs, et sans approuver les péchés de ceux qui les faisaient souffrir, il déclarait souvent par des miracles signalés le plaisir qu'il prenait dans leurs souffrances et dans leur constance invincible.

Nous devons donc aimer à son exemple ces mêmes vertus,

(1) Ps. 150. — (2) Ps. 110.

qui sont des biens de la grâce incomparablement plus grands que tous les biens de la nature ; nous les devons admirer et respecter dans la sainte humanité de Jésus-Christ et dans sa bienheureuse mère, en faire le sujet de notre joie, désirer que tous les hommes les connaissent et les estiment comme elles méritent, et faire tous nos efforts pour les imiter et croître tous les jours en sainteté, afin de donner plus de gloire à Dieu et de plaire davantage aux yeux de sa divine bonté. Oh ! quelle gloire d'être un objet digne de ses complaisances et de la joie de son cœur ! que ne faudrait-il pas souffrir pour cela ? Ne regardons point la malice des hommes qui nous traitent injustement, regardons la volonté de Dieu qui aime, qui approuve et qui couronne nos souffrances. Bénissons sa bonté, qui tourne la mauvaise volonté de nos ennemis à notre bien et à leur confusion, et ce qui est encore plus à priser, qui fait de nos peines un spectacle digne de ses yeux et de son approbation. Heureuses peines, glorieux tourments, aimables martyres, qui font le plaisir et les délices du cœur de Dieu.

IV. POINT.

Considérez que toutes les peines, soit temporelles ou éternelles, dont Dieu punit nos péchés, sont des objets de sa sainte volonté, qui ne les ordonne pas à la vérité de son propre mouvement, car il ne nous veut jamais que du bien d'une volonté antécédente, mais supposé le péché qui les attire sur nous, et qui provoque sa justice, il en ordonne le châtiment par un arrêt plein de justice que nous devons craindre et adorer.

Et voilà de quelle manière il veut que nous nous conformions à sa sainte volonté, dans toutes les peines qu'il ordonne pour châtier nos désordres, non en aimant ces peines, mais en aimant les desseins pleins d'équité et de miséricorde pour lesquels ils les ordonne, à savoir, pour réparer la gloire

que nous lui avions ravie, pour redresser nos désordres, pour nous imprimer l'horreur du vice, pour procurer notre conversion, ou si nous n'en sommes plus capables (comme en effet les réprouvés ne le sont plus), pour glorifier éternellement sa sainteté et sa justice, qui ne laisse aucun péché sans punition et sans vengeance. Oh ! qu'il est horrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant ! *Ses paupières interrogent les enfants des hommes ; le Seigneur interroge le juste et l'impie ; mais celui qui aime l'iniquité, hait son âme* (1). Il fera pleuvoir des pièges sur les pécheurs, le feu, le soufre et la tempête seront leur partage ; car le Seigneur qui est juste aime la justice, il regarde l'équité d'un visage favorable. *Que toute la terre craigne le Seigneur* (2), et que tous les hommes qui sont au monde tremblent devant lui. *Le Seigneur tient ses yeux sur ceux qui le craignent* (3), et sur ceux qui espèrent en sa miséricorde pour sauver leurs âmes de la mort et pour les nourrir durant la famine. Notre âme attend le Seigneur, parce qu'il est notre défenseur et notre protecteur ; notre cœur se réjouira en lui, nous avons espéré en son saint nom. Seigneur, faites nous sentir votre miséricorde selon que nous avons espéré en vous.

V. POINT.

Considérez que Dieu ne hait proprement que le péché ; et c'est en cela particulièrement que nous devons lui ressembler. Rien ne nous doit déplaire en nous ni dans les autres que l'imperfection, la malice du cœur et le crime. Pour être pauvres, faibles, simples, aveugles, boiteux, malsains et contre-faits, Dieu ne laisse pas de nous aimer ; mais il ne peut souffrir le péché, il le punit, il le détruit, il le persécute jusque dans les enfers. *Vos yeux, Seigneur, sont si purs, qu'ils ne*

(1) Ps. 10. 5. — (2) Ps. 32. 8. — (3) Ps. 32. 18.

peuvent voir le mal, et il vous est impossible de les arrêter sur l'iniquité (1). Et cependant, ô merveille de la sagesse et de la bonté de Dieu, lui qui a tant d'horreur du péché, qu'il ne le peut souffrir dans ses plus grands amis et beaucoup moins en soi, a de la tendresse et du respect pour les pécheurs ; de la tendresse, parce que leur misère lui fait pitié ; du respect, parce qu'il ne veut point blesser leur liberté : il permet qu'ils se révoltent contre lui, qu'ils lui fassent cent outrages, qu'ils lui tournent le dos lorsqu'il les cherche, et qu'ils méprisent sa colère lorsqu'il les menace, attendant leur conversion avec une extrême patience.

Admirez ce grand cœur, bénissez sa clémence, et apprenez de lui à détruire le péché partout où vous le trouverez, mais à supporter les pécheurs et à ne vous lasser jamais de leurs importunités. Ayez du zèle pour empêcher l'injure qu'ils font à Dieu, autant qu'il est en votre pouvoir, mais n'ayez jamais d'amertume pour eux. Votre douceur, vos prières, votre patience l'emporteront sur leur opiniâtreté, et s'ils n'en profitent pas eux-mêmes, vous n'en perdrez point le mérite, et vous aurez toujours cette consolation, sinon de pouvoir tout ce que vous voulez, au moins de vouloir tout ce que Dieu veut et de la manière qu'il le veut.

(1) Habac. 1. 13.

PREMIER ENTRETEN

DU CINQUIÈME JOUR.

Vouloir tout ce que Dieu veut, et de la manière qu'il le veut, et parce qu'il le veut, et par les raisons pour lesquelles il le veut.

« Oui, mon Père, cela est ainsi, parce que vous l'avez voulu. »

MATTH. 11. 26.

Représentez-vous Notre-Seigneur dans un transport de joie qui rend gloire à son Père de ce qu'il avait commis la puissance de dompter les démons à des hommes simples plutôt qu'aux sages et aux grands du monde, qui n'avaient point de connaissance de sa grâce, et qu'il lui dit ces paroles : *Je vous rends grâce, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez découvertes aux petits. Oui, mon Père, parce que vous l'avez voulu ainsi.*

I. POINT.

Établissez ce principe, que tout ce que Dieu veut hors de lui, il le veut pour trois raisons : la première, parce qu'il est conforme à l'idée qu'en a formée sa sagesse, et à la loi éternelle par laquelle il règle toutes choses ; la seconde, parce qu'il est conforme à sa bonté, dont le propre est de se répandre et de se communiquer ; la troisième, parce qu'il est avantageux à sa gloire, qui est la dernière fin pour laquelle il fait toutes choses, ne les produisant hors de soi que pour les rappeler à soi. Par exemple, s'il aime un homme

juste, il ne l'aime pas seulement parce qu'il y a de la bien-séance, ou parce qu'il est digne de son amitié, ou parce que la vertu est aimable en quelque sujet qu'elle se trouve, mais il l'aime principalement parce que la perfection et la vertu du juste sont un bien qui appartient à Dieu, qui vient de son infinie bonté et qui lui rend de l'honneur, en manifestant ses divines perfections. D'où il s'ensuit que pour vous conformer parfaitement à la volonté de Dieu, ce n'est pas assez de vouloir tout ce que Dieu veut, mais qu'il le faut encore vouloir par les raisons pour lesquelles il le veut; car, encore que nous ne soyons pas obligés de faire chaque action par le motif formel de sa gloire, et qu'il suffise d'envisager quelque motif particulier qui la rende bonne et louable, néanmoins il est beaucoup meilleur et plus parfait de ne rien vouloir que pour la grande gloire de Dieu, parce que Dieu ne peut rien vouloir autrement.

Cela présupposé, considérez, en premier lieu, qu'il est important pour cet effet de regarder Dieu en toutes choses dans l'ordre de sa providence naturelle, agissant sans cesse pour sa gloire, et répandant tellement sur ses ouvrages les rayons de sa bonté qu'ils retournent tous à leur source: et dans cette vue suivant ses desseins et ses intentions, rapporter tout à son honneur et se réjouir de la gloire qu'il en reçoit. Faites donc état désormais de tirer un tribut de gloire de tout ce que vous verrez arriver dans le monde, et principalement de tous les accidents qui vous regardent, afin de l'offrir à Dieu et de prendre sujet de le bénir en tout temps, selon ces paroles de David: *Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours dans ma bouche* (1). Vous arrive-t-il quelque maladie: Dieu soit béni à jamais; souffrez-vous quelque confusion: *le nom du Seigneur soit béni*; êtes-vous dans la tristesse, dans l'inquiétude, dans la disgrâce des

(1) Ps. 33.

créatures : le nom du Seigneur soit béni. Oh ! que votre cœur serait riche, si vous saviez vous prévaloir de ses richesses ! Que vous feriez à chaque heure de progrès dans la perfection, si vous étiez soigneux de garder cette pratique !

II. POINT.

Considérez, en second lieu, qu'il importe encore davantage de regarder Dieu dans l'ordre de sa providence surnaturelle, agissant dans le cœur des hommes et les conduisant à leur dernière fin par des voies si différentes, si secrètes et si admirables. En quoi comme il prétend toujours sa gloire, pour vous conformer à sa sainte volonté, vous devez premièrement vous contenter du degré de grâce et de perfection auquel il vous appelle et n'y chercher que sa gloire. Secondement, vous devez adorer ses jugements, soit dans la permission des péchés que vous commettez, soit dans les peines qu'il ordonne pour les punir, et cependant haïr et détester comme lui les moindres fautes, les empêcher autant que vous pouvez, jusqu'à fermer, s'il est possible, la bouche de l'enfer de votre corps, et à éteindre ses flammes de votre corps, et à éteindre ses flammes de votre sang à l'exemple de Jésus-Christ. Enfin, vous devez à l'égard de la béatitude et de tous les biens qui vous peuvent arriver, vous comporter comme les saints dans la gloire, qui mettent leurs couronnes aux pieds du trône de l'Agneau, comme pour dire qu'ils ne font état de leur félicité que parce qu'il en est glorifié, que c'est particulièrement pour cela qu'ils lui rendent des actions de grâces immortelles, parce qu'il a daigné se servir de si faibles créatures pour le bénir et le louer à jamais. C'est ce que l'Église veut que nous fassions à l'autel, lorsque nous chantons le cantique des anges, et que nous disons ces paroles : Nous vous rendons grâces, Seigneur, des biens que vous nous faites, non tant parce qu'ils nous rendent plus

heureux , que parce qu'ils vous rendent plus glorieux. Il ne se peut dire combien ce sentiment sert à la pureté et à la simplicité de nos intentions, parce qu'il fait que notre volonté ne se porte qu'au seul bien qui comprend tous les autres, ou qu'elle ne se porte aux autres qu'en tant qu'ils sont recueillis et renfermés dans ce seul bien.

III. POINT.

Considérez qu'outre la gloire de Dieu , qui est le motif pour lequel vous devez vouloir tout ce que Dieu veut , il y en a encore un autre qui vous y doit porter, à savoir le bon plaisir de Dieu , car sa sainte volonté étant la règle de tout bien , il suffit que je sache que Dieu veut une chose pour me porter à la vouloir. Je n'ai que faire d'autre raison, car son bon plaisir est la raison de la raison, à laquelle je dois acquiescer et tressaillir de joie, comme le Fils de Dieu , aussitôt que je l'aperçois. Et partant , quoi que Dieu me demande, je lui répondrai toujours : *Oui, mon Père, parce que vous l'avez ainsi voulu.* Ne voulez-vous pas bien porter cette croix que je vous envoie? *Oui, mon Père, parce que tel est votre bon plaisir.* Ne voulez-vous pas quitter cette attache qui retarde votre perfection? *Oui, mon Père, parce que vous le voulez ainsi ;* c'est assez que vous me le fassiez connaître ; car tout mon plaisir est de vous plaire.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU CINQUIÈME JOUR.

Se conformer à la volonté de Dieu dans les maladies.

« Seigneur, celui que vous aimez est
malade. » JOAN. 11. 3.

Représentez-vous que Notre-Seigneur vous vient consoler dans vos infirmités, et qu'il vous dit : Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié.

I. POINT.

Considérez que la maladie qui est aux pécheurs impatients et mal résignés à la volonté divine une peine rigoureuse du péché, est à l'égard des justes qui la prennent de la main de Dieu, un don très-précieux, qui ne leur est pas moins utile que la santé, et quelquefois même leur apporte plus de profit. C'est un doux purgatoire de l'âme, qui se détache par là de ses affections terrestres, et s'acquitte des peines dont elle est redevable à la justice de Dieu.

C'est une douce prison du corps où tous les vices ennemis de notre salut sont heureusement enchaînés avec la concupiscence, qui les soulève et les arme contre nous.

C'est un doux aiguillon qui nous fait avancer dans le chemin du ciel, et nous porte à la pratique des plus excellentes vertus.

C'est un doux martyr qui consacre les saints et les prépare

pour le ciel. Lorsque le Fils de Dieu imprime ses stigmates à ses plus grands amis, comme à saint François, à sainte Catherine de Sienne et à plusieurs autres saints, il leur laisse d'ordinaire un sentiment de douleurs aiguës et pénétrantes qu'ils portent toute leur vie, pour nous apprendre que les souffrances et les maladies sont les plus visibles marques de sa faveur, dont il gratifie ses plus grands amis, de qui il attend plus de gloire et pour qui il réserve des couronnes plus éclatantes. O grandes âmes, qui portez sur votre corps les marques de Jésus-Christ crucifié, je ne vous envie point le don de prophéties, ni des miracles qui ravissent les hommes mortels, mais je vous envie ce généreux courage que vous témoignez dans les douleurs, et cette parfaite résignation au bon plaisir divin, qui vous fait admirer des anges. Oh ! que je suis confus quand je fais réflexion sur mes faiblesses et sur l'opposition que je mets par ma lâcheté aux desseins de Dieu sur moi. Je fuis mon bonheur, aveugle que je suis, et je me plains des grâces et des faveurs du ciel. O Seigneur, remédiez à ce désordre, traitez-moi désormais comme il vous plaira, j'abandonne volontiers mon corps aux traits de votre justice, pourvu que vous guérissiez les plaies de mon âme par votre miséricorde.

II. POINT.

Considérez les sentiments merveilleux et les actes héroïques que les saints produisent dans leurs maladies en vue du bon plaisir de Dieu.

1. Dans cette vue ils se regardent comme des victimes de son amour, et s'offrent en sacrifice à sa bonté avec une résignation entière à tous les ordres de sa providence. Ainsi le saint patriarche Oviedo disait dans le plus fort de ses douleurs : « Je suis prêt, ô mon Dieu, je suis prêt à tout. Commandez-moi de mourir ou de vivre, de souffrir le feu de la

douleur ou d'en être délivré ; me voilà prêt, mon Dieu, je ne refuse rien ; donnez-moi seulement du courage, des forces et de la patience. Je suis une victime qui vous est toute dévouée ; je suis tout à vous (1). » Ainsi le père François Manfroi, homme fort spirituel, qui avait été douze ans maître des novices à Tournai, disait en mourant parmi les plus furieuses douleurs de la pierre : « Mon Seigneur Jésus, je veux souffrir tout ce que vous voulez, autant et aussi longtemps que vous voulez, et de la manière que vous voulez que je souffre. Votre volonté soit faite. »

2. Dans cette vue ils font une estime incroyable des souffrances, et s'en tiennent très-honorés. Le père Antoine Fernandez, qui a mérité qu'on lui donnât cet éloge après sa mort, *que tout son emploi était de prier et de souffrir*, disait qu'il faisait plus d'état de sa maladie qu'un roi ne fait de sa couronne. De là vient que regardant attentivement le crucifix, tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il souffrait lui paraissait si peu de chose, qu'il disait en le lui offrant : C'est peu de chose, Seigneur, ce n'est qu'un moment de peine (2).

3. Dans cette vue ils ne cessent de bénir Dieu et de lui rendre mille actions de grâces. Le vénérable Bède, durant sa maladie, n'avait dans le cœur et dans la bouche que ce verset de glorification, dont l'usage a été consacré par l'Eglise : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto*. La bienheureuse Humiliane de Florence au milieu de ses extrêmes douleurs levait les mains au ciel, et les mettant l'une sur l'autre en forme de croix, elle disait d'un visage tranquille : « Soyez béni, mon amour. » Puis se tournant vers ceux qui étaient autour de son lit, « vous voyez, ajoutait-elle avec un souris aimable, avec quelle faveur et bonté mon Dieu et mon Seigneur me visite (3). » Saint Servule (4) fut presque toute sa

(1) Vide c. 15 vitæ ejus. — (2) 2. Cor. 4. 17. — (3) Chron. de S. Fran., l. 2. — (4) Dial. de S. Greg.

vie paralytique, sans pouvoir sortir de son lit, ni porter la main à la bouche, ni se tourner d'un côté ni d'autre ; néanmoins son principal soin était de bénir Dieu, et de chanter ses louanges le jour et la nuit. Aussi il eut ce bonheur d'ouïr à sa mort une harmonieuse musique des anges ; et toute sa chambre fut embaumée d'une très-douce odeur, lorsque son âme victorieuse s'envola dans le ciel entre les mains de ces bienheureux esprits.

4. Que si la violence du malheur arrache quelquefois un soupir ou une plainte innocente, on ne peut dire le regret qu'ils en conçoivent, et la confusion qu'ils ressentent. Le père Lessius, huit jours avant sa mort, se souvenant d'une légère plainte qui lui était échappée dans les douleurs les plus sensibles qu'on se puisse imaginer, versa une abondance de larmes, et se tournant vers Notre-Seigneur, il lui disait : « Ne me devriez-vous pas suffire, mon Dieu, pour ne me plaindre jamais d'aucune chose ? je ne veux que vous, mon Dieu, vous êtes ma consolation. »

5. Dans cette vue toute leur joie est de n'en avoir point, et de ne trouver aucun repos ni soulagement dans la créature, mais dans la seule volonté de Dieu. On ne peut expliquer de parole toutes les maladies que sainte Liduvine souffrit durant trente-huit ans, et toutefois ni la violence, ni la langueur de ses tourments ne l'empêchaient de dire à Dieu de tout son cœur : Seigneur, le plus grand plaisir que votre bonté me puisse faire est de m'accabler de douleurs sans consolation et sans pitié ; mon unique consolation est d'accomplir votre sainte volonté. Saint Fulgence refusa par la même raison de prendre le bain que les médecins lui conseillaient. « Les bains, disait-il, empêcheront-ils qu'un homme mortel ne meure pas ? Si je ne puis éviter la mort, pourquoi quitter l'esprit de pénitence pour la recherche d'un petit soulagement ? J'abandonne à Dieu mon corps et ma vie, il en disposera selon sa très-sainte volonté. » Et le père Piccolomini, dans

sa dernière maladie, durant laquelle il souffrit des douleurs horribles avec une extrême patience, refusait souvent l'eau qu'on lui présentait pour rafraîchir sa langue, que la chaleur de la fièvre avait toute desséchée, disant : « Offrons ce petit sacrifice à Dieu, car autrement ce serait chercher les délices dans la croix où Dieu m'a mis ; » et puis s'adressant au crucifix, il lui disait avec une admirable tendresse : « Mon Seigneur Jésus-Christ crucifié, gardez-moi un petit coin dans votre croix ; je suis prêt d'endurer de plus en plus, même jusque dans l'éternité, si c'est votre sainte volonté. »

III. POINT.

Considérez la tendresse que les saints ont pour les malades, et le soin qu'ils prennent pour leur soulagement. Saint Pardulphe rendait la vue à tous les aveugles, et ne voulait point se guérir lui-même, parce que la volonté de Dieu lui était plus chère que ses yeux. Plusieurs se sont faits saints auprès des malades, n'épargnant aucune peine pour les assister. Cette pratique de charité plaît tant aux anges et aux saints du paradis, qu'ils quittent souvent le séjour des bienheureux pour l'exercer. Notre-Seigneur même a voulu être le médecin des corps aussi bien que des âmes ; les misères des hommes lui attendrissaient tellement le cœur, qu'il ne pouvait retenir ses pleurs ni les effets miraculeux de sa main charitable ; et ce qui est plus merveilleux, n'ayant jamais été malade, parce qu'il n'était pas bienséant qu'il souffrît le dérèglement des humeurs, il a voulu faire passer par son cœur toutes nos maladies pour en corriger l'amertume, et nous donner la force de les porter. Imitez sa charité, et si vous n'avez pas le bonheur de porter de grandes douleurs en votre corps, portez celles des autres en votre cœur. Vous ne trouverez jamais Jésus-Christ avec plus d'avantage et de mérite que dans les pauvres malades.

TROISIÈME ENTRETEN

DU CINQUIÈME JOUR.

Se conformer à la volonté de Dieu dans les peines d'esprit.

« Que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne. » MARC. 14. 36.

Représentez-vous que vous êtes sur la montagne des Olives avec Notre-Seigneur, et que vous entendez la prière qu'il fait à son Père dans son extrême détresse en ces termes : *Mon Père, vous pouvez tout ; détournez ce calice de moi ; néanmoins , que ce que vous voulez se fasse, et non ce que je veux.*

I. POINT.

Considérez quel est le dessein de Dieu dans les peines d'esprit, et ce que le démon prétend de sa part. Le dessein de Dieu est de rendre l'âme soumise et captive de son vouloir divin ; le dessein du démon est de rendre l'âme captive de sa tyrannie par importunité et par violence. Vous devez donc d'un côté vous séparer des desseins de l'esprit malin, et soutenir constamment ses efforts sans vous lasser ni vous abattre ; et de l'autre, agréer l'ordre de Dieu, adorer sa sainte volonté, adhérer à ses desseins sur vous, afin de vous disposer à recevoir la grâce dont vous avez besoin pour vous rendre fidèlement à tout ce qu'il demande de vous, et vous laisser conduire dans ses voies cachées et secrètes. Dites-lui donc avec confiance : Mon Père, tout vous est possible ; exemptez-moi de ce calice ; néanmoins que votre volonté soit faite

et non pas la mienne ; n'ayez point égard à mes désirs, s'ils ne s'accordent point avec les vôtres.

II. POINT.

Considérez que la peine intérieure a deux effets , l'un de nature, l'autre de grâce. Le premier est un poids qui presse et charge l'âme qui porte ce fardeau, et qui en sent la pesanteur ; l'autre est un poids qui l'humilie sous la puissante main de Dieu, et la rend dépendante de ses lumières et de son secours. Il ne faut point se rendre au sentiment de la nature, c'est succomber, c'est entrer dans la peine, c'est tomber et se mettre en danger de périr ; mais il faut se rendre aux semonces de la grâce et dépendre de Dieu , de qui vient toute notre force. O Seigneur ! ne nous induisez point en tentation, et si vous permettez par vos secrets jugements qu'elle assiège mon cœur, ne souffrez pas qu'elle y entre et qu'elle le force ; délivrez-nous d'un si grand mal.

III. POINT.

Considérez trois mouvements que l'âme ressent dans sa peine, de défaillance, de séparation et d'aversion. Quelquefois elle sent aversion de Dieu et conversion au mal. Il se forme en elle des sentiments de blasphème, de haine, d'infidélité et de semblables péchés énormes, qui ne viennent pas toujours d'elle , mais du malin esprit qui lui fait sentir ce qu'il est. Alors il ne faut pas prendre ces sentiments pour des consentements, ce n'est pas un péché, c'est une peine ; et si on n'a pas assez de lumière pour les distinguer, il faut s'humilier sans écouter l'inquiétude où l'on se trouve ; car ce que Dieu prétend est notre humiliation et celle du démon, mais d'une manière différente. Il veut humilier le démon par force et par justice, il veut que nous

soyons humiliés sous le poids de nos péchés, comme son Fils l'était sous les péchés de tous les hommes par contrition et par amour. Quelquefois, elle se figure que Dieu la rebute, qu'il s'éloigne et qu'il se sépare d'elle : et pour lors il faut qu'elle ait recours à l'unité du Père avec le Fils et le Saint-Esprit et à la prière que Notre-Seigneur fit le jour de la cène, que nous ne fussions qu'un avec lui en unité d'amour et de grâce, comme il n'est qu'un avec son Père en unité d'essence. Quelquefois il lui semble qu'elle n'a plus de force et de vigueur, et qu'étant sans soutien, à tout moment elle va tomber dans le précipice, et alors elle peut s'adresser à l'ange qui fortifia Notre-Seigneur dans son agonie ; mais il arrive souvent que rien de ce qui est créé n'est capable de lui donner du soulagement ni du soutien, et même il lui est avis qu'elle n'a plus aucune affection ni courage de faire ou de souffrir quoi que ce soit pour Dieu. Dans cet état, Dieu retirant ses lumières, l'entendement se couvre de ténèbres, et la volonté se trouve tellement dénuée, qu'il n'y reste plus ni touche, ni motion, ni impulsion, ni bon propos, ni allégresse, ni force, ni patience, si bien que l'âme étant enveloppée de nuées épaisses, sèche et aride, ne peut élever son pauvre cœur ni sa pensée vers Dieu qu'avec une violence et une douleur étranges. C'est ainsi que Dieu a coutume d'exercer les plus grands saints, et cette épreuve est une des plus sensibles peines et des plus grands tourments que l'on puisse souffrir dans cette vie. Tout ce que les tyrans les plus cruels ont jamais inventé pour tourmenter les corps, n'est point comparable à ce martyre d'esprit ; car Notre-Seigneur se fait sentir tout autrement que toutes les créatures ensemble ne peuvent faire. Or, dans ce temps d'obscurité et de délaissement, il faut surtout prendre garde de ne donner aucune entrée à la tristesse, qui peut beaucoup nuire si elle vient de l'amour-propre, et nous porter à une lâche pusillanimité, et nous précipiter même dans les murmures et dans le

désespoir. Il ne faut pas s'empresser non plus à chercher du secours du dehors, vu qu'il n'y a point d'industrie humaine qui nous puisse tirer de ce purgatoire d'esprit. Tout ce qu'on doit faire est de s'occuper de la souveraineté de Dieu, rendre hommage à sa grandeur, s'enfoncer dans le néant devant lui, se reconnaître indigne de tout bien, lui rendre grâce de ce qu'on ne brûle pas dans les enfers ; et si on se trouve réduit à ce point qu'il semble qu'on ne puisse ni le prier, ni le remercier, ni produire un acte de résignation, il faut se souvenir et s'appuyer sur cette pensée, qu'on peut pour le moins ne pas résister à la volonté de Dieu, et en même temps mourir à soi-même et à son amour-propre.

O Seigneur ! que vos voies sont adorables ! oh ! qu'il est doux de vous suivre , quand vous nous éclairez de vos lumières ! mais quand vous nous faites marcher par des chemins couverts et ténébreux, sans savoir où nous allons, hélas ! qu'il est difficile de ne point broncher ! Néanmoins , mon Dieu, disposez de moi comme il vous plaira, je m'abandonne à votre infinie bonté, et quelque route que vous me marquiez , je suis résolu de vous suivre.

(1) Joann., 17, c. 21, 22, 23.

PREMIER ENTRETEN

DU SIXIÈME JOUR.

Se conformer à la volonté de Dieu en toutes les adversités.

« Que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne. »

Luc. 22. 42.

Représentez-vous Notre-Seigneur sur la montagne des Oliviers, qui se soumet à la volonté de son Père contre toutes les répugnances de la nature, dans les choses du monde qu'elle a le plus en horreur.

I. POINT.

Considérez que la volonté de Dieu est l'asile le plus sûr et le plus favorable pour tous les affligés. Notre frère Jean Berkman, dont la sainteté est assez connue, avait coutume de dire qu'il fallait avoir un asile toujours ouvert pour y recourir dans les plus pressantes nécessités, surtout lorsqu'elles sont soudaines et imprévues, et qu'il y en avait deux entre autres qui étaient fort favorables, les plaies de Jésus-Christ et le sein de la bienheureuse Vierge. Une autre fois étant interrogé de quels remèdes il se servait dans ses désolations, il répondit qu'il en avait quatre, la prière, le travail, la patience et le sein de sa bonne mère ; c'est ainsi qu'il appelait la bienheureuse Vierge. Ajoutons-y la volonté de Dieu pour un cinquième refuge, qui me semble le plus fort, le plus saint, le plus raisonnable et le plus avantageux.

C'est le plus fort, parce que la volonté de Dieu est toute-puis-

sante, personne n'y peut résister. *Seigneur, roi tout-puissant, tout est en votre pouvoir, et il n'y a personne qui puisse résister à votre volonté* (1). Dieu veut-il quelque chose, elle se fera nécessairement, malgré tous les efforts des démons et toutes les oppositions des hommes. Quelle folie de se faire traîner par force plutôt que de suivre doucement l'ordre qu'on ne peut éviter ? Jonas s'enfuit de peur d'aller à Ninive où Dieu l'envoie ; que gagne-t-il ? d'être jeté dans la mer, d'être abîmé sous les flots, d'être englouti dans le ventre d'une baleine, et après avoir beaucoup souffert, se trouver au lieu qu'il fuyait. Dieu ne veut-il pas quelque chose, elle ne se fera jamais. Hérode avec toute sa puissance cherche un enfant pour le faire périr ; Dieu se moque de lui, et rend tous ses efforts inutiles. Saül persécute David et veut se défaire de lui ; il n'en peut venir à bout. Pourquoi ? Dieu ne l'abandonna pas à sa fureur (2). Quel sujet avez-vous donc de vous inquiéter ? rien ne vous peut nuire si Dieu ne le veut ou ne le permet ; mais s'il le veut, il en faut passer par où il lui plaît ; en vain vous vous opposez à ses desseins ; en vain vous voulez l'attirer à votre volonté. C'est comme si vous étiez dans un vaisseau sur la mer, et que vous voulussiez avec un gros cable attirer un rocher qui est sur le rivage ; au lieu de l'attirer à vous, tous vos efforts ne serviraient qu'à vous en approcher. Dites donc dans tous les accidents fâcheux qui vous arrivent ce que le prophète Héli répondit à Samuel qui lui annonçait la ruine de sa maison *Dieu est le maître, qu'il fasse de moi ce que bon lui semble* (3). Il a droit de commander, mon devoir est d'obéir ; ma résistance ne serait pas moins inutile qu'injuste.

(1) Esther, 43. — (2) 1 Reg., c. 24. — (3) 1 Reg. 3. 18.

II. POINT.

Considérez que la volonté de Dieu n'est pas seulement toute-puissante, mais encore toute sainte, par conséquent c'est le plus saint asile que vous puissiez choisir pour y recourir dans vos adversités; car le bon plaisir de Dieu est la règle universelle du bien qui ne peut compatir avec le péché. D'où il faut conclure que rien ne vous arrive qui ne soit juste, qui ne soit bon, qui ne soit saint, parce que hors le péché, rien ne vous arrive que par la volonté de Dieu, qui ne peut rien vouloir qui ne soit bon. Le grand secret est de savoir user du bien qui est caché dans les adversités et que Dieu veut que vous en tiriez. Quand donc il vous arrive quelque chose qui choque vos inclinations, dites avec le roi Ezéchias : *Ce que Dieu fait est bien fait*. Ne demandez point pourquoi il vous traite ainsi, pourquoi il ordonne ceci ou cela. C'est le langage du serpent, qui a ruiné le genre humain (1). Souvenez-vous de ce que fit David lorsque Semeï l'insulta dans sa disgrâce (2). Il ne permit pas qu'on courût sus à Semeï et qu'on tirât vengeance de son insolence, il ne prit pas l'injure qui lui était faite comme venant de la malice d'un homme, il la regarda comme venant d'en-haut. C'est Dieu, dit-il, qui l'a ainsi ordonné; et qui oserait lui demander pourquoi il en a ainsi usé? « Il montra en cela, dit saint Bernard, qu'il était selon le cœur de Dieu, puisqu'il prenait dans le cœur de Dieu le jugement qu'il faisait de l'offense de son ennemi. Tandis que cette langue médisante l'attaquait et le perçait de ses traits enveminés, il était attentif à ce que Dieu faisait en secret et à ce qu'il prétendait de lui (3) » Imitiez son exemple, prenez de la main

(1) Gen. 3. 1. — (2) 2. Reg. 16. 10. — (3) S. Bern., serm. 34.

de Dieu tout ce qui vous afflige ; tâchez de connaître ce qu'il prétend par là et ce qu'il veut que vous fassiez. Regardez sa main, regardez son cœur, entrez dans ses pensées, mettez-vous de son côté contre vous-même, et tout le ciel se réjouira de votre fidélité, et dira que vous êtes un homme selon le cœur de Dieu.

III. POINT.

Considérez que la volonté de Dieu n'est pas seulement l'asile le plus saint et le plus inviolable, mais encore le plus favorable et le plus avantageux pour vous. Vous devez tenir pour une vérité infaillible, que tout ce qui arrive en cette vie est dans le dessein de Dieu un moyen de salut pour nous. Il n'y a que l'enfer qui est un mal tout pur, d'où l'on ne peut tirer aucun avantage. Mais pour tous les maux de cette vie je m'en puis prévaloir et en tirer de grands biens. C'est le dessein de Dieu ; c'est pour cela qu'il me les envoie, et je les dois prendre de sa main comme une médecine salutaire, qui me purgera des inclinations vicieuses qui m'empêchent d'avancer dans la vertu. Alexandre étant dangereusement malade, reçut une lettre d'un de ses plus fidèles capitaines, qui le conjurait de se défier du médecin qui le traitait. Ce médecin lui présentait alors actuellement un breuvage duquel dépendait absolument sa guérison ou sa mort. Le roi le prit d'une main et lui donna la lettre de l'autre, pour lui montrer combien il se fiait en lui. Et il ne se trompa pas, car le remède qu'il prit de sa main lui sauva la vie. En vérité, n'avons-nous pas plus sujet de nous fier en Dieu, qui n'est pas seulement notre médecin, mais notre père, qui sait ce qui nous est plus salutaire ? Quand nous voulons nous gouverner nous-mêmes, nous choisissons le plus souvent ce qui nous nuit, parce que nous sommes malades et nous ne savons ce qu'il nous faut. Prenons le calice de la

main de notre père, et fions-nous en sa bonté; c'est le chemin le plus court pour gagner sa faveur, pour nous rendre victorieux de tous nos ennemis, pour nous sanctifier de plus en plus, et enfin pour arriver à la béatitude. Recueillons en peu de mots le fruit de cet entretien.

La volonté de Dieu est toute-puissante. Il faut donc s'y soumettre absolument; notre résistance serait également téméraire et inutile.

La volonté de Dieu est toute sainte. Il la faut donc respecter, et recevoir tous ses ordres avec une singulière révérence.

La volonté de Dieu est tout amoureuse et paternelle envers nous. Il faut donc aimer, et nous fier entièrement à sa conduite.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

Règles pour connaître la volonté de Dieu.

« Je ne recherche point ma volonté,
mais la volonté de celui qui m'a envoyé. »

JOAN. 5. 30.

Représentez-vous que Notre-Seigneur s'offre à vous comme votre guide, pour vous enseigner le chemin du ciel, qui n'est autre que la volonté de Dieu (1). Dites-lui avec humilité : *Seigneur, faites-moi connaître la voie par laquelle je dois marcher, car j'ai élevé mon âme vers vous* (2). *Délivrez-moi, Seigneur, de mes ennemis, j'ai recours à vous, enseignez-moi à faire votre volonté, car vous êtes mon Dieu* (3).

(1) Isai 30. 21. — (2) Ps. 142. 8. — (3) Ps. 140. 10.

I. POINT.

Considérez qu'encore que la volonté de Dieu soit invisible en elle-même, néanmoins parce qu'il est de la dernière conséquence de nous y soumettre et d'exécuter fidèlement ce qu'elle nous commande, sa bonté nous la découvre par une grande diversité de signes si clairs qu'on n'en peut pas douter. Tels sont ses commandements et ses conseils, ceux de nos supérieurs et de nos directeurs, lorsqu'ils ne sont point manifestement contraires à la loi divine, les exemples de Notre-Seigneur, surtout de son humilité, de sa patience, de sa douceur, de sa charité et de son obéissance, et plusieurs autres semblables, dont la multitude nous rend d'un côté inexcusables, si nous manquons d'obéir, et de l'autre nous donne sujet de bénir sa providence, qui prend un soin particulier de nous instruire et de nous éclairer dans les voies du salut. Disons-lui donc avec actions de grâces : *Vous m'avez montré le chemin de la vie; lorsque je serai arrivé au terme, vous me remplirez de joie par la vue de votre visage; les délices dont on jouit à votre droite sont éternelles* (1). Ah! quand est-ce que j'aurai le bonheur d'en jouir? Ce sera pour lors que je serai hors de danger de vous déplaire dans cette heureuse région des vivants, où votre volonté est parfaitement accomplie (2).

II. POINT.

Considérez que nonobstant que les voies de Dieu soient ordinairement fort lumineuses, et qu'il nous fasse connaître assez clairement ses volontés, il arrive quelquefois que nous

(1) Ps. 16. 11. — (2) Ps. 114. 9.

nous trouvons dans l'incertitude du choix que nous devons faire de certaines actions, affaires ou conditions qui se présentent, sans savoir à quoi nous résoudre, et n'ayant personne de qui nous puissions prendre conseil. Alors il faut nous servir de ces trois règles, qui nous mettront hors de doute.

La première, qu'en cas de doute, ne connaissant pas clairement la volonté de Dieu, nous devons toujours nous porter, toutes autres choses égales, à ce qui est plus humiliant et plus abject, fuyant l'éclat et la vaine estime des hommes ; car c'est la voie la plus sûre et la plus conforme à l'Évangile. Ainsi quand plusieurs emplois ou actions se présentent, nous devons toujours commencer par les humbles, si la volonté de Dieu ne paraît manifestement contraire, car c'est ainsi qu'en ont usé tous les saints, et Dieu en récompense a coutume d'élever et de bénir ceux qui s'humilient de la sorte, et qui se défient de leur force, au lieu qu'il laisse tomber dans la confusion ceux qui présument d'eux-mêmes et qui recherchent les emplois les plus relevés. C'est pourquoi lors même que sa providence nous engage dans ces fonctions éclatantes, il est bon de nous abaisser quelquefois aux plus abjectes, soit pour éviter l'enflure d'esprit, soit pour appeler Dieu au secours de nos faiblesses et attirer sa bénédiction sur nous.

La seconde est qu'en cas de doute nous devons incliner toujours à ce qui est plus favorable, utile ou honorable au prochain et de plus grande édification, fuyant soigneusement tout ce qui peut causer le moindre trouble ; ce qui a lieu non-seulement dans les corrections, quand on doute s'il les faut faire, mais encore dans les œuvres de piété, qu'il est plus expédient de quitter, lorsqu'on prévoit qu'il en doit arriver de grands troubles, car l'expérience nous montre que les saintes entreprises que l'on diffère par ce motif, réussissent mieux avec le temps, et ont plus de succès que si on les avait poussées d'abord avec trop de force. L'esprit de Dieu

est un esprit de douceur, qui est agissant à la vérité, mais qui n'est point violent ni turbulent.

La troisième est que lorsque ces deux règles ne suffisent pas pour nous résoudre, il faut recourir à la prière, et après avoir plusieurs fois imploré la lumière du Saint-Esprit avec ardeur, se dépouiller devant Dieu de tout autre intérêt ou prétention que celle de sa gloire. Alors nous devons espérer que Dieu bénira la résolution que nous aurons prise avec un si grand désintéressement, et nous tenir aussi assurés que s'il nous disait lui-même : *Voilà la voie que vous devez tenir, marchez en assurance, ne détournez ni à droite ni à gauche.*

III. POINT.

Pesez l'avertissement que vous donne saint François de Sales au livre 8 de l'amour divin, d'éviter une tentation ennuyeuse qui arrive souvent aux âmes qui ont un grand désir de suivre la volonté de Dieu en toutes choses. « Car l'ennemi, dit-il, en toutes occurrences les met en doute plutôt qu'une autre. Comme par exemple, si c'est la volonté de Dieu qu'elles jeûnent le vendredi ou le samedi, et choses semblables; en quoi elles consomment beaucoup de temps, et tandis qu'elles s'occupent et embarrassent à vouloir discerner ce qui est le meilleur, elles perdent inutilement le loisir de faire plusieurs biens, dont l'exécution serait plus à la gloire de Dieu, que ne saurait être le discernement du bien ou du mieux auquel elles se sont amusées. Il y a souvent de la superstition à vouloir faire cet examen en de petites choses que Dieu laisse à notre choix; il faut aller à la bonne foi et sans subtilité en de telles rencontres, et faire librement ce que bon nous semblera pour ne point laisser notre esprit, perdre le temps et nous mettre en danger d'inquiétude, de scrupule et de superstition. Dans les choses même de conséquence il faut être bien humble, et ne point présumer de trouver la

volonté de Dieu à force d'examen et de subtilité de discours; mais après avoir demandé la lumière du Saint-Esprit, appliqué notre considération à la recherche de son bon plaisir, pris le conseil de notre directeur ou de deux ou trois autres personnes spirituelles, s'il y échoit, il faut se résoudre et déterminer au nom de Dieu, et ne révoquer plus en doute notre choix, mais le cultiver et soutenir paisiblement, dévotement et constamment. Et bien que les difficultés, tentations, diversités d'événements qui se rencontrent dans l'exécution, nous pussent donner quelque défiance d'avoir bien choisi, il faut demeurer ferme et ne point regarder tout cela, mais considérer que si nous eussions fait un autre choix, nous eussions peut-être trouvé cent fois pire. La résolution étant saintement prise, il ne faut point douter de la sainteté de l'exécution; car s'il ne tient à nous, elle ne peut manquer. Faire autrement, c'est une marque d'un grand amour-propre, ou d'enfance, faiblesse et niaiserie d'esprit. »

TROISIÈME ENTRETIEN

DU SIXIÈME JOUR.

Recours à l'oraison pour obtenir la conformité avec la volonté de Dieu.

« Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

MATTH. 6, 10.

Représentez-vous que le Fils de Dieu vous ouvre le ciel pour vous montrer l'heureux état des saints qui accomplissent parfaitement la volonté de Dieu, et vous avertit de recourir souvent à la prière, si vous voulez obtenir la grâce de les imiter.

I. POINT.

Considérez que la conformité avec la volonté divine est un des plus grands dons du ciel, et que Dieu en est le principal auteur. C'est lui qui a imprimé dans le fond de notre âme une image de sa volonté, c'est-à-dire une puissance capable de vouloir tout ce qu'il veut et de haïr tout ce qu'il hait ; c'est donc à lui de la réduire en acte, de perfectionner son ouvrage, d'achever cette image, d'y mettre la dernière main ; en un mot, de rendre notre volonté déiforme par une ressemblance parfaite autant qu'elle en est capable. C'est pour cela qu'il descend dans le plus profond abîme de notre cœur, soit pour en corriger les défauts et réprimer par sa grâce tous les mouvements qui sont contraires à son plaisir, soit pour le porter au bien, et produire en lui et par lui des actes intérieurs qui portent les traits de cet acte très-simple de sa volonté essentielle, qui comprend en soi tout le bien imaginable. C'est lui, dit saint Grégoire, qui fait par la grâce prévenante que les saints veulent le bien qu'ils ne voulaient pas auparavant, et par la grâce subséquente qu'ils peuvent faire le bien qu'ils veulent (1). Que si cela est véritable, jugez s'il n'est pas juste de recourir à la prière, pour le conjurer de fortifier la faiblesse de notre volonté, et de détruire en elle tout ce qui lui déplaît. Grâce si grande, que saint Augustin ne la peut assez admirer. Mon Dieu, je suis votre serviteur, je suis votre serviteur et le fils de votre servante. C'est vous qui avez rompu mes liens, et je vous en dois offrir un sacrifice de louange. Que mon cœur et ma langue vous louent, et que toutes les puissances de mon âme vous disent : Seigneur, qui est semblable à vous ? Qu'ils vous le di-

(1) S. Greg., l. 2 Mor., c. 10.

sent, et vous, Seigneur, répondez-moi, s'il vous plaît, en disant à mon âme : Je suis ton Sauveur. Qui étais-je , hélas ! et quel étais-je ? Que mal ne voyez-vous pas dans mes actions ? ou si ce n'était dans mes actions, dans mes paroles ? ou si ce n'était dans mes paroles, dans mes désirs et dans mes pensées ? Mais vous , Seigneur, souverainement bon et miséricordieux, vous regardiez avec des yeux de compassion ce gouffre de mort dans lequel je m'étais plongé si profondément, et votre main toute-puissante faisait sortir du fond de mon cœur un abîme de corruption, et cet abîme n'était autre que de ne vouloir pas ce que vous vouliez , et de vouloir ce que vous ne vouliez pas (1).

II. POINT.

Considérez que Dieu veut qu'on lui demande cette conformité et qu'il ne la donne point autrement. Notre Seigneur Jésus-Christ en a fait un des premiers articles de la prière que nous devons faire tous les jours, et nous a donné pour modèle d'une si excellente vertu la pratique des saints qui sont dans la gloire pour nous montrer que c'est l'accomplissement de la divine volonté qui fait les saints sur la terre et les bienheureux dans le ciel. Il ne se contente pas de nous donner une simple instruction sur ce sujet, il nous y porte par ses inspirations, et nous voyons que ses plus grands amis qui ont été animés de son esprit avec une grande effusion de grâces et de lumières, ont eu souvent cette prière dans la bouche , et toujours inviolablement dans le cœur. Souvent il arrive que nous ne savons pas en particulier ce qui est le plus agréable à Dieu ; souvent nous croyons que nous cherchons Jésus-Christ, et nous nous cherchons nous-mêmes ; il est difficile qu'on

(1) S. Aug., l. 9 Conf., c. 1.

ne s'y trompe quelquefois , et que l'amour-propre ne nous dérobe le fruit de nos actions. Que faut-il faire pour bien s'en défendre ? Pensez, dit saint Augustin, que Dieu est au-dessus de vous, et que vous êtes infiniment au-dessous de lui ; qu'il est votre créateur et vous sa créature ; qu'il est votre Seigneur et que vous êtes son esclave, et soumettant votre volonté à la sienne, dites-lui avec le Sauveur du monde : Votre volonté soit faite et non pas la mienne. Sainte Gertrude la répéta un jour trois cent cinquante-cinq fois par une inspiration divine ; et ce saint ecclésiastique, Grégoire Lopez, s'en rendit l'usage si familier, comme il est marqué dans sa vie, qu'à la fin il la dit l'espace de plusieurs années à chaque respiration, ce qui n'est pas possible sans une grâce miraculeuse du ciel.

III. POINT.

Considérez que Dieu qui est jaloux de notre bien , et qui sait combien il est important de lui donner notre volonté et de la soumettre à la sienne, s'abaisse jusque-là que de nous la demander, et d'user lui-même de prières pour l'obtenir. *Mon fils*, dit-il, *donnez-moi votre cœur*. Ne rougions-nous point de notre négligence à la vue d'une si excessive bonté ? faut-il attendre que Dieu nous prie de lui donner notre cœur ? n'est-ce pas à nous de le prier instamment de le vouloir accepter ? Mon fils, nous dit-il, donnez-moi votre cœur, il n'est pas bien entre vos mains, vous le souillerez, vous le perdrez. Donnez-le-moi, j'en veux être le gardien ; je le purifierai , je le sanctifierai , je le remplirai de mes grâces. Bonté infinie ! qu'avez-vous à faire de moi, que vous me prévenez avec tant de douceur ? Ah ! c'est à moi à vous prier de prendre ce cœur rebelle et de l'assujettir au vôtre. *Seigneur, enseignez-moi à faire votre volonté* (1). Je ne me lasserai point de

(1) Ps. 118. 5.

vous faire cette prière, jusqu'à ce que vous l'ayez exaucée. Oh ! que je souhaite que ma vie soit réglée de telle sorte, qu'elle tende toute à l'observation de vos lois et de vos conseils. Je ne tomberai point dans la confusion lorsque je m'appliquerai à garder exactement tous vos commandements ; mais je ne le puis sans vous ; accordez-moi, Seigneur, cette faveur de conduire mon cœur par l'opération de votre grâce, parce que sans vous je ne puis rien faire qui vous soit agréable.

PREMIER ENTRETEN

DU SEPTIÈME JOUR.

Faire la volonté de Dieu avec plaisir.

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et qui êtes chargés ; et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur et vous trouverez ainsi le repos de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger. » MATTH. 11. 28.

Représentez-vous que Notre-Seigneur vous offre le joug de sa loi et de ses conseils, et qu'il vous convie de le prendre, parce qu'il est doux et qu'il y a du plaisir à faire sa sainte volonté.

I. POINT.

Quand le joug de Jésus-Christ serait pesant et fâcheux, nous serions toujours obligés de faire tous nos efforts pour le contenter ; mais il nous ôte cette crainte, et nous assure que

ce joug est doux et léger. *Venez à moi, dit-il, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau léger ;* parole pleine de consolation pour ceux qui veulent plaire à Dieu. On prend tant de peine pour plaire à un homme, et souvent on n'y réussit pas, ou si après avoir essayé cent déplaissirs, et souffert cent rebuts de sa mauvaise humeur, on trouve quelque entrée dans son esprit, il ne faut qu'un soupçon, une parole, un rien pour perdre tout ; mais il n'est rien de plus aisé que de contenter Dieu. Quelque tort que vous lui ayez fait, et quelque offense que vous ayez commise contre lui, il ne faut qu'une larme pour l'apaiser ; parce que c'est un bon père, *qui se contente d'un regret, d'une légère peine pour de grands crimes* (1). S'il est aisé de l'apaiser quand on lui a déplu, il n'est pas moins aisé de lui plaire quand on a regagné son amitié. Il ne faut qu'un cheveu, c'est-à-dire une bonne pensée ; un regard, c'est-à-dire une droite intention (2) ; un verre d'eau, c'est-à-dire la moindre action de charité, pour lui ravir le cœur, et mériter une couronne éternelle, tant il est facile à servir et libéral à récompenser (3). Bien davantage, quand vous seriez réduit à ce point de faiblesse et d'impuissance, de ne lui pouvoir rendre aucun service, quand vous n'auriez ni langue pour le louer, ni mains pour travailler, c'est assez que vous ayez un bon cœur. Le seul désir de lui plaire, s'il est sincère et cordial, suffit pour lui être agréable. Abraham n'immola pas son fils, mais il se mit en devoir de le faire. Dieu prit la volonté pour l'effet, et le récompensa aussi magnifiquement que s'il en fût venu à l'exécution. Vous demandez permission de faire quelque abstinence et on vous refuse, vous avez le mérite du jeûne, quoique vous n'en ayez

(1) Ter. in Andr. — (2) Cant., 4, 9. — (3) Matth. 10, 42.

pas la peine. Vous allez dans la maison d'un pauvre honteux, et vous ne le trouvez pas, vous y retournez une autre fois, et l'ayant trouvé, vous lui donnez l'aumône, vous serez récompensé comme si vous l'aviez donnée deux fois, quoique vous ne l'ayez donnée qu'une fois, parce que vous l'avez voulu donner deux fois. Oh ! que nous avons un bon maître ! ô Seigneur ! que votre joug est doux ! et que je suis inexcusable si je refuse de le porter !

II. POINT.

Non-seulement il n'y a point de peine à contenter Dieu , mais il y a un plaisir et une douceur inexplicables. C'était le plaisir du Fils de Dieu lorsqu'il était sur la terre, c'était sa vie et ses délices. *Ma nourriture*, disait-il à ses apôtres, *est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre* (1). C'est le plaisir de tous ses vrais disciples, qui n'ont rien plus à cœur que de contenter Dieu. Oh ! si Dieu était aussi content de moi, dit chacun d'eux, que je suis content de lui, que je m'estimerais heureux ! Sainte Magdeleine de Pazzi étant un jour ravie en extase, disait à Jésus-Christ dans cet amoureux transport : « Vous savez, mon cher époux, que dès ma plus tendre enfance j'ai toujours désiré de vous plaire ; et si je savais que ce fût votre bon plaisir de me faire sentir les peines éternelles de l'enfer, je me précipiterais moi-même dans ces flammes dévorantes sans tarder un seul moment. Puis se tournant vers ses sœurs : Vous ne savez pas, disait-elle, combien il y a de douceur dans cette seule parole, la volonté de Dieu. » Pareil était le sentiment d'une âme fort élevée en grâce, dont voici la pensée : Depuis que j'ai connu à la faveur de la lumière du ciel les trésors qui sont cachés dans la volonté divine, j'en ai conçu un grand amour,

(1) Joann., 4, n. 34.

qui m'a porté par de très-doux attraites à l'accomplir, et à multiplier les actes de conformité pour y soumettre la mienne. Les fréquentes réflexions que j'ai faites sur son excellence ont tellement augmenté l'estime que j'en fais, qu'il me semble à présent qu'il me serait impossible de faire chose aucune qui fût contraire au bon plaisir de Dieu ; mon âme y trouve tant de bonheur, de joie et de gloire, que s'il fallait qu'elle fût anéantie ou condamnée aux flammes de l'enfer, elle aurait une joie extrême de se conformer en cela à la volonté divine. Cette seule pensée que Dieu serait honoré par ma résignation, ou qu'il accomplirait en moi sa volonté en me réduisant au néant, me touche si sensiblement, que je ne trouve aucun plaisir dans le monde, avec lequel je voulusse changer la joie que j'en ressens. C'est elle qui adoucit toutes mes peines ; tout ce qui m'arrive de plus fâcheux perd toute son amertume lorsque je me tourne vers Dieu, et que je lui dis : Seigneur, qu'y a-t-il de plus doux et de plus aimable que votre volonté ? quel plus grand contentement me peut arriver que de voir ma volonté unie avec la vôtre ? La paix et la tranquillité qui naissent de cette sainte alliance, sont mon unique refuge, et ma consolation en tous les plus tristes accidents. Mon âme y trouve un admirable repos, et une force non pareille pour avancer dans la vertu ; tous les désirs de la propre volonté qui inquiètent le cœur humain, et qui le gênent cruellement y sont éteints. Depuis qu'elle est une fois entrée dans ce paradis céleste par une résignation parfaite, elle est inaccessible à toutes les misères de ce monde, ou si elles y ont quelque accès, elles deviennent si belles et si aimables par l'éclat de la volonté de Dieu qui les couvre de sa lumière plus brillante que les rayons du soleil, qu'il y a du plaisir à les souffrir ; et plus elles sont sensibles à la chair, plus elles consolent et réjouissent l'esprit, augmentant son amour à mesure qu'elles croissent, en sorte qu'il ne s'en peut rassasier.

III. POINT.

Il n'est pas seulement vrai qu'il y a un plaisir souverain à faire la volonté de Dieu, mais il est encore assuré que sans la volonté de Dieu on ne peut trouver ailleurs de solide plaisir ; car toute la joie que peuvent donner les choses créées vient d'un bien faux et trompeur, s'il n'est selon la volonté de Dieu, sans laquelle les vertus mêmes que nous pratiquons ne sont plus vertus, et le bien qui nous arrive n'est plus bien ; car que me sert de jeûner, de veiller, de passer les nuits en prières, de me consumer de travaux et de fatigues, si je ne fais tout cela que de ma propre volonté ? Et toutes les consolations et les délices que je ressens dans les plus hautes élévations d'esprit, ne sont-ce pas des illusions, si elles ne viennent du Père des lumières qui est le Dieu de toutes les consolations vraiment spirituelles ? Je veux que le bien qui me donne de la joie soit un bien véritable, c'est toujours un bien créé et fini, et s'il est fini et limité, il est fort petit en comparaison de mon cœur dont la capacité est infinie ; la joie qu'il me cause n'est qu'une goutte d'eau qui ne peut éteindre ma soif. Quand même il serait plus grand qu'il n'est, toujours il est changeant et périssable ; et lorsqu'il finira, il me donnera plus de tristesse qu'il ne m'a causé de joie ; car telle est la condition des choses mortelles, dont la perte est toujours plus sensible que la jouissance n'en est agréable. C'est pourquoi saint Augustin dit excellemment que celui qui veut se réjouir en toute assurance, doit mettre sa joie en celui qui ne peut périr (1) ; car, dit saint Prosper dans les sentences qu'il a recueillies des écrits de ce grand docteur, quiconque prend Jésus-Christ pour l'objet de sa joie, ne peut

(1) S. August., in Ps. 84.

être privé de son contentement. La joie qui naît d'un bien éternel, n'a point de bornes dans sa durée. Mais je veux qu'il y ait un bien créé qui dure toujours, et dont je ne puisse perdre la jouissance, quelque grand qu'il soit, il ne me peut rendre parfaitement content; parce que mon cœur n'est fait que pour Dieu, et jamais il n'aura de repos qu'il ne soit arrivé à son centre. Je dois donc être persuadé que tout mon bonheur consiste à m'unir inséparablement à sa sainte volonté, et dans ce sentiment lui dire du fond de mon cœur: O mon souverain bien, ne permettez pas que je m'aveugle jusqu'à ce point, de croire que le plaisir que je cherche hors de vous me puisse rendre heureux et content; car la joie qui peut produire cet effet ne se donne qu'à ceux qui vous servent de bon cœur; vous seul êtes la source de leur joie; la vraie félicité est de se réjouir en vous, de vous et pour vous; on ne la trouve point ailleurs. Quand je serai parfaitement uni à vous, et que tout ce qui est en moi aura avec vous une liaison d'amour et de grâce, je n'aurai plus ni peine ni douleur; alors ma vie sera pleine de joie, parce que je serai plein de vous (1). Si je ne suis pas encore exempt d'inquiétude et de trouble, c'est que je ne suis pas arrivé à cette union parfaite; et parce qu'il y a encore du vide dans mon cœur que vous ne remplissez pas, je traîne une vie languissante et je suis à charge à moi-même.

(1) S. Aug., l. 10 Conf., c. 28.

DEUXIÈME ENTRETIEN

DU SEPTIÈME JOUR.

Mettre son bonheur et sa félicité à faire la volonté de Dieu.

« Heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la pratiquent. »

LUC. 11. 28.

Figurez-vous que Jésus-Christ vous donne la liberté de choisir ce que vous croyez pouvoir vous rendre plus heureux, et que vous lui répondez : Seigneur, il ne m'appartient pas de choisir ; je mets tout mon bonheur à faire votre sainte volonté ; car je crois fermement ce que vous avez dit, que bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu qui leur déclare ses volontés, et les exécutent fidèlement.

I. POINT.

Considérez que Dieu tire sa béatitude du fond de sa volonté ; ce qui se peut entendre en trois manières : la première, parce qu'il fait tout ce qu'il veut (1) ; sa volonté est toute-puissante, rien ne lui peut résister. Or, celui-là est heureux, comme dit saint Augustin, qui peut faire tout ce qu'il veut, et qui ne peut rien vouloir qui ne soit bon. La seconde, parce qu'il trouve dans soi-même tout ce qu'il peut désirer sans sortir au dehors. Or, celui-là est heureux, qui est parfaitement content et qui a tout ce qu'il désire. Qu'est-ce que la béatitude ? Le repos de tous les désirs. La troisième, parce qu'en

(1) Ps. 113. 3.

s'aimant lui-même, et se possédant par connaissance et par amour, il jouit d'un bien infini, et trouve dans cette jouissance une source éternelle de joie si abondante, si pleine, si exubérante, qu'elle se répand sur tous les prédestinés, et fait les bienheureux dans le ciel. O quel bonheur ! ô quelle joie ! dont les écoulements peuvent faire une infinité de bienheureux. *Courage, serviteur bon et fidèle, parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous établirai sur beaucoup, entrez dans la joie de votre Seigneur, car vous ne la pouvez pas faire entrer toute dans votre cœur* (1). Quand vous auriez tous les cœurs des hommes et des anges, vous trouveriez de quoi les remplir ; et après les avoir remplis, il en resterait encore de quoi remplir une infinité d'autres cœurs plus grands et plus capables que tous ceux-là. Noyez-vous donc heureusement dans cette mer de délices, et commencez de bonne heure d'en goûter la douceur, en vous unissant au cœur de Dieu qui en est la source, et qui seul la peut comprendre.

II. POINT.

Considérez qu'il n'y a rien de plus malheureux qu'un homme qui fait sa propre volonté ; car comme la volonté de Dieu est la source de tous les biens, la propre volonté de l'homme est la source de tous les malheurs. Elle a trois qualités opposées à celles de la volonté divine. Il n'y a rien de plus faible, elle ne peut rien faire d'elle-même de tout ce qu'elle veut, excepté le péché, qui la tue en lui ôtant la vie de grâce. Il n'y a rien de plus indigent et affamé ; elle ne trouve rien en soi ni hors de soi qui la puisse contenter. Enfin, il n'y a rien de plus chagrin, de plus triste ni de plus noir ; c'est un enfer anticipé, c'est l'ennemi mortel de notre âme, pire cent fois que tous les démons. Et le saint abbé Abraham étant interrogé par l'abbé Pimène, par quels artifices les esprits malins nous

(1) Matth. 25. 21.

attaquaient, répondit fort à propos : Les démons ne nous font point la guerre, parce que nous faisons ce qu'ils veulent ; mais nos propres désirs sont devenus nos démons, et ce sont ces cruels ennemis qui nous tourmentent et nous précipitent dans un abîme de désordres et de misères. » Ah ! combien de fois nous ont-ils ravi les biens du ciel ? combien de fois nous ont-ils fait fouler aux pieds le sang de Jésus-Christ ? combien de fois nous ont-ils réduits au désespoir ? O mon âme ! jusqu'à quand serons-nous esclaves de ces tyrans, qui nous ôtent la joie et le repos ? N'apprendrons-nous jamais à nos dépens combien il est dangereux de s'éloigner de la conduite de Dieu pour suivre nos inclinations déréglées ? Quel mal ne doit craindre celui qui quitte son souverain bien, et quel bien peut-il espérer ?

III. POINT.

Considérez que pour éviter tous ces malheurs et mener une vie heureuse, le grand secret est de se lier indissolublement à la volonté divine. De là naît la joie des enfants de Dieu, la paix qui surpasse tous les plaisirs des sens, la tranquillité de l'esprit et tout le bonheur de la vie, pareil à celui des saints, qui sont au-dessus de tout ce qui peut troubler leur repos, et qui ont moins de plaisir, pour ainsi dire, d'être parfaitement heureux, que de l'être parce que Dieu le veut. La raison est que tout le trouble de l'esprit naît de la crainte des maux qui nous affligent ou du désir des biens qui nous manquent. Or, celui qui ne veut que ce que Dieu veut, ne peut rien désirer qui ne lui arrive ; et celui qui veut tout ce que Dieu veut, ne peut rien craindre qui l'afflige ; car sachant que c'est la volonté de Dieu qui souffre, il est plus content de souffrir que de ne pas souffrir ; et comme l'homme propriétaire de ses désirs trouve souvent son malheur et son enfer au milieu des plus grandes prospérités et félicités du siècle, de même celui-ci trouve souvent un paradis au milieu des plus grandes ad-

versités. Il y est comme les enfants d'Israël dans la fournaise de Babylone, comme le buisson ardent au milieu des flammes, ou pour mieux dire, comme Notre-Seigneur dans l'arbre de la croix, où il ne perdit pas un rayon de la béatitude, ainsi que dit sainte Catherine de Sienne dans ses Dialogues.

Tenons donc pour une maxime indubitable, que tout ce que nous faisons par le choix de notre propre volonté, ne peut nous rapporter que du malheur ; au lieu que tout réussit pour notre bien, lorsque nous suivons la volonté de Dieu. Noé ne voulut jamais sortir de l'arche que Dieu ne le lui eût ordonné, quoique le déluge fût passé ; que craignait-il ? Rien autre chose que de faire sa propre volonté, car elle ne porte jamais que malheur, comme il paraît par l'exemple de Loth, lequel ayant été averti de se retirer sur une montagne pour se sauver du feu de Sodome, aima mieux s'arrêter à Ségor, où la passion de ses filles le fit tomber dans l'inceste, et d'où la peur le fit sortir, pour nous apprendre qu'il n'y a point de lieu plus assuré que celui où Dieu nous veut, ni de plus dangereux que celui où nous voulons être pour contenter notre amour-propre sous quelque prétexte que ce soit.

TROISIÈME ENTRETIEN

DU SEPTIÈME JOUR.

Mettre toute sa sagesse et sa conduite à faire la volonté de Dieu.

« Je t'ai montré la voie de la sagesse, je t'ai aplanie la route de l'équité. Quand tu marcheras, tes pas ne resteront point arrêtés ; quand tu courras, tu ne chanceleras point. » Prov. 4. 11.

Figurez-vous que Jésus-Christ vous invite à le suivre et à vous mettre sous sa conduite, vous promettant de vous enseigner le chemin de la sagesse, et de vous mener par les sentiers de la justice, où d'abord que vous serez entré vous vous trouverez au large, et vous ne rencontrerez point d'écueil qui vous fasse broncher au milieu de votre course.

I. POINT.

Considérez que la volonté de Dieu n'est point une puissance aveugle, mais éclairée d'une sagesse infinie qui règle tout, qui ordonne tout, qui ne peut errer dans ses ordres, et qui de toute éternité a vu, pesé, considéré tout ce qu'elle peut faire et ordonner, et ce qui en peut arriver. De là vient que, comme elle est infailible, elle est aussi immuable dans ses décrets, parce qu'il ne peut rien arriver de nouveau qu'elle n'ait prévu, et d'ailleurs jouissant d'un bien infini qui est Dieu même, et se trouvant toute remplie de la plénitude de ses perfections, il n'y a rien dans la créature qui la puisse obliger au changement, vu que tous les biens créés ne peuvent rien ajouter à sa joie ni à son bonheur. Que si quelquefois elle

semble se laisser fléchir à nos prières, ce n'est pas qu'elle prenne une nouvelle résolution contraire à celle qu'elle avait formée auparavant, c'est que son décret n'était pas absolu, mais seulement conditionnel; car Dieu de toute éternité, par un acte très-simple, a formé tous ses desseins et pris toutes ses résolutions, non-seulement sur tout ce qu'il pourrait faire, ordonner ou permettre dans toutes les hypothèses possibles; de là vient que lorsqu'il tire le monde du néant, qu'il le gouverne, qu'il change, qu'il renverse les états et les empires, qu'il fait paraître par succession de temps diverses affections d'amour, de haine, de tristesse, de joie et de colère, toutes ces vicissitudes, ces altérations et ces changements sont dans la créature; rien ne change dans lui-même, tout ce qui y est présent y a été avant tous les siècles, et y sera dans toute l'éternité. O sagesse incompréhensible! ô abîme de grandeur! ô capacité du cœur de Dieu infiniment infinie, que vous êtes admirable (1)! Toutes les choses mobiles et passagères ont en vous une cause qui est éternelle et immobile; toutes les choses muables ont en vous une origine immuable, et toutes les choses privées de raison et sujettes au temps ont en vous des raisons vivantes et immortelles; car vous êtes l'être suprême, et vous ne changez jamais. Le jour présent ne se passe point en vous qui êtes toujours immuable et toujours le même; et toutefois c'est en vous-même qu'il se passe, parce que tous les temps sont en vous aussi bien que toutes les autres choses du monde; et qu'ils ne pourraient suivre leurs révolutions ordinaires, s'ils ne trouvaient en vous l'affermissement immobile de leur mouvement et de leurs cours.

Votre parole, Seigneur, subsistera éternellement dans le ciel (2) votre vérité passera de siècle en siècle, vous avez affermi la terre, et elle demeurera toujours. Le jour subsiste par votre ordre, car toutes les créatures vous sont assujetties (3).

(1) S. August., l. 1, Conf., c. 6.— (2) Ps. 118, 90.— (3) Ps. 118, 9

II. POINT.

Considérez que la propre volonté de l'homme a trois qualités totalement opposées à celles de la volonté de Dieu ; car au lieu que la volonté divine ne peut errer dans sa conduite, parce qu'elle est éclairée d'une sagesse infinie, la propre volonté est aveugle ; voilà pourquoi elle se trompe aisément et fait autant de chutes que de pas lorsqu'elle se veut conduire elle-même. Secondement, au lieu que la volonté divine est immuable dans ses résolutions, la propre volonté est inconstante et volage. Elle embrasse aujourd'hui ce qu'elle fuira demain ; ce qu'elle veut maintenant, elle ne le voudra plus un peu après. En une heure elle fera cent résolutions contraires, et comme elle n'a pas en elle-même un bien capable de la remplir, et qu'elle n'en trouve point dans les créatures auxquelles elle s'attache, de là vient qu'elle est en de continuelles inquiétudes, et courant avec empressement à tous les objets qui l'attirent, elle prend aussitôt le change, parce qu'il n'y a rien qui la contente. Enfin, au lieu que la volonté divine met l'ordre partout, d'où s'ensuit la paix et la concorde dans l'univers, la propre volonté est la cause de tous les désordres qui arrivent dans le monde ; car elle a l'insolence de se mettre au-dessus de Dieu, en foulant aux pieds ses commandements, qui est un dérèglement horrible ; et néanmoins par une infâme lâcheté elle se met en même temps au-dessous des appétits brutaux, qu'elle devrait commander. Et pour troisième désordre, elle abuse de toutes les créatures, en les détournant de la fin pour laquelle Dieu les a faites, qui n'est autre que sa gloire, et se les appropriant avec autant de liberté, comme si elle était la souveraine.

III. POINT.

Considérez que l'unique remède à tous ces désordres est la conformité avec la volonté de Dieu, que notre volonté étant unie à la sienne devient en quelque manière infaillible et immuable, et par ce moyen elle peut régler sûrement toutes nos actions, et les conduire heureusement à leur dernière fin, qui est le dernier point de la sagesse. D'où il s'ensuit que c'est la dernière folie de se séparer du bon plaisir de Dieu, pour s'abandonner à son sens et à son propre jugement. C'est se précipiter aveuglément dans un gouffre de malheurs; c'est renoncer volontairement à son repos, à son bonheur et à sa félicité; c'est violer tout d'un coup tous les droits que Dieu a sur notre liberté, et changer son amour en fureur à notre grand préjudice; et quand tout cela ne serait point, ce serait toujours le dernier trait d'imprudence de nous laisser gouverner par un aveugle qui ne sait ce qui nous est bon, qui prend presque toujours le bien pour le mal, et le mal pour le bien; principalement si nous pouvons nous mettre sous une conduite pleine d'amour et de sagesse, sous laquelle nous pouvons tout espérer et nous n'avons rien à craindre.

Etablissons donc solidement cet admirable principe de la vraie prudence qui doit régler tout le cours de notre vie, que de toutes les choses du monde les unes sont en notre pouvoir et en notre devoir, les autres n'y sont pas. A l'égard de celles qui ne dépendent pas de nous, comme la santé, la maladie, la vie, la mort, nous ne devons pas nous en occuper, vu que nos soins sont inutiles; que nous en ayons du chagrin, que nous n'en ayons point, il n'en sera ni plus ni moins. Recevez-les donc de la main de Dieu avec indifférence, et, s'il est possible, avec joie, mais toujours avec respect.

Il n'y a que celles qui sont de notre devoir qui nous doivent occuper et nous donner du souci, encore faut-il qu'il soit réglé selon le bon plaisir de Dieu. Sans lui nous ne pouvons rien faire. Si nous faisons quelque bien, rapportons-le tout à sa gloire, si nous tombons en quelque faute, recourons à sa miséricorde; mais quoiqu'il arrive, tenons-nous toujours étroitement unis à sa sainte volonté. C'est à lui à gouverner tout, notre sagesse consiste à vouloir tout ce qu'il veut, et notre perfection à l'exécuter comme il le veut.

PREMIER ENTRETEN

DU HUITIÈME JOUR.

Mettre toute sa perfection à faire la volonté de Dieu.

« Marchez devant moi, et soyez parfait. » GEN. 17. 1.

Représentez-vous que Notre-Seigneur vous invite à sortir de vous-même et du centre de votre propre volonté, où vous faites votre plus ordinaire demeure, et qu'il vous dit comme autrefois au patriarche Abraham : *Marchez en ma présence, et soyez parfait*; ou comme il dit à ce jeune homme de l'Évangile : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez et me suivez* (Matth., 19, 21).

I. POINT.

Considérez que la volonté de Dieu n'est pas seulement sainte, mais la sainteté même; car que veut dire ce mot de

sainteté, sinon l'amour de Dieu, qui est une adhérence et une union avec l'être le plus noble et le plus parfait qui puisse être? C'est pourquoi Dieu n'étant pas seulement uni à soi-même par amour, mais étant essentiellement l'amour même par lequel il s'aime autant qu'il est aimable, il s'ensuit que l'amour qu'il se porte est essentiellement saint, et par conséquent sa volonté qui est un acte d'amour très-simple, est la sainteté même, et cela en trois manières : sainteté d'affection, parce qu'il veut tout pour l'amour de lui-même ; sainteté d'action, parce qu'il fait tout pour l'amour de lui-même ; sainteté de communication, parce qu'il donne tout pour l'amour de lui-même. De là vient que tout ce qui est saint, ne l'est que par participation de l'amour que Dieu se porte, qui est la source de toutes les vertus, de toutes les grâces, de tous les dons du Saint-Esprit, et de toutes les bonnes œuvres qui ont été, qui sont et qui seront à jamais. C'est par cette raison que les anges, ravis d'étonnement et abîmés dans le respect, chantent ce cantique éternel de gloire : *Sanctus, sanctus, sanctus* : saint dans ses affections, car il n'aime rien que pour le souverain bien ; saint dans toutes ses œuvres, car il les rapporte toutes à la gloire du souverain bien ; saint dans ses communications, car tout don saint et parfait descend du Père des lumières. Sans vous, ô très-pur amour ! ô sainte volonté de mon Dieu ! je ne pourrais pas seulement former une bonne pensée ; sans vous il n'y aurait pas un seul rayon de vertu dans tous les saints. Et partant, c'est à vous que je m'adresse pour vous conjurer de me donner tout le bien qui me manque, pour vous remercier de celui que vous m'avez fait par votre miséricorde, et pour demander humblement la continuation de vos bontés. O très-aimant et très-aimable cœur de Jésus, dont l'amour fait tous les saints, comme le soleil fait tous les astres, sanctifiez mon âme par votre grâce, rendez-moi saint, afin que je vous aime ! faites que je vous aime uniquement, afin que

je sois saint, comme vous voulez, et parce que vous voulez que je le sois.

II. POINT.

Considérez l'horrible malice de la propre volonté, opposée à la sainteté de la volonté de Dieu. Tous les mouvements du cœur de l'homme se peuvent rapporter à deux, vouloir et ne vouloir point. Pour être pur et saint, il faut que le premier mouvement ne se porte jamais qu'au bien, et que le second s'oppose toujours au mal. Que fait un méchant cœur qui suit sa propre volonté? Par un étrange renversement il ne se porte jamais qu'au vice, et s'oppose toujours à la vertu. Son amour-propre prenant la place de l'amour divin, corrompt toutes ses affections, souille toutes ses actions, et par une communication contagieuse, il répand son venin au dehors, et remplit le monde de scandales. On ne saurait assez faire de réflexion sur ceci, et quelque effort que nous fassions, nous ne connaissons jamais à fond la malice de notre propre volonté; c'est un abîme impénétrable. Elle est seule la mère de tous les crimes; elle nous fait plus de mal toute seule, et nous nuit davantage que tous les démons, puisqu'ils ne nous pourraient rien faire, si elle ne leur prêtait la main. C'est elle qui nous trahit, et qui conspire notre ruine avec nos ennemis; c'est elle qui allume le feu de l'abîme, et qui est pire toute seule que tous les enfers ensemble; et néanmoins, après avoir fait tant de maux, par un surcroît de malice épouvantable, elle veut paraître juste en accusant Dieu d'injustice. C'est la plainte que saint Augustin fait d'un mauvais cœur : il veut paraître juste, et faire passer Dieu pour méchant (1). Qui n'aurait horreur d'une si grande méchanceté? Quand il n'y aurait point d'autre motif qui nous portât à la

(1) S. Aug. in Ps. 100. 4.

mortification, ne devrions-nous pas l'aimer et l'embrasser de tout notre cœur, parce qu'elle nous aide à détruire un monstre si cruel et si funeste? Cependant notre aveuglement est si grand, que nous aimons notre perte et nous en fuyons le remède. *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur pesant? Pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge (1)?*

III. POINT.

Considérez que la sainteté de Dieu consiste à s'aimer soi-même, et toutes choses pour l'amour de lui-même, et à faire sa propre volonté; mais que notre sainteté au contraire consiste à nous haïr nous-mêmes, à n'aimer rien que pour Dieu, et à faire en tout la volonté de Dieu. Pesez ces trois raisons pour vous convaincre, et pour imprimer cette importante vérité dans votre cœur.

La sainteté, selon quelques théologiens, n'est point une simple qualité, mais un assemblage de toutes les vertus sortables à notre état. Or, celui qui est parfaitement conforme aux volontés de Dieu, peut dire qu'il a trouvé le moyen d'unir et ramasser toutes les vertus en son cœur; car qu'est-ce que Dieu veut de lui, sinon qu'il aime l'humilité, la patience, la charité et toutes les autres qualités nécessaires à sa sanctification?

Secondement, la sainteté consiste dans l'union avec Dieu. Or, il n'y en a point de plus parfaite en cette vie que celle de la volonté. Celle de l'entendement ne sera parfaite que dans le ciel, où nous verrons Dieu face à face. Mais ici-bas, qui m'empêche de vouloir tout ce que Dieu veut? Si je le fais, l'union de ma volonté avec la sienne sera parfaite.

En troisième lieu, la vraie dévotion, la sainteté et la per-

(1) Ps. 4. 3.

fection ne sont qu'une même chose sous divers termes. Or, la vraie dévotion consiste à vouloir ce que Dieu veut, surtout au temps de l'affliction, soit intérieure ou extérieure qui nous traverse. Considérez attentivement ces paroles d'un auteur fort spirituel (1) : S'il arrive quelquefois que vous vous sentiez triste, languissant, abattu sous le poids de la nature corrompue, privé de goût et d'affection sensible pour les choses spirituelles, pauvre, désolé, comme délaissé de Dieu, ne vous abattez point pour cela, mais abandonnez-vous au bon plaisir de Dieu, et priez-le que sa volonté s'accomplisse en vous pour sa plus grande gloire. Croyez-moi, ce nuage triste et obscur se dissipera bientôt, et la lumière éclatante du soleil de justice qui est Jésus-Christ, luira sur vous avec plus de clarté et de beauté qu'auparavant, et vous fera connaître que Dieu vous aime et que vous lui êtes agréable.

Lorsqu'il arrive que Dieu nous soustrait la douceur de sa présence, et qu'il semble être aussi éloigné de nous que s'il y avait une épaisse muraille entre deux, ou qu'il nous eût délaissés comme son Fils dans la croix : de sorte que nous ne sentons non plus de force ni de secours de sa part, que s'il ne voyait point nos misères, ou s'il n'écoutait point nos vœux et nos soupirs, nous ne devons point pour cela perdre courage, ni chercher de la consolation en aucune créature mortelle, mais demeurer fermes dans la désolation, et nous appuyer sur les paroles de Jésus-Christ, où toute notre force est cachée : *Votre volonté soit faite* (2). Oh ! que cette parole est agréable à Dieu ! heureux celui qui la peut dire de cœur en cet état.

Dieu a coutume de donner au commencement le lait des consolations spirituelles à ceux qu'il veut conduire à la perfection ; mais quand ils ont fait un notable progrès dans la vertu, alors il se retire, non pour les abandonner, mais

(1) Blossius, in Instit. spi. — (2) Matth. 6. 10.

pour tirer des preuves de leur fidélité; car la solide dévotion ne consiste pas dans ces goûts sensibles, mais dans un parfait anéantissement de notre amour-propre, et dans une entière résignation à la volonté divine. Celui-là est vraiment dévot et parfait qui, s'appuyant sur le secours de la grâce, demeure aussi étroitement uni à la volonté de Dieu dans la pauvreté que dans l'abondance, et dans la désolation que dans la consolation; qui dans tous les événements se trouve également paisible et content de Dieu, en quelque façon qu'il dispose de lui, sait ce que c'est que la vie intérieure et la vraie dévotion qui l'accompagne.

Si quelqu'un, touché d'un grand désir de jouir des consolations célestes que Dieu communique à ses enfants, demeurerait néanmoins content du refus qui lui en serait fait, et se résignait entièrement au bon plaisir divin, celui-là recevrait une plus grande grâce que si on lui accordait ce qu'il désire; car il y a cent fois plus de grâce, de mérite et de gloire dans cette abnégation de sa propre volonté, que dans toutes les consolations sensibles.

Celui qui aime sa perfection d'un amour sincère, ne doit point désirer ceci ni cela, quelque saint qu'il soit, mais recueillir et unir tous ses désirs dans la seule volonté de Dieu; car il y a bien plus de perfection et de sainteté à dire de grand cœur avec saint Paul : Seigneur, que voulez-vous que je fasse, qu'à faire des miracles, à être ravi en extase et à se voir élevé jusqu'au troisième ciel; il n'y a rien qui puisse mettre un homme en assurance, ou le rendre vraiment juste, jusqu'à ce qu'il ait renoncé à sa propre volonté. Tandis qu'il manquera de le faire, qu'il sache qu'en matière de perfection, il n'a fait aucun progrès considérable devant Dieu.

Le fondement de toutes les vertus est d'avoir une bonne volonté; mais de n'avoir qu'une même volonté avec Dieu, cela passe l'excellence de toutes les vertus, et c'est en quoi gît toute la perfection.

DEUXIÈME ENTRETEN

DU HUITIÈME JOUR.

Faire toutes les volontés de Dieu avec un amour fidèle, généreux, vigilant et constant.

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » JOAN. 14, 23.

Figurez-vous que vous êtes avec les disciples de Notre-Seigneur dans le cénacle, et que ce divin maître étant prêt d'aller à la mort, vous recommande l'observation de ses commandements et de ses conseils, et qu'il vous dit avec une admirable douceur : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.*

I. POINT.

Considérez que pour accomplir parfaitement toutes les volontés de Dieu il faut avoir de l'amour, parce que c'est l'amour de Dieu qui nous donne de la force et qui nous fait trouver du plaisir à le servir.

Il a été écrit de moi à la tête du livre, que je ferais votre volonté ; mon Dieu, je le désire et j'ai votre loi au milieu de mon cœur (1). Que veulent dire ces paroles : *J'ai votre loi au milieu de mon cœur* ? C'est-à-dire, selon l'explication d'un savant interprète, je suis résolu de garder votre loi aussi chë-

(1) Ps. 39, 9.

rement que mon cœur, parce que l'un et l'autre me donnent le mouvement et la vie. Je ne respire que votre loi, je ne parle que par votre loi, je n'agis que par votre loi. Il me serait autant impossible de vivre sans votre loi que de vivre sans cœur, et s'il me fallait choisir l'un des deux, je me laisserais plutôt arracher le cœur du milieu de mon sein, que votre loi du milieu de mon cœur (1). Plût à Dieu que nous eussions ce généreux sentiment, qui est véritablement digne du cœur de Jésus-Christ ! Nous ne trouverions rien de difficile dans l'exécution de toutes les volontés de Dieu, il nous serait aussi aisé de les accomplir, que de respirer et de faire toutes les fonctions de la vie, car notre vie est dans sa volonté (2). La loi de Dieu, qui nous déclare sa volonté, est à notre cœur ce que le cœur est au corps, c'est le principe de la vie. Le cœur est la source des esprits de vie, qui facilitent l'action, le mouvement, le travail des puissances corporelles et organiques. Et la loi évangélique est la source inépuisable des grâces et des lumières divines que Jésus-Christ nous a acquises avec le prix de son sang, et qu'il a attachées à l'exécution de ses saintes volontés. Donc, si j'aime sa loi qui me les intime, si j'en fais le principe de ma vie et le cœur de mon cœur, est-il croyable qu'il me refuse ses grâces, dont le plaisir victorieux triomphe avec tant de douceur et de force, comme dit saint Augustin, de toutes les difficultés qui se présentent, lui qui ne les refuse pas à ceux mêmes qui ne l'aiment point ? Si les membres du corps suivent avec plaisir le mouvement du cœur, à raison de l'alliance et de la correspondance naturelle qui les unit à ce principe, pourquoi est-ce que la loi de mon Dieu ne me sera pas agréable, si je me lie par amour à sa sainte volonté ? Et si la vie naturelle, qui prend sa source du cœur, nous charme si fort par sa douceur, pourquoi la vie de la grâce, qui tire sa source du

(1) Agellius in Ps. 39. — (2) Ps. 29, 6.

cœur de Dieu, me sera-t-elle fâcheuse et importune? La vie des sens est plus douce que la vie des plantes, parce qu'elle est plus noble; la vie raisonnable est plus agréable que celle des sens, parce qu'elle est plus excellente; donc la vie de grâce, qui les surpasse toutes en noblesse, les doit aussi surpasser en plaisirs et en délices. Que si vous ne les goûtez pas encore, en voulez-vous savoir la cause? Les malades et les enfants ont de la peine à marcher, ce que les hommes sains et robustes font avec plaisir. Vous avez de la peine à pardonner une injure, à souffrir une correction, à écouter un avis charitable, avouez que vous êtes malade, ou que vous êtes encore enfant dans la vie de l'esprit. Le joug du Fils de Dieu est doux à ceux qui l'aiment, mais votre amour est faible et languissant. Si vous l'aimiez ardemment, si vous l'avez au milieu de votre cœur, comme le Prophète, vous diriez avec lui : *Oh ! que vos paroles sont douces à ma bouche, elles sont plus douces que le miel* (1). Pourquoi? parce que je les ai cachées au fond de mon cœur (2). Les éléments ne pèsent point dans leur centre, mettez la loi de Dieu au centre de votre cœur, vous ne la trouverez point pesante; elle est au milieu du cœur comme un soleil qui éclaire toutes les puissances de l'âme (3). Le soleil verse ses influences sans peine, il éclaire sans violence, il jette ses rayons en un moment de l'orient à l'occident. Aimez la loi de Dieu, ayez à cœur la soumission à son bon plaisir, faites que sa sainte volonté règne par son amour dans votre âme, elle vous éclairera avec une vigueur et une douceur incroyables, elle agira avec une tranquillité si grande, que vous en serez étonné. Elle est au milieu du cœur comme un trésor, où nous trouvons sans peine tout ce que nous pouvons souhaiter sans sortir de nous-mêmes, sans dépendre de personne, sans aller chercher ailleurs ce qui nous manque. Quelle peine ne prend

(1) Ps. 118, 113. — (2) Ps. 118, 11. — (3) Ps. 18, 9.

pas un homme avare pour trouver un trésor ? quel soin pour le garder ? n'en perd-il pas le sommeil, ne s'expose-t-il pas à toutes sortes de périls ? et néanmoins il ne s'en plaint pas, la peine lui est agréable, les dangers ne l'étonnent point, pourvu qu'il ait ce qu'il désire. Pourquoi serons-nous moins soigneux d'amasser des richesses dans le ciel, qui ne nous coûtent que le désir ? Enfin, elle est dans le cœur comme une source de délices inépuisables, semblables à ces sources d'eaux vives qui coulent avec impétuosité du Liban (1), mais qui le rendent fertile, et y font naître une abondance de fruits et de fleurs. La rapidité de son cours ne fait violence qu'à nos passions déréglées, elle ne choque que nos vices ; ce n'est pas l'observation de la loi d'amour qui nous fait de la peine et qui trouble notre repos, c'est le violement de ses ordonnances et le mépris qu'on en fait. Est-il étrange qu'une planche pourrie, bouleversée des flots et agitée des vents, s'aille briser contre un écueil ? et faut-il s'étonner si les pécheurs, qu'une passion déréglée pousse avec furie contre la loi de Dieu, y trouvent de la dureté qui les effraie et qui les brise souvent en punition de leur désobéissance. Aimez la volonté de Dieu, aimez ses inspirations et ses conseils, aimez sa loi, ayez-la dans le cœur, elle en fera un paradis de délices (2). Il est vrai, Seigneur, c'est un grand plaisir que de vous servir par amour (3) ; c'est ce qui soulage tous nos travaux et ce qui adoucit toutes nos peines. L'amour ne regarde point son intérêt, il ne craint point de s'incommoder, il ne cherche que votre bon plaisir en toutes choses. O Jésus ! que votre amour est doux ! que sa parole a de charmes, qu'il entre doucement dans le cœur, qu'il le saisit et le serre fortement (4) ! Ah ! que je souhaite qu'il m'engage dans les liens d'une éternelle servitude, qu'il me rende totalement esclave,

(1) Cant. 5, 15. — (2) Marcus eremita, opus. de cord. et leg. spir. —

(3) Thomas Malleolus in soliloquio anixæ, c. 25. — (4) Ibidem.

qu'il m'assujettisse totalement à son empire et qu'il fasse que je sois tout à vous, comme une chose qui vous appartient en propre ; car je ne suis jamais plus libre que lorsque je suis captif de votre amour, que je suis dépouillé de toute propriété et que je ne suis plus à moi-même. O Seigneur ! je suis votre serviteur, je dis tout vôtre, parce que vous m'avez acheté. Je suis tout vôtre de grand cœur, et je n'ai point de honte de vous appartenir, j'en fais gloire et je ne veux plus être à moi. Aidez-moi à me défaire de moi-même et d'en quitter la propriété. Allumez en moi le feu de votre charité, faites-en rejaillir une étincelle qui m'embrase, et mon cœur brûlera d'une sainte ardeur, et deviendra tout pur, tout éclatant et plein de délices, parce que votre amour en bannira tous les vices et détruira tous mes péchés. Tenez-moi par les chaînes de votre amour, et tout chétif que je suis je ne me départirai jamais de votre service. Voilà quelle est la force et la douceur de l'amour, il fait que l'âme aime le bien de sa servitude et qu'elle se plaît dans le travail. *Il est fort comme la mort*, car il se consume tout pour le service de Dieu. Il est plus fort que la mort même, car elle ne consomme que le corps, qu'elle change en poudre et en cendre ; mais l'amour transforme l'âme en Dieu, prête à s'anéantir pour son service (1). C'est donc l'amour qui nous attache au service de Dieu, c'est lui qui nous fait esclaves de ses volontés, c'est lui qui nous fait exécuter parfaitement tout ce qu'il ordonne ; notre obéissance est la gloire, la fleur et le fruit de son amour, amour fidèle, amour généreux, amour vigilant et constant, ce sont les qualités qui le doivent accompagner.

II. POINT.

Considérez que la fidélité est une qualité inséparable du vrai amour. La charité est le nerf de la fidélité, et la fidélité

(1) Cant. 8, 7.

est la force et la vigueur de la charité. Alors le nom et le fruit qu'elles portent est véritable, quand leur mutuelle alliance demeure indissoluble (1). Dieu ne nous traite pas comme le reste des créatures mortelles, qu'il tient attachées à son service par des chaînes d'une nécessité inévitable, sans pouvoir outrepasser ses ordres d'un seul point. Ces chaînes sont de fer, ce sont des chaînes d'esclaves. Il nous a fait cet honneur en nous appelant à son service, de nous laisser en pleine liberté, et même de nous mettre tous ses biens entre les mains, je veux dire toute la gloire qu'il prétend tirer de ses ouvrages; c'est pourquoi il veut que nous lui soyons fidèles, et pour cet effet, de peur que nous ne nous oublions de notre devoir, il nous a donné des chaînes d'homme (2), c'est-à-dire des lois justes et raisonnables, qu'il nous commande de garder par les plus puissants motifs de crainte, d'espérance et d'amour qui puissent toucher nos volontés, afin de les lier à la sienne par une chaîne indissoluble tissée de trois cordons qu'on ne peut rompre que par un extrême aveuglement ou par une étrange malice. Or, de ces trois liens, le plus fort, le plus précieux et le plus honorable, c'est l'amour. Il est vrai que la crainte regarde la colère de Dieu comme le plus grand mal qui puisse nous arriver, car où peut se cacher un esclave qui est infidèle à Dieu? dans le ciel? il est fermé pour les pécheurs; dans la terre? la mort nous en fera sortir malgré nous; il ne lui reste donc plus que l'enfer, qui est le plus grand de tous les malheurs. L'espérance nous tient par un motif un peu plus généreux; car elle s'attache au plus grand de tous les biens; elle regarde Dieu qui lui montre une couronne de gloire, et qui lui dit : Voudriez-vous bien perdre la gloire éternelle que je vous promets, et dont je vous donne des assurances, si vous m'êtes fidèle? Auriez-vous bien le courage de re-

(1) S. Laurent. Just., l. de ligno vitæ, c. 5. — (2) Osée. n. 4.

noncer à cette éternité bienheureuse pour des bagatelles ? Si en vous éloignant de moi, il vous en arrive du bien, je ne suis pas votre souverain bien. Mais si Dieu, ajoute saint Augustin, est souverainement bon, s'il est bon par lui-même, sans avoir besoin d'autre bien, et s'il est votre souverain bien, en vous retirant de lui, que serez-vous, sinon un misérable homme qui ne vaut rien (1) ? Certes, ces motifs sont puissants pour nous obliger à être fidèles, car enfin Dieu n'a point besoin de nos obéissances, mais nous avons besoin de ses commandements. C'est notre gloire de servir un si bon maître, c'est notre bien, c'est notre souverain bien. Mais après tout, ni la crainte, ni l'espérance ne nous élèvent point au-dessus de nos intérêts. Il n'y a que l'amour qui nous fait oublier nous-mêmes, pour nous attacher aux intérêts de Dieu par préférence à toutes choses. Et voilà ce qui rend notre fidélité d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare ; car, comme dit le Sage dans les Proverbes, on trouvera des hommes charitables, qui feront volontiers plaisir aux autres, quand il n'y va point de leur intérêt ; on en trouvera qui feront même des aumônes, pourvu qu'elles ne les incommodent point ; mais où trouvera-t-on un homme qui soit parfaitement fidèle (2) ? Fidèle en tout temps et en tout lieu, fidèle dans la prospérité et dans l'adversité, fidèle dans ses pensées, fidèle dans ses paroles, fidèle dans ses affections, fidèles en toutes choses, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites. C'est ce serviteur fidèle que Jésus-Christ cherche partout, pour l'établir sur sa famille (3) ; c'est lui qu'il honore de son approbation (4) ; c'est à lui qu'il promet une couronne de vie. *Soyez fidèle jusqu'à la mort, je vous donnerai une couronne de vie* (5) ; voyez, je vous prie, jusqu'où va la fidélité qu'il demande de vous ; jusqu'à la

(1) S. Aug., serm. 34 de verbis Domini. — (2) Prov. 20. — (3) Matth. 24, 45. — (4) Apocal. 2. — (5) Apoc. 2, 10.

mort, jusqu'à perdre les biens, l'honneur et la vie, plutôt que de lui déplaire en la moindre chose. Son excellence infinie le mérite, et vous le devez remercier de l'honneur qu'il vous fait, disant avec l'Apôtre : *Je rends grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'a fortifié, de ce qu'il m'a jugé fidèle en m'établissant sur son ministère* (1). Mais pour le dire comme lui, il faudrait avoir son courage, car il n'en faut pas moins pour être vraiment fidèle à Dieu, et prêt à faire toutes ses volontés.

III. POINT.

Considérez ce que dit Philon, « que la plus grande louange d'un serviteur fidèle est de ne rien négliger de ce que son maître lui ordonne, mais de tâcher d'exécuter promptement et avec industrie tout ce qu'il lui commande, ainsi qu'il le désire, quand même il surpasserait ses forces (2). » Quoi que Dieu vous ordonne, il ne lui faut point résister, ni par mépris, pour petit que soit ce qu'il désire; ni par lâcheté, pour difficile qu'il vous paraisse. Il faut voler au premier signe de sa volonté, avec la même vitesse, s'il est possible, qu'il fait rouler les astres autour de la terre pour nous servir; car c'est ainsi que doit marcher l'âme fidèle (3). Elle doit imiter non-seulement la vitesse des cieux, mais encore l'agilité et la ferveur des anges qui leur donnent le mouvement. Saint Chrysostôme (4) estime que c'est encore trop peu, et que nous devons surpasser les anges, parce que Dieu nous a fait plus d'honneur qu'à eux, en prenant notre nature par préférence à celle de ces esprits bienheureux. Or, qui ne voit que pour arriver jusque-là, il faut avoir un amour fort généreux, qui ne mesure pas son obéissance à ses propres

(1) 1 Thimoth. 1, 24. — (2) Philo., lib. quis rerum divinarum hæres.
— (3) Cant. 6, 9. — (4) Hom. in ep. ad Ephes.

forces, mais à celles du Fils de Dieu sur lequel il appuie sa confiance; car c'est par son secours qu'un bon serviteur de Dieu peut dire comme David : *Seigneur, lorsque votre esprit anime et dilate mon cœur, je marche promptement par les voies de vos commandements* (1); je ne marche pas, je cours; je ne cours pas, je vole. Pourquoi? *Je puis tout en celui qui me fortifie* (2).

IV. POINT.

Considérez qu'à ce grand cœur qu'on doit avoir pour faire la volonté de Dieu en toutes choses, il faut ajouter une grande vigilance, afin de ne laisser échapper aucune occasion de lui plaire, et d'éviter tous les écueils qui pourraient nous retarder dans son service. *Bienheureux sont les serviteurs que le maître trouvera veillant à son arrivée* (3). Il n'y a rien qui nous soit si souvent recommandé dans les saintes Écritures : *Soyez vigilant, et confirmez le reste qui s'en allait mourir* (4). *J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui veillent du matin pour me chercher me trouveront* (5). *Celui qui l'aime, aime la vie, et quiconque veillera pour la trouver, jouira de la douceur de ses chastes délices* (6).

Pour cueillir la manne dans le désert, il fallait prévenir le soleil et se lever avant le jour (7); et pour goûter les délices du ciel et le plaisir qu'il y a à faire la volonté de Dieu, il faut être fort vigilant et se lever, dit le Prophète, dès le point du jour pour la chercher (8). Je passe plus avant, il faut veiller la nuit et le jour, et ne perdre pas un moment de notre vie, qui ne soit employé à faire la volonté de Dieu. *Mon âme, dit Isaïe, a soupiré après vous durant la nuit, et je veillerai encore dès le matin pour vous chercher en esprit*

(1) Ps. 118, 32. — (2) Phil. 4, 13. — (3) Luc., 12. 37. — (4) Apoc., 3. — (5) Prov., 8. — (6) Eccl., 4. 13. — (7) Sap., 16. 28. — (8) Ps. 62. 2.

au milieu de mes entrailles (1). » Ce n'est pas assez de graver un œil sur la pierre vive, qui est Jésus-Christ notre Seigneur, afin de connaître ses volontés, il en faut sept (2). Il faut être tout œil, pour ainsi dire, afin de voir à chaque moment ce qu'il désire de nous, et tout main pour l'accomplir. « Heureux sont ceux qui ne se fient jamais à leurs œuvres, mais qui vivent dans une crainte perpétuelle, n'osant se présenter devant Dieu, et qui, sachant quelle est la majesté de Dieu et leur propre faiblesse, tâchent d'accomplir sa volonté, ainsi qu'il le désire (3). » *Veillez et priez*, dit Notre-Seigneur, *de peur d'entrer dans la tentation* et dans les pièges du démon (4). Sur quoi saint Bernard fait cette réflexion considérable : C'est le propre de celui qui a peur de veiller, d'être aux écoutes, de craindre tout, de prendre garde à tout. La paresse et la tiédeur sont toujours accompagnées du sommeil. Il y a quatre veilles de nuit, à chacune desquelles l'antiquité, curieuse de ces choses, assignait trois heures. Nous avons sujet de partager ainsi le temps et la matière de notre juste crainte. Ce partage de trois heures distribuées à chaque partie occupera, si nous y prenons soigneusement garde, tout le temps de la nuit ; car nous devons craindre le juste juge que nous offensoons en plusieurs choses, en faisant ce qu'il défend et omettant ce qu'il commande ; et s'il arrive parfois que nous fassions ce qu'il veut, nous ne le faisons pas comme il faut, nous y apportons moins de discrétion, moins de désir, moins de courage et de dévotion. C'est donc là notre première veille, et ces trois choses sont comme les trois heures qui nous doivent tenir dans la crainte de notre redoutable juge. Toutefois il serait moins à craindre pour nous, quoique nous soyons criminels et qu'il soit aussi juste qu'il est, si tout notre intérieur et extérieur ne lui était

(1) Isai., 26. — (2) Judic., 9. 5. — (3) Abb. Isaias, orat. 23. — (4) Matth., 26. 41.

connu et manifeste. Mais il connaît clairement tout ce que vous pensez et tout ce que vous faites en secret et sans témoin ; et pour la troisième chose , il voit en vous ce que vous ne voyez pas vous-même. Et cependant quoiqu'il soit très-juste et clairvoyant, il serait moins terrible au pécheur s'il était moins puissant. Mais enfin , c'est un Dieu à la colère duquel rien ne peut résister. Il se venge de nous comme il lui plaît, même dès cette vie ; et comme personne n'a rien que ce qu'il a reçu de lui , il est au pouvoir du Seigneur d'ôter ou de reprendre tout ce qu'il a donné. Il punit encore après la mort, envoyant aux flammes du purgatoire les âmes de quelques-uns de ses élus , afin que le bois, le foin et la paille soient consommés au préjudice de ceux dont l'ouvrage passe par le feu ; et partant celui-là est bienheureux qui est tellement rempli de l'amour divin, qu'il n'ait rien à craindre à ces deux extrémités de la vie temporelle et de tout le temps qui la suit. Mais que dirai-je de la troisième vengeance que Dieu tire de nos péchés ? les larmes me viennent plutôt que les paroles, toutes les fois que j'y pense. Hélas ! pourquoi a-t-on jamais mis au monde celui qui doit brûler éternellement dans ces flammes infernales ? pourquoi a-t-il jamais sucé le premier lait de son enfance ? Tout ce qu'on dit sur ce sujet, tout ce qu'on lit, tout ce qu'on croit , tout ce qu'on craint est peu de chose en comparaison de ce feu dévorant et de ces brasiers éternels.

Le juge est juste, il est sage, il est puissant. Nous ne pouvons donc pas défendre notre cause, ni excuser notre faute, ni éluder l'arrêt de notre condamnation. Il ne nous reste qu'un avis à suivre, et notre seul remède est de respirer , et nous consoler sur l'espérance de la miséricorde ; car notre Dieu n'est pas moins riche en miséricorde, qu'il est grand en puissance, grand en justice et en sagesse. Mais pour fléchir sa miséricorde, il faut user d'une grande vigilance , c'est-à-dire avoir un grand soin de lui plaire en toutes choses, et

une crainte continuelle de l'offenser ; je dis continuelle , car la constance est la dernière qualité qui doit accompagner notre amour.

V. POINT.

Considérez donc qu'il ne faut jamais se relâcher dans le service de Dieu ni dans le désir de lui plaire. *Je fais toujours ce qui lui plaît.* Voilà le langage de l'amour divin ; ça été celui du Fils de Dieu, ce doit être le nôtre. Je fais toujours ce qui lui est agréable, je le ferai durant toute ma vie, je multiplierai mes jours comme la palme qui a toute sa force et son étendue dans sa cime. Il est honteux de disputer avec son devoir, et de vouloir secouer le joug auquel on s'est volontairement engagé. Un homme n'a point de cœur s'il fuit le travail, et si les difficultés qui se rencontrent ne relèvent son courage. Il n'est rien de si difficile dont une forte et constante résolution ne vienne à bout. Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur prendront de jour en jour de nouvelles forces ; ils s'élèveront à Dieu dans l'oraison avec des ailes d'aigle ; ils marcheront légèrement dans les voies de la perfection sans aucune peine ; ils y feront de continuels progrès, et ne se lasseront jamais (1). C'est ce que saint Grégoire dit excellemment. Souvent les élus qui se convertissent à Dieu font plus à la fin qu'ils n'ont résolu en commençant, et si d'abord ils ont travaillé plus lâchement à leur perfection, ils finissent avec plus de ferveur, d'autant qu'ils se persuadent à chaque heure qu'ils ne font que commencer ; voilà pourquoi ils s'entretiennent toujours sans se lasser dans une nouvelle ferveur (2). C'est ce que répondit saint Dominique qui portait jour et nuit une cuirasse sur la chair nue, lorsqu'on lui demandait comment il pouvait porter l'austérité de sa vie

(1) Isaïe, 40. — (2) S. Greg., 19 Mor., c. 16.

qui était extrême : J'ai commencé , disait-il , par de petites mortifications , et j'ai toujours constamment aspiré à de plus grandes , et les plus grandes ne me coûtent pas maintenant davantage que les petites. Le travail nous encourage à travailler , en veillant on se fait aux veilles , et ce qui nourrit le corps , insensiblement le fortifie. Imitons le courage et la constance de ce grand saint ; aimons le bon plaisir de Dieu de plus en plus , soyons fidèles , généreux et vigilants dans son service jusqu'à la mort. La persévérance , dit saint Laurent Justinien (1), est la fille du roi à qui appartient la couronne ; c'est la consommation de toutes les vertus , sans laquelle celui qui combat ne peut vaincre , ni le vainqueur remporter le prix de sa victoire. C'est elle qui fait croître nos mérites , et qui leur moyenne la récompense. C'est le fruit de la constance , le lien de la charité , le rempart de la sainteté chrétienne. Otez la persévérance , nos services sont sans récompense , nos bienfaits sans agrément et notre force sans honneur. C'est à elle qu'on donne l'éternité , ou plutôt c'est elle qui donne l'éternité à l'homme , selon la parole du Seigneur : Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé ; car c'est en vain qu'on fait le bien , si l'on désiste de le faire avant la fin de la vie. C'est perdre la couronne que de perdre la persévérance.

(1) 2 de pers. et 30.

DERNIER ENTRETIEN

DU HUITIÈME JOUR.

Contenant en abrégé tout le fruit de la retraite.

« J'ai juré et résolu de garder vos justes ordonnances et vos saintes volontés. »

Ps. 118, 106.

« Agréez, Seigneur, les résolutions que mon cœur a formées et que ma bouche vous offre en sacrifice, et enseignez-moi vos commandements. » Ps. 118, 108.

« Faites-moi connaître la voie par laquelle vous voulez que je marche, puisque j'ai élevé mon âme vers vous. »

Ps. 142, 10.

Réprésentez-vous que vous rendez compte à Jésus-Christ de vos résolutions en présence de la bienheureuse Vierge, et que vous lui demandez la grâce de les garder fidèlement.

I. POINT.

Faites une revue de toutes les vérités que vous avez méditées durant votre solitude, pour conformer votre volonté à la volonté de Dieu, et les présentant à Notre-Seigneur, dites-lui que vous le priez de les graver lui-même au milieu de votre cœur.

1. *Vérité.* Seigneur, je crois ce que vous nous avez révélé, que tout ce qui arrive dans le monde est soumis à votre providence; qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans que

vous l'ordonniez ; que la moindre fleur ne se forme ni ne se fane, ni le moindre passereau ne tombe dans les filets, que vous ne présidiez à tous ces événements et à tous ces accidents.

2. *Vérité.* Cette providence est fondée sur une exacte et parfaite connaissance que vous avez de toutes choses ; car vous savez exactement le nombre de nos cheveux, de nos pas et de tous les moments de notre vie. Il n'y a rien qui se puisse cacher à vos yeux ; elle est fondée sur votre suprême puissance, qui n'est pas moins qu'infinie ; car rien ne vous est difficile. Le vouloir et le pouvoir sont une même chose à votre égard, et vos moindres paroles sont des œuvres parfaites et achevées ; elle est fondée sur une bonté souveraine que vous avez pour vos créatures ; car vous nous aimez plus tendrement que la plus amoureuse mère n'aime ses enfants ; vous nous aimez jusqu'à un excès de charité, qui vous a fait abandonner la vie innocente de votre Fils à la mort de la croix pour nous sauver.

3. *Vérité.* Ensuite de cette infinie bonté, vous nous avez assuré que toutes choses contribuent au bien de ceux qui vous aiment. Si bien qu'il faut renoncer à votre amour, ou espérer fermement qu'en vous aimant, le bonheur nous accompagnera en toutes sortes de rencontres.

4. *Vérité.* Il n'est donc rien de plus raisonnable que de nous abandonner à la conduite de votre divine sagesse avec une parfaite obéissance, vu principalement que vous avez un empire absolu et un souverain domaine sur notre être, sur nos puissances et sur nos opérations, puisque vous êtes notre créateur, notre conservateur, notre rédempteur, notre Dieu et notre tout.

5. *Vérité.* Il n'appartient qu'à vous de faire votre propre volonté, comme il n'appartient qu'aux rois de porter la couronne ; votre volonté est la première de toutes les volontés, comme votre être est le premier de tous les êtres. Elle doit

donc régler les nôtres, qui lui sont soumises en toutes choses par une indépendance essentielle et indispensable, et par une servitude totalement nécessaire et immuable.

6. *Vérité.* Cette sujétion est si légitime, que ce serait un attentat et une entreprise punissable de la vouloir violer ; outre qu'on ne le peut faire sans se rendre volontairement malheureux, vu que la créature ne peut être mieux que dans l'ordre d'un bon plaisir de Dieu, qui est son souverain Seigneur, son premier principe et sa dernière fin, la vie est dans sa volonté. Hors de là il n'y a que malheur.

7. *Vérité.* C'est la vie des bienheureux de faire toujours la volonté de Dieu, vie que nous devons imiter de toute l'étendue de nos forces, priant ce souverain Seigneur de l'univers, que sa volonté se fasse dans la terre, comme elle se fait dans le ciel.

8. *Vérité.* C'est la pratique de tous les justes qui vivent ici-bas. C'est ainsi que Notre-Seigneur se résignait au bon plaisir de son père, lui disant dans son agonie : *Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne.* C'est dans cet esprit que sa bienheureuse mère disait : *Qu'il me soit fait selon votre parole ;* que saint Paul demandait : *Que voulez-vous que je fasse ?* que le prophète Héli disait : *Dieu est le maître, qu'il dispose de tout comme bon lui semble.*

9. *Vérité.* Ma perfection ne consiste pas à vivre dans une condition relevée, ni à posséder de grands biens, ni à avoir de la santé, de l'honneur et des amis, ni à faire des actions éclatantes ; mais elle consiste à accepter l'état de vie où Dieu me veut, à prendre de sa main tout ce qui m'arrive, à m'exercer dans l'emploi auquel il me destine par sa providence. Résister à cet ordre, ce serait une félonie contre Dieu, et une espèce d'idolâtrie, ainsi que Samuel le reprochait à Saül.

10. *Vérité.* Enfin, il n'y a point de moyen plus certain pour jouir de la paix, et vivre dans un paradis de délices, que de nous persuader efficacement que Dieu nous conduit en tous

événements par sa sagesse et amoureuse providence, et qu'il ne nous peut rien arriver de plus avantageux que ce qui vient de sa main, en chaque moment de notre vie. C'est là la paix du cœur qui surpasse tout sentiment ; c'est le royaume de Dieu qui possède par ce moyen toutes nos affections, et nous comble de joie par son divin esprit. C'est loger dans le tabernacle du Seigneur, qui n'est autre qu'une confiance inébranlable en sa bonté. En un mot, c'est être dans son centre, et dans la possession d'une béatitude commencée, telle que nous la pouvons avoir sur la terre.

II. POINT.

Après avoir recueilli toutes ces importantes vérités dans la lumière de Dieu, repassez sur vos résolutions, et priez Notre-Seigneur de les bénir, lui disant :

1. *Résolution.* O mon très-aimable Sauveur, m'appuyant sur le secours de votre grâce, je fais une résolution irrévocable d'accepter avec une entière résignation tout ce qui m'arrivera durant le cours de ma vie, touchant ma santé, mes forces, mes inclinations, les qualités de mon esprit, et tous les accidents qui peuvent survenir, sans excepter la mort même.

2. *Résolution.* Je fais un ferme propos de ne m'en plaindre jamais, ni extérieurement ni intérieurement, pour le respect que je dois à votre providence.

3. *Résolution.* Je propose de passer outre, et de tâcher de m'y complaire, comme à un objet qui vous plaît, et qui est conduit par votre sagesse.

4. *Résolution.* Je veux désormais priser et estimer tous ces événements, en tant qu'ils viennent de vous, comme le plus grand bien qui me puisse arriver, n'y ayant en effet aucun bien créé, qui puisse être comparé au bien qui se trouve dans la soumission qui vous est due.

5. *Résolution.* J'étoufferai généreusement toutes les passions de tristesse, de trouble, d'inquiétude, de mélancolie et de chagrin, par la considération du bien qui est dans l'exécution de votre sainte volonté.

6. *Résolution.* J'essaierai, selon la mesure de votre grâce, de régler toutes mes passions d'espérance, d'amour, de désir, de joie, sur la loi de votre bon plaisir, m'accommodant doucement à tous les événements qui ne dépendent pas de ma liberté, comme étant des effets qui procèdent des causes que vous avez créées, et employées à dessein de m'y assujettir pour votre amour. Et quant aux choses qui dépendent de moi, je suivrai toujours les règles que vous m'avez prescrites dans l'Évangile, les mouvements de ma conscience, la volonté de mes supérieurs, auxquels j'obéirai comme à vous-même, ne me réservant aucune liberté, sinon de vous faire un sacrifice de toutes les affections et de tous les mouvements de mon âme.

7. *Résolution.* Je m'efforcerai d'être indifférent à tout, hormis à l'accomplissement de votre bon plaisir, ne me portant non plus à la santé qu'à la maladie, à la vie qu'à la mort, au bon qu'au mauvais succès des affaires ; prenant toute ma pente du côté de votre sacré cœur et de votre adorable volonté.

8. *Résolution.* J'aurai la même indifférence pour mes amis, pour mes proches, et pour toutes sortes de personnes dans les accidents qui leur arrivent, ne me troublant ni réjouissant de chose aucune avec excès ou avec engagement de quelque affection déréglée, mais m'étudiant à n'avoir aucun attachement qu'à vous plaire en toutes choses.

9. *Résolution.* J'aurai un soin particulier de mortifier mes passions, de différer avec prudence l'exécution de mes désirs les plus ardents, de dompter ma promptitude et la violence de mes affections, de me priver des objets auxquels j'ai plus d'inclination, de supprimer mes sentiments, d'anéantir mon

jugement, ma volonté, ma sensualité, mon amour-propre, la liberté d'aller et venir sans sujet, le vain souci de conserver ou d'accroître ma propre estime, pour me rendre maître de mon cœur, sur lequel je veux avoir toujours deux yeux ouverts, l'un pour faire mourir tous les mouvements de la nature par une abnégation parfaite, l'autre pour suivre aussi exactement tous les mouvements de la grâce, que l'ombre du cadran suit les mouvements du soleil.

10. *Résolution.* Deux ou trois fois le jour je ferai réflexion particulière sur mon intérieur, pour voir si j'observe toutes ces résolutions, et si mon cœur n'est point sorti du centre de votre sainte volonté. Que s'il l'est en effet, je tâcherai aussitôt de l'y ramener et de le rétablir dans la paix. Je lui dirai :

O mon cœur, élève-toi au-dessus de tout ce qui est créé, et de tout ce que tu peux penser, pour te fixer dans la seule volonté de Dieu, qui est ton souverain bien, incompréhensible et infini. Aime cette volonté en toutes choses, soit qu'elles te semblent favorables ou contraires, tristes ou agréables, heureuses ou malheureuses selon le sentiment des hommes ; car tu ne peux arriver à un plus haut point de gloire et de noblesse, ni faire rien qui soit plus excellent que de t'unir étroitement au cœur de Dieu.

O mon Sauveur, qui êtes la vie de tous les cœurs, soyez à jamais béni de ce qu'étant infini dans vos perfections, et moi infiniment défectueux ; vous si grand, et moi si vil et si abject, vous me donnez néanmoins le pouvoir de m'élever jusqu'à ce point d'excellence, de n'avoir avec vous qu'un même jugement et une même volonté. Voulez-vous que je sois méprisé, contredit, affligé, persécuté ? Je le veux. Jugez-vous que ce traitement m'est bon ? Je le juge comme vous. Voulez-vous que je l'aime ? Je le chéris puisqu'il vous plaît, et le mets au fond de mon cœur. Puis-je faillir en vous suivant ? Peut-il rien partir d'une volonté infiniment sainte, infiniment

juste, qui ne soit juste et saint? Pouvez-vous me donner un conseil qui ne soit très-avantageux, ni exiger de moi, vous qui êtes si libéral, chose aucune qui ne m'apporte des trésors inestimables de toutes sortes de biens? Je ne veux donc plus désormais avoir d'autre volonté que la vôtre. *Quod vult Deus*; voilà ma règle, voilà mon nom, voilà ma vie, voilà mon tout dans la prospérité et dans l'adversité. *Quod vult Deus*, en matières d'offices, de talents, d'emplois, de fonctions, de succès. *Quod vult Deus*, à la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. *Quod vult Deus*. Je veux tout ce que vous voulez, mon Dieu, et rien plus. Je n'ai plus qu'une chose à faire en ce monde, qui est de vouloir et d'exécuter tout ce que vous voulez, et comme vous le voulez, et parce que vous le voulez. Mon aimable Sauveur, qui désirez de moi une perfection si sublime, prenez mon cœur qui ne peut rien de lui-même, sinon vous déplaire, et créez en sa place un cœur nouveau, qui vous puisse plaire et contenter en toutes choses. Ainsi soit-il.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

TROISIÈME RETRAITE

Pour acquérir la patience et le sublime esprit de la Croix.

PAGES.

PREMIER ENTRETIEN DU 1^{er} JOUR.

Tout homme est destiné à la Croix par la condition de sa naissance. 1

DEUXIÈME ENTRETIEN DU 1^{er} JOUR.

Tout chrétien est consacré à la croix par la grâce de son baptême. 5

TROISIÈME ENTRETIEN DU 1^{er} JOUR.

Tout religieux est appelé à la croix par la grâce de sa vocation. 8

PREMIER ENTRETIEN DU 2^e JOUR.

La croix est un remède préservatif du péché. 11

DEUXIÈME ENTRETIEN DU 2^e JOUR.

La croix est un remède purgatif du péché. 15

TROISIÈME ENTRETIEN DU 2^e JOUR.

Le souvenir du péché est un remède lénitif de la croix. 19

PREMIER ENTRETIEN DU 3^e JOUR.

La croix nous dispose à bien mourir. La pensée de la mort nous anime à bien souffrir. 23

DEUXIÈME ENTRETEN DU III^e JOUR.

La croix prévient le jugement de Dieu, et rend hommage à la miséricorde. 27

TROISIÈME ENTRETEN DU III^e JOUR.

La croix nous exempte du purgatoire, et nous délivre de l'enfer. 31

PREMIER ENTRETEN DU IV^e JOUR.

Le royaume de Jésus-Christ est fondé sur la croix. 35

DEUXIÈME ENTRETEN DU IV^e JOUR.

La plus grande gloire de Jésus-Christ est dans la croix. 40

TROISIÈME ENTRETEN DU IV^e JOUR.

Celui qui veut procurer la gloire de Jésus-Christ, et le faire régner dans les cœurs, doit aimer la croix. 47

PREMIER ENTRETEN DU V^e JOUR.

La croix est le chemin royal des chrétiens pour aller à Dieu. 57

DEUXIÈME ENTRETEN DU V^e JOUR.

Jésus-Christ invite tous les chrétiens à le suivre par le chemin royal de la croix. 64

TROISIÈME ENTRETEN DU V^e JOUR.

L'exemple de Jésus-Christ crucifié nous anime aux souffrances et à la croix. 68

PREMIER ENTRETEN DU VI^e JOUR.

La croix est l'étendard des prédestinés. 75

DEUXIÈME ENTRETEN DU VI^e JOUR.

Il faut recevoir la croix avec foi, respect, action de grâces, et avec la résolution d'en faire un bon usage pour la gloire de Dieu. 82

TROISIÈME ENTRETEN DU VI^e JOUR.

Nous devons porter la croix avec courage, allégresse et persévérance.

88

QUATRIÈME ENTRETEN DU VI^e JOUR.

Il faut laisser à Dieu le choix de nos croix, et être prêts à tout souffrir, quoi que ce soit, et de quelque part qu'il vienne.

95

PREMIER ENTRETEN DU VII^e JOUR.

Un chrétien ne doit point rougir de suivre Jésus-Christ crucifié et de marcher sous l'étendard de la croix.

102

DEUXIÈME ENTRETEN DU VII^e JOUR.

Nous devons tenir à grande gloire de faire ce que Jésus-Christ a fait, et de souffrir ce qu'il a souffert.

111

TROISIÈME ENTRETEN DU VII^e JOUR.

Il est honteux à un chrétien de s'éloigner des exemples de Jésus-Christ crucifié, et de fuir la croix.

119

PREMIER ENTRETEN DU VIII^e JOUR.

La croix est la plus visible et la plus éclatante marque de l'amour que Dieu nous porte.

125

DEUXIÈME ENTRETEN DU VIII^e JOUR.

La croix est la plus certaine et la plus éclatante marque de notre amour envers Dieu.

130

TROISIÈME ENTRETEN DU VIII^e JOUR.

Tout le bonheur d'un chrétien, soit dans le temps ou dans l'éternité, est dans la croix.

134

QUATRIÈME RETRAITE.

Pour acquérir le pur amour de Dieu et de Jésus-Christ,
son fils unique.

PAGES.

PREMIER ENTRETIEU DU 1^{er} JOUR.

Première maxime fondamentale : nous sommes tous créés
pour aimer Dieu. 143

DEUXIÈME ENTRETIEU DU 1^{er} JOUR.

Seconde maxime fondamentale : tout ce qui est dans le
monde a été créé pour me servir à acquérir l'amour
divin. 149

TROISIÈME ENTRETIEU DU 1^{er} JOUR.

Troisième maxime fondamentale : Notre progrès dans
l'amour divin dépend du bon usage des moyens. 155

PREMIER ENTRETIEU DU 2^e JOUR.

Connaitre Dieu. 161

DEUXIÈME ENTRETIEU DU 2^e JOUR.

Avoir des sentiments dignes de Dieu. 171

TROISIÈME ENTRETIEU DU 2^e JOUR.

Mépriser tout ce qui n'est point Dieu. 176

PREMIER ENTRETIEU DU 3^e JOUR.

Pleurer l'offense de Dieu. 182

DEUXIÈME ENTRETIEU DU 3^e JOUR.

N'attrister point l'esprit de Dieu. 190

TROISIÈME ENTRETIEU DU 3^e JOUR.

S'éloigner tous les jours de plus en plus de tout ce qui dé-
plaît à Dieu. 197

PREMIER ENTRETEN DU IV^e JOUR.

Satisfaire à la justice de Dieu. 207

DEUXIÈME ENTRETEN DU IV^e JOUR.

Assujettir ses passions à la raison, et la raison à Dieu. 215

TROISIÈME ENTRETEN DU IV^e JOUR.

Faire toutes ses actions en la présence de Dieu. 225

PREMIER ENTRETEN DU V^e JOUR.

Fuir la multiplicité pour s'attacher uniquement à Dieu. 243

DEUXIÈME ENTRETEN DU V^e JOUR.

Se contenter de Dieu. 249

TROISIÈME ENTRETEN DU V^e JOUR.

Quitter tout pour Dieu. 256

PREMIER ENTRETEN DU VI^e JOUR.

Quitter Dieu pour Dieu. 260

DEUXIÈME ENTRETEN DU VI^e JOUR.

Souffrir pour Dieu. 266

TROISIÈME ENTRETEN DU VI^e JOUR.

Se perdre en Dieu. 273

PREMIER ENTRETEN DU VII^e JOUR.

Plaire à Dieu. 283

DEUXIÈME ENTRETEN DU VII^e JOUR.

Se transformer en Dieu. 289

TROISIÈME ENTRETEN DU VII^e JOUR.

Jouir de Dieu. 296

PREMIER ENTRETEN DU VIII^e JOUR.

Le bon usage de cette joie.	303
-----------------------------	-----

DEUXIÈME ENTRETEN DU VIII^e JOUR.

Les caractères du pur amour.	310
------------------------------	-----

DERNIER ENTRETEN DU VIII^e JOUR.

La pratique du pur amour.	318
I. — Les attraits de l'amour divin.	318
II. — Les actes du pur amour tirés de la pratique des saints.	330
III — Les occasions différentes qu'on peut prendre pour exercer les actes du pur amour à l'exemple des saints.	338
IV. — Quelques avis importants pour faire réussir cette pratique.	344

CINQUIÈME RETRAITE.

Pour acquérir la conformité avec la volonté de Dieu.

PREMIER ENTRETEN DU I^{er} JOUR.

Priser et estimer la volonté de Dieu.	351
---------------------------------------	-----

DEUXIÈME ENTRETEN DU I^{er} JOUR.

Combien il est honorable de faire la volonté de Dieu.	355
---	-----

TROISIÈME ENTRETEN DU I^{er} JOUR.

Aimer la volonté de Dieu par préférence à toutes choses.	360
--	-----

PREMIER ENTRETEN DU II^e JOUR.

Fuir avec horreur tout ce qui déplaît à Dieu.	366
---	-----

DEUXIÈME ENTRETEN DU II^e JOUR.

Craindre de déplaire à Dieu dans les moindres choses.	372
---	-----

TROISIÈME ENTRETEN DU II^e JOUR.

Craindre le péché véniel plus que la mort. 378

QUATRIÈME ENTRETEN DU II^e JOUR.

Craindre le péché véniel plus que l'enfer. 382

PREMIER ENTRETEN DU III^e JOUR.

Se conformer à la volonté de Dieu par une parfaite résignation. Premier degré de conformité. 386

DEUXIÈME ENTRETEN DU III^e JOUR.

Se conformer à la volonté de Dieu par une parfaite indifférence. Second degré de conformité. 392

TROISIÈME ENTRETEN DU III^e JOUR.

Se conformer à la volonté divine par une entière abnégation de sa propre volonté. Troisième degré de conformité. 396

PREMIER ENTRETEN DU IV^e JOUR.

Vivre de la volonté de Dieu. 402

DEUXIÈME ENTRETEN DU IV^e JOUR.

Faire un sacrifice perpétuel de notre volonté pour honorer et accomplir celle de Dieu, en tout temps, en tout lieu et en toutes choses. 408

TROISIÈME ENTRETEN DU IV^e JOUR.

Vouloir tout ce que Dieu veut, et de la manière qu'il le veut. 414

PREMIER ENTRETEN DU V^e JOUR.

Vouloir tout ce que Dieu veut, et de la manière qu'il le veut, et parce qu'il le veut, et par les raisons pour lesquelles il le veut 420

DEUXIÈME ENTRETEN DU V^e JOUR.

Se conformer à la volonté de Dieu dans les maladies. 424

TROISIÈME ENTRETEN DU V^e JOUR.

Se conformer à la volonté de Dieu dans les peines d'esprit. 429

PREMIER ENTRETEN DU VI^e JOUR.

Se conformer à la volonté de Dieu en toutes les adversités. 433

DEUXIÈME ENTRETEN DU VI^e JOUR.

Règles pour connaître la volonté de Dieu. 437

TROISIÈME ENTRETEN DU VI^e JOUR.

Recours à l'oraison pour obtenir la conformité avec la volonté de Dieu. 441

PREMIER ENTRETEN DU VII^e JOUR.

Faire la volonté de Dieu avec plaisir. 445

DEUXIÈME ENTRETEN DU VII^e JOUR.

Mettre son bonheur et sa félicité à faire la volonté de Dieu. 451

TROISIÈME ENTRETEN DU VII^e JOUR.

Mettre toute sa sagesse et sa conduite à faire la volonté de Dieu. 455

PREMIER ENTRETEN DU VIII^e JOUR.

Mettre toute sa perfection à faire la volonté de Dieu. 459

DEUXIÈME ENTRETEN DU VIII^e JOUR.

Faire toutes les volontés de Dieu avec un amour fidèle, généreux, vigilant et constant. 465

DERNIER ENTRETEN DU VIII^e JOUR.

Contenant en abrégé tout le fruit de la retraite. 478

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

060.32

30152

N 851 P

NOUET, JACQUES, S. J.

AUTHOR Le Guide de l'Ame en
Retraite

TITLE

2

DATE
LOANED

BORROWER'S NAME

STORAGE - COSA

30152

